



PA 3458.A2 1928

Anthologie gr

cen



3 0081 001 774 896

CALHOUN HALL SEMINAR
LATIN, ROOM 417

Central Library
VANDERBILT
UNIVERSITY LIBRARY
NASHVILLE, TENNESSEE



VUL-0257

PA
3458
.A2
1928
v.1

93947

DATE DUE

[illegible]

DEMCO NO. 38-298

1844
1845

ANTHOLOGIE GRECQUE

ANTHOLOGIE PALATINE

(LIVRES I-IV)

GALHOUN HALL SEMINAR
LATIN ROOM 417





ANTHOLOGIE GRECQUE

PREMIÈRE PARTIE

ANTHOLOGIE PALATINE

TOME I

(LIVRES I-IV)

Imprimé sur papier pur alfa des papeteries Prioux.

Il a été en outre tiré de cet ouvrage :

*200 exemplaires sur papier pur fil Lafuma
numérotés à la presse de 1 à 200.*

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

Anthologia graeca
ANTHOLOGIE GRECQUE

PREMIÈRE PARTIE
ANTHOLOGIE PALATINE

TOME I
(LIVRES I-IV)

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT

PAR

PIERRE WALTZ

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université
de Clermont-Ferrand

CALHOUN HALL SEMINAR
LATIN, ROOM 417



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »
95, BOULEVARD RASPAIL

1928

Tous droits réservés.

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé M. A.-M. Desrousseaux d'en faire la revision et d'en surveiller la correction en collaboration avec M. Pierre Waltz.

PA
3458
A2
1928
v. 1

AVANT-PROPOS

Je tiens à remercier ici tous ceux dont le concours ou les avis m'ont aidé à mener à bien la première partie de ma longue tâche : M. A.-M. Desrousseaux, qui, non content de revoir mon manuscrit page par page et de se montrer, en même temps qu'un censeur sévère, un guide sûr et un conseiller diligent, a bien voulu me communiquer un nombre considérable de conjectures inédites, fruit des longues années de recherches qu'il a consacrées au texte de l'*Anthologie* ; — M. H. Lebègue, qui m'a assisté dans la lecture du manuscrit avec une complaisance inépuisable et avec l'autorité que tous lui reconnaissent en matière de paléographie ; — mon collègue et ami Louis Bréhier, dont la compétence en histoire byzantine m'a été d'un précieux secours pour l'interprétation des épigrammes chrétiennes ; — enfin tous ceux de mes collègues ou confrères en hellénisme à l'obligeance desquels je n'ai jamais fait appel en vain quand je n'avais pas à ma disposition un document indispensable.

P. W.

INTRODUCTION

I

LA POÉSIE ÉPIGRAMMATIQUE EN GRÈCE ; LES DIVERSES ANTHOLOGIES.

I. L'ÉPIGRAMME ; ORIGINE DU GENRE.

Une *Anthologie* est, en principe, un recueil de pièces choisies ou d'extraits d'un ou de plusieurs écrivains ¹. La littérature grecque a vu éclore, dans sa période post-classique, un grand nombre d'ouvrages de ce genre ; mais, en fait, les seules *Anthologies* qui nous soient parvenues sont des recueils d' « épigrammes » ².

1. Le mot *Ἀνθολογία* n'a été employé que très tardivement au sens figuré ; *Ἀνθολόγιον* est attesté à partir du second siècle de notre ère.

2. Encore n'en avons-nous conservé qu'un très petit nombre. Le plus important est l'*Anthologie Palatine*, qui contient environ 3 700 épigrammes (non comprise l'*Ἐκφρασις* de Christodoros, poème de 416 hexamètres), soit au total 22 000 à 23 000 vers. Nous l'étudierons plus loin — p. xxix sq. — en la replaçant dans son cadre historique ; mais il est nécessaire, pour la clarté des références, d'en indiquer dès maintenant la composition. Ces pièces, qui datent des époques les plus diverses, ont été réparties, sans aucun souci de l'ordre chronologique, en quinze livres : I. Épigrammes chrétiennes ; II. Description des statues du Zeuxippos ; III. Inscriptions de Cyzique ; IV. Proèmes des *Anthologies* de Méléagre, de Philippe et d'Agathias ; V. Épigrammes amoureuses ; VI. Épigrammes votives ; VII. Épigrammes funéraires ; VIII. Épigrammes de Grégoire de Nazianze ; IX. Épigrammes descriptives ; X. Épigrammes exhor-

Le sens de ce terme a évolué au cours des siècles. L'acception moderne de petite pièce satirique ou simplement de trait de satire se rencontre pour la première fois, semble-t-il, chez Martial, qui entend par *epigramma* une courte poésie se terminant par une raillerie¹. On voit combien elle est éloignée de la signification classique, celle d'« inscription ». Par une extension toute naturelle, on en était venu à désigner ainsi n'importe quelle pièce de vers assez courte pour pouvoir être gravée sur une plaque de marbre ou de métal et affectant la forme et le tour d'une inscription, quel qu'en fût d'ailleurs l'objet²; mais cette acception intermédiaire paraît elle-même assez récente: je n'en connais aucun exemple antérieur à Artémidoros d'Éphèse³, c'est-à-dire au second siècle de notre ère; Méléagre, en particulier, ne l'a pas employé pour désigner les « fleurs » de sa *Couronne*⁴.

Une épigramme est donc, primitivement, une inscription gravée sur un monument: épitaphe, dédicace d'un ex-voto, légende explicative accompagnant une œuvre d'art. A l'origine, ces légendes ne portaient que le nom du mort et de sa patrie, celui du donateur et du dieu auquel l'offrande était faite, de l'auteur du tableau ou de la statue; elles n'étaient, bien entendu, pas rythmées; mais dès qu'elles continrent autre

tatives; XI. Épigrammes bachiques et satiriques; XII. *Μούσα Παίδις* de Straton; XIII. Pièces en mètres divers; XIV. Problèmes, énigmes et oracles; XV. Épigrammes variées. Un seizième livre est formé, dans les éditions modernes, par les 395 épigrammes de l'*Anthologie* de Planude étrangères au manuscrit palatin.

1. *Epigr.*, I, 3, 5. Palladas (*Anth. Pal.*, XI, 340, 1) emploie *ἐπιγράμματα* dans le même sens.

2. La plus longue épigramme de l'*Anthologie* (I, 10) est de 76 vers; cinq autres (I, 119; IX, 362; IX, 440; XV, 25; XV, 40) dépassent 24 vers; quelques-unes sont monostichiques; mais la plupart ont de 2 à 12 vers (soit de un à six distiques).

3. IV, 59 (p. 374 Hercher): le mot désigne exactement, dans ce passage, une petite pièce en distiques élégiaques, par opposition aux poésies hexamétriques (*ἔπαι*) et iambiques. — Il va sans dire que le nom d'*ἐπιγράμμα* a continué à désigner n'importe quel texte écrit sur ou pour quelque chose, par exemple le titre d'un ouvrage.

4. Cf. H. Ouvré, *Méléagre de Gadara*, p. 71-72.

chose que ces brèves indications, elles furent rédigées en vers. Cet usage remonte certainement à une haute antiquité¹ ; toutefois, ce ne fut guère qu'à la fin du vi^e siècle et surtout au début du v^e que la mode des inscriptions versifiées se généralisa, d'abord en Ionie, puis dans toute la Grèce² ; l'hexamètre dactylique et le trimètre iambique y furent assez fréquemment employés ; mais le distique élégiaque, sans jamais éclipser complètement les autres formes métriques, devint bientôt le rythme par excellence de la poésie épigrammatique. Les quelques épigrammes en distiques que la tradition attribuait à Archiloque seraient les plus anciennes qui nous soient connues, si leur authenticité n'était des plus douteuses³.

Les guerres médiques exercèrent sur le développement de l'épigramme une influence incontestable : les dédicaces de trophées pris à l'ennemi et les épitaphes, individuelles ou collectives, de guerriers morts en combattant deviennent de plus en plus nombreuses ; c'est vraiment un genre littéraire nouveau qui se constitue. Simonide en est le maître ; ses dédicaces et surtout ses épitaphes étaient célèbres pour leur concision vigoureuse ; et il avait acquis une telle réputation d'épigrammatiste qu'on en vint fatalement à lui attribuer toutes les épigrammes anonymes de cette époque. Il serait exagéré de vouloir systématiquement lui refuser la paternité de toutes celles qui ne contiennent pas une allusion précise à

1. Les inscriptions en vers du coffre de Kypsélos (cf. Pausanias, V, 18-19) dataient au moins du vii^e siècle, si elles étaient authentiques ; cf. encore celles du tombeau de Midas, des bornes d'Illipparque (seconde moitié du vi^e siècle), etc. Voir à ce sujet A. et M. Croiset, *H. L. G.*, t. II, p. 159-160 ; Wilamowitz, *Hellenistische Dichtung in der Zeit des Kallimachos* (Berlin, 1924), t. I, p. 123.

2. L'usage des inscriptions non métriques, même avec des textes relativement longs (surtout dans les dédicaces d'ex-voto : cf. *I. G. A.*, 483, etc.), ne fut pas abandonné pour cela. Inversement, il y a toujours eu des épigrammes monostichiques, à peine plus développées que les primitives inscriptions non versifiées (cf. *Anth. Pal.*, VI, 7, 194, etc.).

3. Il en est de même des épigrammes attribuées à des auteurs un peu plus récents, comme Sappho et Anacréon.

un événement ou à un personnage contemporain ; mais il est prudent de la considérer comme douteuse, ainsi que l'a fait Wilamowitz : il est bien difficile de reconnaître, parmi les 70 ou 80 pièces qui nous sont parvenues sous son nom, celles qui lui appartiennent légitimement¹. L'anonymat, en effet, était la règle à l'origine : il n'était pas d'usage de signer une inscription, qu'elle fût faite par celui-là même qui voulait l'utiliser ou — comme cela devint courant surtout à partir de Simonide — que l'intéressé l'eût commandée à un poète en renom². Comme il était naturel, les générations suivantes attribuèrent ces « adesptes » à des auteurs déterminés, de préférence aux plus connus³ ; et c'est ainsi que le patrimoine de Simonide s'enrichit d'une foule de productions dont les unes sont manifestement plus récentes et les autres tout à fait indignes de lui.

1. Cette question de l'authenticité des épigrammes de Simonide a été souvent discutée ; outre les travaux quelque peu vieillis de Bergk, de Sittl et de Flach, cf., notamment, Th. Preger, *De epigrammatis graecis meletemata* (diss. Munich, 1890), ch. 1 ; A. Hauvette, *De l'authenticité des épigrammes de Simonide* (Paris, 1896) ; M. Boas, *De epigrammatis Simonideis commentatio critica* (Groningue, 1905) ; Wilamowitz-Möllendorf, *Sappho und Simonides* (Berlin, 1913), p. 210 sq. Mais on n'a jamais pu arriver à une solution définitive, faute d'une base de discussion assez solide, je veux dire d'un certain nombre de pièces dont l'authenticité fût assez bien établie pour qu'on pût juger des autres par comparaison avec elles. Sur l'existence d'un recueil de Simonide et les conditions où il aurait été composé, cf. p. x, n. 3.

2. Le premier épigrammatiste qui, à notre connaissance, se soit nommé dans ses vers est Ion de Samos, dans l'inscription de la statue consacrée par Lysandre à Delphes pour commémorer la prise d'Athènes, donc tout à fait à la fin du v^e siècle. A défaut de cette « signature », le seul criterium certain est le témoignage d'un contemporain (Hérodote, par exemple) ; mais il est bien rare que nous le possédions.

3. Un exemple frappant de ces attributions fantaisistes est offert par la fameuse épitaphe des compagnons de Léonidas : « ἸΩ ξεῖν' ἀγγελλειν κτλ. » L'*Anthologie* (VII, 249) la donne comme de Simonide, alors que la citation qu'en fait Hérodote (VII, 228) prouve au contraire qu'elle n'est pas de lui.

2. L'ÉPIGRAMME ALEXANDRINE ; LA *COURONNE* DE MÉLÉAGRE.

Le v^e siècle avait vu apparaître, à côté de l'épigramme composée dans une intention exclusivement pratique — celle d'une inscription explicative — l'épigramme d'une allure plus « littéraire », caractérisée par la recherche d'une élégance sobre et d'un trait qui frappe par sa brièveté. Mais le plein épanouissement du genre ne date que de deux cents ans plus tard, de l'époque alexandrine.

Quelles ont été les causes de ce développement, quelles sont les conditions qui l'ont favorisé ? Reitzenstein¹ les voit uniquement dans un emploi nouveau de l'épigramme : elle aurait remplacé le scolie, sinon comme chant de table, du moins comme poésie à déclamer dans les banquets. Sans être tout à fait erronée, cette théorie est trop absolue : s'il est vrai que l'épigramme n'était plus exclusivement une inscription et que la plupart des épigrammes n'étaient plus faites pour être gravées, les épitaphes et les dédicaces versifiées n'en restaient pas moins en honneur. Ce qui est réel, c'est que le genre changea rapidement de caractère : quand un épigrammatiste écrit — comme ce fut si fréquent à partir du III^e siècle — l'épitaphe d'un personnage illustre des temps passés, cet éloge funèbre d'un grand homme n'a plus rien d'une inscription funéraire ; de même, la description d'un ex-voto plus ou moins ancien et déjà célébré par des écrivains antérieurs ne saurait être autre chose qu'une fantaisie littéraire sans aucune valeur pratique².

D'autre part, le caractère de l'épigramme se trouva profondément altéré par sa diffusion même. Tous les poètes la cultivent à l'occasion : Callimaque, Théocrite, Aratos ne

1. *Epigramm und Skolion* (Giessen, 1893), ch. III.

2. La différence entre les deux sortes d'épigrammes est nettement marquée à partir de l'époque alexandrine. Il existe des groupes de deux pièces traitant exactement le même thème ; suivant L. Weber (*Steinepigramm und Buchepigramm*, *Hermes*, t. LII, 1917, p. 536 sq.), la plus courte aurait été destinée à être gravée et l'autre, plus développée, écrite pour être publiée. Cf. *Anth. Pal.*, VII, 86 et 87, etc.

dédaignent pas d'y exercer leur talent et leur virtuosité ; quelques-uns, comme Léonidas de Tarente, s'en font une véritable spécialité. C'est surtout dans le cercle littéraire de Cos qu'elle fleurit, avec Asclépiade, Posidippe, Hédyllos, et à Alexandrie, avec tous les disciples de Callimaque ; mais la vieille Grèce ne reste pas en arrière : qu'il nous suffise de nommer, entre tant d'autres, la Tégéenne Anytê, le Thébain Persès, Alcée de Messène, Mnascalas de Sicyone, Théodoridas de Syracuse, Rhianos d'Ithome. Une nouvelle floraison se produisit un peu plus tard, dans la seconde moitié du II^e siècle et au début du I^{er} ; ce sont alors la Phénicie et la Syrie qui fournissent les poètes les plus en renom : Antipater de Sidon se fait une spécialité de l'improvisation et de la déclamation publique de ses œuvres ; Méléagre de Gadara, s'il n'a pas la vigueur de ses prédécesseurs alexandrins, peut rivaliser avec eux par la perfection de son art et les surpasse par sa fécondité.

Mais ce ne sont pas seulement les professionnels de la poésie qui s'adonnent à l'épigramme : tous les lettrés, tous les beaux esprits s'y exercent à l'envi ; un madrigal, la lettre d'envoi d'un cadeau, une raillerie, une controverse amicale ou aigre-douce revêtent spontanément cette forme. Cessant d'être réservée aux occasions solennelles pour devenir surtout une pièce de circonstance, l'épigramme se fait plus familière ou plus frivole ; fatalement, elle baisse le ton. La principale innovation de l'alexandrinisme est d'avoir créé l'épigramme amoureuse et introduit dans les poésies de ce genre l'analyse des sentiments personnels¹. Ce thème était bien dans le goût de l'époque, puisque l'amour est le sujet favori des élégiaques alexandrins ; et il est naturel que l'épigramme, cette « élégie en raccourci », ait subi une évolution parallèle².

1. A part une pièce de Nossis (V, 170), le livre V de l'*Anthologie* ne contient aucune épigramme qu'on puisse attribuer avec vraisemblance à un auteur antérieur au III^e siècle.

2. Cette communauté de thèmes entre les deux genres (amour, vin, expérience de la vie, etc.) a été montrée avec précision par P. Kāgi, *Nachwirkungen der älteren griechischen Elegie in den*

Mais alors même qu'elle reste funéraire ou votive, l'épigramme cesse d'être le privilège des morts illustres ou des donateurs d'offrandes somptueuses : les enfants, les femmes, les esclaves ont leurs épitaphes en vers, aussi bien que les princes ou les guerriers tués à l'ennemi ; et la corbeille de l'ouvrière ou les fruits rustiques du jardinier, offerts à une divinité protectrice, n'inspirent pas moins heureusement les poètes que les ex-voto magnifiques des athlètes ou des généraux victorieux. L'épigramme devient ainsi la poésie des humbles, des faibles, des petits, dont jusqu'alors la littérature grecque ne s'était guère soucée ¹.

Par ces divers caractères ², la poésie épigrammatique s'adaptait exactement aux goûts et à l'esprit des milieux littéraires alexandrins, et pendant plusieurs générations elle connut une telle vogue que l'on songea tout naturellement, pour conserver ces pièces éparses et fugitives, à en composer des recueils. Dès que l'épigramme ne fut plus destinée à être gravée dans le marbre, les poètes qui lui devaient leur réputation eurent l'idée de rassembler et de publier eux-mêmes leurs propres vers : H. Ouvré ³ croit que ce fut le cas pour Callimaque, Asclépiade, Posidippe, Hédyllos, Nicainétos, Mæro et probablement pour Dioscoride ; en revanche, pour les épigrammes de Théocrite, il ne pense pas que ce soit l'auteur lui-même qui ait pris le soin de les réunir ⁴. Wila-

Epigrammen der Anthologie (diss. Zürich, 1917). Sur les caractères de l'épigramme amoureuse, voir la notice du livre V.

1. Le fait n'était pas absolument nouveau : Kaibel (*Epigrammata Graeca ex lapidibus collecta*, nos 5-6, 9-13, etc.) cite des épitaphes de femmes et d'enfants d'une époque bien plus ancienne ; mais cette tendance se généralisa au III^e siècle. On sait qu'une évolution analogue se produisit en même temps dans le domaine des arts, en particulier dans celui de la sculpture.

2. Sur les caractères proprement littéraires de l'épigramme, surtout à l'époque alexandrine (recherche de la brièveté et de la pointe, goût de l'imitation, etc.), cf. p. xxxv sq.

3. Méléagre, p. 70.

4. On ne saurait pourtant contester — et Ouvré ne va pas jusque-là — que les épigrammes de Théocrite ont été publiées, pro-

mowitz¹ admet également que Nossis et Léonidas ont fait des recueils de leurs épigrammes ; Geffcken² en attribue encore à Anytè, à Théodoridas, à Alcée de Messène.

D'autre part, ces érudits, ces collectionneurs passionnés qu'étaient les Alexandrins ne pouvaient manquer de s'intéresser aussi aux vers du même genre composés par leurs devanciers ; rechercher et grouper les épigrammes anciennes, c'était un de ces travaux de soin et de patience auxquels ils excellaient. Les épigrammatistes du III^e siècle avaient certainement à leur disposition des éditions d'Anacréon et de Simonide, où ils trouvaient de nombreux modèles ; or ces éditions ne devaient pas avoir été faites longtemps avant eux³. En outre, des voyageurs comme Polémon le Périégète, Philochoros et peut-être Aristodèmos d'Alexandrie recueillaient et copiaient les inscriptions métriques de diverses provinces⁴. Aristote

bablement avec ses autres ouvrages. Cf. à ce sujet Reitzenstein, *Epigramm und Skolion, Excursus 3*.

1. *Hellenistische Dichtung in der Zeit des Kallimachos*, t. I, p. 135 et 140.

2. *Studien zur griechischen Epigramm* (*Neue Jahrb. f. d. Klass. Altertum*, t. XXXIX, 1917, p. 88 sq.).

3. Beaucoup d'épigrammes attribuées à Anacréon par l'*Anthologie* et certainement empruntées à ce recueil ne peuvent, en raison des allusions qu'elles contiennent, être antérieures au V^e siècle. De même, certaines pièces attribuées à Simonide sont manifestement postérieures à son époque ; Preger pense pourtant qu'un recueil de ses vers avait été composé, sinon par lui-même, du moins de son temps ; au contraire, Kaibel et Reitzenstein, tout en admettant l'existence de ce recueil, le croient sensiblement plus récent. Wilamowitz (*Sappho und Simonides*, p. 210 sq.) ne croit pas que les critiques alexandrins aient fait une édition spéciale de ses épigrammes ; il suppose — avec beaucoup de vraisemblance — qu'elles figuraient dans les manuscrits de ses Ἑλεγεία, recueil que les scholiastes byzantins connaissaient encore.

4. Polémon avait recueilli des inscriptions qu'il avait classées d'après leur pays d'origine, Philochoros celles de l'Attique, Aristodèmos enfin les Thébaines (à moins qu'il n'ait simplement écrit, comme le veut Schwartz, un ouvrage sur l'histoire de Thèbes). Ce sont ces recueils d'inscriptions anonymes qui ont fourni les « adespotes » des diverses *Anthologies* ; il y en a relativement peu dans celle de Méléagre. Mais certaines de ces pièces se retrouvaient

lui-même, s'il y avait des parties authentiques dans le *Peplos* qui lui a été attribué, n'aurait pas dédaigné de pratiquer ce genre de compilation¹.

Il y avait encore loin de ces collections à une véritable *Anthologie*, c'est-à-dire à une édition des œuvres — complètes ou choisies — de divers poètes, réunies en un seul volume². La plus ancienne que nous connaissions est celle de Méléagre, et la plupart des critiques le considèrent comme le fondateur du genre. « Sa *Couronne*, dit H. Ouvré, était un ouvrage tout nouveau dans l'histoire des lettres grecques. L'auteur, parcourant les livres de ses devanciers, avait glané toute une moisson de fleurs poétiques. Il voulut en faire profiter le public et lui présenta la première *Anthologie*³. » L'œuvre de Méléagre était-elle, en réalité, parfaitement originale et exempte de précédents ? Il est permis d'en douter. Les récentes exhumations de papyrus égyptiens nous ont rendu, en effet, des fragments de recueils analogues au sien, aussi anciens ou parfois même légèrement antérieurs⁴ ; et il semble bien que la principale innovation de Méléagre se réduise à avoir édité

aussi dans des recueils personnels ; sans quoi, on ne s'expliquerait pas que l'*Anthologie* hésite pour savoir si certaines d'entre elles sont anonymes ou appartiennent à un auteur déterminé (ᾧδῶλον οἱ δὲ Ἀρχίου, etc.).

1. Ce recueil de faits divers mythologiques versifiés est généralement considéré comme apocryphe ; les épitaphes des héros de la guerre de Troie, en particulier, dateraient de la fin du III^e siècle ou du début du second. A. Wendling (*De peplo Aristotelico quaestiones selectae*, Strasbourg, 1891) admet cependant que le fond de l'ouvrage pouvait être authentique ; il aurait seulement été altéré dans la suite par de nombreuses insertions.

2. Reitzenstein supposait que les vers d'Asclépiade, d'Hédylos et de Posidippe avaient été publiés ainsi, en un seul volume ; mais Ouvré, Knaack et Stadtmüller ont aisément démontré l'invraisemblance de cette hypothèse.

3. Méléagre, p. 7.

4. Cf. Grenfell, Hunt et Smily, *The Tebtunis Papyri*, nos 1-2 (fragment d'une *Anthologie* datant environ de l'an 100 av. J.-C.) et 3 (fragment d'un recueil du I^{er} siècle av. J.-C., contenant notamment *Anth. Pal.*, IX, 558, d'Alcée de Messénie, et des pièces mutilées de divers autres épigrammatistes alexandrins).

pour le public un ouvrage comme seuls jusque-là certains lettrés en avaient fait ou fait faire pour leur usage personnel.

Dans son *Anthologie*, ce Grec de Syrie, émule des Alexandrins, fit d'abord figurer ses propres œuvres (il nous en reste environ 800 vers, amoureux pour la plupart), puis des « morceaux choisis » des épigrammatistes qui l'avaient précédé : quelques pièces empruntées aux recueils d'Archiloque, de Sappho, de Simonide ; un très petit nombre de celles qu'une tradition plus ou moins fondée attribuait aux poètes dramatiques du ^v^e siècle ; une trentaine des épigrammes qui circulaient sous le nom de Platon¹ ; puis toute la cohorte des Alexandrins et de leurs successeurs immédiats, contemporains de l'auteur ou de très peu ses aînés. Le proème où Méléagre énumère les fleurons de sa *Couronne* contient les noms de trente-sept poètes de cette époque, depuis Nossis et Anytè jusqu'à Antipater de Sidon ; encore cette liste n'est-elle pas complète, puisque les travaux des philologues ont permis de l'allonger d'une quinzaine de noms². Callimaque et Léonidas figurent au premier plan, par le nombre de leurs vers ; puis viennent Asclépiade et ses émules, Mnascalas et son ennemi Théodoridas. Enfin, quelques pièces anonymes semblent provenir des recueils d'inscriptions métriques com-

1. Les épigrammes attribuées à Platon sont considérées comme apocryphes par la plupart des critiques, simplement parce qu'il est impossible d'en prouver formellement l'authenticité. Quelques-uns, cependant, se sont refusés à les condamner en bloc : ainsi Knaack, dont la théorie a été reprise récemment par Wilamowitz (*Platon*. I, *passim*), admettait que le noyau du recueil devait être authentique, principalement les pièces où sont nommés des contemporains du philosophe (Phèdre, Dion, Aristophane, etc.) ; c'est de ces vers authentiques que des faussaires se seraient ensuite inspirés pour grossir la collection avec leurs pastiches. Knaack pense que la majeure partie de ces dernières pièces a été composée entre 250 et 230 ; Reitzenstein ne les croit pas antérieures au ⁱⁱ^e siècle ; Wilamowitz date l'une d'entre elles (*Anth. Pal.*, IX, 823) d'une centaine d'années après Platon.

2. On en trouvera l'énumération détaillée chez Ouvré, *Méléagre*, p. 81-82, qui résume les résultats des travaux de Passow, Weigand et Knaack (cf. p. LXXI, LXXV et 104, n. 1).

posés au ⁱⁱⁱe et au ^{iv}e siècle ; mais il est peu probable que Méléagre les ait lui-même glanées sur des pierres tombales ou autres, au cours de ses voyages dans le bassin de la mer Égée, comme le supposait Hecker ¹.

La *Couronne* de Méléagre n'était sans doute pas divisée en chapitres, d'après les sujets traités, comme le furent plus tard les *Anthologies* des Byzantins ; quelques critiques ont soutenu que les épigrammes devaient être classées par auteurs ; mais le moins que l'on puisse dire pour contester cette hypothèse, c'est qu'elle est impossible à vérifier. Tout ce que nous savons de certain à ce propos, c'est que, comme nous l'apprend une scholie du manuscrit palatin, document capital pour l'histoire de l'*Anthologie*, elles étaient rangées par ordre alphabétique ². Cette disposition fut, à l'époque byzantine, bouleversée par les compilateurs qui utilisèrent la *Couronne* ; ils en laissèrent néanmoins subsister un petit nombre de fragments, où se trouvaient rapprochées des pièces primitivement séparées, mais sans que l'ordre en eût été modifié ³ ; en outre, certains groupes d'épigrammes,

1. Cf. R. Weisshaüpl, *Die Grabgedichte der Anthologie* (Vienne, 1889) ; Ouvré, p. 68 sq. Les épigrammes des Alexandrins sont sans doute prises à leurs recueils personnels, celles des grands classiques à des éditions complètes de leurs œuvres. Ainsi s'expliquent les doubles attributions ou les attributions incertaines, assez fréquentes chez Méléagre ; le compilateur avait pu trouver la même épigramme dans deux recueils différents ; mais ces indécisions ne proviennent pas nécessairement de négligences des copistes, comme le soutenait K. Radinger (*Der Stephanos des Meleagros, Philologus*, 1895, p. 269 sq.). Cf. p. XLVI, n. 1.

2. P. 81 du manuscrit P (voir la notice sur le livre IV) : συντάξεν δὲ αὐτὰ κατὰ στοιχεῖον. Le copiste a dû emprunter cette indication à une *Anthologie* antérieure, probablement à celle de Céphalas (cf. p. XXVII sq.) ; car il n'avait certainement pas en mains le recueil de Méléagre. Son assertion n'est d'ailleurs exacte que si l'on considère uniquement la première lettre de chaque épigramme ; celles qui commençaient par la même lettre se succédaient sans ordre bien déterminé, comme le montre l'examen des fragments de la *Couronne* conservés dans les recueils plus récents.

3. On les retrouve dans l'*Anth. Pal.*, VI, 133-142 ; VII, 194-203, 264-273, 507-513, 518-522, 712-716, etc. ; cf. p. LXXI et LXXVI.

où cet ordre n'est pas respecté, paraissent également composés de pièces empruntées au recueil de Méléagre¹. Sans doute, il faut se garder de lui attribuer tous les vers de l'*Anthologie* antérieurs au 1^{er} siècle : il semble — nous l'avons vu — que les épigrammes de Théocrite ne proviennent pas de la *Couronne* ; et il y en a que des compilateurs plus récents ont pu relever directement chez Hérodote ou chez Diogène Laërce. Néanmoins, la plupart des épigrammes alexandrines ou plus anciennes qui nous sont parvenues ont été conservées par Méléagre, ce qui nous permet d'entrevoir au moins quels étaient l'esprit et les tendances de son ouvrage, en particulier le principe de ses choix.

Il est vraisemblable, en effet, que les compilateurs byzantins nous en ont transmis la majeure partie. Ainsi, parmi les poètes dont Méléagre cite les noms dans son proème, il n'y en a que quatre dont on ne retrouve aucun vers dans notre *Anthologie*² ; encore étaient-ce des écrivains assez obscurs, qui n'avaient pas dû fournir à la *Couronne* une bien grosse contribution. Aussi sommes-nous fondés à supposer que les divers genres et les divers auteurs y étaient représentés à peu près dans les mêmes proportions où ils le sont dans ce qui nous en reste. Méléagre aurait, en ce cas, recueilli surtout des poésies amoureuses, dont un assez grand nombre de pédérastiques³ ; en second lieu, des épitaphes et des dédi-

1. Cf., par exemple, *Anth. Pal.*, V, 134-215 ; VI, 262-313 ; VII, 406-529 (dont quelques parties par ordre alphabétique, cf. la note précédente) ; IX, 313-338 ; XII, 41-172 ; etc. Stadtmüller, dans son édition de l'*Anthologie*, a noté un très grand nombre de ces groupes ; mais quelques-uns sont si courts que les pièces qui les composent peuvent bien avoir été rapprochées par hasard. En revanche, quelques séries d'épigrammes prises à la *Couronne* de Méléagre peuvent avoir été interrompues par des insertions qui les rendent malaisées à discerner. Pour plus de détails, voir les notices sur les livres V et suivants.

2. Euphémios, Parthénis, Mélanippide et Polyclète (cf. la notice sur le livre IV). Ouvré remarque en outre que Méléagre nous annonce « beaucoup de lis » de Mæro et que nous n'avons d'elle que deux épigrammes.

3. Nous trouvons la plupart de ces dernières pièces dans un livre

caces ; quelques épigrammes purement descriptives ; presque aucune pièce exhortative, satirique ou « sympotique » ; aucun de ces problèmes ou de ces fantaisies arithmétiques où s'était illustré Ératosthène ; et s'il ne prend pas comme règle absolue de n'admettre que des distiques élégiaques, les autres formes métriques ne figurent qu'exceptionnellement dans sa collection.

3. DU SIÈCLE D'AUGUSTE A L'ÉPOQUE DE JUSTINIEN ; LA *COURONNE* DE PHILIPPE ET LE *CYCLE* D'AGATHIAS.

Nous n'avons aucun témoignage positif sur la manière dont la *Couronne* de Méléagre fut accueillie par les contemporains du poète ; mais rien n'était plus conforme au goût de l'époque que ces petites poésies de circonstance, où régnaient tour à tour la flatterie, la plaisanterie, la préciosité dans l'expression de sentiments plus ou moins sincères, le réalisme avec la description d'objets familiers ; aussi un recueil de ces brillants développements de lieux communs ou de thèmes devenus rapidement classiques devait-il plaire au public et susciter à son auteur des imitateurs ou des émules. La première *Anthologie* avait d'ailleurs été composée en pleine période de floraison ; l'école de Syrie et de Phénicie, à laquelle appartenaient Méléagre lui-même et son ami Antipater, produisait encore des poètes de valeur : en premier lieu, Archias d'Antioche, à peine plus jeune que le Gadaréen et dont les vers auraient pu, à la rigueur, figurer dans la *Couronne*¹ ; puis, quelques années après, Philodème,

spécial de l'*Anthologie*, le douzième, formé de la *Μοῦσα Παίδευή* de Straton. Ouvré a démontré contre Knaack que c'est bien à la *Couronne* que Straton a pris les pièces de Méléagre et d'auteurs plus anciens qu'il y cite et qu'il ne devait rien aux *Παίδυα* de Méléagre : si certains éléments de cet ouvrage de jeunesse se retrouvent dans l'*Anthologie*, c'est que l'auteur lui-même les avait ensuite introduits dans sa *Couronne*.

1. Cette hypothèse, combattue par la plupart des critiques, avait un moment été admise par Stadtmüller (*Berl. phil. Woch.*, t. XI, 1891, col. 914). Mais M. Th. Reinach (*de Archia poeta*, p. 34) a

de Gadara comme Méléagre. Ces deux épigrammatistes vécurent à Rome, dans le cercle littéraire qui s'était formé autour de Cicéron et auquel appartenaient également d'autres écrivains du même genre, tels que Mucius Scaevola, Tullius Lauréa, etc. Un peu plus tard encore fleurirent deux Grecs de Macédoine, Philippe et Antipater de Thessalonique, puis le poète de cour Crinagoras de Mitylène.

La mode des *Anthologies* d'écrivains plus ou moins anciens s'était continuée longtemps encore après la *Couronne* de Méléagre : les papyrus égyptiens nous ont révélé l'existence de recueils composés au début de notre ère et où figuraient des épigrammes de l'époque alexandrine¹. Mais ce que nous ignorons, c'est si dans la génération qui suivit immédiatement celle du Gadaréen il s'était trouvé d'autres compilateurs pour grouper en un nouveau « bouquet » les productions de leurs contemporains. La chose est peu probable cependant ; car lorsque Philippe de Thessalonique conçut, un peu plus d'un siècle après la publication de la première *Couronne*², l'idée d'en composer une seconde sur le même modèle, il semble bien qu'il ait eu l'intention et par conséquent reconnu la nécessité d'y faire figurer tous les épigrammatistes qui avaient fleuri dans l'intervalle. Comme son devancier, il fit précéder

montré qu'Archias ne figurait ni dans la *Couronne* de Méléagre ni dans celle de Philippe et que ceux de ces vers qu'on trouve dans l'*Anthologie* ont dû être puisés à une autre source.

1. Grenfell et Hunt, *The Oxyrhynchus Papyri*, t. IV, n° 662 : ce recueil contient les épigr. *Anth. Pal.*, VII, 163-164, ainsi que d'autres pièces de Léonidas de Tarente, d'Antipater de Sidon et d'un poète inconnu nommé Amyntas, qui paraît être du 11^e siècle av. J.-C. Cf. également t. I, n° 15 ; t. XV, n° 1795 ; etc. Le papyrus 10571 de Berlin, du début du 1^{er} siècle ap. J.-C., contenait des extraits de la *Couronne* de Méléagre ; on y retrouve plusieurs épigrammes de l'*Anthologie*. Sur ce document et le papyrus 4 de Fribourg, cf. p. LXII, n. 2.

2. La date où fut composée la *Couronne* de Philippe a donné lieu à de nombreuses controverses ; la plupart des critiques se rangent actuellement à l'opinion de Hillscher, qui le place sous Caligula : si le Camille auquel Philippe dédie son ouvrage est bien le consul L. Arruntius Camillus Scribonianus, mort en 42, la publication de la *Couronne* est nécessairement antérieure à cette date.

son livre d'un proème où il énumérait les poètes qu'il mettait à contribution, en les comparant, ainsi que l'avait fait Méléagre, aux diverses fleurs d'un bouquet très composite¹. Il n'en cite que treize, — quatorze si on le compte²; mais il déclare expressément que sa liste n'est pas complète³; et les critiques du xix^e siècle l'ont considérablement allongée⁴. On a même tenté de rattacher à la *Couronne* de Philippe quelques auteurs contemporains de Néron⁵; mais il est impossible qu'ils aient pu y figurer.

A l'imitation de Méléagre, Philippe avait rangé ses épigrammes par ordre alphabétique. Un assez grand nombre de séries plus ou moins importantes ont pu en être retrouvées dans l'*Anthologie Palatine*⁶; mais leur répartition entre les divers livres n'est pas tout à fait la même que pour celles de

1. Cf. *Anth. Pal.*, IV, 2. Une légère différence de forme est cependant à noter : c'étaient les vers de ses poètes que Méléagre comparait à des fleurs qu'il aurait cueillies; tandis que pour Philippe c'est chaque écrivain qui représente lui-même une fleur.

2. Dans l'*Anthologie Palatine*, l'œuvre de Philippe est représentée par 85 épigrammes.

3. Cf. *Anth. Pal.*, IV, 2, 13-14.

4. Les poètes qu'il y a lieu d'ajouter ainsi à ceux que cite le proème sont Addée, Alphée, M. Argentarius, Lollius Bassus, Julius Dioclès, Diotimos de Milet, Julius Polyen, Q. Maecius, Polémon, Statyllius Flaccus, Thallos et Tullius Lauréa. On remarquera qu'un assez grand nombre d'entre eux portaient des noms latins ou grecs latinisés : ils appartenaient sans doute aux deux cénacles qui se sont formés successivement à Rome, dans l'entourage de Cicéron (voir ci-dessus) et dans celui de Sénèque (notamment M. Argentarius, Lollius Bassus, Julius Dioclès, etc.).

5. Notamment Lucillius, Érykios et Léonidas d'Alexandrie (dont les épigrammes isopsèphes ont sans doute constitué un recueil spécial). Christ va jusqu'à rattacher à la *Couronne* de Philippe Gétulicus, Nicarchos, Ammien, Fronton, Lucien, Nicomachos, Philon, Antiochos, dont quelques-uns sont contemporains d'Hadrien !

6. *Anth. Pal.*, V, 104-133; VI, 87-108 et 227-261; VII, 364-405 et 622-645; IX, 81-89, 215-312, 403-423, 541-562; X, 18-25; XI, 23-46 et 318-327 (323 exclu). Stadtmüller y ajoute quelques très courtes séries (VII, 183-188, 233-240, 286-290, etc.), où l'ordre alphabétique n'est pas conservé; mais ici encore (cf. p. xiv, n. 1), le hasard a pu jouer son rôle.

la *Couronne* de Méléagre : les épigrammes amoureuses, surtout les philopédiques, y sont en bien plus faible proportion ; en revanche, on y rencontre beaucoup de pièces exhortatives ou sentencieuses, d'anecdotes, de vers satiriques. Ces divergences peuvent s'expliquer en partie par le tempérament et les goûts personnels de Philippe, très différents de ceux de Méléagre ; mais il faut y voir surtout l'effet d'une évolution, ou plutôt d'une réaction contre le lyrisme alexandrin ; c'est l'influence de la rhétorique asiatique qui se fait sentir, c'est à elle qu'il faut attribuer le tour impersonnel que prend volontiers l'épigramme au début de l'époque impériale¹. D'autre part, le milieu social où vivaient les poètes de la seconde *Couronne* n'est plus le même que celui de leurs devanciers ; certes, tous les Alexandrins n'avaient pas eu la brillante fortune d'un Callimaque ; certains d'entre eux avaient passé toute leur vie dans l'indigence, comme Léonidas de Tarente ; et il leur arrivait parfois de chercher à intéresser à leur sort un des puissants de ce monde². Mais aucun d'entre eux ne s'était fait le client d'une noble maison ou d'un riche patron, comme Antipater de Thessalonique le fut chez Pison et Crinagoras chez plusieurs hauts personnages de la famille ou de la cour d'Auguste. Le gracieux madrigal de Méléagre et de ses modèles dégénère en basse flagornerie : la Rome impériale succède à la cité des Ptolémée³.

La période de production au cours de laquelle avait été composée la *Couronne* de Philippe se prolongea jusque sous

1. Nous avons vu (p. xvii, n. 4) qu'un certain nombre des épigrammatistes de la *Couronne* de Philippe avaient vécu dans l'entourage de Sénèque le Rhéteur.

2. Cf. *Anth. Pal.*, V, 146 (madrigal de Callimaque à Bérénice) ; XVI, 68 (épigramme de Posidippe sur le même thème) ; etc.

3. Wilamowitz (*Antigonos von Karystos*, p. 173) trace un portrait assez peu flatteur de ces pauvres hères, affranchis ou parasites des grandes maisons romaines ; et, à ce point de vue encore, il établit un rapprochement entre les épigrammatistes de cette époque et les rhéteurs de l'école asiatique.

le règne de Néron¹. Nous n'avons rien conservé des années de troubles politiques qui suivirent la mort de cet empereur ; et il semble bien que le genre ait subi alors une éclipse momentanée, pour fleurir de nouveau lorsque Rome retrouva, sous les Flaviens, puis sous les premiers Antonins, la paix et la sécurité. Il était naturel qu'au cours de « cette renaissance, qui exalte la rhétorique et la sophistique » et « rejette au contraire au second plan la grande poésie² », l'épigramme fût tout spécialement cultivée. Plus encore peut-être que naguère à Alexandrie, cette poésie légère, quelque peu superficielle, mais riche en nuances et se prêtant aux effets de style les plus variés, était à la mesure des esprits et surtout des beaux esprits de l'époque. L'épigramme alexandrine devient de plus en plus un modèle classique, qu'on imite et dont on reprend les thèmes sans jamais se lasser³.

La vogue de l'épigramme au début du II^e siècle ne pouvait manquer d'avoir pour conséquence la confection de nouvelles *Anthologies* : c'est précisément en raison de leur succès qu'on tient à assurer la conservation de ces petites pièces. Quelques poètes font eux-mêmes des recueils de leurs propres vers, comme avait fait pour ses « isopsèphes » Léonidas d'Alexandrie, contemporain de Néron⁴ ; tel fut le cas pour

1. Avec Gétulicus, puis Léonidas d'Alexandrie, Érykios et Lucillius.

2. P. Mazon, *Eschyle*, t. I, p. xiv.

3. Sur ces séries d'épigrammes de diverses époques qui reprennent sans fin les mêmes sujets, voir les notices des livres VI, VII et IX. Les Alexandrins avaient déjà des thèmes préférés, qu'ils traitaient indéfiniment sans y chercher une autre originalité que celle de la forme.

4. Les *ισόψηφα* de Léonidas sont des épigrammes rédigées de telle manière que le total des nombres représentés par les lettres soit à peu près le même pour chacun des distiques d'une pièce déterminée. Ce jeu d'esprit, qu'on peut comparer aux logogriffes et aux acrostiches chers aux Alexandrins ou aux vers anacycliques de Nicodemos d'Héraclée, a toujours été fort à la mode dans l'antiquité : en dehors des *ισόψηφα* fabriqués ainsi de propos délibéré, c'était une distraction très répandue que d'en rechercher les exemples que des poètes — Homère entre autres — avaient pu donner sans le vouloir

Rufin, auteur d'épigrammes amoureuses qui vécut, selon toute vraisemblance, au début du siècle suivant¹. D'autre part, une véritable *Anthologie* fut composée par un grammairien contemporain d'Hadrien, Diogénien d'Héraclée². Ce compilateur — et ceci constituait une innovation, qui ne fut imitée que plusieurs siècles plus tard, — n'était pas un poète et son livre ne contenait que des vers d'autres écrivains, sans doute empruntés à des recueils particuliers. Son œuvre nous est assez mal connue. Weigand y rapportait toutes les pièces de l'*Anthologie* qui ont pu être écrites entre le règne de Caligula et celui d'Hadrien; Sakolowski se borne, bien plus prudemment, à y faire figurer les auteurs dont il a retrouvé des épigrammes en séries alphabétiques³. Nous savons en effet⁴ que les pièces y étaient rangées dans cet ordre, ainsi que dans les premières *Couronnes*. Comme ces séries se retrouvent surtout dans le onzième livre⁵, il est fort

(cf. Aulu-Gelle, XIV, 6, 4); les Romains s'amusaient aussi à découvrir des mots isopsephes, en additionnant les chiffres que représentaient leurs lettres numérales (ainsi DeDlCaVIt = LILIVM = 1107). Il est donc peu probable que ce soit Léonidas d'Alexandrie qui ait inventé ce tour de force, bien que nous n'en connaissions aucun spécimen antérieur à ses épigrammes. Les problèmes qui le concernent ont été étudiés et discutés par Sakolowski, Setti, Piccolomini et, en dernier lieu, Karl Radinger (*Rhein. Mus.*, t. LVIII, 1903, p. 294 sq.).

1. Voir la notice sur le livre V. — Il paraît certain que les poésies de Rufin ne figuraient pas dans l'*Anthologion* de Diogénien; en revanche, il n'est pas prouvé que son recueil ne contenait pas, à côté de ses propres épigrammes, des pièces empruntées à des poètes plus anciens.

2. Vers 140 ou 150, d'après Sakolowski, *De Anthologia Palatina quaestiones* (diss. Leipzig, 1893), p. 3.

3. Lucillius, Nicarchos, Ammien, Antiochos, Apollinarios, Gétulicus, Trajan, Philon, Pison, Killactor et Helladios, — auxquels il faut peut-être ajouter Hadrien, Lucien et Denys le Sophiste; cf. Sakolowski, *op. cit.*, ch. 1. Weigand lui attribuait des épigrammes de 21 poètes, sans compter un certain nombre d'adesptes du livre XI.

4. Par Suidas, s. u. Διογενιανός.

5. Cf. notamment XI, 388-398, 399-413, 417-436. Sakolowski (p. 4) y ajoute encore douze séries de quatre à six épigrammes, dont

probable que la note bachique et surtout satirique dominait dans l'*Anthologion* de Diogénien ¹.

Le second siècle vit encore paraître la *Μοῦσα Παιδωκή* de Straton de Sardes, sans doute légèrément postérieure à l'*Anthologion* et qui comprenait, en dehors des vers de Straton lui-même ², des pièces plus anciennes, tirées surtout de la *Couronne* de Méléagre ³. Ces poésies, consacrées au « genre d'amour que la sophistique du temps opposait à l'amour naturel ⁴ », ont fourni à l'*Anthologie Palatine* un livre distinct des *ἐξωτικά* ; mais il semble que ce livre XII contienne bien plus de vers que n'en comptait la *Muse* de Straton et que ce premier recueil pédérastique ait été augmenté par la suite d'un certain nombre de pièces empruntées aux *Couronnes* de Méléagre et de Philippe ⁵.

Enfin, vers le début du III^e siècle, Diogène Laerce a publié, sous le titre de *Πάμμετρος*, une collection d'épigrammes qu'il avait composées en l'honneur des grands hommes du temps passé. Cet ouvrage était sans doute une œuvre de jeunesse ; car Diogène y a fait lui-même, dans ses *Vies*, de fréquents emprunts : il cite volontiers, parmi les épitaphes des philosophes, celles dont il était l'auteur ⁶. Quelques critiques se sont demandé si la *Pammetros* n'avait pas contenu, en même le rapprochement est peut-être fortuit. Pour plus de détails, voir la notice sur le livre XI.

1. On trouve aussi dans le livre X d'assez nombreuses pièces attribuées à Lucien. Il a dû circuler sous son nom un recueil d'épigrammes, auquel Diogénien aurait fait des emprunts. Mais il ne s'ensuit pas que toutes les pièces de l'*Anthologie* qui lui sont attribuées proviennent de l'ouvrage de Diogénien.

2. Le livre XII comprend 258 épigrammes, dont 94 de Straton (notamment les séries 1-11, 175-229, 234-255), qui n'est représenté dans le reste de l'*Anthologie Palatine* que par cinq pièces (du livre XI) et par une autre dans celle de Planude.

3. Cf. p. xiv, n. 3.

4. A. Croiset, *H. L. G.*, t. V, p. 627.

5. Telle est l'opinion soutenue, entre autres, par L. Schmidt et R. Reitzenstein, art. *Anthologia* 1 dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa Cf. la notice sur le livre XII.

6. Cf. Diogène Laerce, I, 39 ; I, 63 ; IV, 65 ; VI, 79 ; VII, 31 ; VII, 164 ; VIII, 74 ; IX, 43.

temps que les poésies de Diogène, des vers d'autres écrivains ; malgré les arguments qu'on a pu invoquer en faveur de cette hypothèse¹, elle ne semble guère compatible avec ce que Diogène lui-même dit à plusieurs reprises au sujet de cet ouvrage. Quant aux épigrammes de Diogène qui figurent dans l'*Anthologie*², on admet généralement qu'elles n'ont pas été prises par les compilateurs byzantins à la *Pammetros*, qui était rapidement tombée dans l'oubli, mais qu'ils les ont extraites des *Vies*³, sans seulement se rendre compte qu'elles étaient de Diogène lui-même⁴.

Traits de satire personnelle, lieux communs plus ou moins moraux, épitaphes d'écrivains antiques, ce n'était pas une matière qui pût être exploitée bien longtemps : il était nécessaire, pour infuser à ce genre quelque peu usé un regain de vitalité, de renouveler les sources de son inspiration. Tel eût pu être le rôle de l'épigramme chrétienne, représentée vers la fin du iv^e siècle par saint Grégoire de Nazianze⁵ et, un peu plus tard, par les nombreuses inscriptions funéraires ou votives qui furent par la suite recueillies dans l'*Anthologie Palatine*⁶. Mais, en fait, malgré la sincérité des sentiments qui les inspirent, les unes et les autres sont généralement assez ternes et sans grande originalité ; on n'y retrouve pas

1. Notamment la présence, au livre VII de l'*Anthologie*, de pièces attribuées à des philosophes plus anciens (Cléobule, Cratès, Empédocle, Timon, Xénophane, etc.), pièces qui ne paraissent pourtant pas provenir de la *Couronne* de Méléagre.

2. Elles sont toutes dans le livre VII et, à cinq exceptions près, dans la série VII, 85-133 ; on en compte en tout une quarantaine.

3. Telle est, en particulier, l'opinion exprimée par Schwartz, art. *Diogenes* 40 dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa, t. V, col. 738. Voir les notes critiques sur l'épigr. VII, 97.

4. Elles sont toutes, en effet, sauf VII, 95, anonymes dans le manuscrit palatin ; mais elles figurent dans les *Vies*, où Diogène les donne comme tirées de sa *Pammetros*.

5. Dit le « Théologien » ; il mourut vers 389 ou 390. Ses épigrammes, qui forment le livre VIII de l'*Anthologie Palatine*, datent des dernières années de sa vie.

6. Un certain nombre d'entre elles datent des environs de l'an 500 ; voir la notice sur le livre I, p. 4 et 6.

les accents qui animent, par moments, les iambes et les élégies du « Théologien ». La poésie épigrammatique, tombée dans une décadence incontestable, ne devait se relever qu'à la faveur de la renaissance classique du ^{vi}^e siècle, fondée sur une imitation fidèle — parfois même presque servile — de l'antiquité païenne.

Dès les premières années du ^v^e siècle, sous le règne d'Arcadius, Palladas d'Alexandrie avait préludé à ce nouvel essor avec ses nombreuses épigrammes descriptives, morales et satiriques, qu'il réunit sans doute lui-même en un recueil ¹. Vers la fin du même siècle, Cyrus, qui fut peut-être le père de Paul le Siléntiaire, puis Jean de Gaza, Marianos et enfin Christodoros de Coptos, avec sa description des statues du Zeuxippos ², préparent la voie à la grande floraison qui s'épanouit au temps de Justinien. C'est sous son règne, en effet, qu'Agathias de Myrina et Macédonios traitent sous forme épigrammatique les thèmes les plus divers, que Julien l'Égyptien et Léontios cultivent surtout l'épigramme funéraire, que Paul le Siléntiaire ressuscite le madrigal amoureux des Alexandrins.

Le désir de collectionner ces innombrables pièces fugitives pour ne pas les laisser se perdre aurait suffi à faire éclore une nouvelle *Anthologie*. Mais lorsqu'Agathias, le plus fécond des épigrammatistes de l'époque, entreprit la composition de son *Cycle* ³, il ne se borna pas à recueillir les vers déjà parus

1. Cf. A. Franke, *De Pallade epigrammatographo* (diss. Leipzig, 1899), p. 47 sq. L'hypothèse d'un recueil personnel de Palladas paraissait déjà à Jacobs plus vraisemblable que celle d'une *Anthologie* où ses pièces auraient figuré à côté de vers d'autres poètes ; quant à la théorie de Weisshäupl, qui rangeait les épigrammes de Palladas dans le *Cycle* d'Agathias, elle ne paraît guère soutenable. Voir les notices sur les livres X et XI.

2. Une scholie du manuscrit palatin nous apprend que Christodoros écrivit son *Ἐκφρασις* sous Anastase I^{er} (491-518) ; voir la notice sur le livre II, p. 51. Jean et Marianos étaient ses contemporains. Sur Cyrus, cf. Delehaye, *R. E. G.*, 1896, p. 219-221.

3. Ce nom de Κύκλος est donné à l'*Anthologie* d'Agathias par Suidas ; le manuscrit palatin (*Anth. Pal.*, IV, 3) l'appelle συλλογή et une scholie du même passage συναγωγή νέων ἐπιγραμμάτων. — Les

de ses contemporains et de ses prédécesseurs immédiats¹, pour les amalgamer, suivant l'exemple de Méléagre et de Philippe, avec ses propres épigrammes². Il nous dit lui-même dans sa préface³ qu'il avait convié ses amis de la cour impériale à collaborer à son œuvre en les engageant à entamer, entre eux et avec lui, une sorte de joute poétique. Le *Cycle* comprend donc, en majeure partie, des pièces écrites à cette occasion même par les poètes qui devaient y coopérer ; c'est, à notre connaissance, la seule *Anthologie* qui ait ainsi été composée, de propos délibéré et sur un plan préconçu, avec des éléments destinés dès l'origine à y figurer⁴. En outre, la principale originalité de ce recueil consistait dans le classement des pièces par genres de sujets (κατὰ εἶδη) et non plus par ordre alphabétique ; le *Cycle*, d'après ce que dit Agathias lui-même⁵, comprenait sept chapitres : épigrammes votives imitées des anciens, descriptives, funéraires, anecdotes, satiriques, amoureuses, bachiques. Cette innovation parut si heureuse aux érudits byzantins qu'elle resta de règle chez eux et que les compilateurs s'inspirèrent toujours, par la suite, du plan adopté par Agathias.

Malgré la froideur et l'absence de personnalité qui caractérisent trop souvent l'épigramme byzantine, le succès du *Cycle* dut être grand, car il fut particulièrement durable : les siècles qui suivirent en connurent de nombreuses éditions et se le transmirent sans le fondre avec les *Couronnes*, réunies

vers IV, 4, 7-11 permettent d'en dater la publication des années qui suivirent la reprise de Rome par Narsès (553).

1. Parmi ces derniers, outre ceux que j'ai cités plus haut, il faut encore nommer Métrodoros (l'auteur des « épigrammes arithmétiques », qui vécut sous Constantin le Grand), Andronicos, Apollinarios, etc.

2. Dont l'*Anthologie Palatine* nous a conservé une centaine.

3. *Anth. Pal.*, IV, 3, 23 sq.

4. Exception faite pour les épigrammes de Julien l'Égyptien, dont cet écrivain avait sans doute composé lui-même un recueil antérieurement à la publication du *Cycle* ; il semble d'ailleurs qu'une partie de celles qui figurent dans l'*Anthologie Palatine* ne proviennent pas du livre d'Agathias ; cf. Stadtmüller, t. II, p. xxii-xxiii.

5. *Anth. Pal.*, IV, 4, 67-87.

depuis longtemps en une *Sylloge* unique. C'était la vogue de l'épigramme au vi^e siècle qui avait eu pour conséquence la confection de cette *Anthologie* ; mais, par une sorte de choc en retour, la publication du *Cycle* donna un nouvel élan à cette poésie dont elle consacrait le succès. Aussi l'épigramme resta-t-elle en honneur pendant toute la génération suivante et jusque dans la première partie du vii^e siècle ; à l'exemple d'Agathias, les auteurs les plus en renom ne dédaignèrent pas de s'y exercer, entre autres Georges de Pisidie, l'historiographe et le poète officiel de l'empereur Héraclius. L'ère de prospérité qu'avait inaugurée Palladas s'était donc prolongée pendant deux cents ans environ ; le règne de Justinien, avec Agathias et son recueil, en marque le centre et l'apogée.

4. LES DERNIERS COMPILATEURS BYZANTINS ; CÉPHALAS ET PLANUDE.

L'éclat dont l'épigramme avait brillé encore une fois du v^e au vii^e siècle ne dépassa guère le règne d'Héraclius et s'éteignit, étouffé par la recrudescence de la rhétorique et de la scholastique¹. Mais vers le milieu du ix^e siècle, avec le rétablissement de l'Université de Constantinople², le goût des œuvres antiques se réveille ; c'est le moment où Photios entreprend de rechercher le texte perdu des grands classiques et d'en donner des éditions qui en assurent la conservation définitive. L'épigramme participe, elle aussi, à ce mouvement de renaissance ; et les érudits vont puiser dans les vieilles collections pour en faire de nouveaux recueils. Comme du temps d'Agathias, l'époque où furent réunis ces « morceaux choisis » coïncide encore avec le point culminant d'une longue période de production, marquée non seulement par les auteurs les plus récents admis dans l'*Anthologie Palatine*, mais par des

1. Quand une période est moins bien représentée dans l'*Anthologie* (ii^e-iii^e s., vii^e-viii^e s.), il ne faut évidemment pas en conclure que l'épigramme n'y était pas cultivée. Il serait surprenant, néanmoins, que des productions de quelque importance eussent disparu sans laisser le moindre souvenir.

2. Restaurée par Bardas en 858.

écrivains qui n'y figurent pas, qu'ils en soient à peu près contemporains comme Théodore Studites et Jean le Géomètre ou un peu plus récents comme Christophe de Mytilène, Jean Mauropos et Théodore Prodromos. Cette nouvelle floraison de l'épigramme s'étend donc du ix^e au xii^e siècle, à en juger tout au moins par ce que nous en avons conservé ; et c'est au x^e que furent composées les principales *Anthologies*. Mais, à la différence des recueils antérieurs (exception faite pour celui de Diogénien), elles ne sont pas l'œuvre de poètes qui encadrent leurs propres vers avec ceux de leurs devanciers ; les auteurs de ces compilations ne sont plus que des éditeurs. En outre, la part qu'ils font à leurs contemporains est minime, si on la compare à celle qu'accordait aux siens un Philippe ou un Agathias ; leur intention est sensiblement différente : ce ne sont pas les productions de leur temps qu'ils veulent sauver de l'oubli, ce sont les chefs-d'œuvre des siècles passés qu'ils entreprennent de faire revivre.

La plus ancienne de ces *Syllogae* qui nous soit parvenue est celle que, sous le règne de Léon le Philosophe (886-912), un érudit thessalien établi à Constantinople dédia à un certain Euphémios ; elle contient 82 pièces de genres très divers, qui se retrouvent presque toutes soit dans l'*Anthologie Palatine* soit dans celle de Planude¹. Empruntées aux *Couronnes*, au *Cycle* et à diverses sources plus récentes, elles sont, sinon classées par chapitres, du moins partiellement groupées d'après les sujets qu'elles traitent. Cette disposition comporte, au moins pour les plus anciennes, un profond bouleversement de l'ordre primitif et paraît indiquer l'intention de procéder à une refonte générale des recueils antérieurs pour n'en plus faire qu'un seul ouvrage.

Il semble que ce désir de combiner en un monument unique les collections précédentes ait été l'idéal de tous les auteurs d'*Anthologies* au ix^e et au x^e siècle. Diverses tentatives en ce sens ont dû être faites à cette époque² ; mais la gloire

1. Cf. p. LII sq.

2. Une division très nette en sections (épigrammes descriptives, morales, satiriques, amoureuses) se remarque dans la *Sylloge*

d'avoir, le premier, pleinement rempli ce programme revient à Constantin Céphalas, dont l'œuvre nous est connue par plusieurs scholies du manuscrit palatin¹ et qu'il faut certainement identifier avec celui qui était archiprêtre du palais (*protopapas*) en 917. Sans doute un peu avant l'an 900, il avait composé une *Anthologie*, qui ne nous est pas parvenue directement, mais dont on retrouve les éléments dans la *Palatine*; une scholie de ce dernier recueil² nous donne comme tirées de celui de Céphalas les épigrammes amoureuses, votives, funéraires et descriptives, c'est-à-dire les livres V, VI, VII et IX de notre *Anthologie*³. Mais, comme Jacobs en avait déjà fait la remarque, cette énumération n'a pas un caractère strictement limitatif; la plupart des critiques considèrent comme provenant du recueil de Céphalas les épigrammes exhortatives, satiriques et philopédiques (livres X-XII); pour les proèmes (l. IV), ils hésitent; quant aux trois derniers livres de l'*Anthologie Palatine*, il est évident que, dans leur ensemble tout au moins, ils dérivent d'une autre source⁴.

De quels matériaux a disposé Céphalas pour composer son *Anthologie*? Les *Couronnes* lui étaient connues, mais il les possédait sans doute réunies en un seul volume et probable-

Parisina, dont les manuscrits ne datent que du XIII^e et du XIV^e siècle, mais qui dérive d'un archétype beaucoup plus ancien, peut-être même antérieur à Céphalas (cf. p. LIII sq.).

1. En première ligne, celle de la p. 81 (*ad ep.* IV, 1); cf., en outre, p. 207 (titre du livre VII), 255 (*ad ep.* VII, 334), 273 (*ad ep.* VII, 428), etc.

2. P. 81 du manuscrit P (cf. p. xxxviii sq.). C'est la lecture de cette note qui a permis à Saumaise de découvrir l'existence d'une *Anthologie* de Céphalas.

3. Cf. p. III, n. 2.

4. Cette question a fait couler des flots d'encre et n'a jamais pu être résolue d'une façon définitive. Un bon résumé de toutes les discussions auxquelles elle a donné lieu a été fait par Preisendanz, dans la préface de son *Anthologia Palatina, Cod. Palatinus et Cod. Parisinus photographice editi* (Leyde, 1911), t. I, p. LII-LV (cf. p. LXXV). Wolters (*Rhein. Mus.*, t. XXXVIII, 1883, p. 97-119) avait déjà fait une critique approfondie des théories antérieures.

ment incomplètes : depuis longtemps, les érudits byzantins avaient pris l'habitude de faire, pour la commodité des lecteurs, des *épitomés* de toutes les œuvres classiques ; et il était rare que les compilateurs prissent la peine de se reporter à l'original : leur science n'est, presque toujours, que de seconde ou de troisième main. En revanche, Céphalas avait certainement sous les yeux le *Cycle* d'Agathias, dont il a suivi d'assez près la disposition par chapitres¹. Il semble qu'il ait également utilisé l'*Anthologion* de Diogénien², la *Muse* de Straton et les recueils personnels de Léonidas d'Alexandrie, de Nicodémos, de Rufin, de Palladas, etc.³. Les épigrammes qu'avaient conservées divers prosateurs anciens — Hérodote et Plutarque en particulier — furent sans doute prises par Céphalas non aux ouvrages qui les citaient, mais à des *Anthologies* antérieures à la sienne. Enfin, pour la compléter, il fit relever par un certain Grégorios Magister, vraisemblablement originaire de Campsa⁴, quelques inscriptions inédites, anonymes pour la plupart, les manuscrits ne nous indiquant que le pays ou la ville d'où elles provenaient.

Dans l'intérieur de chaque livre, Céphalas a certainement cherché à introduire aussi un ordre rationnel. Dans les chapitres de l'*Anthologie Palatine* qui paraissent reproduire les diverses sections de la sienne, les épigrammes sont très souvent groupées d'après les sujets traités : épitaphes de poètes, de philosophes, de héros, d'enfants, de jeunes filles, voire même d'animaux ; railleries contre de vieilles coquettes, de mauvais athlètes, des hommes petits ou maigres, des médecins ignorants ; pièces décrivant le même ex-voto ou la

1. Les livres I, II, III, V, VI d'Agathias correspondent assez exactement aux livres VI, IX, VII, XI, V de l'*Anthologie*, soient les livres II, IV, III, VI (p), I de Céphalas. Cf Wolters, *art. cit.* p. 108.

2. Cf. Sakolowski, *De Anthologiae Palatinae quaestiones*, p. 5.

3. Les épigrammes de ces auteurs se présentent généralement, dans l'*Anthologie*, en séries ou du moins groupées dans la même partie d'un chapitre. Sur celles de Diogène Laërce, cf. p. XXI sq.

4. Cf. les scholies des épigr. VII, 327, 334 et 429 ; voir également les notices sur les livres III (p. 88) et VII.

même œuvre d'art¹. Mais, soit que la patience lui ait manqué soit pour toute autre raison, il n'a pas appliqué cette méthode à toutes les parties de son ouvrage ; et c'est à cette négligence ou à cette maladresse que nous devons de retrouver encore, dans l'*Anthologie*, des fragments plus ou moins longs des recueils antérieurs². Céphalas avait entrepris une œuvre immense ; sa paresse à remonter aux sources, son manque d'esprit critique et d'esprit de suite ont nui à l'exécution de son projet ; mais à ces défauts, trop fréquents chez les érudits byzantins, l'historien trouve encore son compte, car c'est eux qui nous permettent de discerner sa méthode de travail et de reconstituer la genèse de son œuvre³.

L'*Anthologie* de Céphalas eut certainement, de son temps, une grande réputation, car de nombreux recueils similaires furent composés sur ce modèle. Les uns n'en étaient peut-être que de simples copies, comme ce manuscrit de Michel l'Archiviste qui fut utilisé par le correcteur de l'*Anthologie Palatine*⁴ ; d'autres sont au contraire plus développées et ajoutent à celui de Céphalas des productions nouvelles ou des vers anciens qu'il avait négligés : tel est le cas pour l'*Anthologie Palatine* ; enfin, des compilateurs plus récents

1. Pour ce dernier cas, cf. surtout VI, 11-16 et 179-187 ; IX, 713-742 et 793-798 ; etc.

2. Nous avons vu (p. XIII sq. et XVII) que des extraits plus ou moins considérables des *Couronnes*, où l'ordre alphabétique est tantôt respecté tantôt bouleversé, se retrouvaient dans l'*Anthologie Palatine*. Le livre V, en particulier, est nettement formé de cinq parties (*Rufiniana*, *Couronnes* de Philippe et de Méléagre, *Cycle* d'Agathias, épilogue).

3. Une question se pose encore au sujet de Céphalas : possédons-nous son ouvrage tout entier ou l'auteur de l'*Anthologie Palatine* n'en a-t-il introduit qu'une partie dans son recueil ? Cette dernière hypothèse est la plus probable, puisque des collections plus récentes, dérivées aussi de celle de Céphalas, comme l'*Anthologie* de Planude, contiennent des épigrammes étrangères à la *Palatine*.

4. Cf. p. XL1 sq. Ce recueil n'allait que jusqu'à l'épigr. VII, 432 ; en outre, il semble résulter d'une scholie de P (p. 273) qu'il ne reproduisait pas intégralement celui de Céphalas et n'en contenait que des extraits.

en font des extraits ou des *épitomés* : le principal de ces abrégés issus du recueil de Céphalas est celui de Planude, la seule *Anthologie* tant soit peu considérable qui nous soit parvenue en dehors de la *Palatine*.

L'*Anthologie Palatine* ¹ a été faite vers 980, soit un peu moins d'un siècle après celle de Céphalas, dont elle est une sorte d'édition revue et augmentée : nous avons vu ² que ses livres IV-VII et IX-XII représentaient selon toute vraisemblance (si ce n'est qu'un doute subsiste pour le premier et le dernier, les *Proèmes* et la *Muse* de Straton) les sept ou huit chapitres que pouvait comprendre l'ouvrage de Céphalas ; il ne semble pas que l'ordre et la disposition en aient été sensiblement modifiés ; tout au plus l'émule de Céphalas a-t-il omis — volontairement ou non — quelques-unes des pièces admises par son modèle ³. Le livre VIII, consacré tout entier à Grégoire de Nazianze, provient évidemment d'un recueil particulier contenant les poésies de ce Père de l'Église ; soit que le scribe de la *Palatine* en ait fait lui-même des extraits, soit — ce qui est plus probable — qu'il ait simplement inséré dans son ouvrage un *épitomé* antérieur. Le livre II (*Ἑκφρασις* de Christodoros) a, lui, certainement été introduit tel quel dans l'*Anthologie* ⁴. Les livres I et III ont une origine très différente : ils se composent, l'un et l'autre, d'inscriptions relevées sur des monuments : le premier, d'inscriptions chrétiennes du v^e au x^e siècle ⁵ ; le

1. Sur sa longueur et sa composition, cf. p. III, n. 2.

2. P. xxvii.

3. Cf. p. xxix, n. 3.

4. On s'est demandé pourquoi l'auteur y avait fait figurer, à côté des épigrammes, ce poème suivi de 416 vers : c'est évidemment qu'il considérait la description de chaque statue comme une pièce indépendante.

5. Wolters (*Rhein. Mus.*, 1883, p. 105) fait justement observer que l'épigr. I, 122 (de Michel l'Archiviste) est nécessairement postérieure à la publication de l'*Anthologie* de Céphalas ; mais il a le tort d'étendre cette observation à l'épigr. I, 109 (d'Ignatios le chef des secrétaires, contemporain de Céphalas et non, comme le croyait Wolters, de la génération suivante).

second, de vers gravés, à une époque indéterminée¹, sur des bas-reliefs hellénistiques d'un temple de Cyzique. Quant aux trois derniers, ils constituent une sorte d'appendice à l'*Anthologie* de Céphalas : des poésies antérieures négligées par lui² et des pièces trop récentes pour qu'il ait pu les connaître³.

Maxime Planude (1260-1310 env.) fut à la fois un auteur original, un traducteur, un scholiaste et un compilateur ; ses œuvres personnelles étant toutes écrites en prose, son *Ἀνθολογία διαφόρων ἐπιγραμμάτων*⁴ ne contient aucune pièce de lui et n'est, comme celle de Céphalas, qu'une édition de poésies antérieures⁵. De même qu'Agathias et que Céphalas, il a groupé les épigrammes d'après les sujets qu'elles traitaient ; son recueil comprend sept chapitres : épigrammes exhortatives, bachiques et satiriques, funéraires, descriptives, *Ἐκφρασις* de Christodoros, dédicaces et poésies amoureuses ; on voit qu'à part le cinquième, presque étranger au genre épigrammatique, ces chapitres correspondent exactement à ceux de Céphalas qui se retrouvent dans l'*Anthologie Palatine*. Mais au point de vue de la composition, l'*Anthologie* de Planude présente deux originalités essentielles : d'abord, dans tous les chapitres sauf le cinquième et le septième, les épi-

1. Voir la notice sur le livre III, p. 87-88.

2. C'est la meilleure manière d'expliquer l'existence d'un livre spécial (le XIII^e) d'épigrammes en mètres variés, alors qu'il y en a déjà dans tous les autres. Wolters (*art. cit.*, p. 110) suppose, non sans vraisemblance, qu'elles ont dû être tirées d'un traité sur la versification, où elles servaient d'exemples. C'est sans doute pour cette raison qu'on y trouve, non seulement des épigrammes entières, mais des fragments de pièces plus longues (4, 5, 9, 10, etc.).

3. Par exemple celles d'Aréthas, de Constantin de Rhodes, etc. ; je ne parle pas de M. Psellos, qui n'est certainement pas l'auteur des épigrammes (XIV, 5, 35 et 38) qui lui sont attribuées par le manuscrit palatin.

4. Terminée en septembre 1301, comme l'a montré K. Radinger (*Rhein. Mus.*, t. LVII, 1903, p. 303).

5. Elle est sensiblement plus courte que la *Palatine*, puisqu'elle ne comprend que 2 400 épigrammes, formant un total d'environ 15 000 vers. Sur la raison d'être de certaines omissions, voir la notice sur le livre V, t. II, p. 4.

grammes sont réparties en un assez grand nombre de sections ¹, qui sont elles-mêmes rangées par ordre alphabétique ²; ainsi s'explique ce fait que les épigrammes ne se succèdent pas toujours chez Planude dans le même ordre que chez Céphalas ³. Ensuite, les quatre premiers chapitres sont scindés chacun en deux subdivisions, et la série des quatre livres *bis* est rejetée à la fin du volume ⁴; Planude a donné lui-même l'explication de cette particularité, en déclarant dans une note du *Marcianus* (fol. 82^r) qu'il fait un appendice à son premier recueil en empruntant de nouvelles pièces à un autre manuscrit ⁵.

Dans ses chapitres I-III et VI-VII, l'*Anthologie* de Planude ne contient que 38 épigrammes étrangères à la *Palatine*; ce nombre est peu important, assez cependant pour prouver que ce n'était pas à ce recueil que Planude faisait ses emprunts: il a dû plutôt prendre pour base de son travail un exemplaire de Céphalas, contenant quelques pièces qui ne se retrouvent pas dans l'*Anthologie Palatine* ⁶; mais en outre, son chapitre IV comprend 304 épigrammes descrip-

1. 95 pour le premier chapitre, 53 pour le second, 32 pour le troisième, 33 pour le quatrième, 27 pour le sixième.

2. Ainsi, dans le livre VI: εἰς ἀναθήματα ἀγαλμάτων, παρ' ἀθλητῶν, παρ' ἀλιέων, ἀντιστρέφοντα, παρὰ βαρχευσόμενων, παρὰ γερόντων, παρὰ γεωργῶν, παρὰ γυναικῶν, etc. Dans une note du *Marcianus* (fol. 2^r), Planude déclare qu'il a voulu ainsi mettre quelque ordre dans les épigrammes qui, chez son modèle (ἐν τῷ ἀντιγράφῳ, cf. n. 6), étaient placées pêle-mêle et sans aucun plan.

3. Ces interversions sont assez nombreuses; cependant, Stadtmüller a montré (*Anthologia graeca*, t. I, p. xxiii sq., et II, p. xxxiv sq.) que le prétendu bouleversement apporté par Planude est bien moins profond qu'on ne le dit d'ordinaire.

4. Du moins dans le manuscrit autographe de Planude (*Marcianus* 481), où l'ordre des chapitres est alors le suivant: I^a-IV^a, V-VII, I^b-IV^b; car dans ses éditions, qui dérivent d'un autre manuscrit, chacun de ces chapitres a ses deux parties accolées l'une à l'autre (I^{a+b}, II^{a+b}, etc.).

5. « Ἐξ ἐτέρου βιβλίου συναθροισθέντα. »

6. C'est ce modèle que Planude, dans ses préfaces et ses notes, appelle ordinairement τὸ ἀντίγραφον.

tives qui n'y figurent pas non plus¹ ; elles ne peuvent provenir que d'un autre recueil ou d'une partie de l'*Anthologie* de Céphalas que le manuscrit palatin ne nous aurait pas transmise².

Il est donc incontestable que Planude a connu l'*Anthologie* de Céphalas et l'a beaucoup utilisée³ ; s'il a parfois puisé directement aux mêmes sources que son modèle, ce n'était pas la méthode qu'il suivait de préférence⁴. Mais quels autres documents a-t-il encore eus à sa disposition ? Il est peu probable qu'il ait possédé le texte original des *Couronnes* ; en revanche, il devait avoir une édition particulière du *Cycle* d'Agathias. Ainsi s'expliquerait la place relativement considérable que tiennent chez lui les poètes des v^e et vi^e siècles. Il n'est pas impossible qu'il ait consulté l'exemplaire de Michel, car ses leçons coïncident assez souvent avec les corrections du manuscrit palatin, faites d'après celui de l'Archiviste. Mais il ne semble pas qu'il ait connu notre *Anthologie Palatine*⁵.

1. Il faut y ajouter les 53 inscriptions des statues de l'Hippodrome, qui figurent également dans le chapitre IV de Planude ; soient en tout 395 épigrammes, qui forment le livre XVI de l'édition Dübner.

2. Cette dernière opinion a été soutenue par Preisendanz ; ces vers proviendraient, à son avis, de trois ou quatre quaternions perdus du manuscrit P, entre les épigr. IX, 563 et IX, 564. Elle paraît confirmée par l'examen de la *Sylloge Parisina*, issue soit du recueil de Céphalas soit d'un archétype encore plus ancien, où des épigrammes appartenant aux livres IX et XVI se rencontrent dans la même section (pièces descriptives) ; cf. p. LIII.

3. De frappantes similitudes entre le texte de Planude et celui de l'*Anthologie Palatine*, ainsi que certaines lacunes communes, révèlent nettement cette parenté. Cf., en outre, p. xxxii, n. 3.

4. Quelques critiques ont pourtant soutenu que Planude avait puisé aux mêmes sources que Céphalas, mais n'avait pas utilisé son ouvrage. En ce cas, on ne s'expliquerait pas que son *Anthologie* contienne des inscriptions métriques (VII, 327 et 334) que Grégorios avait spécialement relevées à l'intention de Céphalas. Cf. à ce sujet Th. Preger, *De epigrammatis graecis meletemata selecta* (diss. Munich, 1889) ; L. Sternbach, *Anthologiae Planudae Appendix Barberino-Vaticana* (Leipzig, 1890), p. VIII ; etc.

5. Cf. p. XLIX.

L'*Anthologie* de Planude éclipsa complètement toutes celles qui l'avaient précédée et pendant longtemps, dans les pays Occidentaux où la culture classique s'était réfugiée après la prise de Constantinople, ce fut par elle seule que l'on connut les vers de Méléagre, de Philodème ou de Paul le Silentiaire. Mais dès l'époque où elle avait paru, sa publication avait donné une nouvelle impulsion à la poésie épigrammatique : quelques années plus tard, Manuel Philès, ami et disciple de Planude, s'exerçait avec succès dans toutes les branches de cet art. Ainsi, jusqu'au bout, le genre se développait suivant le même rythme : c'est toujours au milieu d'une période de floraison que chacune des *Anthologies* a été composée ; c'est précisément l'abondance de la production qui donne à un ou à plusieurs érudits l'idée de grouper pour les conserver ces joyaux exposés par leur exiguïté même à disparaître s'ils restaient disséminés ; mais, par une sorte de choc en retour, les compilateurs, en répandant les œuvres de leurs contemporains ou en faisant revivre celles de leurs prédécesseurs, leur suscitent des émules et des imitateurs. Le fait, que l'on pouvait déjà noter et observer sous l'empire romain, est surtout frappant à l'époque byzantine, où ces ères de prospérité sont à la fois plus espacées et plus durables : le *Cycle* d'Agathias, l'*Anthologie* de Céphalas, l'*épitomé* de Planude marquent l'apogée des trois principales ; leur publication est à la fois la conséquence et la cause d'une nouvelle faveur que connaît l'épigramme. Une étroite et constante solidarité lie ainsi l'un à l'autre le développement de la poésie épigrammatique en Grèce et la formation de l'*Anthologie Grecque*.

5. CONCLUSION : L'*ANTHOLOGIE GRECQUE*.

Nous avons suivi le lent travail de stratification par lequel s'est formé ce vaste monument que constitue l'*Anthologie Grecque* : monument moins considérable par ses dimensions que par la durée de son élaboration. Entre les plus anciennes des épigrammes recueillies par Méléagre et celle des derniers auteurs admis par les continuateurs de Céphalas, il ne s'est pas écoulé moins de seize à dix-sept siècles. Ce n'est pas qu'il

faillie voir dans les diverses périodes que l'on peut distinguer dans l'histoire du genre épigrammatique les étapes d'une véritable évolution, ni dans les aspects successifs de l'épigramme grecque des formes littéraires logiquement issues les unes des autres : l'action exercée sur les auteurs plus récents par leurs devanciers se réduit ordinairement à une imitation, de plus en plus stricte, des écrivains classiques par ceux des siècles suivants ; sans doute, quand une révolution sociale et morale comme l'avènement du christianisme vient bouleverser le monde entier, elle fait sentir son influence jusque dans le domaine de la poésie légère ; mais, en général, les sentiments, les idées même ne se renouvellent guère d'une génération à l'autre, et il serait illusoire de vouloir en suivre pas à pas les transformations ou les progrès. De là, chez la plupart des épigrammatistes, un défaut de personnalité, d'autant plus sensible qu'il est conscient et tient à une habitude devenue rapidement une règle du genre : ils ont une prédilection pour les sujets les plus fréquemment traités, pour les lieux communs les plus rebattus ; on croirait qu'un thème a pour eux d'autant plus de valeur artistique qu'il est plus banal et que le mérite consiste uniquement, à leurs yeux, à en rajeunir la forme par l'emploi de quelque image nouvelle ou d'un jeu de mots inédit. Or, si une épitaphe ou une déclaration amoureuse peut à l'origine contenir l'expression sincère d'un sentiment, on n'y saurait trouver, quand ce n'est plus que la réplique d'une œuvre antérieure, autre chose que de la rhétorique, que le produit d'un art purement verbal. Ces poètes semblent, par moment, n'avoir d'autre idéal que de donner à leurs vers une forme lapidaire, qui frappe l'esprit et se grave aisément dans la mémoire ; de là, leur penchant, parfois excessif, pour la concision¹ ; de là, surtout, leur amour

1. Parménion (IX, 342) et Cyrillos (IX, 369) ont érigé en dogme la nécessité de cette concision. Cf. encore le célèbre distique de Callimaque (VII, 447) : « Cet étranger était laconique, mon vers aussi : je n'en dirai pas long. Ci-git Thérís, fils d'Aristée, Crétois. — C'est trop long. » (Trad. A. Couat, *La Poésie Alexandrine*, p. 183.)

du trait, de la pointe même, et leur goût pour une subtilité qui va souvent jusqu'à la préciosité.

L'abus de ces procédés, comme aussi la mode des improvisations, a fatalement pour conséquence une pauvreté de pensée que ne parvient pas à masquer la prodigieuse variété de la forme. L'épigramme se présente tour à tour sous les aspects les plus divers : on passe sans cesse, en parcourant l'*Anthologie*, du dialogue au récit, de la sentence à l'apostrophe, d'un tableau brossé à grands traits à une raillerie brève et mordante ; les mètres épiques, élégiaques, iambiques, lyriques sont employés à tour de rôle ; il y a même eu, dans presque tous les siècles, quelques virtuoses qui se sont risqués aux acrobaties les plus audacieuses, avec leurs vers isopèthes ou anacyliques, leurs acrostiches, leurs poèmes qui figurent une syrinx, un œuf d'hirondelle, un autel ou les ailes de l'Amour. De ce défilé d'images brillantes ou de fantaisies poétiques nous ne garderions qu'une impression assez confuse et très superficielle, s'il n'y avait, malgré tout, « quelque chose » sous ces dehors de convention et si l'*Anthologie* ne nous était précieuse à un tout autre titre, en nous renseignant mieux qu'aucun autre document littéraire sur ce qu'était la vie intime et familière des Grecs.

Ce ne sont pas seulement les sentiments personnels de l'auteur qui se trahissent parfois, malgré tout ce qu'il y a de conventionnel dans un si grand nombre d'épigrammes ; sans doute il y a de vraies douleurs qui s'épanchent dans les poésies funéraires ou amoureuses et des convictions sincères qui se font jour dans les vers moraux ou satiriques ; mais le véritable intérêt en est d'un autre ordre. Les épitaphes qui rappellent ce qu'était l'existence quotidienne du défunt, les anecdotes familiales, les mésaventures des amants éconduits et les scènes pathétiques ou comiques auxquelles elles donnent lieu campent devant nos yeux, avec un relief et un réalisme que la comédie ou le mime n'ont jamais surpassés, une silhouette, un intérieur, un coin de rue avec son mouvement et son animation. Dans une épigramme votive, la simple énumération des instruments d'un jardinier ou d'un artisan, celle

des vêtements ou des bijoux que consacre une jeune fille en se mariant, des produits de son travail qu'offre aux dieux un ouvrier ou un cultivateur suffit à dresser son image devant nous, à nous faire pénétrer dans sa demeure et dans sa vie journalière ; nous surprenons en pleine action le pêcheur d'Alexandrie dont les doigts et la vue s'usent à raccommoder ses vieux filets, le cynique qui parcourt les rues de Rome armé de son bâton et affublé de sa classique besace, le calligraphe byzantin toujours penché sur ses parchemins. J'ai déjà remarqué¹ que les poètes Alexandrins avaient compris tout l'intérêt que peut nous inspirer un être humain, par cela seul qu'il est un homme, que leurs poètes chantaient aussi volontiers la mort d'un enfant ou d'un esclave que celle d'un chef de guerre ou d'un souverain et décrivaient les modestes offrandes des pauvres gens aussi complaisamment que les présents somptueux consacrés par les riches ou les puissants de ce monde. Or l'épigramme a toujours conservé ce caractère : elle est restée la poésie des humbles ; aucune forme de l'activité humaine ne lui a jamais semblé indigne de retenir son attention ; voilà pourquoi aucune œuvre antique ne nous renseigne autant sur la vie privée des Grecs, ne nous offre une peinture aussi exacte de la société grecque et des diverses classes qui la composaient. Non seulement les archéologues peuvent souvent demander à l'*Anthologie* un commentaire pour illustrer ou interpréter quelque'une de leurs trouvailles, trouvaille qui, de son côté, démontre parfois lumineusement la réalité d'un objet décrit dans une épigramme² ; mais c'est aux yeux de tous ses lecteurs qu'elle dévoile les aspects les plus pittoresques et les moins connus de la vie antique. C'est là ce qui donne à cette œuvre son caractère le plus original, ce qui en fait l'intérêt tout particulier ; et c'est là ce qui, malgré des faiblesses indéniables, malgré l'abus des lieux communs et des répétitions, malgré bien des froideurs et parfois même des platitudes, justifie la faveur dont l'*Anthologie* jouit toujours auprès du public lettré.

1. P. IX.

2. Cf. p. LXXIX ; voir également les notices sur les livres VI, VII et IX.

II

LA TRADITION MANUSCRITE

1. LE *PALATINUS* 23.

Le document capital pour une étude de l'*Anthologie*, le texte qu'un éditeur est obligé de prendre pour base de son travail est le manuscrit palatin P 23; un grand nombre d'épigrammes ne nous sont connues que par lui; et pour celles qui nous ont été transmises en même temps par d'autres sources, c'est encore lui qui nous présente, le plus souvent, la tradition la plus voisine de l'original.

Le P 23 a été révélé au monde savant en 1606, date où Claude Saumaise le découvrit dans la Bibliothèque Palatine, à Heidelberg. Mais par quelles vicissitudes et après quelles pérégrinations y était-il parvenu? Peut-être faut-il l'identifier avec un manuscrit que Scaliger signale¹ comme ayant appartenu à Nicolas Sophianos, père ou grand-père de Michel Sophianos, érudit de Ferrare; il aurait alors été transporté à Heidelberg dans la seconde moitié du xvi^e siècle². Il y fut étudié par Sylburg, puis par J. Gruter; mais il n'était pas encore à la Bibliothèque Palatine en 1584, puisqu'il ne figure pas dans le catalogue que Sylburg en a dressé à ce moment. Lors de la prise de Heidelberg par Tilly (1622),

1. Dans une lettre à J. Gruter (1607). Cette hypothèse est plus vraisemblable que celle de Valentin Rose, qui identifiait le P 23 avec un manuscrit qu'Henri Estienne dit avoir consulté à Louvain, en 1551, chez Jean Clément (qui l'aurait acquis en Italie au cours d'un voyage qu'il y fit en 1522-1523).

2. Michel Sophianos est mort à Ferrare en 1565. D'après une ingénieuse hypothèse de Pierre Herbert, le manuscrit a pu devenir la propriété de Francesco Porto, qui professait alors à Ferrare, puis de son fils Emilio, qui enseigna le grec à Heidelberg. Sur toutes ces questions extrêmement obscures, cf. Preisendanz, *Anth. Pal.*, t. I, p. II-VII et CXLV-CXLVII.

la bibliothèque fut pillée par les troupes catholiques et les manuscrits les plus précieux, dont Maximilien de Bavière voulut faire hommage à Grégoire XV, emportés à Rome par Léon Allacci. C'est ainsi que le P 23 entra à la Vaticane, et peut-être est-ce à cette époque qu'il fut divisé en deux tomes, de dimensions très inégales¹. Il y resta jusqu'au traité de Tolentino (1797); transféré alors à Paris², il figura à la Bibliothèque Nationale jusqu'en 1816, date où les Alliés le réclamèrent à leur tour pour le restituer à la Bibliothèque Palatine. Mais — soit précipitation soit inadvertance — le tome I fut seul renvoyé à Heidelberg et le tome II demeura à Paris; on le crut égaré jusqu'au jour où Dübner, en 1839, constata qu'il se trouvait encore à la Bibliothèque Nationale. En 1873, la Bibliothèque de Heidelberg le fit vainement redemander par la voie diplomatique; la France — en dépit des circonstances qui rendaient la résistance assez délicate — refusa de s'en dessaisir³.

Le manuscrit P se compose de 351 feuillets de deux pages⁴, réunis en « quaternions » de seize pages : le tome I comprend les 38 premiers quaternions, précédés de quatre feuilles (A-D), sans doute recousues après coup au reste du volume, et suivis de la première feuille du quaternion 39, qui complète le livre XIII; le tome II est formé des 46 dernières feuilles⁵. Outre les quinze livres de l'*Anthologie*, il contient d'abord — après un *Index Vetus* sur la première page (A^r)⁶ — un petit recueil de 34 épigrammes (le Σ^{π} de

1. P. 1-614 et 615-709. La date de cette division reste douteuse; nous savons seulement que L. Allacci avait fait enlever la couverture des manuscrits de Heidelberg pour en faciliter le transfert à Rome.

2. Il y avait été envoyé une première fois en 1615, à titre de prêt; à la demande de Saumaise.

3. Ce tome II se trouve toujours à la Nationale, sous le n° Suppl. Gr. 384.

4. De 33 ou de 34 lignes, suivant les parties.

5. Soient six quaternions, dont le premier et le dernier tronqués chacun d'une feuille. Sur la pagination du manuscrit P, cf. p. XLIII, n. 2.

6. Cet *Index Vetus*, qui paraît dû au scribe J (voir ci-dessous), a

Stadtmüller), qui occupe les feuilles A^v-D (= pages α'-ε') ; puis, sur les quaternions 1-3, divers écrits étrangers au genre épigrammatique : deux courts poèmes descriptifs de Paul le Siléntiaire, l'un sur Sainte-Sophie, l'autre sur l'ambon qu'y avait placé Justinien, et un choix de vers dogmatiques de Grégoire de Nazianze ; ensuite, insérée entre les livres XIV et XV de l'*Anthologie*, la *Description de la Carte du Monde*, de Jean de Gaza ; enfin, en Appendice, un recueil d'*Anacreonte*¹ et, sur trois pages recollées après le dernier quaternion, les pièces concernant les statues de l'Hippodrome².

Le P 23 remonte — à en juger tant par l'écriture que par la date des poètes les plus récents — à la seconde moitié du x^e siècle³ ; il paraît avoir été achevé vers 980. Mais il serait d'autant plus difficile de préciser qu'il n'est pas tout entier de la même main et qu'un intervalle de temps assez considérable a sans doute séparé la confection de ses diverses parties. Une première section (pp. 1-452) est due presque entièrement à un copiste qu'on est convenu de désigner par le sigle A ; elle a seulement été complétée par un second

été étudié par Wolters (*De epigrammatum graecorum Anthologiis libellus*, diss. Halle, 1882, p. 24-26) et par Preisendanz (p. XLIV-LI). L'*Index* cite une Ἐκφρασις τοῦ κατὰ Ἰωάννην ἀγίου εὐαγγελίου, de Nonnos de Panopolis, qui ne se trouve pas dans notre manuscrit ; ce poème a pu précéder ceux de Paul et avoir été détaché de la suite avant la pagination de P, c'est-à-dire avant son entrée à la Bibliothèque Palatine. En revanche, il y manque l'indication de quelques parties (entre autres celle des inscriptions de Cyzique) et l'ordre où elles sont énumérées ne correspond pas exactement à celui du manuscrit. Wolters et Preisendanz en concluent que l'*Index* n'a pas été fait d'après P, mais copié sur celui d'une autre *Anthologie*, légèrement différente, quoique également issue de celle de Céphalas.

1. Qui occupent les pp. 675-690 (quaternion 43) ; ils sont suivis de quelques épigrammes de Grégoire, dont la plupart figurent déjà dans le livre VIII.

2. *Anth. Pal.*, XV, 41-51 (pp. 707-709) ; ces dernières pages semblent de la même main que le recueil Σ^α.

3. Opinion soutenue pour la première fois par Spaletti et aujourd'hui généralement admise ; Jacobs le datait du xi^e siècle et V. Rose du xii^e.

scribe, J, qui en a rétabli le commencement et la fin (pp. 1-50 et 424-452) et comblé une lacune (pp. 62-63)¹. Un autre scribe, B, a écrit, sur un parchemin différent, les pp. 453-642². Dans la dernière partie du manuscrit, on retrouve encore la main de J et, selon toute vraisemblance, celle de A ; mais une grande confusion y règne³. Toute la première partie a été revue par un correcteur (C), qui, à ce qu'il nous apprend lui-même⁴, s'est servi de l'exemplaire de Michel l'Archiviste jusqu'à l'épigramme VII, 432 ; pour les suivantes, nous ignorons quelles étaient ses sources⁵. Des *lemmata*, écrits quelquefois dans le texte, mais plus souvent dans les marges, sont dus soit au scribe qui a copié l'épigramme, soit au correcteur, soit enfin à un spécialiste de ce genre d'annotations, que Stadtmüller désignait par la lettre L (*lemmatista*) et que Preisendanz identifie avec le copiste J. Enfin des scholies, d'importance et d'intérêt très variable⁶, sont dues tantôt à l'un tantôt à l'autre de ces

1. Cf. la notice sur le livre I, p. 3-4.

2. Graux seul contestait le bien-fondé de la distinction entre A et B, dont personne ne doute plus aujourd'hui. Preisendanz (p. xxv sq. et lxx sq.) distingue de B un B², son contemporain, qui aurait écrit les pp. 518-524 et 622-642.

3. J² : pp. 643-648, 9 ; 664, 21-692 ; 695, 11-704 ; — A² : pp. 648, 10-664, 20. Preisendanz conteste que ce dernier passage soit bien de la même main que la première partie (bien que le parchemin soit identique à celui de A) ; Stadtmüller admet au contraire l'identité de A et de A², et telle est l'opinion générale. Quant aux pp. 693-694 et 705-706, elles sont dues à un autre scribe, que Stadtmüller appelle S et que Preisendanz identifie avec son B².

4. Dans ses notes marginales des épigr. VII, 428 et 432.

5. C n'a revu que très superficiellement les livres I-IV et plus à fond les suivants (cf. Stadtmüller, t. I, p. vii-viii ; Preisendanz, p. cxiv-cxv). Des notes marginales indiquent, de loin en loin, où il avait arrêté son travail ; c'est une de ces notes qui nous fait savoir quand l'exemplaire de Michel lui a fait défaut ; la dernière se trouve p. 437, en face de l'épigr. IX, 460 ; dans la suite, on ne trouve plus de ses corrections, mais on rencontre encore jusqu'à la p. 452 des titres et des *lemmata* écrits de sa main.

6. Beaucoup d'entre elles ne contiennent que des jugements assez brefs et généralement peu précis sur une épigramme. Quelques-unes,

divers collaborateurs. C corrigeant A ou J et J complétant A, l'ordre chronologique de ces trois mains est nécessairement A, J, C; quant à B, à en juger uniquement par son écriture, il semble plus ancien que A, peut-être d'un demi-siècle ¹.

Si l'intervention successive de plusieurs scribes, complétant et corrigeant tour à tour l'œuvre de leurs prédécesseurs, est chose normale et se comprend aisément, il est plus difficile, en revanche, de trouver une explication plausible à la dualité des copistes principaux. Preisendanz, qui n'admet pas l'identité de A (pp. 51-423) et de celui qu'il nomme A² (pp. 648-664), et qui distingue dans notre manuscrit, au point de vue chronologique, quatre parties différentes ³, ne serait pas éloigné de croire, comme Finsler, que nous nous trouvons en présence de deux recueils primitivement indépendants, dont le plus récent aurait ensuite été complété par un reviseur (J) ⁴. Il est cependant manifeste que B, quoique plus ancien, fait suite à A, puisqu'il commence au milieu d'un livre emprunté à Céphalas ⁴. Il y a là une énigme, que la théorie de Finsler et de Preisendanz ne saurait résoudre.

Une explication beaucoup plus vraisemblable en a été tentée par M. Desrousseaux, qui, n'ayant pas eu le loisir de pousser ses recherches assez loin pour pouvoir être tout à fait affirmatif, m'autorise cependant à l'exposer à titre d'hypothèse. « Je crois, m'écrivait-il à ce sujet, que B est un peu plus ancien que A..... [On peut se demander] si l'on a affaire à deux copistes qui se sont relayés, l'un ayant une

au contraire, nous fournissent des renseignements précieux, notamment sur la composition des *Couronnes* et l'époque où vécut Méléagre, sur le travail de Céphalas et de Michel, etc.

1. Telle est l'opinion de Preisendanz (p. xxvi) et de la plupart des paléographes contemporains.

2. B (et B²); A; J et A²; Σ^π; cf. Preisendanz, p. xxxii.

3. P. xxvi. Preisendanz fait état de la nature différente des deux parchemins, du nombre des lignes et des *praeductalia* qui n'est pas le même chez A et chez B, etc. Mais Wolters (*De Anthologiis libellus*, p. 15-18) avait déjà réfuté une argumentation analogue de Finsler (*Kritische Untersuchungen*, p. 118-121).

4. *Anth. Pal.*, IX, 564.

écriture plus archaïque que l'autre (une minuscule classique fort pure), ou si A n'a pas recopié après coup des parties écrites par B, mais qui, pour une raison quelconque, auraient été gâtées et rendues peu lisibles. Cette deuxième hypothèse ne me paraît pas invraisemblable ; et même, je me suis aventuré à en faire une seconde..... [Je me demande] si la dégradation qui a occasionné la recopie des premiers et des derniers cahiers n'était pas une coupure accidentelle (incendie, maladresse, mouillure) ayant amené la disparition des premières lettres des vers d'un côté du parchemin, de quelques lettres à la fin des vers longs de l'autre côté. Cela expliquerait pourquoi il y a si souvent des fautes absurdes sur les premières lettres. »

L'étude du texte ne peut que confirmer ces hypothèses. Il est souvent incorrect : par ignorance ou par inadvertance, les copistes ont commis des bévues assez grossières ; non seulement on rencontre un nombre considérable d'erreurs matérielles — épigrammes mal placées ou répétées deux fois¹, etc. — qui ne sont pas toujours imputables aux copistes² ; non seulement l'orthographe y est — comme il est si fréquent même dans des manuscrits plus châtiés — des plus fantaisistes et assez naïvement adaptée à la prononciation³ ; mais les formes dénuées de sens abondent, ainsi que les fautes de métrique ou de prosodie⁴. Or il est incon-

1. Il y en a des exemples dans presque tous les livres, et je les énumérerai en détail dans les diverses notices. Cf., à ce sujet, Finsler, p. 118 sq. ; Preisendanz, p. LXVIII et CXXXIV sq. Remarquons toutefois qu'une même épigramme peut avoir été écrite deux fois parce qu'elle appartenait à deux recueils différents qui auront été incorporés dans l'*Anthologie* tels qu'ils étaient.

2. Par exemple les erreurs de pagination (p. 64, 616, etc.). Cf. les notices sur les livres I (p. 3) et XIV. D'après Stadtmüller, ce serait Sylburg qui aurait numéroté les pages du P 23.

3. Par exemple *σαρχοφαγεῖται* pour -τε (V, 151, 4), *ποιμαίνων* pour *ποιμενίων* (VI, 73, 4), etc. ; inversement, *θύεμε* (V, 132, 6) provient évidemment d'une forme verbale en -μαι. Je ne note pas les innombrables exemples d'iotacismes, genre de lapsus fréquent dans tous les manuscrits.

4. *Εὐχαμπὲς ἄρχιστρον* (VI, 4, 1) ; *ῶ* pour *ιώ* (V, 163, 5) ;

testable que, dans la partie écrite par A, les plus flagrantes de ces erreurs portent sur des débuts ou des fins de vers. Je me bornerai à en citer quelques exemples, parmi les plus caractéristiques :

Ψιλληστῆς ὁ Ἑρως..... (V, 309, 1);
 ἄλλος..... [pour Ὑλλος ou Γάλλος] (VI, 126, 2);
 Τημελαχραντον..... (VII, 423, 6);
ὅς ποτε δμῶλυ (VI, 234, 1);
πάτραν δὲ μεγαλαυχῇ (VII, 428, 13);
παρηόριον δὲ ὄνομα (IX, 603, 7); etc.

Sans doute, on trouve dans le corps des vers d'autres fautes parfois aussi lourdes, mais jamais avec la même fréquence qu'au commencement ou dans les deux derniers pieds des hexamètres.

La nécessité d'amender un texte aussi défectueux ne pouvait manquer d'apparaître aux lettrés qui ont eu, les premiers, notre manuscrit entre les mains. Ainsi s'explique que le correcteur C ait eu l'idée de le collationner avec l'exemplaire de Michel, c'est-à-dire avec un document plus ancien, donc plus proche parent de leur archétype commun, l'*Anthologie* de Céphalas. Une manifeste différence d'écriture et surtout de plume avec A et J permet de reconnaître aisément ses interventions ; en revanche, le texte primitif ne peut souvent être rétabli que par conjecture¹ : tout ce qu'on

ἀγίρατον pour -αντον (VII, 6, 3) ; παισί pour π. τε ou pour παισίν (VII, 743, 8) ; etc.

1. Stadtmüller me semble souvent beaucoup trop audacieux dans ses tentatives de restitution du texte primitif et, sur ce point particulier, ses lectures, d'ordinaire très sûres, sont plus d'une fois sujettes à caution. Ainsi, au v. V, 79, 3, P porte εἰ δ' ἄρ' ὃ μὴ γίγνοιτο μισεῖς ; mais ce dernier mot est de la main du correcteur. Stadtmüller lisait sous le grattage μεταις ou μεγεις ; mais Planude et Diogène Laërce donnent νοεῖς. Cette leçon est très plausible, mais on ne voit pas par quelle déformation νοεῖς aurait pu devenir μεταις ni μεγεις. M. Desrousseaux a supposé (a priori et sous bénéfice de vérification) que le texte primitif de P devait être μογεις, qui, prononcé *mois*, peut très bien être un lapsus pour νοεῖς, prononcé *nois*. Et en effet, M. H. Lebègue, qui a bien voulu, à ma demande,

peut affirmer, c'est qu'une correction a été faite. La plupart du temps, ces retouches sont très heureuses et il n'est pas contestable qu'elles améliorent le texte ; il arrive, cependant, qu'elles paraissent risquées ou même franchement erronées¹ ; dans quelques passages, la leçon du premier scribe est assurément préférable².

Le correcteur s'est également donné à tâche de compléter ou de rectifier les titres qui portent, en tête de chaque épigramme, le nom de son auteur. C'est un problème extrêmement délicat à résoudre que celui de l'origine et de la valeur de ces indications. Il est visible qu'elles sont souvent assez fantaisistes : quand il s'agissait de poètes très anciens, Méléagre avait déjà accepté sans contrôle des traditions peu soutenables³ ; parfois, il n'osait pas se prononcer catégoriquement⁴ et, même pour des auteurs relativement récents, il hésitait souvent entre deux attributions⁵. Par la suite, ces incertitudes n'ont fait que se multiplier⁶ ; et quelques-unes

examiner attentivement la reproduction photographique du manuscrit, lit sous le premier ι de $\mu\upsilon\sigma\epsilon\iota\varsigma$ les signes $\omicron\nu$, grattés anciennement ; ce qui confirme l'hypothèse de M. Desrousseaux et condamne la lecture de Stadtmüller.

1. IV, 1, 40 : $\kappa\upsilon\alpha\mu\omicron\nu$ corrigé en $\kappa\acute{\upsilon}\alpha\nu\omicron\nu$ au lieu de $\kappa\acute{\upsilon}\alpha\mu\omicron\nu$ (Bothe) ; — V, 200, 3 : $\gamma\lambda\upsilon\chi\epsilon\rho\acute{\omega}\nu$ corrigé en $-\rho\tilde{\omega}$ au lieu de $-\rho\acute{\omicron}\nu$ (SVIDAS) ; — V, 255, 3 : $\acute{\alpha}\phi\eta\delta\acute{\epsilon}\omicron\varsigma$ corrigé en $\acute{\alpha}\phi'$ $\eta\delta$. au lieu de $\acute{\alpha}\phi\epsilon\iota\delta\acute{\epsilon}\omicron\varsigma$ (APP. B.-V.) ; — VI, 187, titre : $\text{'}\Lambda\lambda\phi\acute{\epsilon}\iota\omicron\upsilon$ corrigé en $\text{'}\Lambda\lambda\chi\alpha\acute{\iota}\omicron\upsilon$ au lieu de $\text{'}\Lambda\lambda\phi\acute{\epsilon}\iota\omicron\upsilon$ (PLAN.) ; — VI, 302, 2 : $\mu\upsilon\sigma\iota\pi\acute{\iota}\eta$ corrigé en $\mu\omicron\iota$ $\sigma\iota\pi\acute{\iota}\eta$ au lieu de $\mu\tilde{\upsilon}\varsigma$ $\sigma\iota\pi\acute{\iota}\eta$ (PLAN.) ; etc.

2. V, 149, 3 : $\acute{\epsilon}\tau\acute{\omicron}\mu\omega\varsigma$ est corrigé en $\acute{\epsilon}\tau\omicron\acute{\iota}\mu\omega\varsigma$, ce qui fausse le vers ; — 152, 4 : $\epsilon\iota\alpha\pi\epsilon\tau\epsilon\upsilon$ (= $\epsilon\iota\alpha$, $\pi\acute{\epsilon}\tau\epsilon\upsilon$) est corrigé à tort en $\iota\alpha\pi\epsilon\tau\epsilon\upsilon$; — 302, 14 : $\acute{\alpha}\gamma\gamma\epsilon\lambda\acute{\iota}\alpha\varsigma$ est à conserver, $\acute{\alpha}\mu\epsilon\omicron\lambda\acute{\iota}\alpha\varsigma$ est une correction fantaisiste ; — VII, 195, 1 : on peut hésiter en $\mu\acute{\omicron}\theta\omega\nu$ (A) et $\pi\acute{\omicron}\theta\omega\nu$ (C) ; — 482, 2 : $\sigma\chi\alpha\pi\tau\omicron\phi\acute{\omicron}\rho\omicron\varsigma$ ne doit pas être corrigé en $\sigma\chi\alpha\pi\tau\omicron\phi\acute{\omicron}\rho\omicron\varsigma$; etc. Les corrections de C sont particulièrement suspectes quand A est d'accord avec Planude ; cf. V, 56, 6 ($\epsilon\tilde{\upsilon}\phi\upsilon\acute{\epsilon}\varsigma$ corrigé à tort en $\acute{\epsilon}\chi\phi\upsilon\acute{\epsilon}\varsigma$), etc.

3. Cf. V, 159 (attribué à Simonide) ; etc.

4. Cf. VI, 269 : $\acute{\omega}\varsigma$ $\Sigma\alpha\pi\phi\omicron\tilde{\upsilon}\varsigma$; — 273 : $\acute{\omega}\varsigma$ $\text{Νοσσι}\acute{\delta}\omicron\varsigma$; etc.

5. Cf. V, 161 (Hédyllos ou Asclépiade) ; V, 194, 202, 209 (Posidippe ou Asclépiade) ; etc.

6. C'est ainsi que des confusions se sont parfois produites entre deux poètes dont l'un imitait souvent l'autre ; cf. VI, 154 (*Couronne*

proviennent manifestement non d'une tradition indécise, mais d'une contradiction entre deux sources différentes¹. Cette confusion ne pouvait manquer d'attirer l'attention du correcteur ; non content de combler les lacunes laissées par ses prédécesseurs², il complète souvent les noms écrits en abrégé³, ou bien il ajoute à un nom son *gentilicium* — ce qui était d'un intérêt capital, quand il s'agissait d'établir une distinction entre plusieurs homonymes⁴ — ; parfois enfin, sans condamner l'attribution primitive, il en propose une seconde⁵.

Quel crédit convient-il d'accorder à ces diverses autorités ? Finsler jugeait particulièrement suspectes les indications de C, où il ne voyait que des conjectures sans aucun fondement, faites tout à fait au hasard ; il ne semble pourtant pas que le correcteur ait à se reprocher plus de bévues que les autres copistes, et bien des erreurs qu'il a commises ne lui sont pas

de Méléagre) : Λεωνίδου Ταραντίνου, οἱ δὲ Γαιτουλικοῦ. L'attribution à Gétulicus ne s'explique que parce qu'il prend volontiers Léonidas pour modèle (cf. VI, 190 et 300, etc.).

1. Par exemple quand une épigramme est donnée soit comme d'auteur inconnu soit comme d'un poète déterminé. Cf. VI, 44 : ἄδελον τίνος, οἱ δὲ Λεωνίδου Ταραντίνου. Le scribe veut dire évidemment : attribué à Léonidas par un recueil, anonyme dans un autre. Sur l'origine probable de ces doubles attributions, cf. p. x, n. 4.

2. Dans les livres V et VI, C n'a ajouté qu'un petit nombre de noms d'auteurs omis par A et J (V, 66, 68, 73, 266, 309 ; VI, 37, 75, 192, 193, etc.). En revanche, c'est à lui que sont dues presque toutes les attributions de VII, 160-741 et de IX, 1-367. Il lui arrive parfois de répéter ainsi une indication déjà donnée (cf. VI, 18, 32, 34, 50, 53, 321, etc.).

3. V, 158 : Ἀσκλη A πιάδου C ; 159 : Σιμω A νίδου C ; 160 : Μελε A άγρου C ; cf. 162, 163, etc., etc.

4. VI, 6 : Φιλίππου A Θεσσαλ C ; 210 : Φιλιτᾶ A Σαμίου C ; 334 : Λεωνίδα A Ταραντίνου C ; etc. Cf. Stadtmüller, t. I, p. xix sq. ; t. II, p. xxvii sq. — C ajoute volontiers aussi un prénom (VI, 333 : Μάρκου C Ἀργενταρίου A) ou l'indication d'une profession (VI, 158 : Σαβίνου A γραμματικοῦ C).

5. Cf. V, 308 : τοῦ αὐτοῦ (= Ἀντιφίλου) A ἢ μάλλον Φιλοδήμου C ; VI, 31 : ἄδελον A οἱ δὲ Νικάρχου C. Pour l'épigr. V, 71, C semble avoir hésité entre Rufin (A) et Palladas (L).

personnellement imputables¹. Susemihl² est plus sceptique encore : à l'en croire, ni Céphalas, ni Michel, ni le correcteur, ni Planude n'auraient fait autre chose, quand ils plaçaient le nom d'un poète en tête d'une épigramme dont la provenance n'était pas établie d'une façon incontestable, que de suivre leur propre fantaisie et de s'inspirer d'une impression qu'ils eussent été fort en peine de justifier. Cette défiance me paraît excessive : la tradition, même indirecte, pouvait être fondée sur des données sérieuses. Il faut seulement se garder d'être trop affirmatif ; les causes possibles d'erreur ou de confusion abondent en pareille matière : supercheries littéraires commises consciemment, emploi erroné de la formule τοῦ αὐτοῦ qu'on laisse subsister en déplaçant une épigramme³, etc. ; d'autre part, ces pièces sont si courtes et l'œuvre de leurs auteurs généralement si mal connue que nous manquons le plus souvent d'un criterium positif et précis pour en établir ou en contester la paternité⁴.

Le P 23 nous est infiniment précieux, non seulement en raison de son ancienneté relative, mais parce qu'il contient une synthèse de toutes les compilations antérieures, de Méléagre à Céphalas et à ses continuateurs immédiats. Mais c'est un instrument dont il ne faut user qu'avec quelque circonspection. Ses lacunes, ses altérations, les inadvertances de tous ceux qui y ont collaboré obligent les critiques à en corriger fréquemment le texte ; ses leçons, même lorsqu'elles ne sont pas à condamner de prime abord, ne peuvent être acceptées avec une confiance aveugle ; certains passages effacés ont

1. Cf., par exemple, VII, 296 : Σιμωνίδου τοῦ Κηῖου ; l'épigramme n'est certainement pas de Simonide, mais l'attribution était traditionnelle.

2. T. II, p. 570.

3. Cf. p. LI, n. 4.

4. « On peut à la rigueur, m'écrivait à ce propos M. Desrousseaux, discuter si telle ou telle pièce est de Méléagre ou non, parce qu'il y a des épigrammes de Méléagre certaines et en nombre ; toutefois, même là, il faut être prudent, lorsqu'il s'agit de si petites piécettes et d'un genre où le style est si souvent conventionnel. Mais allez donc discuter d'Anacréon ou de Simonide ! »

même été rétablis d'une façon si arbitraire qu'il serait vain de vouloir reconstituer le texte primitif en cherchant à amender celui de la vulgate par des procédés rationnels ¹. Le critique est parfois tenté de s'en féliciter : la grossièreté de certaines erreurs — non-sens, barbarismes, vers faux, etc. — suffit en effet à les dénoncer et permet, par là même, de les réparer plus aisément ; tandis qu' « un demi-savant aurait aggravé le mal en essayant d'y porter remède » ².

Quels que soient les défauts du manuscrit palatin, il y a donc lieu de ne s'en séparer qu'à bon escient et, en ce cas, de faire appel aux autres sources surtout comme à un moyen de contrôler ses indications. Ces derniers documents sont, eux-mêmes, de valeur très inégale ; mais c'est encore selon leur degré de parenté avec le P 23 ou avec l'*Anthologie* de Céphalas que l'on peut les classer et les juger.

2. LE MARCIANUS 481.

Des nombreux manuscrits de l'*Anthologie* de Planude répandus en Italie aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles ³, un seul, le *Venetius* ou *Marcianus* 481, est d'un réel intérêt au point de vue critique ; car — fait presque exceptionnel dans le domaine de la paléographie — il est écrit de la main même de Planude. Cette circonstance donne à ce document une valeur toute particulière ; elle exclut notamment, pour les divergences de texte, l'hypothèse d'erreurs de copie commises par un scribe ignorant. Mais ce n'est pas de cet exemplaire — pas directement tout au moins — que dérivent les éditions de l'*Anthologie* planudéenne qui furent publiées en Italie au cours du

1. C'est ce qui s'est produit, par exemple, au début et à la fin de certains vers dans la partie écrite par A, qui a souvent rétabli d'une manière très fantaisiste des fragments d'hexamètres effacés accidentellement (cf. p. XLIII sq.).

2. H. Ouvré, *Mélèagre*, p. 10.

3. Nous en avons conservé un certain nombre, notamment le *Laurentianus* 31, 28 (du ^{xv}^e siècle), l'*Ambrosianus* A 161 Suppl. (du ^{xv}^e siècle), l'*Ambrosianus* F 30 Suppl. (du ^{xv}^e siècle), le *Vaticanus* 1372 (du ^{xvi}^e siècle), etc.

xvi^e siècle : non seulement l'ordre des épigrammes n'y est pas le même que dans le *Marcianus*¹, mais des différences de texte, parfois assez sensibles, existent entre ces deux branches de la même famille². Il va sans dire qu'en ce cas c'est, sauf exceptions, le manuscrit autographe qui doit faire autorité ; je n'ai, dans mes notes critiques, cité que très rarement les leçons des éditions, considérant que la vraie tradition planudéenne était nécessairement représentée par le *Marcianus*³.

J'ai déjà eu l'occasion⁴ de rechercher quelles étaient les sources de l'*Anthologie* de Planude : il est manifeste qu'il a fait usage du recueil de Céphalas, mais il paraît évident qu'il n'a pas connu le *Palatinus*⁵ ; les preuves en abondent à chaque

1. Nous avons vu (p. xxxii) que dans le *Marcianus* la seconde section des livres I-IV est rejetée après le livre VII, tandis que dans les éditions les deux sections de chaque livre figurent à la suite l'une de l'autre. En outre, les inscriptions des statues de l'Hippodrome se trouvent au l. IV dans le *Marcianus* et au l. V dans les éditions.

2. La remarque avait déjà été faite par Dilthey (*Index Scholarum*, Göttingue, 1891), qui en concluait avec raison qu'il fallait faire une nouvelle et sérieuse collation du *Marcianus*. Jusqu'à Stadtmüller, en effet, les éditeurs de l'*Anthologie* n'avaient pas fait cette distinction et citaient généralement le texte de Planude d'après celui de ses éditeurs. G. Pesenti (*Bolletino di filologia classica*, t. XXVI, 1920, fasc. 7-12, p. 32-35) a essayé d'établir la parenté de l'*editio princeps* et de celles qui en dérivent (cf. p. LXVI) avec le *Vat. Gr.* 1373, qui contient des fragments de l'*Anthologie* de Planude.

3. Les manuscrits inférieurs de l'*Anthologie* planudéenne ne dérivent pas non plus du *Marcianus*, mais d'un exemplaire présentant avec l'archétype des éditions de bien plus grandes ressemblances. Quand leur texte ne coïncide pas avec celui du *Marcianus*, leurs variantes ne constituent généralement que des erreurs de copistes ; il arrive cependant qu'ils nous donnent une leçon préférable à celle du manuscrit autographe (cf. V, 82, 1, etc.) ; et ils offrent un intérêt plus grand encore dans les rares cas où l'une des pièces qu'ils contiennent ne figure ni dans le *Marcianus* ni dans les éditions (V, 18, etc.).

4. P. xxxiii.

5. Cf. J. Basson, *De Cephala et Planude syllogisque minoribus* (diss. Berlin, 1917) : l'origine commune du P 23 et du *Marcianus* 481 est décelée par des fautes qui se retrouvent dans l'un comme dans l'autre (cf. V, 9, 5 ; 132, 7 ; 210, 1 ; VI, 45, 2 ; VII, 423,

page. On pourrait sans doute alléguer que l'Ἐκφρασις de Christodoros figure également dans les deux recueils ; mais le texte de Planude contient huit vers qui ne se trouvent pas dans le *Palatinus* ; ce qui tend bien à prouver que les deux versions ne dérivent pas l'une de l'autre. Il s'ensuit que, lorsque nous sommes en présence de deux leçons différentes, celle de Planude ne doit pas être considérée comme une altération de P. Mais laquelle des deux représente, le plus vraisemblablement, le texte primitif et quelle est la valeur des variantes planudéennes ? Leur coïncidence fréquente avec celles du correcteur C¹, empruntées à l'exemplaire de Michel, ferait supposer qu'elles représentent une tradition plus fidèle et peut-être plus ancienne que celle de P ; et, de fait, elles nous permettent souvent des corrections très heureuses, surtout quand le texte du *Palatinus* est visiblement altéré² ; de même, certains vers mutilés dans le *Palatinus* sont complets chez Planude³. Malheureusement, Planude avait plus d'ingéniosité que d'exactitude : non seulement il a supprimé ou tronqué les épigrammes qu'il jugeait peu décentes⁴ ; non

6, etc.) ou encore par des lacunes communes aux deux textes (cf. VI, 43, 8 ; 186, 3 ; etc.) ; mais de continuelles divergences prouvent que les deux manuscrits ne dérivent pas l'un de l'autre.

1. Cf. V, 263, 1 (ἐγείροις c PLAN. : ἐγείρης P¹), etc. Parfois cependant, la variante de Planude est plus heureuse que la correction de C (sur VI, 187 et 302, cf. p. XLV, n. 1), surtout quand il est d'accord avec A (V, 56, 6, etc.).

2. Cf., par exemple, V, 141, 2 (Λατοῖδεω [PLAN. : Λητ.] au lieu de Λατρῖδεω P) ; 151, 4 (σαρχοφαγεῖτε au lieu de -ται) et 5 (ἄτεγκτοι au lieu de ἄτεκνοι) ; VI, 23, 8 (λιμνοφυῆ au lieu de -φυῆ) ; 27, 5 ; 115, 8 ; 171, 5 ; 190, 6 ; 303, 3 ; VII, 157, 1 ; 159, 2 ; etc. En outre, l'orthographe de Planude est beaucoup moins défectueuse que celle de P.

3. Cf. VII, 470, 2 ; XI, 135, 3, etc. — Planude complète souvent d'une façon très arbitraire le texte des vers mutilés ; mais on peut en dire autant de C et de L ; et quand une lacune existait à la fois dans l'original de P et dans celui que copiait Planude, c'est souvent ce dernier qui y a le mieux suppléé (cf. VII, 223, 7, etc.).

4. C'est ce qu'il déclare lui-même dans une note placée en tête de son livre VII (= *Anth. Pal.*, 1. V) ; cf. la notice sur le livre V (t. II, p. 4). En dehors des nombreuses épigrammes qu'il a ainsi élimi-

seulement il a, pour la même raison, modifié sans scrupules le texte de certains vers¹ ; mais il corrige souvent « au petit bonheur » les fautes manifestes ou les phrases peu intelligibles² et altère de la façon la plus arbitraire la couleur dialectale de certaines épigrammes³.

Les attributions diffèrent souvent de celles du *Palatinus*. A quelle autorité vaut-il mieux s'attacher en cas de désaccord ? Ce sont là des cas d'espèce, qu'aucune règle générale ne peut trancher⁴. Les *lemmata* sont très rares chez Planude ; en revanche, il a inséré dans son manuscrit d'assez nombreuses notes, qui nous fournissent parfois d'intéressants renseignements : c'est ainsi que nous avons appris que le *Marcianus* était un autographe, que nous savons à quelle date il a été achevé, que nous avons connu le principe qui a présidé à sa division en chapitres et en sections, la raison d'être de certaines omissions volontaires, etc.

L'*Anthologie* de Planude est notre source unique pour la

nées (V, 29, 38, 44, 49, 55, etc.), c'est sans doute pour la même raison qu'il a supprimé les v. V, 4, 5-6 ; 13, 3-4 ; 35, 1-8 ; 36, 5-10 ; 245, 7-8 ; 247, 5-6.

1. Cf., par exemple, V, 221, 4 : un vers d'une rare platitude ([$\chi\eta\gamma$ τις ἐρύξει] θράσας ἢ λέξας ἐγθρός ἔρωτος ἀνὴρ) est substitué au texte authentique du Siléntaire (μαλθακὰ λυσιπόνου πλέγματα συζυγίης).

2. Cf. V, 132, 6 (κλῶμαι PLAN. θέμε P) ; VI, 23, 4 (ξανθὸν PLAN. -θὼν P -θὲν Toup) ; 190, 6 (ὀλίγων PLAN. ὀλίγον P, à conserver) ; etc.

3. Principalement en éliminant un grand nombre de formes doriennes : ἡ ... κρίσων pour ἁ ... κρίσων (V, 144, 6), λαλιὴν ... ἐταίρην pour λαλιὰν ... ἐταίραν (V, 149, 1), καὶ τὴν pour καὶ τὰν (*ibid.*, 4), Ἡφαίστου κοινὴ pour Ἀρφαίστου κοινὰ (V, 180, 4), etc.

4. Nous avons vu (p. XLVI sq.) que la valeur de toutes les attributions avait été mise en doute par certains critiques. En particulier, quand plusieurs pièces du même auteur se suivaient et étaient, sauf la première, annoncées par les mots τοῦ αὐτοῦ, il a suffi, pour que cette indication devienne fausse, qu'un déplacement ou une insertion ait lieu sans qu'elle soit modifiée. C'est ainsi que plusieurs pièces du livre V (ép. 23, 89, 90, 95) sont abusivement attribuées par Planude à Rufin ; cf. encore V, 8 (de Méléagre, attribué par Planude à Philodème), etc.

plupart des 395 épigrammes qu'elle contient et qui ne figurent pas dans la Palatine ¹. En outre, elle offre pour nous cet intérêt capital que, dérivée directement de celle de Céphalas et sans doute collationnée avec des documents encore plus anciens, elle peut nous aider à retrouver la tradition originale quand le *Palatinus* s'en écarte manifestement. Malheureusement, le témoignage de Planude ne doit être accueilli qu'avec beaucoup de réserves : s'il nous fournit des variantes précieuses et nous met parfois sur la voie du texte primitif, il n'éprouvait aucun scrupule à modifier ce texte d'une manière arbitraire ou fantaisiste : c'était un homme de goût, mais il avait encore plus d'imagination que d'érudition.

3. LES « SYLLOGAE MINORES ».

1^o *Sylloge Euphemiana* (E). — Ce petit recueil, légèrement antérieur à celui de Céphalas ², figure dans trois manuscrits de la fin du xv^e siècle, le *Florentinus plut.* 57, 29 (E^F), le *Parisinus* 1773 (E^F) et le *Parisinus* 2720 (E^R). La collection la plus complète est E^R, qui contient 82 pièces, tandis que les deux autres n'en ont que 76 ³. Sur ces 82 pièces, 79 sont des épigrammes ; la plupart d'entre elles se retrouvent dans P, les autres chez Planude. Les poésies descriptives y sont de beaucoup les plus nombreuses ; mais les genres les plus divers y sont représentés. Les épigrammes ne sont pas réparties en chapitres ; on y discerne cependant les traces d'une ébauche de groupement d'après les sujets traités ⁴.

Cette tradition étant nécessairement indépendante de celle

1. Celles qui forment l'*Appendix Planudea* de Jacobs (388 épigr.) et le livre XVI de l'édition Dübner.

2. Cf. p. xxvi.

3. Les six autres (nos 2, 5, 7, 8, 47 et 60 de E^A) sont omises dans E^F et E^P parce qu'elles figuraient déjà dans la collection Σ, qui précède E dans ces deux manuscrits (cf. p. liv-lv).

4. Quelquefois même, un petit groupe d'épigrammes se retrouve dans le même ordre que dans P, par exemple les nos 52 et 53 (= *Anth. Pal.*, VII, 268 sq.), 46 et 47 (= IX, 50 sq.), 1 et 2 (= IX, 52 sq.), 7 et 8 (= IX, 68 sq.), 62 et 63 (= IX, 128 sq.).

de Céphalas, on doit pouvoir, en principe, l'utiliser non seulement pour amender le texte de P, mais aussi pour corriger les erreurs imputables à Céphalas lui-même. Schneidewin l'a tenté¹; mais, en fait, les leçons de P sont généralement préférables². Quelquefois, le texte de E coïncide avec celui de Planude³; à plusieurs reprises, au contraire, il confirme celui de P contre Planude⁴; mais, en fin de compte, il est loin d'avoir la valeur que quelques critiques, Kaibel entre autres⁵, lui ont attribuée.

2° *Sylloge Parisina ou Crameriana* (S). — Deux manuscrits de Paris, l'un du XIII^e siècle (*Paris. Suppl.* 352), l'autre du XIV^e (*Paris.* 1630), contiennent un *épitomé*, plus développé dans le premier, dont le second ne paraît être qu'un abrégé. Ce recueil, sous sa forme la plus complète, se compose de 114 épigrammes, dont 69 figurent dans l'*Anthologie Palatine*, 22 dans l'*Appendix Planudea* et 23 sont étrangères à ces deux recueils⁶. Sans qu'il y ait dans le manuscrit de divisions marquées, elles sont cependant nettement classées en sections, d'après le genre auquel elles appartiennent : descriptives, morales, satiriques, pédérastiques⁷. Les plus nombreuses sont les premières (51), qui se retrouvent presque toutes dans les livres IX et XVI de l'*Anthologie*, et les dernières (30)⁸. Le nom de l'auteur n'est jamais indiqué.

C'est Cramer qui a, le premier, publié cette *Sylloge* dans

1. *Progymnasmata ad Anthologiam Graecam* (Göttingue, 1855). Un certain nombre d'erreurs commises par lui ont été relevées par Stadtmüller, *Berl. phil. Woch.*, t. X (1890), col. 306.

2. Cf. VI, 5, 3-5; 9, 1; etc.

3. Cf. VI, 1, 1; 4, 3; 5, 7; etc.

4. Cf. VI, 4, 7-8; 5, 5; etc.

5. *Hermes*, t. X (1876), p. 1.

6. Plus de la moitié de ces dernières sont des épigrammes pédérastiques de la quatrième section du recueil (cf. *infra*).

7. Entre les deux dernières sections sont insérées une dizaine d'épigrammes diverses, appartenant aux livres XIV et XVI de l'*Anthologie*.

8. Dont la majeure partie est tirée de la *Muse* de Straton; une seule appartient au livre V de l'*Anthologie* (V, 78).

ses *Anecdota Parisina* ¹, d'après le *Paris*. 352 ; et Dilthey ² a complété son travail en collationnant les deux manuscrits. A. Meineke ³ a essayé d'en utiliser le texte pour corriger celui de P ; suivant Kaibel, il aurait « montré qu'on pouvait en tirer beaucoup de leçons nouvelles » ; mais, en réalité, les passages où le texte de S est nettement préférable à celui de P sont très rares ; et Basson a raison d'en considérer l'autorité comme assez médiocre.

Le problème de l'origine de S et de sa parenté avec les autres recueils a donné lieu à de longues discussions. Finsler ⁴ pensait que cette petite *Anthologie* dérivait de celle de Céphalas ; mais cette opinion a été combattue par Meineke, Schneidewin, Kaibel, Dilthey, Wolters. Il est certain que de notables différences existent entre son texte et celui de P ou de Planude ; d'autre part, le nombre relativement élevé d'épigrammes nouvelles dans la *Crameriana* fait supposer qu'elle est issue d'une *Anthologie* plus considérable que celles que nous possédons. Mais n'était-ce pas simplement un exemplaire plus complet de celle de Céphalas ? Des analogies manifestes dans la disposition des épigrammes montrent que les trois recueils (S, P et Planude) dérivent bien d'un archétype commun ⁵ ; et il me semble assez hasardeux de se fonder sur l'existence de quelques variantes pour affirmer que cet archétype n'était pas l'*Anthologie* de Céphalas, puisque nous ignorons jusqu'à quel point le texte avait pu en être déformé dans les manuscrits qui nous sont parvenus.

3° *Sylloge* Σ. — Cette collection de 121 épigrammes,

1. T. IV, p. 365-388.

2. *De epigrammatum syllogis quibusdam minoribus* (diss. Göttingue, 1887).

3. *Anal. Alex. Epimet.*, t. XIII, p. 394-400.

4. *Krit. Unters.*, p. 97-107.

5. Ainsi, on retrouve dans le même ordre que dans l'*Anthologie* 14 épigrammes de la section *Anth. Pal.*, X, 1-117 (p. 373-376 Cramer), 13 de la section XI, 47-527 (p. 376-378 Cramer), 7 de la section XVI, 96-213 (p. 379-380 Cramer), 7 des sections XII, 18-21 et 181-224 (p. 384 et 387 Cramer), etc.

réunie vraisemblablement au ^{xiii}^e ou au ^{xiv}^e siècle, se trouve, comme l'*Euphemiana*, dans le *Florentinus plut.* 57, 29 (Σ^r) et dans le *Parisinus* 1773 (Σ^r), où elle la précède immédiatement¹. Ces épigrammes appartiennent aux livres V-VII, IX-XI et XVI de l'*Anthologie*; les pièces descriptives y dominent, puis les épitaphes; les vers moraux et satiriques viennent ensuite; les épigrammes amoureuses et votives sont en très petit nombre. Deux pièces (n^{os} 7 et 66) sont étrangères à l'*Anthologie*: l'une est un proverbe courant, l'autre un quatrain en trimètres iambiques. Enfin, la pièce 11 n'est pas une épigramme, mais un fragment de l'Ἐκφρασις de Christodoros (v. 414-416). Ces poésies, de sujets très divers, sont présentées sans aucun ordre apparent.

Le texte des deux manuscrits concorde presque toujours. Stadtmüller a montré qu'il avait une étroite parenté avec celui de Planude².

4^e *Sylloge* Σ^r. — Ce petit recueil de 34 épigrammes est celui qui occupe six des huit pages recousues au début du manuscrit P³; cette partie du manuscrit paraît dater du ^{xii}^e ou du ^{xiii}^e siècle. Trois d'entre elles seulement figurent dans l'*Anthologie Palatine*⁴; 27 se retrouvent dans l'*Appendix Planudea*; les quatre autres sont étrangères à ces deux

1. Σ^r = fol. 142^r — 153^v; E^r = f. 153^v — 161^r; — Σ^r = f. 245^r — 257^v; — E^r = f. 257^v — 265^v. Ces deux manuscrits sont de la main de Bartolomeo Comparini de Prato, qui vivait à Florence à la fin du ^{xv}^e siècle.

2. *Neue Jahrb. für Philologie*, t. CXXXIV (1889), p. 769-773. Stadtmüller invoque, pour prouver cette parenté, de fréquentes concordances de texte (mêmes interversions, mêmes lacunes, etc.); cf., notamment, IX, 115; IX, 389; etc. En revanche, en examinant le texte de quelques épigrammes qui figurent à la fois dans Σ et dans E (IX, 451; XVI, 217), il constate qu'il n'y a entre ces deux *Syllogae* aucune communauté d'origine.

3. Cf. p. xxxix sq. Le copiste auquel sont dues ces six pages (A^v, B^v, C^r, D^v) a également écrit les pp. 707-709 et quelques épigrammes des livres IX et XI, p. 488 et 568.

4. Σ^r, n^{os} 1, 20 et 30 = *Anth. Pal.*, X, 104; VII, 307; VI, 256.

recueils. Peut-être l'auteur de cette *Sylloge* a-t-il eu entre les mains, comme Planude, un exemplaire de Céphalas plus complet que le *Palatinus*.

5° *Appendix Barberino-Vaticana*. — Deux manuscrits du xvi^e siècle, le *Barberinus* I, 123 (M) et le *Vaticanus* 240 (V), contiennent une collection de 54 épigrammes amoureuses, dont 52 figurent dans l'*Anthologie Palatine*¹, mais qui sont presque toutes étrangères à celle de Planude². Ce court recueil a donc été composé (sans doute au xv^e siècle) dans l'intention expresse de compléter le livre VII du *Marcianus*. Les deux manuscrits présentent entre eux quelques différences, légères à la vérité, assez notables cependant pour que Sternbach, le premier éditeur de l'*Appendix*³, ait cru pouvoir affirmer qu'ils n'étaient pas issus l'un de l'autre; le *Vaticanus* lui semble nettement supérieur⁴. Comparé à P, l'*Appendix* offre un assez grand nombre de variantes; d'où Sternbach concluait qu'il ne dérivait pas de ce manuscrit; mais Stadtmüller fait justement observer que certaines particularités ne peuvent guère s'expliquer que par cette dérivation⁵. En cas de désaccord, le texte de P — contrairement à l'opinion de Sternbach — est généralement préférable⁶; en

1. Les pièces 7 et 45 de l'*Appendix* ne se retrouvent pas dans l'*Anthologie*: la première, qualifiée d'ἄδελον, pourrait bien être du même auteur que l'épigr. IX, 361 (Léon le Philosophe); l'autre n'est qu'une réplique d'une épigramme de Méléagre (XII, 60), où une variante (v. 1: Θήρωνας P τούτην App.) suffit à supprimer le caractère philopédique de l'original.

2. Six épigrammes seulement (*Anth. Pal.*, V, 35, 82, 187, 232, 258, 305) figurent à la fois dans P, chez Planude et dans l'*Appendix*.

3. *Anthologiae Planudae Appendix Barberino-Vaticana*, Leipzig, 1890.

4. Le *Barberinus* est de Fulvio Orsini, qui déclare l'avoir copié sur un manuscrit de la bibliothèque d'Angelo Colocci.

5. Cf. *Berl. phil. Woch.*, t. X, col. 1391-1392: M et V omettent le quatrième distique de V, 243, placé dans P p. 126, alors que les trois premiers se trouvent p. 125; — V, 187, qui constitue d'après Stadtmüller le début de V, 182, est placé à tort après V, 186, dans M et dans V comme dans P; etc.

6. *Toujours*, selon Stadtmüller, qui critique avec raison cer-

outre, quand l'*Appendix* attribue à un poète déterminé certaines épigrammes que P donnait comme adesptes, il semble qu'il y ait toujours là une confusion créée par le voisinage d'une pièce de cet auteur¹. En somme, le texte de l'*Appendix* est assez médiocre et ses variantes ne permettent guère d'amender celui de P²; il peut cependant aider, quelquefois, à en combler les lacunes³.

6° *Matritensis XXIV*. — Des extraits de l'*Anthologie* de Planude se rencontrent, mêlés à d'autres poésies de genre différent, dans un manuscrit de Constantin Lascaris édité par Iriarte dans ses *Regiae Bibliothecae Madrilensis Codices Graeci*, p. 89 sq. Kaibel attribuait à ce manuscrit une valeur qu'il n'a pas réellement; ce n'est, en tout cas, qu'un document de seconde main, sans doute une copie de l'*Anthologie* de Planude que Jean Lascaris avait fait faire en vue de l'édition qu'il en préparait et qui contient tout au plus quelques conjectures intéressantes⁴.

Pour compléter cette rapide énumération des manuscrits de l'*Anthologie*, il nous reste à signaler les innombrables copies du P 23, parfois complètes, mais le plus souvent fragmentaires, que divers érudits des xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles ont faites ou fait faire. La *Bibliothèque Nationale* possède cinq de ces *Apographa*: deux d'entre eux (*Paris*. 2724 et *Suppl.* 886) sont de la main de Guyet, donc du xvii^e siècle, et comptent l'un 63 feuillets de deux pages, l'autre 93; un

taines leçons de l'*Appendix* que Sternbach préférerait à celles de P (cf. *Anth. Pal.*, V, 31, 5; 60, 3; 289, 3; XII, 17, 3-4; 76, 3; etc.).

1. Cf. les notes critiques des épigr. V, 50, 99, 243, 244, 246; XII, 79; etc. Inversement, l'*Appendix* qualifie d'ᾠδα quelques épigrammes pour lesquelles les attributions de P n'ont rien d'in vraisemblable.

2. Si l'on admet que l'*Appendix* dérive de P (après les corrections de C et les additions de L, bien entendu), ces variantes ne peuvent être que des erreurs de scribes ou, bien plus rarement, des conjectures de l'érudite qui aurait constitué le recueil.

3. Cf. XII, 65, 3, etc.

4. Cf. Stadtmüller, *Anthol. Graeca*, t. II, p. LXIV.

troisième, du XVIII^e siècle (*Suppl.* 1168), comprenant 101 feuillets, n'est qu'une copie du précédent ; deux autres enfin (*Suppl.* 557 et 713), le premier de 209 feuillets, le second de 92, dérivent d'un exemplaire appartenant à Bouhier et sans doute écrit par lui ; le *Suppl.* 557 contient en outre des notes de Saumaise et de Guyet. Parmi les autres *apographa*, il faut citer le *Vossianum*, reproduction intégrale de P, due à Fr. Sylburg ; — le *Barberinum* de Luc Holstein, copie des extraits que Saumaise en avait faits ; — l'*apographon* de Leipzig, dû à J. Gruter, dont Reiske s'est servi pour établir le texte de son *épitomé*¹ ; — la copie de l'exemplaire de Bouhier faite à l'intention de Brunck par J.-G. Schneider et qui se trouve encore à la bibliothèque de Göttingue ; — l'*apographon* de Ruhnken, que Stadtmüller cite quelquefois dans ses notes critiques ; — et surtout celui de la bibliothèque de Gotha, écrit à Rome par l'abbé Joseph Spaletti (1776), copie soigneusement faite et relativement exacte, sur laquelle Jacobs a établi le texte de son édition originale². Ces documents de seconde main sont généralement d'un intérêt médiocre ; on peut cependant y glaner quelques conjectures, les copistes étant, ici, des philologues qui ne s'écartaient qu'à bon escient du texte original³.

4. TÉMOIGNAGES ET RECOUPEMENTS.

De nombreuses épigrammes et des vers ou des fragments d'épigrammes encore plus nombreux ont été soit cités par des auteurs anciens, soit retrouvés sur des papyrus ou sur des inscriptions. Mais il convient de faire, dans cette catégorie de témoignages, une distinction fondamentale : les uns

1. Cf. p. LXVII.

2. *Anthologia Graeca ad fidem codicis olim Palatini, nunc Parisini, ex apographo Gothano edita* (Leipzig, 1813-1817). La première édition de Jacobs (1798-1814) avait été faite, en effet, « ex recensione Brunckii ».

3. Dans les *Notes critiques*, je ne citerai qu'exceptionnellement les *apographa*, me bornant, lorsque j'y prendrai une conjecture, à donner le nom de l'érudite, auteur de la copie, auquel elle est due.

concernent des épigrammes de l'*Anthologie* et peuvent nous aider à en établir le texte ; les autres nous révèlent des pièces étrangères à tous nos recueils et nous permettent d'ajouter un appendice à notre *Corpus* de la poésie épigrammatique.

1° Les citations de l'*Anthologie* se rencontrant chez des auteurs d'époque très diverse, leur valeur critique est nécessairement très variable ; ainsi, les derniers érudits byzantins empruntent les textes qu'ils citent aux manuscrits de l'*Anthologie*, à celui de Céphalas ou à l'un de ceux qui, comme le Palatin, en sont issus ; tandis que les écrivains anciens, surtout ceux qui sont antérieurs à Méléagre, nous ont conservé les éléments d'une tradition plus originale ; si les premiers offrent parfois des variantes intéressantes, les seconds seuls nous permettent de remonter aux sources où ont puisé les compilateurs antiques et peuvent nous aider à rectifier les erreurs qu'ils ont fatalement commises en se transmettant de génération en génération le texte des épigrammes.

Dans le premier groupe se rangent tout d'abord Suidas, puis Zonaras, dont le *Lexique* est beaucoup moins original que celui de Suidas, auquel il emprunte presque toute sa documentation. On trouve chez Suidas des fragments — de longueur très variable ¹ — de 430 épigrammes de l'*Anthologie* ; et quelques unes ont fourni à son *Lexique* jusqu'à dix ou douze citations ². Les cinq manuscrits de Suidas pré-

1. Les citations de Suidas comprennent rarement une épigramme entière ; la plupart d'entre elles varient de un à quatre vers ; quelques-unes ne contiennent qu'un hémistiche, parfois moins encore.

2. Par exemple, VII, 218 (douze citations) ; VI, 165 (onze citations) ; VI, 255 et 306 (neuf citations) ; etc. D'autre part, certains vers sont cités trois ou quatre fois, souvent avec de sensibles différences de texte. Remarquons à ce propos que l'*Anthologie* est, de tous les textes anciens, celui qui a été cité le plus souvent par Suidas ; nouvel indice de sa popularité dans les milieux lettrés byzantins.

sentent entre eux de notables différences¹ ; néanmoins, il est évident que le texte suivi par ce compilateur est très voisin de celui du *Palatinus* ; et c'est avec les leçons primitives de ce manuscrit que les siennes coïncident le plus souvent, non avec celles du correcteur. On serait tenté d'en conclure que Suidas avait entre les mains notre P 23 avant sa revision par C ; mais cette hypothèse n'expliquerait pas pourquoi ses emprunts sont répartis d'une façon aussi inégale entre les diverses parties de l'*Anthologie*. Des quatre premiers livres, il ne cite que deux ou trois épigrammes² ; en revanche, on rencontre chez lui des fragments appartenant à 71 pièces du livre V, à 225 du livre VI, à 120 du premiers tiers du livre VII (jusqu'à VII, 292) ; là, elles cessent assez brusquement, puisque dix pièces seulement ont fourni des citations de VII, 413 à IX, 447 et une seule (XIV, 148) dans toute la fin de l'*Anthologie*³. L'absence presque complète de vers des premiers livres tend à faire croire que Suidas s'est servi d'un recueil où ils ne figuraient pas⁴ ; mais pourquoi s'arrête-t-il (ou peu s'en faut) à la page 250 de notre manuscrit ? Suidas a-t-il fait usage d'un exemplaire transcrit plus ou moins directement sur celui de Céphalas et inachevé comme celui de Michel, qui s'arrêtait à la page 273 ? C'est probable, puisqu'il cite presque exclusivement des pièces des livres V, VI et VII. Mais alors, d'où proviennent ses dernières citations et pourquoi cessent-elles au milieu du livre IX ? Est-ce par une simple coïncidence qu'elles con-

1. Les *Parisini* 2625 (A) et 2622 (B), le *Vossianus* (V), l'*Oxo-niensis* 289 (D), le *Bruaellensis* (E). Les trois premiers sont nettement supérieurs, et plus complets que les deux autres. Le texte de Suidas, très délaissé depuis les travaux déjà anciens de Gaisford, de Bernhardt et de Bekker, est en ce moment même étudié par M^{me} Ada Adler.

2. I, 4, 2-3 ; 34, 1-2 ; cf. I, 99, 5 (voir p. 3).

3. Il faut y ajouter XVI, 135, qui ne provient évidemment pas de la *Palatine*, mais sans doute d'un exemplaire plus complet de l'*Anthologie* de Céphalas.

4. L'épigr. I, 34 étant d'Agathias, Suidas a pu l'emprunter directement au *Cycle* et non à notre *Anthologie*.

cernent toutes, sauf une, des pièces figurant dans la partie de P écrite ou recopiée par A ? L'étude de leur origine devrait aider à la solution du problème ; mais, en fait, ces dix épigrammes émanent de sources si diverses qu'il semble impossible d'en tirer aucune conclusion ; et il vaut mieux reconnaître qu'en l'état actuel de la critique on ne peut répondre à ces dernières questions avec quelque certitude ¹.

En dehors des pièces extraites par Céphalas des *Vies* de Diogène Laërce ², une centaine d'épigrammes et de très nombreux fragments se retrouvent chez les auteurs les plus divers : Plutarque, puis Hérodote et Athénée en fournissent le contingent le plus considérable ; puis viennent, mais loin après eux, Thucydide, Démosthène, Platon, Diodore, Julien, Strabon, Dion Chrysostome, Pausanias, Stobée, Clément d'Alexandrie ; enfin, quelques vers sont cités soit par des grammairiens ou des lexicographes (Olympiodore, Pollux, Longin, Hésychios, Étienne de Byzance), soit par les scholiastes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, de Pindare, de Sophocle, d'Aristophane, de Théocrite, d'Aristide, etc. ³. Ces documents nous permettent quelquefois de restituer le texte complet d'une épigramme mutilée dans P ⁴ ; plus souvent, ils présentent simplement des variantes, d'un intérêt très inégal ; il est d'autant plus délicat de s'en servir pour restituer le texte de

1. Parmi les dix épigrammes comprises entre VII, 413 et IX, 447, quatre appartiennent à des fragments de la *Couronne* de Méléagre (VII, 413, 433, 713, 727), deux au *Cycle* d'Agathias (VII, 588 et IX, 447) ; une pièce d'Antipater de Thessalonique (VII, 531) provient certainement de la *Couronne* de Philippe ; une autre (IX, 397) vient du recueil de Palladas ; il y a incertitude pour les deux autres (IX, 61, anonyme, et IX, 75, d'Euénois d'Ascalon), ainsi que pour XIV, 148 et XVI, 135 (anonymes), dont il a été question plus haut.

2. Cf. p. xxii.

3. Quelques épigrammes, très souvent citées, devaient être particulièrement classiques ; telle est l'építaphe de Midas (VII, 153), citée par Platon, Diogène Laërce, Dion Chrysostome, la *Vie d'Homère*, le *Combat d'Homère et d'Hésiode*. Cf. encore VI, 180 (offrande de Pyrrhus à Athéna), citée par Pausanias, Plutarque, Diodore ; etc.

4. Cf. I, 99, etc.

l'*Anthologie* que souvent (pour Plutarque, par exemple) ils nous ont été transmis par de nombreux manuscrits entre lesquels existent de sérieuses différences et dont la valeur relative n'a pas encore été bien déterminée. En outre, l'auteur chez qui nous retrouvons une épigramme peut être la source où l'a prise le compilateur (Céphalas ou l'un de ses devanciers); mais souvent aussi les deux traditions sont indépendantes et ne dérivent pas l'une de l'autre. Le départ peut-il se faire entre ces deux catégories de recoupements? Weigand l'a essayé¹; mais il reconnaît lui-même qu'à part Hérodote il n'y a aucun écrivain à qui on puisse affirmer que des emprunts aient été faits directement par Céphalas.

Une douzaine d'épigrammes ou de fragments ont été déchiffrés sur des papyrus récemment découverts ou qui n'avaient pas encore été étudiés, nous fournissant soit des variantes soit la confirmation de certaines leçons². Quelques autres, en nombre à peu près égal, peuvent être contrôlés au moyen d'inscriptions qui les reproduisent. C'est généralement une poésie très courte qui est gravée sur le marbre³, ou quelquefois un vers ou deux d'une pièce plus considérable⁴; souvent aussi l'inscription ne nous est parvenue que plus ou moins mutilée⁵. Ces documents épigraphiques présentent

1. *Rhein. Mus.*, t. III (1845), p. 566-569.

2. IX, 588 (cf. Grenfell Hunt et Smily, *The Tebtunis Papyri*, n° 3); XII, 76-78 et 106 (cf. Schubart et Wilamowitz, *Berliner Klassikertexte*, fasc. V, pars I, p. 75 sq. = *Pap. Berol.*, n° 10571); V, 152 (cf. *id.*, *ibid.*, et Wilamowitz, *Sitzungsberichte der königl. preuss. Akademie*, 1918, p. 751); IX, 743; XVI, 119 (cf. W. Aly, *Mitteilungen aus der Freiburger Papyrussammlung*, I, p. 78 sq. = *Pap. Frib.*, n° 4); VII, 163-164 (cf. Grenfell et Hunt, *Oxyrhynchus Papyri*, t. IV, n° 662); IX, 741 (cf. K. Fuhr, *Berl. phil. Woch.*, 1915, col. 863-864); etc.

3. IX, 75 (= Kaibel, *Epigr. Gr. ex lapid. conl.*, 1106) et 610 (= Kaibel, 1118); X, 43 (= Kaibel, 1122), 87 (inscr. d'Éphèse, cf. *Jahresb. des österr. arch. Institutes*, t. V, p. 33 sq.) et 111 (= Kaibel, 1116); XI, 193 (= Kaibel, 1115).

4. XVI, 387 *ter*, 1 (= Kaibel, 1124); etc.

5. VI, 13 (= Kaibel, 1104); VI, 138 (= Kaibel, 758 = *C. I. A.*, I, 381); VI, 343 (= *C. I. A.*, I, 334, et *Suppl.*, 334 a); VII, 275 (= Kaibel, 27 = *I. G.*, II, 1680); VII, 593, 3-4 (= Kaibel, 512); X, 87; etc.

avec P de notables différences¹ ; un des deux textes a pu être transcrit de mémoire et il n'est pas toujours aisé de savoir lequel donne la version la plus exacte. Cependant, quand l'inscription est assez ancienne pour pouvoir être considérée soit comme l'original soit tout au moins comme en dérivant immédiatement, il est évident que c'est elle qui doit faire autorité².

2° Dès longtemps, les critiques avaient relevé chez divers écrivains anciens des poésies de nature identique à celles qu'avait recueillies Méléagre et qui pourtant ne figuraient pas dans l'*Anthologie*. Telles étaient, par exemple, les inscriptions d'Hipparque citées dans le dialogue pseudo-platonicien qui porte son nom³. De même, un grand nombre d'épigrammes attribuées à Simonide, qui avaient échappé à l'auteur de la *Couronne* ou qui avaient été négligées par lui, nous sont connues par des citations de Plutarque, d'Athénée, de Diodore, de Pausanias, de Stobée ou des scholiastes. Par la suite, les compilateurs ont toujours procédé de la même manière : ils faisaient un choix dans la matière qu'ils entendaient exploiter, en suivant plus souvent leur caprice qu'une règle déterminée ; leur goût n'étant pas toujours très sûr ni leurs sélections très rationnelles, on retrouve souvent chez les écrivains de l'antiquité des épigrammes étrangères à l'*Anthologie* dont la valeur ou l'intérêt n'est nullement inférieur à celui des pièces qu'elle nous a conservées.

1. Comparer, par exemple, le texte de IX, 610 (μικρὰ μὲν ἔργα τὰδ' κτλ.) et celui de Kaibel, 1118 (μικρὰ μὲν ὁ λιθὸς κτλ.) ; etc. Parfois encore, l'inscription n'est qu'une imitation et non une reproduction de l'épigramme ; comparer VIII, 111, 1 et 108, 2 avec Kaibel, 68, etc.

2. Cf. surtout VI, 138 = C. I. A., I, 381 ; le texte, d'ailleurs mutilé, de ce distique a été retrouvé sur une inscription de l'Attique que Kirchhoff date de 460 à 445 av. J.-C. et où il voit l'original de cette épigramme (conclusion sur laquelle Bergk fait des réserves). Stadtmüller a adopté, dans son édition, le texte de l'inscription. — L'épigr. VII, 245 reproduit une inscription de la seconde moitié du IV^e siècle ; l'attribution à Gétulicus (E, PLAN.) est donc erronée. Kaibel pense qu'il y est question des Athéniens morts à Chéronée.

3. P. 229 A.

D'autre part, depuis le début et surtout le milieu du XIX^e siècle, les archéologues découvraient sans cesse de nouvelles inscriptions métriques, généralement anonymes, qui venaient encore grossir notre *Corpus* des épigrammes grecques.

Aussi la nécessité est-elle apparue de faire à l'*Anthologie* un appendice comprenant toutes les épigrammes anciennes qu'elle ne nous avait pas transmises. Jacobs ajoutait déjà à sa seconde édition un *Appendix epigrammatum apud scriptores veteres et in marmoribus servatorum*, composé de 349 pièces, dont 296 anonymes. Ce supplément fut bientôt enrichi par les patientes recherches de Welcker, de Piccolos, de Schneidewin, de Dilthey¹; en même temps, les découvertes épigraphiques se multipliaient; si bien que l'*Appendix* d'E. Cougny, publié en 1890, ne contient pas moins de 2198 épigrammes².

Depuis lors, ce *Corpus* n'a cessé de s'accroître. Les textes d'auteurs et les manuscrits n'ont plus fourni que de rares éléments encore inédits³; mais les papyrus ont permis ici un certain nombre de découvertes et montré notamment que l'antiquité avait possédé de nombreuses *Anthologies*, contenant des épigrammes qui ne figurent pas toujours dans les nôtres⁴. Quant aux inscriptions métriques, c'est quotidien-

1. Cf. p. LXXI.

2. Ce supplément à l'édition Dübner, dont il forme le tome III sous le titre d'*Appendix nova epigrammatum veterum e libris et marmoribus ductorum*, est divisé en sept chapitres : *epigrammata dedicata* (372 épigr.), *sepulchralia* (775), *demonstrativa* (422), *exhortatoria et supplicatoria* (143), *irrisoria* (82), *oracula* (323), *problemata et aenigmata* (81); chacun des cinq premiers comprend deux sections, épigrammes païennes et chrétiennes. Il va sans dire que cette division est absolument arbitraire : l'éditeur a simplement voulu, dans la mesure du possible, calquer le plan de son *Appendix* sur celui de l'*Anthologie*.

3. Encore sont-ce souvent des textes plus récents que ceux qui nous intéressent, comme les sept épigrammes des XIII^e et XIV^e siècles trouvées par D. Bassi dans l'*Ambrosianus* D 538.

4. J'ai déjà signalé (p. XI et XVI) l'existence de ces *Anthologies* avant et après Méléagre. En ce qui concerne les épigrammes inédites, le papyrus 10571 de Berlin (cité p. LXII, n. 2) en contient une entre XII, 78 et XII, 106 de l'*Anth. Pal.*; le papyrus 662 d'Oxyrrhynchos contient, entre VII, 163 et 164, deux épigrammes d'Amynatas,

nement qu'il en est retrouvé et publié de nouvelles¹. Aussi est-il devenu indispensable de séparer des autres textes ces documents de source épigraphique. Avant même que parût l'*Appendix* d'E. Cougny, Kaibel avait déjà fait ce départ en donnant ses *Epigrammata graeca ex lapidibus collecta*²; une bonne partie de son travail a été reprise quinze ans après par E. Hoffmann, qui l'a sensiblement augmenté³; mais un ouvrage de ce genre doit sans cesse être renouvelé et tenu à jour. Cette tâche ne saurait d'ailleurs incomber à un éditeur de l'*Anthologie*: la critique d'un texte épigraphique ne peut se faire qu'à l'aide de méthodes sensiblement différentes de celles de la paléographie. Si une édition de l'*Anthologie* doit, pour être complète, comprendre toutes les épigrammes trans-

poète complètement inconnu (qui paraît être du II^e siècle av. J.-C.), ainsi que des fragments de pièces inédites de Léonidas de Tarente et d'Antipater de Sidon; celui de Tebtunis (n° 3) où j'ai signalé une pièce connue d'Alcée de Messénie (IX, 588) contenait également plusieurs épigrammes nouvelles, dont le texte est malheureusement très mutilé; les papyrus 1-2 de Tebtunis, 15 et 1705 d'Oxyrhynchos, 4 de Fribourg (cité p. LXII, n. 2) contiennent aussi des restes d'épigrammes encore inconnues. En outre, G.-A. Gerhard et O. Crusius ont publié (*Mélanges Nicole*, p. 615-624) six épigrammes mythologiques provenant du papyrus 1271 de Heidelberg. Cf. encore A. Wilhelm, *Zwei griech. Epigramme* (*Wiener Studien*, t. XXXIV, p. 342 sq.); M. Milne, *An early metrical Colophon Papyrus* (*The classical Review*, XLI, p. 60); etc.

1. Sitzler en signale un certain nombre dans les *Jahresberichte für Altertumswissenschaft*, t. CXXXIII, p. 319-320; CLXXVIII, p. 202-204; CXCI, p. 74-77. Mais sa nomenclature est loin d'être complète: il suffit de feuilleter le *B. C. H.* ou la *Revue Archéologique* pour trouver d'innombrables spécimens d'inscriptions métriques récemment découvertes. Parmi les dernières publications à ce sujet, je signalerai notamment H. Möbiens, *Neue Inschriften aus Attika und Argos* (*Mittheil. des Deutsch. Archäol. Institutes*, XLIX, 1924, p. 1-16); A. Vogliano, *Bolletino di filologia classica*, XXXIII (1926), p. 103 sq.; A.-D. Nock, *Two Attics Epitaphs* (*The Journal of Hellenic Studies*, XLVI, 1926, p. 44-46); etc.

2. Berlin, 1878. Ce recueil contient près de 1200 épigrammes.

3. *Sylloge epigrammatum graecorum quae ante medium saeculi a Christo nato III incisa ad nos peruenerunt* (Halle, 1893). — Dans l'intervalle, Th. Preger avait donné ses *Inscriptiones metriceae e scriptoribus praeter Anthologiam collectae* (Leipzig, 1891).

mises par les auteurs anciens ou par les papyrus, la publication des inscriptions métriques, au fur et à mesure de leur découverte, est une besogne qui exige une compétence toute particulière et qui doit être réservée aux spécialistes de l'épigraphie.

III

ÉDITIONS ET TRAVAUX CRITIQUES

I. ÉDITIONS ET TRADUCTIONS.

Jusqu'au début du xvii^e siècle, les hellénistes ne connurent d'autre *Anthologie* que celle de Planude. La plus ancienne édition en est celle de Jean Lascaris (Florence, 1494), qui, ainsi que nous l'avons vu ¹, ne dérive pas du *Marcianus* et nous a transmis une tradition sensiblement différente. Celles qui la suivirent, les trois *Aldines* (Venise, 1503, 1521 et 1551), la *Juntine* (Florence, 1519), celles de Badius Ascensius (Paris, 1531), de P. et J.-M. Nicolini (Venise, 1550), n'en sont guère que des reproductions. Celles de Jean Brodeau (Bâle, 1549) et d'Henri Estienne (Paris, 1566) contiennent en outre des conjectures nouvelles ainsi que d'abondantes notes critiques et exégétiques. Ces annotations se retrouvent, ainsi que le texte d'H. Estienne et les commentaires de Vincent Obsopœus, dans l'édition imprimée par les héritiers d'A. Wechel (Francfort, 1600).

Deux siècles plus tard (1795-1822), J. de Bosch publiait encore à Utrecht une édition de l'*Anthologie* de Planude, dont la principale originalité était de révéler au public l'excellente traduction en vers latins que le Hollandais Grotius en avait faite en 1630-1631 ². Dans l'intervalle, l'*Anthologie*

1. Cf. p. XLVIII sq. « Ce livre est le premier des cinq ouvrages publiés en petites capitales accentuées par Janus Lascaris, chez Laurent d'Alopa, de Florence. » (Ém. Legrand, *Bibliogr. hellénique*, t. I, p. 29)

2. Ce n'était pas la première traduction latine qui en eût été

Palatine avait été découverte par Saumaise ; mais on sait que l'inventeur n'avait pu mener à bien son projet d'en donner une édition : il se borna à recopier de sa main les pièces qui ne figuraient pas dans l'*Anthologie* de Planude¹. Il avait, en outre, rédigé un assez grand nombre de notes critiques et philologiques ; recueillies par Bouhier, elles furent, pour la première fois, utilisées par Brunck, à la fin du siècle suivant ; mais ce fut seulement Dübner qui se servit de sa collation du manuscrit pour l'établissement du texte.

La publication de l'*Anthologie Palatine* s'était trouvée retardée par le transfert du manuscrit à Rome. De tous les savants qui l'étudièrent à la Vaticane², aucun ne vint à bout de cette tâche immense. En 1754, Reiske en fit paraître une partie, d'après la copie de J. Gruter conservée à Leipzig³ ; mais ce fut seulement Brunck qui, en 1772-1776, en donna la première édition complète⁴ ; les épigrammes n'y sont pas rangées dans le même ordre que dans le manuscrit, mais les œuvres de chaque poète y sont groupées ensemble et les auteurs classés chronologiquement. Le travail de Brunck fut repris quelques années plus tard par Fr. Jacobs, qui publia en treize volumes⁵, sur le même plan, son *Anthologia graeca*

faite : une traduction inédite de Paul Manuce (le fils du premier Alde), qui se trouve à Venise, a été signalée et étudiée par Preisendanz (*Wochenschrift für klass. Philologie*, 1916, p. 1077 sq.) ; Eilhard Lubin en a publié une à Heidelberg, en 1604 ; etc.

1. Nous avons vu (p. xxxix, n. 2) qu'il avait eu le P 23 à sa disposition, à Paris, en 1615. Plus tard, il le fit étudier à Rome par Luc Langermann, philologue et juriste Hambourgeois, élève de Heinsius et de Gronovius, qui s'était rendu en Italie pour y parfaire ses études ; mais Langermann abandonna ce travail après la mort de Saumaise (1653), qui d'ailleurs précéda de peu son retour en Allemagne (1655).

2. Notamment Léon Allacci (cf. p. xxxix), Luc Langermann (cf. n. 1) et Jacques-Philippe d'Orville (de 1723 à 1729).

3. *Anthologiae graecae a Constantino Cephalae conditae libri tres* (Leipzig, 1754).

4. *Analecta veterum poetarum graecorum* (Strasbourg, 1772-1776, 3 vol.).

5. Cinq de texte, sept de commentaires, un de tables et de notices sur les auteurs.

*sive poetarum graecorum lusus ex recensione Brunckii*¹. Cet ouvrage, qui témoigne d'une remarquable érudition, restait cependant très imparfait au point de vue critique. Pour sa seconde édition², Jacobs fit une collation minutieuse du texte, non pas sur le manuscrit lui-même, mais d'après la copie de J. Spaletti, qui passait pour très exacte³; il n'y publia pas seulement l'*Anthologie Palatine*, livre par livre⁴, mais il y ajouta en appendice 388 épigrammes du recueil de Planude et 394 pièces tirées des auteurs anciens ou d'inscriptions métriques⁵.

Un demi-siècle plus tard, Fr. Dübner, qui avait retrouvé le tome II du P 23, resté à Paris, donnait à son tour une édition de l'*Anthologie*, qui renouvelait celle de Jacobs en mettant à profit tous les travaux critiques parus dans l'intervalle⁶ ainsi que les notes inédites de Boissonade; il ajouta au texte un abondant commentaire et une traduction latine due à Boissonade, à Bothe, à J. Lapaume. Les deux volumes qu'il put achever contiennent, outre l'*Anthologie Palatine*, les 395 épigrammes de l'*Appendix Planudea*, qui en forment le livre XVI⁷. Mais Dübner mourut avant d'avoir pu refaire, comme il en avait l'intention, le second appendice de l'édition

1. Leipzig, 1794-1814.

2. *Anthologia graeca ad fidem codicis olim Palatini, nunc Parisini, ex apographo Gothano edita* (Leipzig, 1813-1817, 3 vol.).

3. « Apographon a laboriosissimo Spaletto ex codice palatino non descriptum, sed depictum » (J. de Bosch). Quant au manuscrit lui-même, Jacobs le fit collationner par Paulssen, après qu'il eût été renvoyé à Heidelberg.

4. Il a seulement laissé de côté les parties du manuscrit qui ne contiennent pas d'épigrammes, c'est-à-dire les poèmes descriptifs de Paul le Siléntaire et de Jean de Gaza, les vers théologiques de Grégoire de Nazianze et les *Anacreontea*.

5. Le texte de la seconde édition Jacobs a été réimprimé chez Tauchnitz (1829, 3 vol.).

6. Notamment ceux d'A. Meineke, G. Hermann, Bergk, Hecker, Schneidewin, O. Schneider et Unger.

7. *Epigrammatum Anthologia cum Planudeis et appendice nova epigrammatum veterum ex libris et marmoribus ductorum* (Paris, Didot, 1864-1877).

Jacobs, celui des épigrammes tirées des auteurs anciens et des inscriptions. Nous avons vu qu'E. Cougny se chargea de ce tome III, qui parut en 1890.

Le travail de Dübner a été très vivement discuté¹ et il est certain que depuis longtemps il « ne répond plus aux exigences de la critique »². Le besoin se faisait sentir d'une nouvelle édition, plus conforme aux méthodes rigoureuses de la science moderne. Cette tâche fut entreprise, il y a trente-cinq ans environ, par Hugo Stadtmüller, qui publia, dans l'espace de douze ans, trois volumes contenant respectivement les livres I-VI, VII, IX (1-563)³; mais il mourut en 1906, laissant son œuvre inachevée. L'édition Stadtmüller se recommande par une lecture minutieuse du texte et par un appareil critique très soigneusement élaboré, en ce qui concerne la collation des divers manuscrits, la distinction entre les différentes mains — que Stadtmüller a été le premier à noter dans une édition — et, d'une façon générale, la documentation (citations, références, imitations, etc.); mais le choix entre les leçons n'est pas toujours très sûr et les conjectures personnelles de l'auteur sont souvent assez fantaisistes⁴.

L'*Anthologie* était, par son étendue, par sa composition et par sa nature, un ouvrage dont la diffusion était assez malaisée; aussi en fit-on de bonne heure des extraits et des chrestomathies très nombreuses⁵. De même, les anciennes traductions françaises ne comportaient qu'un *Choix d'épigrammes*

1. Ses conjectures, en particulier, ont été très critiquées par Sternbach dans ses *Meletemata Graeca* (Vienne, 1886).

2. H. Ouvré, *Mélèagre*, p. 9.

3. *Anthologia graeca epigrammatum Palatina cum Planudea* (Leipzig, Teubner, 1894-1899-1906).

4. Sur les éditions des *Syllogae minores* données par Schneidewin, Cramer, Sternbach, etc., cf. p. LII-LVI.

5. Il serait fastidieux et sans intérêt d'en donner l'énumération complète. Les plus connues sont le *Delectus in usum scholarum* qu'en a fait Jacobs dans sa *Bibliotheca Graeca* (Gotha-Erfurdt, 1826) et le *Delectus poetarum Anthologiae graecae* de Meineke (Berlin, 1842). Parmi les plus récentes, il faut citer en première ligne celle de J. Geffcken, *Griechische Epigramme* (Heidelberg, 1916), qui contient 400 épigrammes classées par ordre chronologique.

*tirées de l'Anthologie grecque*¹. La première traduction complète est celle que publia Félix Dehèque en 1863² : ce fut un événement considérable, moins pour la valeur philologique de l'ouvrage (qui a été très surfait) que parce qu'il révélait au grand public un genre littéraire encore à peu près inconnu ; et Sainte-Beuve, dans ses *Nouveaux Lundis*, lui consacra un article enthousiaste³.

2. TRAVAUX CRITIQUES.

L'*Anthologie* a été, surtout depuis quelques années, l'objet d'un nombre infini d'études critiques, littéraires ou historiques, concernant soit les grandes questions qui se posent à propos de sa formation et de sa composition soit les problèmes particuliers que peut soulever telle ou telle épigramme. Dès que le recueil de Planude se fut répandu dans l'Europe Occidentale, au début du xvi^e siècle, il donna lieu à de très nombreuses conjectures et à d'abondants commentaires, notamment à ceux de J. Brodeau, de V. Obsopœus, de H. Estienne. Puis, quand le *Palatinus* eut été découvert et

1. Tel est le titre de la traduction en vers français publiée par Chopin (Paris, 1854) ; F. Hérold a également donné un choix d'épigrammes traduites (en prose), tirées presque toutes du livre V. La plus ancienne traduction française, celle de Florent Chrestien (Paris, 1608), ne contient aussi qu'un choix d'épigrammes.

2. *Anthologie grecque traduite sur le texte publié d'après le manuscrit palatin par Fr. Jacobs, avec des notices... sur les poètes de l'Anthologie*, Paris, Hachette (2 vol.), 1863. L'ouvrage ne porte aucun nom d'auteur, mais la dédicace est signée F. D.

3. *Nouveaux Lundis*, t. VII, p. 1-52 ; Sainte-Beuve avait déjà écrit, dans ses *Portraits Contemporains* (t. V, p. 407 sq.), un article sur *Méléagre*. Une traduction de Juvénat (*Traduction littérale de l'Anthologie*, Lons-le-Saulnier, Gauthier, 1876) est signalée par la *Bibliotheca Scriptorum Classicorum* d'Engelmann-Preuss, t. I, p. 141 ; mais je n'ai pu me procurer cet ouvrage. A l'étranger, un grand nombre de traductions partielles de l'*Anthologie* ont été publiées au cours de ces dernières années (par exemple les *Epigrammi di Meleagro* de B. Lavagnini, Pise, 1924) ; mais les traductions complètes sont rares ; la plus récente que je connaisse est celle (en anglais) de W.-R. Paton, *Greek Anthology* (5 vol.), Londres, Heinemann, 1917.

révélé au public, il fut à son tour, au XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e, l'objet de nombreuses études, presque uniquement destinées à en amender le texte : à côté des noms de Reiske, de Brunck, de Jacobs, auteurs des premières éditions, il faut citer ceux de Toup, de J.-Ph. d'Orville, de J.-G. Schneider, de Huschke, de Graefe, d'A. Meineke, de G. Hermann, d'O. Schneider, d'Unger, de Geist, de Hecker ; leurs conjectures ingénieuses, quoique trop souvent un peu hasardées, ont permis dans bien des cas de restituer le texte d'un vers mutilé ou inintelligible, et leur autorité est encore souvent invoquée par les éditeurs modernes.

En même temps, des problèmes d'un autre ordre commençaient à exciter la curiosité des érudits. Saumaise avait, le premier, découvert dans une scholie du *Palatinus* le nom de Céphalas ; l'idée vint naturellement à ses continuateurs de chercher à déterminer la part qui revenait à l'érudit byzantin dans la formation de l'*Anthologie* ; et poussant plus loin leurs investigations, ils essayèrent de retrouver dans sa compilation des traces des *Couronnes* ou du *Cycle*. Jacobs, dans ses *Prolegomena*, avait déjà soulevé la question, mais sans l'approfondir ; Passow¹, puis Weigand² et Hecker³, la reprirent et la traitèrent avec plus de précision. Vers la même époque, Hænel tentait la première étude historique sur la poésie épigrammatique⁴ ; Welcker⁵, puis Piccolos⁶ et Schneidewin⁷ s'ingéniaient à grossir de nouvelles trouvailles le trésor du « Florilège »⁸.

La publication de l'édition Dübner, facilitée par ces divers

1. *Annal. Philol.*, t. III, 2 (1827), p. 59 sq.

2. *Rhein. Mus.*, t. III (1845), p. 161 sq. ; V (1847), p. 276 sq.

3. *Comment. Critic. de Anthologia graeca* (Leyde, 1843-1852).

4. *De epigrammatis graeci historia* (Breslau, 1852).

5. *Sylloge epigrammatum graecorum ex marmoribus et libris collectorum* (Bonn, 1828).

6. *Supplément à l'Anthologie grecque* (Paris, 1853).

7. *Progymnasmata in Anthologiam graecam* (Göttingue, 1855).

8. Le mot *Florilegium*, qui désigna longtemps l'*Anthologie* dans les éditions annotées en latin, avait été créé par Alde Manuce (d'après Ovide, *Métam.*, XV, 366 : « Florilegae nascuntur apes »).

essais, donna à son tour une nouvelle impulsion aux études de tout ordre relatives à l'*Anthologie*. Il n'entre pas dans le cadre de cette introduction de dresser une liste détaillée de tous les ouvrages ou articles qui ont paru sur ce sujet depuis un demi-siècle ; je me bornerai à montrer dans quel sens ou vers quel but se sont orientées les recherches tant des philologues que des historiens et dans quelle mesure la lecture ou l'intelligence du texte en est rendue plus aisée.

La critique du texte a naturellement fait l'objet, en dehors des éditions complètes ou partielles, d'un très grand nombre de notes ou d'opuscules. Parmi les grands hellénistes des soixante dernières années, il n'en est peut-être pas un qui n'ait apporté sa pierre à l'édifice. J'ai déjà cité les ouvrages de Finsler et de Dilthey ; nommons encore, parmi leurs contemporains, O. Jahn¹, Kaibel², puis van Herwerden³, Ludwig⁴, Sternbach⁵, Ellis⁶, Knaack⁷, Headlam⁸ ; plus récemment encore, et postérieurement à la publication de l'édition Stadtmüller, d'importantes contributions à l'établissement du texte ont été apportées par Wilamowitz⁹, par Preisendanz¹⁰,

1. *Philologus*, 1868 et 1869, *passim*.

2. *Observationes criticae in Anthologiam graecam* (Mélanges Mommsen. 1877).

3. Articles divers dans *Mnemosyne* (nouvelle série), t. II (1874), p. 302-346 ; XIV (1886), p. 366-414 ; XXIII (1895), p. 1 sq. ; XXVIII (1900), p. 24 sq. ; etc. ; — *Studia critica in epigrammata graeca* (Leyde, 1891).

4. *Zeitschrift für die österr. Gelehrten*, t. XXIX (1878), p. 326-332, 410-414, 481-488, 732-735 ; *Rhein. Mus.*, t. XLI (1886), p. 592-617 ; *Jahrb. für klass. Philologie*, t. CXXV (1887), p. 64.

5. *Meletemata graeca* (Vienne, 1886).

6. *Journal of Philology*, 1882, p. 23-29 ; 1890, p. 211-224 ; *Classical Review*, 1899, p. 446 sq. ; etc.

7. *Conjectanea* (progr. Stettin, 1883) ; *Jahrb. für klass. Philologie*, t. CXLIII (1891), p. 769 sq. ; etc.

8. *Journal of Philology*, 1895, p. 290 sq. ; 1898, p. 97 sq. ; *Classical Review*, 1901, p. 401 sq. ; 1902, p. 245 et 437.

9. *Hermes*, t. XLIV (1909), p. 460 sq. ; LIV (1919), p. 162 sq. ; *Sitzungsber. der Preuss. Akad. der Wissenschaft*, 1918, p. 728-751 ; etc.

10. *Rhein. Mus.*, t. LXVII (1912), p. 640 sq. ; LXXI (1916),

par Rossbach ¹, par bien d'autres encore ². Parmi les derniers en date, j'ai consulté avec intérêt et parfois avec fruit les travaux de MM. T.-W. Lumb ³, T.-L. Agar ⁴, J.-U. Powell ⁵.

Tandis que ces érudits s'efforçaient d'amender le texte de l'*Anthologie*, d'autres savants se donnaient pour tâche de faire une description précise du manuscrit P et d'élucider l'histoire de sa rédaction. Jacobs avait déjà noté ⁶ qu'il n'était pas tout entier de la même main ; Finsler l'établit définitivement, en dépit des objections de Ch. Graux ⁷ ; et Stadtmüller, dans son édition, fixe la part qui revient à chacun des scribes. Preisendanz, enfin, dans la préface de sa reproduction photographique du P 23 ⁸, en fait une histoire détaillée, puis une description complète : date, composition, origine, départ de ce qui est dû à chaque copiste et caractéristiques paléographiques de chaque main, toutes ces questions sont traitées à fond, laissant parfois subsister quelques doutes sur la valeur des solutions proposées, mais fort peu de lacunes ⁹.

p. 278 sq. ; *Berl. phil. Woch.*, 1915, p. 29 ; *Wochensch. für klass. Philol.*, 1915, p. 546 ; 1918, p. 263 ; 1919, p. 499 sq. ; *Zentralblatt für Bibliothekswesen*, t. XXXIV, p. 20 sq. ; etc.

1. *Berl. phil. Woch.*, 1916, p. 437 sq., 460 sq., etc.

2. Polak, Dittenberger, Blaydes, Paton, Korsch, Rubensohn, Setti, Bury, Krönert, G. Robert, etc., etc.

3. *Notes on the greek Anthology* (Londres, 1920).

4. *Notes on the greek Anthology* (*The classical Quarterly*, t. XVII, 1923, p. 82 sq.).

5. *Collectanea Alexandrina* (Oxford, 1925).

6. *Proleg.*, p. 64 sq.

7. Qui conteste que A et B soient deux mains différentes ; cf. *Revue Critique*, t. IV (1877), p. 249.

8. *Anthologia Palatina, Cod. Palatinus et Parisinus photographice editi* (fasc. XV des *Codices Graeci et Latini photographice editi*), Leyde, 1911, t. I, p. 1-CL.

9. Pour compléter cette revue rapide des travaux relatifs à la critique du texte, citons encore les éditions partielles, soit d'un auteur particulier (J. Geffcken, *Leonidas von Tarent, Jahrb. für klass. Phil.*, 23^e Suppl. Band, Leipzig, 1896 ; P. Waltz, *De Antipatro Sidonio*, thèse Paris, 1906, p. 103-128 ; E. Cahen, *Callimaque*, Paris, 1922, p. 99-122 ; Th. Sandre, *Les épigrammes de Rufin*, Paris, 1922 ; etc.), soit des épigrammatistes d'une époque déterminée (A. Veniero, *I poeti dell' Antologia Palatina sec. III A.C.*, t. I, Catane, 1905 ; etc.).

Le problème épineux des attributions n'a pas manqué de tenter la perspicacité, l'ingéniosité, parfois même l'imagination des érudits. Nous avons déjà remarqué ¹ combien il est souvent difficile de se prononcer d'une manière catégorique et de trouver un criterium certain quand il s'agit de pièces aussi courtes et d'auteurs aussi mal connus. La question ne pouvait cependant être négligée, vu les divergences qui existent sur ce point entre les divers manuscrits, les hésitations de chacun d'eux, leurs indications incomplètes ou invraisemblables. C'est surtout quand plusieurs poètes ont porté le même nom que des confusions se sont produites ; mais il est encore relativement facile de distinguer les épigrammes des deux Léonidas ou des deux Antipater, comme l'ont tenté quelques critiques ². Il est souvent beaucoup plus malaisé d'établir le bien-fondé des attributions traditionnelles et la paternité des pièces controversées ou anonymes. On ne peut cependant étudier un poète, quel qu'il soit, sans essayer tout au moins de délimiter son œuvre, et c'est une épreuve que tous les auteurs de monographies sont obligés d'affronter ; outre les ouvrages de critique littéraire que je citerai un peu plus loin, il faut signaler principalement, à ce point de vue, les travaux de Sakolowski sur Rufin et sur divers poètes de l'*Anthologion* de Diogénien ³,

J'ai déjà cité plus haut les travaux relatifs aux *Syllogae Minores* (p. LII-LVI) et aux divers appendices (p. LXIV sq.). Quant aux scholies des éditions et des manuscrits inférieurs de Planude, dues à des érudits des xv^e et xvi^e siècles, elles ont fait l'objet de diverses études, dont les plus récentes sont celles d'A. Calderini: *Scoli greci all' Antologia Planudea* (*Memorie dell' Istituto Lombardo*, t. XXII, 1912, p. 227 sq.) ; *Alcuni testi per lo studio degli scoli all' Antologia Planudea* (Modène, 13 p., 1912).

1. P. XLVI sq.

2. Sur Léonidas de Tarente et les pièces qui doivent lui être attribuées ainsi qu'à son homonyme d'Alexandrie, cf., outre l'opuscule de Geffcken cité p. LXXIII, n. 10, et l'étude de K. Radinger signalée p. XIX, n. 4, B. Hansen, *De Leonida Tarentino*, diss. Leipzig, 1914. — Sur les deux Antipater, de Sidon et de Thessalonique, cf. G. Setti, *Gli epigrammi degli Antipatri* (Turin, 1890) ; P. Waltz, *de Antipatro Sidonio*, p. 15-24.

3. *De Anthologia Palatina quaestiones* (diss. Leipzig, 1893).

de Franke sur Palladas¹ ; mais, dans ce domaine, aucun problème n'a passionné les philologues comme celui de Simonide et de son recueil d'épigrammes. Preger l'avait déjà posé et avait tenté de le résoudre² ; après lui, A. Hauvette a cru pouvoir faire un départ précis entre les épigrammes authentiques, douteuses et apocryphes du grand lyrique³ ; mais le terrain sur lequel il construisait était si peu consistant que ses conclusions perdent en certitude ce qu'elles gagnent en précision. Quant à l'étude plus récente de M. Boas⁴, elle n'a pu résoudre que des difficultés de détail.

En ce qui concerne la genèse et la composition de l'*Anthologie*, la tâche à laquelle la critique s'est le plus volontiers attachée est de chercher à retrouver, dans cet agrégat hétérogène et touffu que constitue l'*Anthologie Palatine*, la part exacte qui revient à Constantin Céphalas. Poursuivant les recherches de Passow, de Weigand et de Hecker, Finsler⁵, puis Wolters⁶, Henrichsen⁷, Sternbach⁸, Weisshaüpl⁹, Krumbacher¹⁰ ont tour à tour exposé leurs hypothèses et leurs arguments. En résumant leurs diverses théories, Preisendanz a essayé d'en dégager les résultats positifs que l'on peut aujourd'hui considérer comme acquis¹¹.

1. *De Pallada epigrammatographo* (diss. Leipzig, 1899).

2. *De epigrammatis graecis meletemata* (diss. Munich, 1889), ch. 1. Preger admettait que le recueil avait été fait soit par Simonide lui-même, soit du moins par un de ses contemporains ; cf. p. vi, n. 1 et x, n. 3.

3. *De l'authenticité des épigrammes de Simonide* (Bibl. de la Fac. des Lettres de Paris, t. I), Paris, Alcan, 1896.

4. *De epigrammatis Simonideis commentatio critica* (Groningue, 1905).

5. *Krit. Untersuchungen*, p. 10, 34, 96, 101.

6. *De Constantini Cephalae Anthologia* (Rhein. Mus., t. XXXVIII, 1883, p. 97-119).

7. *Om den palatinske Anthologies Oprindelse...* (Copenhague, 1889).

8. *Meletemata graeca*, p. 14 sq.

9. *Die Grabgedichte der Anthologie* (Vienne, 1890), p. 1-50.

10. *Byzantinische Zeitschrift*, t. IV (1895), p. 172 sq.

11. *Anth. Pal.*, t. I, p. LI-LVI (cf. p. xxvii, n. 4). Sur l'attribution à Céphalas des livres V-VII et IX, personne n'émet le moindre

Poussant plus avant leurs investigations, quelques critiques se sont efforcés de compléter les observations de Passow et de Weigand, qui avaient les premiers découvert dans l'*Anthologie* les traces des *Couronnes* et des autres recueils, individuels ou collectifs, dont elle est formée ; à l'aide de ces témoignages, H. Ouvré¹, puis K. Radinger² ont cherché à restituer sous sa forme primitive la *Couronne* de Méléagre ; Sakolowski et Franke ont de même tenté une reconstruction, hypothétique sans doute, mais fondée sur un examen attentif des manuscrits, de l'*Anthologion* de Diogénien, des recueils de Rufin et de Palladas³ ; les inscriptions de Cyzique, leur date, leur origine, ont été l'objet de nombreuses recherches⁴ ; et il n'est pas jusqu'aux collections antérieures à celle de Méléagre qui n'aient sollicité la curiosité des chercheurs⁵.

Enfin, la poésie épigrammatique a fait l'objet de nombreuses études littéraires ou historiques⁶. Il serait injuste de

doute, — non plus que sur l'origine des l. I-III et VIII, certainement étrangers à son recueil ; les l. IV et X-XI proviennent vraisemblablement de son *Anthologie* ; la chose est moins sûre pour le l. XII et moins probable encore pour les l. XIII-XV, malgré les tentatives faites par Krumbacher, Rubensohn et Boas pour y retrouver des vestiges de son recueil.

1. *Méléagre de Gadara* (thèse Paris, 1894), ch. v.

2. *Meleagros von Gadara* (Innsbruck, 1895) ; *Der Stephanos des Meleagros* (*Philologus*, t. LIV, 1895, p. 296 sq.).

3. *Op. cit.* (cf. p. LXXIV-LXXV). Sur le recueil de Rufin, cf. encore M. Boas, *De Sylloge Rufiniana* (*Philologus*, t. LXXIII, 1916, p. 1 sq.).

4. Cf. K. Radinger, *Beiträge für Wachsmuth* (Leipzig, 1897), p. 116 sq. ; H. Mayer, *De Anthologiae Palatinae epigrammatis Cyzicenis* (diss. Königsberg, 1911) ; A. Calderini, *Degli epigrammi Ciziceni...* (Pavie, 1913) ; G. Robert, *Hermes*, t. LI (1916), p. 283 sq. ; etc.

5. Cf. R. Reitzenstein, *Inedita poetarum graecorum fragmenta* (Rostock, 1891), p. 6 sq. ; A. Wendling, *De Peplo Aristotelico quaestiones selectae* (Strasbourg, 1891) ; W. Radtke, *Aristodem's Ἐπιγράμματα Ὀρθαῖα* (*Hermes*, t. XXXVI, 1901, p. 36 sq.) ; J. Geffcken, *Studien zum griech. Epigramm* (*Neue Jahrb. für das klass. Altertum*, t. XXXIX, 1917, p. 88 sq.) ; etc.

6. Je ne puis signaler qu'en passant les nombreux travaux relatifs à la forme des épigrammes. Je citerai seulement, parmi les plus récents : H. Kühn, *Topica epigrammatum dedicatiorum graecorum*

ne pas citer, en première ligne, les chapitres relatifs à l'*Anthologie* dans les traités de littérature d'A. et M. Croiset, de Christ, de Krumbacher, de Susemihl¹, et l'excellent article de L. Schmidt — R. Reitzenstein dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa². Quelques écrivains ont voulu en outre, comme J. Gesscken³, retracer l'évolution du genre ou du moins, comme E. Bignone⁴, embrasser d'un coup d'œil toute l'étendue de son développement. D'autres se sont bornés à étudier soit une époque déterminée⁵, soit un genre particulier de sujets⁶, soit encore la destination de certaines épigrammes⁷. La plupart de ces travaux concernent plus spécialement l'épigramme alexandrine. J'ai déjà eu l'occasion de signaler les belles pages que lui a consacrées Aug. Couat⁸, la pénétrante analyse d'H. Ouvré sur la pre-

(diss. Breslau, 1906); W. Rasche, *De Anthologiae graecae epigrammatis quae colloquii formam habent* (diss. Münster, 1910); E. von Prittwitz-Gaffron, *Das Sprichwort im griech. Epigramm* (diss. Giessen, 1912); et surtout B. Kock, *De epigrammatum graecorum dialectis* (diss. Münster, 1910).

1. Ce dernier (*Gesch. der Griech. Litt. in der Alex. Zeit*, Leipzig, 1891-1892, t. II, p. 517-573) est de beaucoup le plus détaillé; mais il ne concerne que la période alexandrine. Pour l'époque byzantine, on trouve chez Krumbacher (*Gesch. der Byz. Litt.*², Munich, 1897, p. 725 sq.) des aperçus très originaux.

2. T. I (Stuttgart, 1894), col. 2380-2391.

3. *Studien zum griech. Epigramm* (cf. p. LXXVI, n. 5).

4. *L'epigramma greco, studio critico et traduzioni poetiche* (Bologne, 1921).

5. Cf. V. Harberton, *Meleager and the other poets of Anthologie from Plato to Leonidas Alexandrinus* (Londres, 1895); Ph.-E. Legrand, *Sur quelques épigr. du III^e siècle (R. E. A., 1901, p. 185 sq.)*; Wilamowitz, *Hellenistisches Epigramm* (Berl. Akad. der Wissenschaft, 26 juillet 1917 = *Deutsche Literaturzeitung*, 1917, n° 42); etc.

6. J'ai déjà cité (p. LXXVI, n. 6) les travaux de Rasche sur les épigrammes dialoguées et de Kühn sur les pièces votives; cf. encore celui de R. Heinze sur les poésies funéraires (*Neue Jahrb.*, t. XXXV, 1925, p. 10 sq.). Je reviendrai (p. LXXIX) sur le livre de Weisshäupl, *Die Grabgedichte der griech. Anthologie*.

7. L. Weber, *Steinepigramm und Buchepigramm* (*Hermes*, t. LII, 1917, p. 536 sq.); cf. p. VII, n. 2.

8. *La Poésie Alexandrine* (Paris, 1882), p. 170-189.

mière *Couronne* et sa formation¹ ; il faut y ajouter le livre de R. Reitzenstein sur l'*Épigramme et le Scolie*², ouvrage dont les théories un peu aventurées ont été très attaquées³, mais qui abonde en aperçus ingénieux et originaux ; puis ceux de Wilamowitz-Möllendorf, *Sappho und Simonides*⁴ et *Die hellenistische Dichtung in der Zeit des Kallimachos*⁵, œuvres magistrales et d'une portée bien plus vaste que leurs titres ne pourraient le faire supposer.

En même temps, les monographies se sont multipliées : on approfondit la biographie de chaque poète, on en esquisse un portrait plus ou moins précis, on épuise les questions de critique, de chronologie, d'authenticité qui se posent à propos de ses œuvres. Outre les ouvrages ou articles que j'ai déjà cités sur Léonidas, Antipater de Sidon, Rufin, Palladas, etc.⁶, il faut signaler ceux de M. Th. Reinach sur Archias⁷, d'H. Ouvré sur Asclépiade, Posidippe et Hédylus⁸, d'E. Ermatinger sur Méléagre⁹, de M.-J. Baale¹⁰ et de S. Colangelo¹¹ sur Anytè, de P. Schott sur Posidippe¹², de

1. *Méléagre*, p. 67-96.

2. *Epigramm und Skolion, ein Beitrag zur Gesch. der Alexandriner Dichtung* (Giessen, 1893).

3. D'après lui, l'épigramme, comme le scolie et l'élegie, aurait été uniquement destinée à être chantée dans les banquets. — Sur les rapports de l'épigramme et de l'élegie, cf. P. Kägi, *Nachwirkungen der älteren griech. Elegie in den Epigrammen der Anthologie* (diss. Zürich, 1917).

4. Berlin, Weidmann, 1913.

5. Berlin, Weidmann, 1924 (2 vol.).

6. Cf. p. LXXIV-LXXVI.

7. *De Archia poeta* (thèse Paris, 1889).

8. *Quae fuerint dicendi genus et ratio metrica apud Asclepiadem, Posidippum, Hedylum* (thèse Paris, 1894).

9. *Meleagros von Gadara* (Hambourg, 1898). J'ai déjà cité les livres d'H. Ouvré et de K. Radinger sur le même sujet.

10. *Studia in Anytes poetriae vitam et carminum reliquias* (diss. Amsterdam, 1903).

11. *Studi italiani di filologia classica*, 1915, p. 280-337.

12. *Posidippi epigrammata collecta et illustrata* (diss. Berlin, 1905). Sur le même auteur, cf. O. Weinreich, *Hermes*, t. LIII (1918), p. 434 sq.

H. Fraenkel sur Simias de Rhodes ¹, de Preisendanz sur Euénos ², d'A. Veniero sur Paul le Siléntaire ³, d'E. Prenner sur Onestos ⁴, etc. Enfin, depuis plus de trente ans, des notices très documentées sur les divers poètes de l'*Anthologie* sont publiées dans chaque tome de la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa.

Les progrès de l'archéologie ne pouvaient manquer, enfin, de permettre une interprétation plus exacte, non seulement des épigrammes où sont décrites des œuvres d'art, mais aussi des pièces votives et funéraires : l'exhumation d'un monument figuré, d'une stèle, du moindre instrument domestique nous renseignent mieux que tous les commentaires sur la réalité des objets dépeints ou énumérés dans ces vers, qu'ils soient consacrés en offrande ou servent à la décoration d'une tombe. Weisshäüpl, le premier, a nettement aperçu tout le profit que l'exégèse pouvait tirer de pareils rapprochements : en étudiant, d'après les dernières découvertes, la forme des tombeaux, les symboles funéraires et la représentation des morts, il a réussi à éclairer d'un jour nouveau le texte de plus d'une épigramme ⁵. Cette méthode a été de plus en plus souvent employée depuis lors, et avec fruit ; il serait aisé d'en multiplier les exemples ; je me contenterai de citer, à titre de spécimens, l'article de M. P. Perdrizet sur un *oscillum* de Tarente qui peut servir d'illustration à une épigramme d'Antipater de Sidon ⁶ et celui d'O. Rossbach à propos du camée décrit par Polémon ⁷.

Le nombre des publications relatives à l'*Anthologie* n'a donc pas cessé de s'accroître au cours de ces dernières années ; si bien qu'une bibliographie complète de la question, à

1. *De Simia Rhodio* (diss. Göttingue, 1915).

2. *Zu Euenos von Askalon* (*Philologus*, t. LXXV, 1919, p. 476 sq.).

3. *Paolo Silenziario* (Catane, 1916).

4. *Honestos* (*Hermes*, t. LV, 1920, p. 388 sq.).

5. *Die Grabgedichte der griech. Anthologie* (Vienne, 1889), 2^e partie (p. 51-106).

6. *Mélanges Perrot* (Paris, 1903), p. 264-265.

7. *Berl. phil. Wochenschrift*, 1917, p. 437 sq. (sur *Anth. Pal.*, XI, 38).

mesure qu'elle se faisait plus nécessaire, devenait pratiquement presque impossible à dresser. J. Sitzler a pourtant eu le courage de s'atteler à cette tâche immense et toujours renaissante : depuis plus de trente ans, il publie périodiquement, dans les *Jahresberichte für Altertumswissenschaft*, la liste et l'analyse des ouvrages et articles qui concernent l'*Anthologie* ; à une critique pénétrante de tous les livres ou opuscules de quelque importance, l'auteur ajoute fréquemment ses vues personnelles sur les problèmes soulevés et des aperçus originaux, fruit de ses longues études sur la poésie lyrique en Grèce ¹.

IV

PLAN ET MÉTHODE DE LA PRÉSENTE ÉDITION

Pour être absolument complète, une édition de l'*Anthologie Grecque* devrait contenir non seulement toutes les épigrammes du *Palatinus* et du recueil de Planude, mais un double appendice, comprenant l'un les pièces tirées des auteurs ou des papyrus, l'autre les inscriptions métriques. J'ai dit plus haut ² pour quelles raisons il me semblait opportun de laisser aux spécialistes de l'épigraphie le soin de

1. Cf. *Jahresberichte*, t. LXXV (1893), p. 248-280 (années 1888-1891); XCII (1897), p. 166-204 (années 1891-1894); CIV (1900), p. 154-164 (années 1895-1898); CXXXIII (1907), p. 295-322 (années 1898-1905); CLXXVIII (1919), p. 156-204 (années 1905-1917); CXCI (1922), p. 66-87 (années 1917-1920). Cette recension fait partie de ses *Jahresb. über die griech. Lyriker*. Les jugements de Sitzler sont d'une impartialité incontestable ; mais il n'est pas toujours aussi bien documenté sur les travaux de tous les pays que sur ceux de la philologie allemande ; sa bibliographie laisse subsister quelques lacunes et peut être utilement complétée par celles que publient divers périodiques, notamment la *Revue de Philologie*, avec sa *Revue des Revues* et sa *Revue des Comptes rendus d'ouvrages relatifs à l'antiquité classique*, et la *Revue des Études grecques*, dans son *Bulletin bibliographique*.

2. P. LXV-LXVI.

constituer ce *Corpus* des inscriptions métriques, d'ailleurs sans cesse en voie d'accroissement. Le présent travail ne se composera donc que de trois parties, d'importance fort inégale : l'*Anthologie Palatine*, l'*Appendix Planudea* et un complément tiré des auteurs ou de documents manuscrits originaux.

La critique du texte est, ici, d'une rare complexité ; car, en raison des conditions où les diverses épigrammes nous sont parvenues, la même méthode ne peut s'employer dans tous les cas. Quand une poésie nous a été transmise par plusieurs sources différentes (P et Planude ; deux mains de P ; *Syllogae minores* ; citations de Suidas, Diogène Laerce, Hérodote, Plutarque, etc. ; papyrus ou inscriptions), on peut, pour en établir le texte, user du procédé ordinaire, qui consiste à instituer entre ces témoignages une sorte de hiérarchie, en tenant compte de leur valeur respective, de leur ancienneté, du fait qu'ils représentent une tradition plus ou moins directe, enfin, pour les citations, du nombre des manuscrits de chaque auteur, de leur classification et de l'état où ils nous sont parvenus. Mais quand — ce qui est assez fréquent dans l'*Anthologie* — une pièce ne nous est connue que par un seul manuscrit, ce n'est plus en procédant par recoupements qu'il nous est possible d'en reconstituer le texte original, parfois assez sensiblement altéré : nous n'avons d'autre ressource que l'examen de notre unique document. Mais, ici encore, il y a d'une épigramme à l'autre des différences dont il faut tenir le plus grand compte : d'après la date de sa composition et sa destination primitive, une épigramme a non seulement été rédigée dans tel ou tel système d'écriture, mais tracée ou gravée sur les matières les plus variées : « Il y a là, m'écrivait M. Desrousseaux, des morceaux du temps de Justinien, qui ont des chances de n'avoir jamais été transcrits que sur parchemin ; d'autres, qui ont connu tantôt le papyrus et tantôt les parchemins divers ; d'autres, qui avaient été gravés dans le marbre ou le bronze — ou même le plomb, puisqu'il y a jusqu'à des oracles — avant de passer dans des notes de voyageurs et des

recueils d'amateurs. » On voit à quel point les deux problèmes, critique du texte et histoire de l'*Anthologie*, sont liés l'un à l'autre.

En cas de divergence entre les diverses sources, tout en reconnaissant que les corrections de C et les variantes de Planude sont souvent préférables aux premières leçons de P¹, je n'ai jamais cru devoir les accepter aveuglément et négliger le texte primitif, même manifestement erroné, du manuscrit palatin : non que les scribes qui se sont relayés pour le copier doivent avoir à nos yeux plus d'autorité que leurs successeurs et nous présentent nécessairement une tradition plus exacte ; mais leurs fautes, précisément parce qu'elles sont plus grossières, peuvent nous mettre sur la voie du texte original plus aisément que des corrections parfois ingénieuses, mais trop souvent arbitraires. En cas de doute — je veux dire quand les leçons de P et de Planude étaient également vraisemblables —, c'est, en principe, celles de P que j'ai adoptées. Quant aux *Syllogae minores*, nous avons vu² que le texte en est généralement inférieur à celui de P. Lorsqu'une épigramme se retrouve sur une inscription ou sur un papyrus, c'est, en principe, ce document, bien plus ancien que nos manuscrits, qui fait autorité. Pour les citations, enfin, il importe non seulement de connaître la valeur des sources qui nous l'ont transmis, mais surtout de savoir si elles représentent ou non une tradition indépendante de celle de l'*Anthologie* : le témoignage de Suidas, par exemple, ne saurait être mis sur le même pied que celui d'Hérodote ou de Plutarque.

Dans les *Notes Critiques*, je n'ai pas cité les innombrables conjectures auxquelles le texte de l'*Anthologie* a donné naissance ; j'y ai seulement signalé celles qui étaient proposées pour remédier à une altération certaine ou très probable, mais qui ne correspondaient qu'imparfaitement au sens attendu ou surtout ne rendaient pas compte de la filiation de l'erreur ; car sans qu'il y ait lieu de les introduire dans le

1. Cf. p. XLV et L.

2. P. LII-LVI.

texte, elles peuvent servir d'indication pour avertir que ce texte, tel qu'il nous est transmis, est au moins contestable. En revanche, je n'ai pas cru devoir omettre les variantes même les plus manifestement erronées¹ : une faute peut être instructive et nous met souvent sur la voie de la bonne leçon, par exemple lorsqu'elle résulte d'une correction faite mal à propos. J'ai indiqué les mains successives du *Palatinus* : premier copiste (P¹), correcteur (c), lemmatiste (l)² ; mais il ne m'a pas semblé nécessaire de faire constamment la distinction entre les scribes A, B et J ; et j'ai invariablement désigné par le sigle P le texte du manuscrit, quand il n'avait pas été l'objet d'une correction ou d'une addition. J'ai également relevé, dans les *Notes Critiques*, les correspondances avec le recueil de Planude ou les *Syllogae minores*, les références et les citations faites par les auteurs anciens. J'y ai transcrit, enfin, les *lemmata*, que je n'ai introduits dans le texte et traduits que dans les cas où ils sont originaux et présentent un certain intérêt historique³. Quant aux scholies, qui se distinguent des *lemmata* par leur contenu, leur longueur ou l'endroit de la page où elles sont écrites, je me suis borné à signaler les plus importantes dans les notes explicatives ou dans les notices qui précèdent chaque livre.

J'ai respecté, le plus souvent, les attributions traditionnelles, me contentant de signaler, sans entrer dans le détail de discussions qui ne peuvent aboutir à aucune conclusion positive, les opinions discordantes des critiques sur quelques-unes d'entre elles. Quand le *Palatinus* hésite entre deux

1. Exception faite pour les erreurs ou omissions d'accent quand elles ne changent pas le sens des mots et, en général, pour les divergences de ponctuation. Au contraire, les fautes d'orthographe sont intéressantes à signaler, quand elles nous renseignent sur la prononciation d'une lettre ou d'une diphthongue à l'époque où fut composé le manuscrit (cf. A. Meillet, *Bulletin de l'Association G. Budé*, n° 1, p. 33-37).

2. En minuscules italiques, pour distinguer les secondes mains des premières.

3. Par exemple dans les livres I et III.

poètes, il est généralement impossible de trancher la question, à moins que l'une des deux indications ne soit confirmée par un autre manuscrit ; quand P est en désaccord avec Planude ou avec une autre source, c'est lui que je suis de préférence, sauf en cas d'invraisemblance absolue. J'ai montré plus haut : combien il est hasardeux de vouloir répartir les épigrammes entre certains poètes homonymes, assigner une paternité aux ἀδόεσποτα ou aux ἀδῆλα, rectifier les attributions qui paraissent erronées ; aussi me suis-je borné à modifier celles dont un fait précis démontre l'inexactitude² ou que la place de l'épigramme dans un fragment d'une des *Couronnes*, de l'*Anthologion* ou du *Cycle* permet soit de corriger soit de compléter³. On ne peut, à mon avis, aller plus loin dans cette voie sans risquer de tomber dans l'arbitraire ou dans d'étranges pétitions de principes⁴.

Dans la traduction, j'ai essayé de conserver le plus souvent possible les mouvements et les tours que le poète avait à dessein donnés à ses vers pour suivre toutes les nuances de sa pensée. Mais je n'ai jamais cru devoir sacrifier à une prétendue rigueur scientifique la correction ou la clarté. Il est fâcheux qu'il soit encore nécessaire de le répéter : une traduction doit, avant tout, être écrite en français. Sans doute, il faut viser, par-dessus tout, à ce qu'elle soit exacte ; mais l'exactitude ne consiste pas à calquer

1. P. XLV-XLVII.

2. Ex. : V, 24 ; le nom d'Héliodora montre que cette épigramme est de Méléagre et non de Philodème, à qui l'attribuent les deux manuscrits, P et Planude. Cf. V, 159, etc.

3. J'ai montré, par exemple, dans ma thèse latine *De Antipatro Sidonio* (p. 18 sq.) comment une moitié environ des épigrammes signées simplement Antipater pouvaient, en vertu de ce principe, être réparties avec certitude entre le Sidonien et le Thessalonicien, et comment un *gentilicium* erroné devait parfois être changé pour la même raison.

4. Comme d'affirmer, par exemple, que Léonidas d'Alexandrie n'a écrit que des isopsèphes et de lui dénier ensuite, au nom de ce principe, la paternité de toutes les pièces qui ne le sont pas, ou bien de déclarer qu'une épigramme est de lui parce qu'isopsèphe et d'y rétablir ensuite l'isopsépie par des corrections de texte.

chaque phrase française sur une phrase grecque ou latine ; il est beaucoup plus difficile de se bien pénétrer de l'intention ou de l'idée d'un auteur pour l'exprimer ensuite dans les termes où il l'eût fait lui-même s'il eût parlé notre langue¹. Une traduction doit évidemment être fidèle ; mais elle doit être lisible. Ces deux obligations ne sont pas nécessairement contradictoires ; le problème est, cependant, particulièrement délicat lorsqu'il s'agit de textes où les objets les plus usuels sont désignés à l'aide de mots rares, de métaphores quintessenciées et souvent de synonymes entre lesquels il serait vain de chercher à établir une différence de sens². On est alors fatalement contraint, à moins de s'écarter du texte, d'introduire dans la traduction française des répétitions désagréables qui ne déparaient pas l'original.

Pour la forme des noms propres, il m'a semblé impossible d'adopter une règle rigoureuse et invariable. Certains noms sont devenus tellement classiques sous leur forme francisée que j'ai jugé préférable de la conserver : j'écris donc Cypris, Callimaque, et non Kypris, Kallimachos. C'est pour cette raison que je ne leur ai laissé leur désinence grecque que lorsqu'ils étaient peu connus, n'hésitant pas à écrire Simonide, Méléagre, Asclépiade, Philodème, à côté d'Antiphilos, Diotimos, Phaidimos, Nicainétos, etc. Souvent aussi, l'oreille seule m'a servi de guide, et j'avoue n'avoir pu trouver ici de principe rationnel applicable à tous les cas³.

Les notes qui accompagnent la traduction ont été, malgré

1. En ce qui concerne l'ordre des mots, je l'ai, en principe, respecté autant que possible ; mais j'avoue que ce respect ne va pas, chez moi, jusqu'à la superstition et n'ira jamais jusqu'à l'incorrection.

2. Cf., par exemple, l'épigr. VI, 160, où le fil est désigné successivement par les mots ἀρπεδών, πῆνη, στάμων ; ce serait fausser le sens que d'introduire des équivalents, comme *chaîne*, *cordon*, etc.

3. Voilà pourquoi j'écris Hédyllos et Posidippe, etc. Quand il s'agissait d'un écrivain obscur, homonyme d'un personnage célèbre, j'ai cru devoir conserver le nom sous sa forme grecque (Aristotélès, Théaitétos, Diodoros, etc.) ; mais je n'ai employé le K, lettre à peu près étrangère à notre langue, que pour éviter une prononciation erronée (Killactor, etc.).

leur abondance relative, réduites à ce que l'on pouvait considérer comme le strict minimum. Elles sont purement explicatives et les lecteurs n'y trouveront rien qui ne soit absolument nécessaire à l'intelligence du texte : éclaircissements historiques, géographiques ou mythologiques ; justification de quelques interprétations ; indication de la traduction littérale, quand elle ne pouvait être conservée en français ; commentaire exégétique de quelques passages particulièrement obscurs. Il n'y avait donc pas lieu d'y relever les innombrables rapprochements que l'on peut établir soit entre deux épigrammes soit avec d'autres vers ; nous ne l'avons fait et ne le ferons que dans les cas où l'imitation est flagrante et surtout quand le désir de suivre de près un modèle peut seul rendre compte d'une expression singulière ou d'une autre particularité de style.

Les notices placées en tête de chaque livre sont destinées à en étudier l'origine, l'objet, la composition, les caractères spéciaux. Pour ceux qui sont issus de la fusion ou de la juxtaposition d'éléments hétérogènes, j'ai cherché à en faire le départ et notamment à y retrouver des vestiges des *Couronnes*, du *Cycle* ou des autres recueils d'épigrammes. J'ai en outre comparé chaque livre avec le chapitre correspondant de l'*Anthologie* de Planude et indiqué les divers « recoupements » — autres manuscrits, citations, papyrus, inscriptions — qui permettent de contrôler le texte de quelques épigrammes. D'autre part, chaque livre soulève des questions particulières, qu'il y a lieu d'examiner brièvement : à quelle date furent écrites ou réunies les pièces qui le composent ? jusqu'à quel point celles où sont exprimés des sentiments (épigrammes amoureuses, funéraires, etc.) sont-elles sincères et spontanées, ou s'il n'y faut voir que le développement de simples lieux communs¹ ? quelle est la réalité des objets décrits dans les poésies votives ou descriptives ? Quelques livres, le second et le troisième, par exemple, posent certains problèmes de critique historique, auxquels il n'est pas tou-

1. Cf. p. xxxv.

jours possible de trouver une solution définitive ; dans ce cas, je me suis borné à exposer succinctement les principales opinions ou théories en présence.

Cette édition doit comporter une table alphabétique des débuts d'épigrammes, une liste récapitulative des poètes et de ce qui est dû à chacun d'eux, enfin un registre des noms propres et des écrivains cités dans l'*Anthologie* ; mais je ne pouvais faire autrement que de les renvoyer à la fin du dernier volume, c'est-à-dire à une époque assez indéterminée. En attendant, un index des noms d'auteurs sera placé à la suite de chaque tome ; il comprendra pour chacun d'eux la référence de ses épigrammes et une notice en quelques lignes, indiquant simplement l'époque où il a vécu, sa patrie et le titre de ses autres ouvrages. Cette disposition offre l'avantage de ne pas surcharger les notes ou les préfaces sans cependant faire attendre jusqu'à la publication du dernier livre ces renseignements indispensables aux lecteurs.



SIGLES

P = { *Palatinus* 23 (*Anth. Pal.*, l. I-XIII).
 Parisinus Suppl. gr. 384 (*Anth. Pal.*, l. XIV-XV).
 (fin du x^e siècle).

P^a, P^b = Première et seconde version de P (pour les épi-
 grammes qui y figurent deux fois).

P^t = Première main de P (scribes A, B, J).

c (correcteur) } = Secondes mains de P.
 l (lemmatiste) }

PLAN. = *Marcianus* 481 (manuscrit autographe de Planude,
 terminé en septembre 1301).

PLAN.^a, PLAN.^b = Première et seconde version de Planude.

E = *Sylloge Euphemiana* :

E^p = *Parisinus* 1773 (du xv^e siècle) ;

E^r = *Florentinus* 57, 29 (du xv^e siècle) ;

E^a = *Parisinus* 2720 (du xv^e siècle).

Σ = Autre *Sylloge* contenue dans deux de ces trois manu-
 scrits :

Σ^p = *Parisinus* 1773 ;

Σ^r = *Florentinus* 57, 29.

S = *Sylloge Crameriana* ou *Parisina* (*Parisini* Suppl. gr. 352,
 du xiii^e siècle, et 1630, du xiv^e).

Σ^π — Petit recueil placé en tête du manuscrit P (fol. A^v-D^r).

APP. B.-V. = *Anthologiae Planudeae Appendix Barberino-*
 Vaticana :

APP. ^u = *Barberinus* Gr. I, 123 (du xvi^e siècle) ;

APP. ^v = *Vaticanus* Gr. 240 (du xvi^e siècle).

m (manu scripti codices) = Leçon commune aux divers manuscrits.

SVID. = Suidas, *Lexicon* :

SVID. ^a = *Parisinus* 2625 ;

SVID. ^b = *Parisinus* 2622 ;

SVID. ^d = *Oxonienis* 289 ;

SVID. ^v = *Vossianus* [Suidae codex] ;

SVID. ^s = *Bruxellensis* [*id.*].

ZON. = Zonaras, *Lexicon*.

ABRÉVIATIONS COURANTES

add. = addidit ;	edd. [uett.] = editiones
apogr. = apographon ;	[ueteres] ;
cf. = confer ;	man. rec. = manus recens ;
cod., codd. = codex, codices ;	om. = omisit ;
coll. = collato ;	rel. = reliqui ;
corr. = correxit ;	sc., scil. = scilicet ;
del. = deleuit ;	s. u. = sub uoce ; etc.

Dans la traduction, un astérisque (*) renvoie à une note qui, n'ayant pu trouver place au bas de la page, a été reportée à la fin du volume.



LIVRE I
ÉPIGRAMMES CHRÉTIENNES

NOTICE

Le premier livre de l'*Anthologie Palatine* est formé de 123 épigrammes « pieuses et divines » (εὐσεβῆ τε καὶ θεῖα) dues à des poètes chrétiens et traitant des sujets religieux. Elles ne figurent pas dans le recueil de Planude. Suidas en cite un distique (I, 4, 2-3), plus un ou deux vers, provenant d'une épigramme d'Agathias¹ ; en outre, quelques-unes de ces pièces se retrouvent dans d'autres manuscrits contenant les œuvres de leurs auteurs ou sont citées dans divers ouvrages d'érudition². Si peu nombreux que soient ces témoignages, ils n'en sont pas moins précieux pour l'établissement du texte.

Les épigrammes chrétiennes occupent le quatrième « quaternion » du manuscrit P, c'est-à-dire les pages 49 à 63, — et non 64, parce que, par suite d'une inadvertance, deux pages consécutives ont été numérotées 54. Douze de ces seize pages (pp. 51-61 = ép. 10, 30 — 116) ont été écrites, comme presque toute la première partie de l'*Anthologie*, par le copiste A ; mais la première et la dernière feuille (pp. 49-50 et 62-63 = ép. 1-10, 30 et 117-123) sont de la main du scribe J, que Preisendanz — nous l'avons vu³ — identifie avec le *lemmatiste* L. Une légère erreur s'est produite dans le raccordement : le même vers (I, 10, 30) a été écrit deux fois, à la fin de la p. 50 par J et au début de la p. 51 par A ; et peut-être est-ce encore pour une raison analogue que l'épigramme

1. Ép. 34, 1-2, s. u. σκοπῶν ; le v. 2 seul est cité s. u. ᾠδὴ et (incomplètement) s. u. μέγας. Cf. également ép. 99, v. 5, dont il note une expression singulière, mais en empruntant sa citation au « Logothète » (Syméon) et non au texte de l'*Anthologie*.

2. Ep. 88, 92, 99, 101, 102, 119, 120-121 ; cf. les notes critiques de ces épigrammes.

3. Cf. *Introduction*, p. xli.

30, donnée par A p. 54, est répétée par J au commencement de la p. 62 : ce second rédacteur ne se sera pas aperçu qu'elle figurait déjà dans le même livre¹.

Comment expliquer cette collaboration de deux mains différentes, dont la plus récente n'a écrit que la première et la dernière feuille du quaternion ? Il n'est guère vraisemblable que J ait voulu enrichir et compléter un recueil antérieurement composé par A, mais resté inachevé. Il serait singulier que, même en ce cas, le premier scribe eût laissé deux pages en blanc avant de commencer le livre suivant ; jamais il n'a procédé ainsi au cours de son travail². Mais c'est surtout en ce qui concerne le début du livre que cette hypothèse paraît inadmissible, puisque le changement de main se produit au milieu d'une épigramme. Il est bien plus probable que l'une des deux moitiés du feuillet qui commençait et terminait le cahier a été détériorée par un accident quelconque³ — le manuscrit s'étant trouvé exposé à l'eau, au feu ou à la dent d'un rongeur — et que J a remplacé tout le feuillet, en restaurant les parties endommagées et en recopiant le reste.

Malgré cette dualité de mains, il n'y a donc aucune raison de supposer que le livre I n'a pas constitué dès l'origine un recueil unique ; et il serait vain de chercher à y discerner des sections distinctes, qui auraient été soudées après coup les unes aux autres⁴. Tout au plus peut-on observer que les épigrammes y ont été classées et réparties d'après le sujet qu'elles traitaient. Un premier groupe de dix-huit pièces contient des descriptions ou des dédicaces de monuments situés à Constantinople ou dans les environs ; puis viennent

1. L'épigramme I, 122 figure également une seconde fois dans l'*Anthologie*, après XV, 27 ; mais c'est le même scribe J qui l'a écrite les deux fois.

2. Le livre III commence au milieu de la p. 76, le livre IV au milieu de la p. 81, etc.

3. Cette hypothèse est surtout vraisemblable si le cahier formait primitivement un recueil indépendant, comme le suppose Preisendanz (*Anth. Pal.*, p. xxii). Si au contraire il était dès l'origine rattaché aux suivants, sa première feuille constituait tout de même le début du recueil de A (puisque les pp. 1-48 sont de la main de J) et était, pour cette raison, plus particulièrement exposée à des altérations accidentelles.

4. Exception faite pour les épigr. 37-89 (cf. *infra*).

(ép. 19-31) des invocations adressées au Christ ou, exceptionnellement, à la Vierge pour obtenir leur protection; ensuite (ép. 32-94) une nouvelle série d'épigrammes descriptives, concernant des portraits ou des tableaux religieux. Dans cette partie, une mention particulière est due aux épigr. 37-89, presque toutes distichiques¹, qui paraissent être les légendes explicatives d'images représentant des scènes ou des personnages de l'Écriture; peut-être ont-elles, primitivement, constitué une collection spéciale²; et j'aurais volontiers supposé qu'il s'agissait de tableaux ornant tous le même monument ou de figures illustrant un manuscrit des deux Testaments, si un des *lemmata* ne contenait une indication géographique, évidemment destinée à établir une distinction entre l'œuvre d'art qui y est décrite et celle dont il était question dans la pièce précédente³.

Les épigrammes qui terminent le livre (ép. 95-123) sont, au contraire, de genres tout à fait différents: on y trouve encore quelques descriptions (97-99, 106-115), une ou deux dédicaces d'offrandes (95, 116), des méditations ou des prières (102, 118), des hymnes célébrant un événement mémorable (120-121), etc.; mais il n'y a précisément que cette diversité qui caractérise cette dernière section. A cette exception près, si la composition du livre n'est pas absolument rigoureuse, on peut du moins y reconnaître un essai de classement rationnel: il est manifeste que l'auteur du recueil a cherché à grouper ensemble les vers qui présentaient entre eux une certaine similitude d'objet ou d'esprit.

Les épigrammes chrétiennes paraissent émaner de sources assez diverses. La majeure partie d'entre elles proviennent certainement d'inscriptions que l'on avait gravées sur des monuments pour en rappeler l'origine ou peintes sur des tableaux pour en expliquer le sujet. Nous en avons des témoignages formels⁴, dont un concerne la description de

1. Sauf 51 (1 v.) et 88 (3 v.); les autres pièces se composent chacune soit d'un distique élégiaque soit de deux hexamètres.

2. Dans laquelle se seraient produites des insertions; cf. les notes des épigr. 40, 83, 89.

3. I, 49: εἰς τὸν Λάζαρον; — I, 50: εἰς τὸν αὐτὸν ἐν Ἐφέσῳ.

4. I, 7: εἰς τὸν αὐτὸν [sc. ναόν], ἐν ᾧ τὸ λογάριον εὐρέθη. L'expression est singulière, mais il me paraît évident que τὸ λογάριον désigne l'épigramme dont le texte suit.

Saint-Polyeucte, c'est-à-dire précisément — chose curieuse — une pièce trop longue pour pouvoir être d'origine uniquement épigraphique : une scholie nous apprend en effet que quatre fragments de ce poème étaient tracés sur quatre πίνακες qui décoraient ce sanctuaire¹. Les courtes méditations que l'on rencontre parfois mêlées aux descriptions de monuments peuvent avoir aussi la même provenance : des vers de ce genre étaient souvent gravés dans les églises, pour convier les fidèles aux réflexions que pouvait inspirer la vue d'un tableau ou le souvenir des faits qu'il évoquait : « *En voyant l'image des quatre vertus vivifiantes, dit un poète à propos de l'église Saint-Basile à Césarée, incitez votre âme à un effort volontaire* ². » C'est ainsi que des hymnes au Christ ou à la Vierge, qui figurent parmi nos épigrammes³, peuvent avoir été gravés ou peints sur des icônes et transcrits dans les mêmes conditions.

La plupart des épigrammes chrétiennes ont dû être ainsi recueillies, à l'exclusion de quelques pièces qui ont manifestement une origine littéraire⁴, peut-être toutes en même temps et par le même compilateur. Mais il ne semble pas qu'en transcrivant ses inscriptions il ait tenu le moindre compte de leur plus ou moins grande antiquité. Pour celles dont il nous est possible de déterminer la date, nous constatons, entre les plus anciennes et les plus récentes, un écart de plusieurs centaines d'années. Beaucoup de monuments décrits ici ont été soit bâtis soit restaurés au v^e ou au vi^e siècle⁵ ; et les pièces qui leur sont consacrées doivent être contemporaines de leur construction ou de leur réfection, surtout si elles étaient destinées à y être gravées. D'autres, au contraire, ne peuvent, vu les événements auxquels elles font allusion, être antérieures au ix^e⁶.

1. *Schol. ad I*, 10, 69. On a de même supposé que les épigr. 120 et 121 avaient été écrites pour être gravées sur les deux portes de Sainte-Marie des Blachernes (cf. Migne, *Patrol. Graec.*, t. XCII, col. 1736).

2. Ép. 93, 1-2. Cf. ép. 34, 54, 122, etc.

3. Ép. 19 sq., 31, 102, 123, etc.

4. Ép. 10 (cf. *supra*), 119, etc.

5. Cf. ép. 2-17, 91, 96-100, 105, etc.

6. Ép. 106-107, où est célébrée l'œuvre de Michel III (842-867), et probablement ép. 1 (sur le rétablissement des icônes de Sainte-

Ces questions de chronologie sont, ici, assez ardues à résoudre, parce que le principal élément d'information nous fait presque toujours défaut : sur 123 épigrammes, onze seulement, en effet, portent le nom de l'auteur. Cette indication est tantôt donnée par le copiste qui a transmis le texte, tantôt — du moins dans la partie du livre écrite par A — due à une addition du *lemmatiste*. Deux épigrammes (19-20) sont ainsi attribuées à Claudien et une (33) à Neilos, poètes qui vécurent au ^v^e siècle ; trois (34-36) à Agathias et une (101) à Ménandre le Protecteur, tous deux du siècle suivant ; deux (90 et 123) à Sophronios, du ^{vii}^e ; une (109) à Ignatios, du ^{ix}^e ; une enfin (122) serait plus récente encore, si son auteur, Michel l'Archiviste, doit être identifié avec l'érudit dont le correcteur C a utilisé le manuscrit, copié sur celui de Céphalas¹.

Il y faut ajouter quelques autres pièces, en très petit nombre, dont les auteurs nous sont également connus, parce que, par ailleurs, elles figurent parmi leurs œuvres ; deux d'entre elles (51 et 92) sont de Grégoire de Nazianze, soit du ^{iv}^e siècle ; deux autres (120-121) sont de Georges de Pisidie, c'est-à-dire du ^{vii}^e². Mais la très grande majorité des épigrammes chrétiennes sont anonymes, ce qui tient, de toute évidence, à la manière dont elles ont été recueillies : les inscriptions qu'elles reproduisent n'étaient généralement pas signées.

En revanche, les *lemmata* sont particulièrement abondants dans le premier livre : une seule pièce (63) en est privée,

Sophie). — Il faut aussi rapporter à une époque très basse des pièces comme l'épigr. 94, dont la langue et surtout la versification offrent des signes manifestes de décadence (l'auteur n'a su composer correctement que les deux premiers de ses six hexamètres).

1. Cette pièce n'aurait donc été composée que fort peu de temps avant la confection du recueil, puisqu'une scholie de J (ou L) le date de la fin du ^x^e siècle : « Μένουσιν ἄριστε (sic) πάντα μέχρι τῆς σήμερον ἔτεσι πενταχοσίοις. » (*Schol. ad I*, 10, 29 : Julienne, à qui étaient dus les embellissements de Saint-Polyeucte dont il est ici question, vivait à la fin du ^v^e siècle).

2. Voir les notes critiques de ces épigrammes. — Les pièces 23 et 28 ont été attribuées, par une conjecture très probable, à un certain Marinos, auteur ou copiste d'un livre auquel elles devaient servir d'épigraphes ; mais nous ignorons complètement à quelle époque a vécu ce versificateur inconnu.

sans doute par un simple oubli du copiste. Ces suscriptions sont presque toujours de la même main que le texte : trois d'entre elles seulement, omises par A, ont été ajoutées plus tard par le *lemmatiste*¹. Parfois encore, ce reviseur a trouvé insuffisantes les indications fournies par son devancier et a jugé nécessaire de les compléter². Dans quelques cas, enfin, un *lemma* donné par A a été répété par son continuateur, soit tel quel soit sous une forme plus ou moins modifiée ; c'est ce qui est arrivé, notamment, pour quelques-unes des épigrammes dont il avait introduit la suscription dans le texte, au lieu de la placer dans la marge extérieure, comme il faisait à l'ordinaire³.

Cette disposition, ailleurs assez rare, se rencontre ici quinze fois, c'est-à-dire à peu près une fois sur huit⁴. Si l'on compare ces quinze épigrammes aux autres, on ne remarque pas que le *lemma* y soit plus spécialement indispensable à l'intelligence de la pièce, ni qu'il fasse corps plus étroitement avec elle, raisons qui généralement expliquent cette dérogation à l'usage habituel⁵ ; mais la fréquence de cette particularité dans le premier livre est un indice certain de l'importance exceptionnelle qu'y prenaient, aux yeux du rédacteur, les *lemmata* et les renseignements qu'ils contenaient.

Le plus souvent, en effet, il est manifeste que les brèves indications données ainsi sur l'objet d'une épigramme ne sont tirées que du texte lui-même ; elles ne font que le résumer et n'ajoutent aucune notion utile à celles que nous fournit la simple lecture des vers. Il en est quelquefois encore ainsi dans le premier livre : le *lemmatiste* ne nous apprend rien, quand il

1. Ép. 30, 38, 108 ; dans ce dernier cas, le *lemmatiste* n'a peut-être fait que répéter une indication de A qu'il n'avait pas comprise, vu sa forme abrégée, et qu'il avait complétée d'une façon erronée (voir N. C.).

2. Cf. ép. 35, 82, 100, 102, 103, 107, 110.

3. Cf. ép. 36, 52, 77, 105, 109. Pour l'épigr. 37, le *lemmatiste* a ajouté une suscription dans la marge extérieure, sans doute parce que celle de A, placée par exception dans la marge intérieure, lui avait échappé.

4. Ép. 18, 36, 52, 60, 68, 77, 91, 94, 96, 99, 101, 104, 105, 109, 112.

5. Cf. III, 1 et 3-19 ; V, 292 ; etc.

note que l'épigr. 10 concerne l'église Saint-Polyeucte, que les épigr. 19-30 sont des invocations au Seigneur, que l'épigr. 118 contient une prière. Mais habituellement il sort, ici, de cette banalité en mentionnant quelques détails précis, que la pièce elle-même ne nous ferait pas connaître. C'est parfois ainsi que nous savons quel est le monument décrit ou célébré par le poète¹. Ailleurs, c'est soit la localité où se trouvait une œuvre d'art soit l'église où on la conservait dont le nom nous est donné par le *lemmatiste*². Quelquefois, enfin, le *lemma* précise le sujet d'une peinture ou d'un relief, que l'auteur de l'épigramme n'avait pas exposé très clairement, sans doute parce qu'elle n'était à ses yeux qu'une légende faite pour être inscrite sur le tableau et n'était pas destinée à des lecteurs qui ne l'auraient pas vu³.

Comment l'auteur des *lemmata* pouvait-il posséder ces renseignements, concernant la provenance ou l'objet des épigrammes, qui nous feraient si souvent défaut si nous en étions réduits au seul texte ? L'unique explication plausible, c'est que ces courtes notices ont été rédigées par le voyageur lettré qui avait entrepris de recueillir des inscriptions gravées sur les murs des églises ou peintes sur des tableaux religieux pour en constituer une anthologie, comme avait fait ce Grégoire de Campsa, qui, au dire d'un scholiaste, aurait ainsi transcrit plusieurs des épitaphes qui figurent au livre VII⁴. Mais est-ce encore cet amateur qui a ensuite constitué notre collection d'épigrammes chrétiennes ? En d'autres termes, le touriste épigraphiste qui aurait rédigé les *lemmata* n'est-il autre que le scribe A, ou bien ce dernier a-t-il tout emprunté en

1. Cf. ép. 1 (sur Sainte-Sophie), 2-3 et 120-121 (sur Sainte-Marie des Blachernes), 5 (sur Saint-Thomas d'Amantios), 6 (sur Saint-Théodore de Sphorakios), 11 (sur les Saints-Anargyres de Basiliscos), 12 sq. (sur Sainte-Euphémie d'Olybrius), etc.

2. Cf. ép. 34-36, 50, 91, 92, 95, 97-99, 103, 109-114, etc. Sur les épigr. 9, 18 et 97, cf. p. 10, n. 1.

3. Cf., notamment, ép. 58-59, 62, 67-69, 72, 75, 77, etc. (tableaux tirés de l'Écriture).

4. *Schol. ad VII*, 327 (μετεγράφη παρὰ Γρηγορίου τοῦ μακαρίτου διδασκάλου ἐξ αὐτοῦ τοῦ λάρνακος) et 334 (ἐγγραφή δὲ καὶ τοῦτο ὁμοίως παρὰ τοῦ Γρηγορίου τοῦ Καμψικοῦ...). Le procédé était d'ailleurs courant, comme l'indiquent les *lemmata* de diverses autres épigrammes funéraires : VII, 340 (ἐυρέθη ἐν Θερσαλονικῇ); VII, 667, etc.

même temps, poésies et suscriptions, à un recueil antérieur ? Certains indices me feraient plutôt pencher pour cette seconde hypothèse. Plusieurs noms de localités, impossibles à identifier, sont évidemment estropiés ¹ ; quelques indications sont inexactes ou même complètement erronées ². Des inadverstances de cet ordre ne peuvent guère être imputées qu'à un copiste : un érudit recueillant sur place ses informations n'eût pas commis de telles bévues ou de telles confusions.

On comprend, dès lors, quel genre d'intérêt peut présenter pour nous ce livre d'épigrammes chrétiennes. Il ne tient guère, il faut le reconnaître, à leurs qualités proprement littéraires : la forme en est embarrassée, parfois bizarre, souvent obscure et n'y doit, par moments, une apparence de pureté classique qu'à une servile imitation des anciens ; quant à la versification, elle est des plus négligées et admet des licences d'une hardiesse qui trahit la décadence ³. Mais le rapprochement de certaines descriptions avec des tableaux ou des bas-reliefs représentant les mêmes scènes fournit quelquefois de précieux « recoupements » à l'archéologie byzantine et en particulier à l'iconographie religieuse ⁴. De plus, les renseignements que nous tirons de cet ouvrage peuvent nous permettre de déterminer la situation exacte de tel ou tel monument et d'enrichir nos répertoires d'œuvres d'art en nous faisant connaître de nombreuses peintures ou sculptures disparues au cours des bouleversements dont les rives du Bosphore et de la mer Égée n'ont cessé d'être le théâtre pendant tout le Moyen Age.

Notons toutefois que ces descriptions, même les plus détaillées, manquent de précision et parfois de clarté : il est visible que les poètes sont plus soucieux d'y accumuler des

1. Βόθρεπτον (I, 9), Βαήν (I, 18) et peut-être Μελέτη (I, 97). Sur le génitif Μαζαρινοῦ (I, 106), cf. *Byzantion*, t. II, p. 318.

2. Cf. ép. 48, 55, 111, 116. Quant au lemma de l'épigr. 119 (dont la lecture n'est pas certaine), il paraît résulter d'une contamination.

3. Sur l'épigr. I, 94, cf. p. 6, n. 6. Mais déjà dans des pièces du v^e ou du vi^e siècle, on trouve souvent, par exemple, une brève en hiatus (I, 97, 1 : Ἰουστίνιο ἀνακτος ; — I, 100, 1 : χθόνα οἶδε ; — etc.). Cf. encore I, 104, 2, etc.

4. Voir, par exemple, la note de l'épigr. 48, et cf. *Byzantion*, art. cit., p. 318 sq.

métaphores ampoulées ou quintessenciées que de leur donner une valeur documentaire : les vers sur Saint-Polyeucte ou sur le Chrysotriclinos n'ajoutent pas grand'chose à ce que nous savions par ailleurs de ces monuments, et certains passages en seraient même assez obscurs, si nous n'avions pour les éclaircir quelques pages de Grégoire de Tours ou du *Livre des Cérémonies*¹.

Il en est de même pour les pièces qui contiennent des allusions à des événements contemporains : elles ne nous font connaître que fort peu de faits nouveaux, et elles ne seraient même pas toujours pleinement intelligibles, s'il ne nous était possible de les confronter avec d'autres récits plus circonstanciés² ; mais on ne saurait demander à une épigramme d'être une narration historique, pas plus qu'un article de critique artistique.

Il serait également superflu d'y chercher l'expression d'une pensée bien profonde ou même une peinture de mœurs très originale. A ce dernier point de vue, cependant, nous y trouvons quelquefois un curieux témoignage de la persistance, dans les habitudes et même dans les croyances chrétiennes, de certaines traditions païennes. Les vers qui consacrent au Sauveur des cristaux et des sardoines³, ceux qui accompagnent d'autres offrandes analogues ou qui adressent à un saint des actions de grâces⁴ pourraient tout aussi bien figurer parmi les épigrammes votives du livre VI. Dans la forme même, on y discerne souvent une imitation des anciennes poésies dédicatoires : quand les fidèles ont une faveur à solliciter de la bienveillance du Christ, ils se servent d'expressions dentiques à celle des païens invoquant les dieux de l'Olympe ; tout au plus quelques termes sont-ils susceptibles de recevoir, dans le langage chrétien, une acception nouvelle⁵. Ces sur-

1. I, 10 (cf. la note du v. 57) ; I, 106-107 (cf. *Byzantion*, art. cit., p. 320 sq.).

2. Comparer, en particulier, les épigr. I, 120-121, sur le siège de Constantinople par les Avars, avec les récits de cet événement faits par divers historiens ; cf. *Byzantion*, art. cit., p. 323 sq..

3. I, 116.

4. I, 90 ; I, 95.

5. Par exemple *χαρίς*, dans les épigr. I, 22-29 (*χαρίν ὑπάζει, δός, ἔμπασον* ou *προτάλλε*) et *μάκαρ* dans l'épigr. 95. — Le nom de *Hadès*

vivances n'ont rien de surprenant à une époque où l'on voyait couramment « les pères de la poésie nouvelle décrire des offrandes consacrées aux dieux d'autrefois »¹, c'est-à-dire où des poètes chrétiens se faisaient un jeu de pasticher les dédicaces païennes. Mais elles nous permettent de constater l'action profonde que l'hellénisme continuait à exercer sur la société et en particulier sur la littérature byzantine : loin de renier ses origines et de rompre brusquement avec le passé, le monde nouveau ne se dégageait que par une lente évolution des ruines où il avait poussé des racines aussi tenaces.

désigne tantôt l'Enfer chrétien tantôt le Dieu païen qui régnait sous terre et qu'on identifie ici avec Satan (cf. I, 56 ; I, 111).

1. Agathias, dans l'*Anth. Pal.*, IV, 4, 67 sq. Le livre VI contient un certain nombre de ces dédicaces aux dieux du paganisme composées par des poètes chrétiens, à commencer par Agathias lui-même (VI, 54 sq. et 63-86, etc.).

LIVRE I

EPIGRAMMES CHRÉTIENNES

1

*Sur le dais de l'autel de Sainte-Sophie*¹.

Les images que des égarés² avaient renversées ici, de pieux souverains les ont relevées.

2

*Gravé sur les absides des Blachernes*³.

Le divin Justin, l'époux de Sophie*, à qui le Christ a accordé le rétablissement universel de l'ordre et la gloire dans les combats, voyant chanceler la demeure de la Mère immaculée, en a fait abattre les bâtiments qui tombaient en ruines et les a fait reconstruire solidement.

3

Sur ce même monument ; gravé au même endroit.

Justin l'Ancien* a élevé à la Mère de Dieu ce temple magnifique, resplendissant de beauté ; et Justin le Jeune,

1. Le κιβώριον (*ciborium*) était une sorte de baldaquin dressé sur des colonnes et couvrant l'autel.

2. On admet généralement qu'il s'agit des iconoclastes (cf. I, 106, 10, etc.) ; cette pièce serait alors d'une époque sensiblement plus récente que les suivantes. Les « images renversées » furent rétablies — sous la forme de mosaïques — par Basile I^{er} le Macédonien (867-876).

3. Faubourg de Constantinople, situé au fond de la Corne-d'Or.

LIBER I

ΤΑ ΤΩΝ ΧΡΙΣΤΙΑΝΩΝ
ΕΠΙΓΡΑΜΜΑΤΑ

1

Εἰς τὸ κιβόριον τῆς ἁγίας Σοφίας.

Ἄς οἱ πλάνοι καθεῖλον ἐνθάδ' εἰκόνας
ἄνακτες ἐστήλωσαν εὐσεβεῖς πάλιν.

Tit. : τὰ τῶν χριστιανῶν προτετάχθω εὐσεβῇ τε καὶ θεῖα ἐπιγράμματα
κἂν οἱ Ἕλληνες ἀπαρέσκωνται.

Lemma P.

2

Ἐν ταῖς ἀψῖσι τῶν Βλαχερνῶν.

Θεῖος Ἰουστίνος, Σοφίης πόσις, ᾧ πόρε Χριστὸς
πάντα διορθοῦσθαι καὶ κλέος ἐν πολέμοις,
μητρὸς ἀπειρογάμοιο δόμον σκάζοντα νοήσας,
σαθρὸν ἀποσκεδάσας τευξέ μιν ἀσφαλέως.

Lemma P.

3

Εἰς τὸ αὐτὸ ἐν ταῖς αὐταῖς.

Ὁ πρὶν Ἰουστίνος περικαλλέα δείματο νηὸν
τοῦτον μητρὶ Θεοῦ, κάλλει λαμπρόμενον·

Lemma P.

1 δείματο ex δῆματο et νηὸν ex νηὼν corr. P.

qui règne après lui, a donné à ce monument un éclat plus grand encore que par le passé.

4

Sur l'église du Précurseur¹, près du monastère de Stoudios².

C'est Stoudios qui a élevé cette belle demeure à Jean, le grand serviteur du Christ; mais bientôt il a trouvé la récompense de ses travaux, en recevant les faisceaux consulaires.

5

*Sur l'église du saint apôtre Thomas
dans le quartier d'Amantios*.*

Tu as élevé à Dieu cette demeure, Amantios, au milieu de la mer*, en luttant contre ses flots toujours agités. Ni le Notos ni Borée n'ébranleront ton palais auguste que protège ce temple divin. Puisses-tu vivre de longs jours; car tu as
5 su à la Nouvelle Rome³, en te lançant dans la mer, donner un éclat plus grand.

6

Sur l'église de saint Théodore dans le quartier de Sphorakios.*

C'est Sphorakios qui, échappé aux flammes, a élevé ce temple à un Martyr.

7

Sur la même église, où fut trouvée cette épigramme⁴.

Sphorakios, de ton vivant, Anatolios ton neveu était heureux de s'acquitter envers toi des soins que nous devons dans leur vieillesse à ceux qui nous sont chers; et après ta mort, il te témoigne encore son insigne reconnaissance: il a trouvé une nouvelle manière de t'exprimer sa gratitude, en plaçant ta statue dans ce temple que tu avais toi-même élevé.

1. Jean-Baptiste; cette église se trouvait dans le quartier S.-O. de Constantinople (auj. Yédi-Koulé), non loin de la Porte-Dorée.

2. Patricien, qui fonda à Constantinople le monastère des Stoudites (453); nous ignorons en quelle année il fut consul.

3. Constantinople.

4. Sans doute gravée sur le tombeau de Sphorakios ou sur le socle de sa statue.

δπλότερος δὲ μετ' αὐτὸν Ἰουστίνος βασιλεύων
κρείσσονα τῆς προτέρης ὥπασεν ἀγλαίην.

4

Εἰς τὸν ναὸν τοῦ Προδρόμου ἐν τῷ Στουδίου.

Τοῦτον Ἰωάννη, Χριστοῦ μεγάλῳ θεράποντι,
Στούδιος ἀγλαὸν οἶκον ἐδείματο· καρπαλίμως δὲ
τῶν κάμεν εὗρετο μισθὸν, ἑλὼν ὑπατηίδα βάβδον.

Lemma P.

2-3 habet SVID. s. u. Στούδιος.

5

Εἰς τὸν ναὸν τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Θωμᾶ ἐν τοῖς Ἀμαντίου.

Τόνδε Θεῷ κάμες οἶκον, Ἀμάντιε, μεσσόθι πόντου,
τοῖς πολυδινήτοις κύμασι μαρνάμενος.

Οὐ νότος, οὐ βορέης ἱερὸν σέο δῶμα τινάξει,
νηῷ θεσπεσίῳ τῷδε φυλασσόμενον.

Ζώοις ἤματα πολλά· σὺ γάρ νεοθηλέα Ῥώμην
πόντῳ ἐπαίξας θήκαο φαιδροτέρην.

5

Lemma P.

2 μαρνάμενος ex -μενον corr. P.

6

Εἰς τὸν ναὸν τοῦ ἁγίου Θεοδώρου ἐν τοῖς Σφωρακίου.

Σφωράκιος ποίησε φυγὼν φλόγα μάρτυρι νηόν.

Lemma P.

7

Εἰς τὸν αὐτὸν, ἐν ᾧ τὸ λογάριον εὗρέθη.

Σφωράκιε, ζῶντι φίλα θρεπτήρια τίνων
γῆθεν Ἀντόλιος, σὸς ἀνεψίος· οἰχομένῳ δὲ
αἰεὶ σοι γεραρὴν τελέει χάριν, ὥστε καὶ ἄλλην
εὔρε καὶ ἐν νηῷ σ' ἀνεθήκατο τὸν κάμες αὐτός.

Lemma P.

8

*Sur l'église des saints apôtres Pierre et Paul,
près de Saint-Serge, dans le quartier de Hormisdas*¹.

Pour honorer par ses œuvres le Christ, roi de l'Univers, Justinien a élevé ce temple très illustre à Pierre et à Paul; car en priant les serviteurs c'est au maître qu'on rend un
5 insigne hommage. Ici, pour l'âme comme pour les yeux, le profit est assuré: si par ses prières chacun doit obtenir ce dont il a besoin, il doit aussi se réjouir en contemplant l'éclat et la beauté de l'édifice.

9

*Sur l'église de l'archange*² à Bothrepton*.

Parmi tes œuvres, celle-ci est digne de toutes louanges, éminent Gennadios³; car tu as doué d'une beauté sans égale ce nouveau temple, dédié au chef de la milice des anges.

10

*Sur l'église du saint martyr Polyeucte*⁴.

L'impératrice Eudokia⁵, dans son vif désir d'honorer Dieu, avait la première élevé un temple à Polyeucte, le martyr inspiré; mais elle ne l'avait pas fait si beau ni si grand: non qu'elle fût avare ou manquât de richesses (de quoi peut
5 manquer une impératrice?); mais son cœur devinait, comme par une inspiration céleste, qu'elle laisserait une lignée qui saurait l'orner encore mieux. Après elle Julienne, le joyau

1. Au S.-O. de l'Hippodrome, en allant vers la mer; ne pas confondre cette église avec celle que Constantin avait construite au centre de la ville. Hormisdas était un prince persan, réfugié à Constantinople sous Constance II.

2. Saint Michel (cf. v. 3).

3. Patriarche de Constantinople (458-471). Il s'agit donc du donateur qui avait fait élever l'église et non de l'architecte qui l'avait bâtie. Cf. *Byzantion*, t. II, p. 317.

4. Au Nord de Sainte-Euphémie (cf. I, 12 sq.), entre cette église et celle de Saint-Christophe.

5. Femme de Théodose II, qui régna de 408 à 450.

8

Εἰς τὸν ναὸν τοῖν ἁγίων ἀποστόλων Πέτρου καὶ Παύλου,
πλησίον τοῦ ἁγίου Σεργίου, εἰς τὰ Ὁρμίσδου.

Χριστὸν παμβασιλεῖα φίλοις καμάτοισι γεραίρων,
τοῦτον Ἰουστινιανὸς ἀγακλέα δείματο νηὸν
Πέτρῳ καὶ Παύλῳ· θεράπουσι γὰρ εὐχος δπάζων
αὐτῷ δὴ τις ἄνακτι φέρει πολυκυδέα τιμὴν.
Ἐνθάδε καὶ ψυχῇ καὶ ὅμμασι κέρδος ἐτοῖμον·
εὐχαῖσιν μὲν ἕκαστος ὃ τι χρέος ἐστὶν ἐλέσθω,
τερπέσθω δὲ ὄρων κάλλος καὶ δώματος αἴγλην.

5

Lemma P.

1-2 γεραίρων ex γέρων et νηὸν ex νηών corr. P || 5 καὶ [ψυχῇ]
manus recens in codicis P margine exteriori : κάλλει P¹ [cum signo
corruptelae].

9

Εἰς τὸν ναὸν τοῦ Ἀρχαγγέλου ἐν † Βοθρέπτῳ.

Καὶ τόδε σὼν καμάτων παναοίδιμον ἔργον ἐτύχθη,
Γεννάδιε κλυτόμητι· σὺ γὰρ περικαλλέα νηὸν
ἀγγελικῆς στρατιῆς σημάντορος αὐτίς ἔδειξας.

Lemma P.

1 παναοίδιμον ex -δημον corr. P || 2 Γεννάδιε nos : Τερράδιε [non
Γερράδιε] P.

10

Εἰς τὸν ναὸν τοῦ ἁγίου μάρτυρος Πολυεύκτου.

Εὐδοκίη μὲν ἄνασσα, θεὸν σπεύδουσα γεγαίρειν,
πρῶτη νηὸν ἔτευξε θεοφραδέος Πολυεύκτου·
ἀλλ' οὐ τοῖον ἔτευξε καὶ οὐ τόσον· οὐ τινι φειδοῖ,
οὐ κτεάτων χατέουσα — τίνος βασιλεία χατίζει ; —
ἀλλ' ὥς θυμὸν ἔχουσα θεοπρόπον, ὅττι γενέθλην
καλλεῖψει δεδαυῖαν ἀμείνονα κόσμον δπάζειν.
Ἐνθεν Ἰουλιανή, ζαθέων ἀμάρυγμα τοκήων,

5

Lemma P.

de ses augustes parents¹, la quatrième qui ait reçu d'eux leur sang royal, n'a pas déçu les espérances de cette princesse, 10 mère de si nobles enfants; ce temple, c'est elle qui de petit l'a rendu grand et tel qu'on le voit aujourd'hui, ajoutant à la gloire de ses tout-puissants aïeux; car dans tout ce qu'elle a fait elle a surpassé ses parents, conservant sans défaillance la foi de son âme chrétienne. Qui ne sait que Julienne, par 15 ses œuvres admirables, a, dans le zèle de sa piété, fait briller d'un nouvel éclat sa propre famille? Seule, au prix de justes sueurs, elle a fait à l'immortel Polyeucte une demeure digne de lui. Elle avait appris, en effet, à offrir toujours des présents irréprochables à tous les athlètes du roi céleste². Chaque 20 contrée, chaque ville proclame hautement qu'elle a rendu ses parents plus heureux encore par ses ouvrages encore plus beaux. Où ne peut-on voir Julienne élever aux Saints quelque temple glorieux? Où ne peut-on voir, et de toi seule, les 25 traces de mains pieuses? Quel pays ne sait combien ton âme est pleine de piété? Les habitants du monde entier chantent tes travaux, dont le souvenir ne périra jamais. Car ce que crée la piété ne demeure pas caché: l'oubli n'étouffe pas les œuvres des vertus industrieuses³. Combien de demeures où 30 l'on sert Dieu construit ta main, tu ne le sais pas toi-même: toi seule, je crois, as élevé par toute la terre des temples aux innombrables Bienheureux, révérançant toujours les serviteurs du Dieu céleste⁴.

35 Suivant en toute chose les traces heureuses de ses parents, elle a mis au monde une race immortelle, en foulant toujours et jusqu'au bout la voie de la piété. En retour, serviteurs du roi des cieux, vous à qui elle offre des présents, à qui elle a bâti des temples, soyez-lui propices; protégez-la,

1. Juliana Anicia, fille d'Anicius Olybrius et de Placidia; or Placidia était la fille de Valentinien III et de Licinia Eudoxia, fille elle-même de Théodose II et d'Eudokia. Julienne est donc bien la quatrième à partir d'Eudokia, en les comptant l'une et l'autre.

2. Les Martyrs; Julienne leur avait en effet consacré de nombreuses églises (cf. v. 31-32, 38).

3. C'est à ce propos que le *lemmatiste* fait remarquer qu'en effet ces ouvrages subsistent encore au bout de cinq cents ans. Cf. p. 7, n. 1.

4. Suivant une scholie de ce vers, la liste de ces monuments était gravée à l'intérieur de l'église Saint-Polyeucte (ταῦτα μὲν ἐν τῇ ναφ̄ ἔνδοθεν κύκλῳ περιγράφονται).

τέτρατον ἐκ κείνων βασιλήιον αἶμα λαχούσα,
 ἐλπίδας οὐκ ἔψευσεν ἀριστῶδινος ἀνάσσης,
 ἀλλὰ μιν ἐκ βαιοῖο μέγαν καὶ τοῖον ἐγείρει, 10
 κῦδος ἀεξήσασα πολυσκῆπτρων γενετῆρων·
 πάντα γὰρ ὅσσα τέλεσσεν ὑπέρτερα τεύξε τοκῆων,
 ὀρθὴν πίστιν ἔχουσα φιλοχρίστοιο μενοινῆς.
 Τίς γὰρ Ἰουλιανὴν οὐκ ἔκλυεν, ὅτι καὶ αὐτοὺς
 εὐκαμάτοις ἔργοισιν ἑοὺς φαίδρυνε τοκῆας, 15
 εὐσεβίης ἀλέγουσα ; Μόνῃ δ' ἰδρῶτι δικαίῳ
 ἄξιον οἶκον ἔτευξεν ἀειζῶφ Πολυεύκτωρ.
 Καὶ γὰρ αἰεὶ δεδάηκεν ἀμεμφέα δῶρα κομίζειν
 παῖσιν ἀεθλητῆρσιν ἐπουρανίου βασιλῆος.
 Πᾶσα χθὼν βοάει, πᾶσα πτόλις, ὅτι τοκῆας 20
 φαιδροτέρους ποίησεν ἀρειοτέροισιν ἐπ' ἔργοις.
 Ποῦ γὰρ Ἰουλιανὴν ἁγίοις οὐκ ἔστιν ἰδέσθαι
 νηὸν ἀναστήσασαν ἀγακλέα ; Ποῦ σέο μούνης
 εὐσεβέων οὐκ ἔστιν ἰδεῖν σημήϊα χειρῶν ;
 Ποῖος δ' ἔπιλετο χῶρος, ὃς οὐ μάθε σείο μενοινῆν 25
 εὐσεβίης πλήθουσιν ; Ὅλης χθονὸς ἐνναετῆρες
 σοὺς καμάτους μέλπουσιν ἀειμνήστους γεγαῶτας.
 Ἔργα γὰρ εὐσεβίης οὐ κρύπτεται· οὐ γὰρ ἀέθλους
 λήθη ἀποσβέννυσιν ἀριστοπόνων ἀρετῶν.
 Ὅσσα δὲ σὴ παλάμη θεοπειθέα δώματα τεύχει 30
 οὐδ' αὐτὴ δεδάηκας· ἀμετρήτοις γὰρ, δῖω,
 μούνη σὺ ξύμπασαν ἀνὰ χθόνα δείμας νηοὺς,
 οὐρανίου θεράποντας αἰεὶ τρομέουσα θεοῖο.
 Ἰχνεσι δ' εὐκαμάτοισιν ἐφεσπομένη γενετῆρων
 παῖσιν αἰεὶ ζώουσαν ἦν τεκτῆνατο φύτλην, 35
 εὐσεβίης ξύμπασαν αἰεὶ πατέουσα πορείην.
 Τοῦνεκά μιν θεράποντες ἐπουρανίου βασιλῆος,
 ὅσσοις δῶρα δίδωσιν, ὅσοις δωμήσατο νηοὺς,

19 ἐπουρανίου : ἐπ' οὐρ. P || 22 ποῦ Jacobs : οὐ P || ἁγίοις οὐκ
 ἔστιν ex οὐ κέστιν ἁγίοις corr. P || 32 νηοὺς Sternbach : ναοὺς P || 34
 ἴχνεσι : -ευσί P || 35 πᾶσιν suspectum plerique habent : forsitan inter
 34 et 35 unus desit uersus || 38 ὅσοις ex ὅσσοις corr. P.

ainsi que son fils et les filles de son fils ¹. Puisse-t-elle durer,
 40 la gloire indicible de sa très vertueuse postérité, tant que le
 soleil lancera dans la carrière son char étincelant !

Quel chœur suffirait à chanter les travaux de Julienne ?
 Après Constantin, qui orna si bien la Rome qu'il avait fon-
 dée ², après la sainte et éclatante lumière de Théodose, après
 45 une si longue lignée d'ancêtres impériaux, n'a-t-elle pas
 accompli une œuvre sublime, digne de sa famille, et cela en
 si peu d'années ³ ? Seule, n'a-t-elle pas vaincu le temps et
 surpassé la sagesse de ce Salomon tant vanté, en élevant un
 temple qui pût recevoir Dieu et dont un long siècle de gra-
 50 titude ne serait pas assez pour célébrer la merveilleuse splen-
 deur ? Comme il s'élève sur ses fondations aux racines pro-
 fondes, en jaillissant du sol pour se lancer à la poursuite des
 astres de l'éther ! Comme il s'étend en s'allongeant du levant
 au couchant, tandis que de part et d'autre ses flancs étincel-
 55 lent sous l'éclat indicible des feux de Phaéthon ⁴ ! Des deux
 côtés de l'allée centrale, des colonnes dressées sur des colonnes
 inébranlables soutiennent les rayons d'une coupole au pla-
 fond doré ⁵ ; cependant qu'à droite et à gauche, d'enfonce-
 ments qui s'ouvrent en arcs de cercle ⁶ naît une lueur tou-
 60 jours mobile, celle de la lune ⁶. Les murs, vis-à-vis, s'allongent
 à l'infini, avec leur ceinture de prairies divines, composées
 des produits précieux que la nature a fait fleurir au plus
 profond de ses entrailles rocheuses et dont elle cachait l'éclat ⁷,
 réservant à la demeure de Dieu ce présent de Julienne, pour
 lui permettre de mener à bonne fin ces travaux divins qu'elle
 65 a accomplis par la pure volonté de son cœur ^{*}. Quel chanfre
 de la sagesse pourra, porté d'un pas rapide par le souffle du
 zéphyr et doué de cent yeux, atteindre de son regard, des
 deux côtés, toutes ces créations de l'art si variées, lorsqu'il

1. Julienne, mariée à Ario vindus, en eut deux fils, Flavius Anicius Olybrius Junior et Dagalaifus ; nous ne savons duquel des deux il est question ici.

2. Constantinople.

3. L'église tout entière a été achevée en trois ans (schol.).

4. Du soleil.

5. Des voûtes en cul-de-four.

6. Des croissants de lumière dont la place change constamment.

7. Sans doute une bande de mosaïque sur fond d'or, qui courait tout le long des murs.

προφρονέως ἐρύεσθε σὺν υἱεῖ τοῦ τε κούραις·
 μίμνοι δ' ἄσπετον εὖχος ἀριστοπόνιοι γενέθλης, 40
 εἰσόκεν ἥελιος πυριλαμπέα δίφρον ἐλαύνει.

Ποῖος Ἰουλιανῆς χορὸς ἄρκιός ἐστιν ἄεθλοις,
 ἥ μετὰ Κωνσταντῖνον, ἔης κοσμήτορα Ῥώμης,
 καὶ μετὰ Θεοδοσίου παγχρύσειον ἱερὸν ὄμμα,
 καὶ μετὰ τοσσατίων προγόνων βασιληίδα ῥίζαν, 45

ἄξιον ἥς γενεῆς καὶ ὑπέρτερον ἦνυσεν ἔργον
 εἰν ὀλίγοις ἐτέεσσι, χρόνον δ' ἐβιήσατο μούνη,
 καὶ σοφίην παρέλασσαν ἀειδομένου Σολομῶνος,
 νηδὺν ἀναστήσασα θεηδόχον, οὗ μέγας αἰὼν
 οὐ δύναται μέλπει χαρίτων πολυδαίδαλον αἴγλην; 50

Ὅτος μὲν προβέβηκε βαθυρρίζοισι θεμέθλοις,
 νέρθεν ἀναθρώσκων καὶ αἰθέρος ἄστρα δῶκων.

Ὅτος δ' ἀντολῆς μηκύνεται ἐς δύσιν ἔρπων,
 ἀρρήτοις Φαέθοντος ὑπαστράπτων ἀμαρυγαῖς
 τῇ καὶ τῇ πλευρῇσι· μέσης δ' ἐκάτερθε πορείης 55
 κίονες ἀρρήκτοις ἐπὶ κίοισιν ἔστηῶτες

χρυσορόφου ἀκτῖνας ἀερτάζουσι καλύπτρης·
 κόλποι δ' ἀμφοτέρωθεν ἐπ' ἀψίδεσσι χυθέντες
 φέγγος ἀειδίνητον ἐμαίωσαντο σελήνης·

τοῖχοι δ' ἀντιπέρηθεν ἀμετρήτοισι κελεύθοις 60
 θεσπεσίους λειμῶνας ἀνεζώσαντο μετάλλων,
 οὓς φύσις ἀνθήσασα μέσοις ἐνὶ βένθεσι πέτρης

ἀγλαίην ἔκλεπτε, θεοῦ δ' ἐφύλασσε μελάβροισι
 δῶρον Ἰουλιανῆς, ἵνα θέσκελα ἔργα τελέσῃ,
 ἀχράντοις κραδῆς ὑπὸ νεύμασι ταῦτα καμοῦσα. 65

Τίς δὲ φέρων θοδὸν ἵχνος ἐπὶ Ζεφυρηίδας αἶρας
 ὕμνοπόλος σοφίης, ἑκατὸν βλεφάροισι πεποιθὼς,
 τοξεύσει ἐκάτερθε πολύτροπα δῆνεα τέχνης,

47 ἐτέεσσι Boissonade : ἔτεσι P || 51 βαθυρρίζοισι c : βαθυρίζ.
 P¹ || 52 ἀναθρώσκων· καὶ P : ἀ. τε καὶ scriptum fuisse recte suspi-
 catur Stadtmüller || 54 ὑπαστράπτων in ὑπ' ἀστρ. perperam corr. c
 || 64 τελέσῃ c : τελεσθῇ P¹ || 68 δῆνεα Jacobs : λῖνεα P.

verra sur tout le pourtour deux édifices étinceler l'un sur
 70 l'autre¹ et qu'il apercevra, sur la voûte du narthex, une
 grande merveille : des tableaux sacrés, montrant comment le
 sage Constantin, fuyant les idoles, éteignit en lui les fureurs
 de l'impiété et trouva la lumière de la Trinité, en purifiant
 ses membres dans les eaux².

Telle est l'œuvre qu'après un essaim innombrable d'autres
 75 œuvres Julien ne a achevée pour l'âme de ses parents, pour sa
 propre vie, pour les générations futures et celles d'aujourd'hui.

11

Sur les Saints-Anargyres,
 dans le quartier de Basiliscos.*

C'est à tes serviteurs que moi, Sophie³, ta servante, j'offre
 ce présent. Christ, reçois ce qui t'est dû, et à Justin, mon
 souverain, accorde en récompense victoire sur victoire contre
 les maladies ou contre les barbares.

12

Sur Sainte-Euphémie, fondation d'Olybrius.*

Je suis la demeure de la Trinité, et trois générations m'ont
 faite. La première qui, échappée aux guerres et aux hordes
 barbares, m'a élevée et consacrée à Dieu comme rançon de
 ses épreuves, c'est la fille de Théodose, Eudoxia* ; après elle,
 5 sa fille Placidia m'a ornée avec son bienheureux époux⁴ ; et
 l'éclat qui pouvait encore manquer à ma beauté, la géné-
 reuse Julien ne me l'a donné en souvenir de ses parents : elle
 a porté très haut la gloire de sa mère, de son père et de
 l'illustre mère de sa mère, en embellissant encore mon
 10 ancienne parure pour créer une œuvre nouvelle.

1. Expression hyperbolique : il s'agit d'une église non pas à
 deux étages, comme la basilique d'Assise ou la Sainte-Chapelle,
 mais ornée d'une galerie supérieure, comme Sainte-Sophie et beau-
 coup d'autres églises byzantines.

2. Du baptême. Il s'agit de la conversion de Constantin (312) et
 non, comme l'ont cru quelques commentateurs, de ses victoires
 « sur les ennemis de Dieu ».

3. Cf. I, 2, 1.

4. Anicius Olybrius (455-472).

οἶκον ἰδὼν λάμποντα, περίδρομον, ἄλλον ἐπ' ἄλλω,
 ἔνθ' ἵνα καὶ γραφίδων ἱερῶν ὑπὲρ ἄντυγος αὐλῆς 70
 ἔστιν ἰδεῖν μέγα θαύμα, πολύφρονα Κωνσταντῖνον,
 πῶς προφυγῶν εἴδωλα θεημάχον ἔσβεσε λύσσαν
 καὶ Τριάδος φάος εὐρ(εν) ἐν ὕδασι γυῖα καθήρας.

Τοῖον Ἰουλιανή, μετὰ μυρίον ἔσμδν ἀέθλων,
 ἤνυσσε τοῦτον ἄεθλον ὑπὲρ ψυχῆς γενετῆρων 75
 καὶ σφετέρου βιότοιο, καὶ ἔσσομένων καὶ ἐόντων.

69 οἶκον Jacobs: οἶκον δ' P || 70 ἔνθ' ἵνα suspectum iure habuerunt Boissonade et Stadtmüller || 72 λύσσαν c: λήθην P¹ fortasse λάσθην Desrousseaux || 73 εὐρ(εν) ἐν Jacobs: εὐρ ἐν P.

11

Εἰς τοὺς ἁγίους Ἀναγύρους τοὺς εἰς τὰ Βασιλίσκου.

Τοῖς σοῖς θεράπουσιν ἢ θεράπαινα προσφέρω
 Σοφία τὸ δῶρον. Χριστέ, προσδέχου τὰ σά
 καὶ τῷ βασιλεῖ μου μισθὸν Ἰουστίνῳ δίδου
 νίκας ἐπὶ νίκαις κατὰ νόσων καὶ βαρβάρων.

Lemma P.

12

Εἰς τὴν ἁγίαν Εὐφημίαν τὴν Ὀλυβρίου.

Εἰμὶ δόμος Τριάδος, τρισσὴ δέ με τεύξε γενέθλη.
 Πρώτῃ μὲν πολέμους καὶ βάρβαρα φύλα φυγοῦσα
 τεύξατο καὶ μ' ἀνέθηκε θεῷ ζῳάγρια μόχθων
 Θεοδοσίου θυγάτηρ Εὐδοξία· ἐκ δέ με κείνης
 Πλακιδίῃ κόσμησε σὺν δλβίστῳ παρακοίτῃ· 5
 εἰ δέ που ἀγλαΐης ἐπεδεδύετο κάλλος ἑμεῖο,
 τήνδε μοι δλβιδῶρος ὑπὲρ μνήμης γενετῆρων
 δῶκεν Ἰουλιανὴ καὶ ὑπέρτατον ὥπασε κῦδος
 μητέρι καὶ γενέτῃ καὶ ἀγακλεί μῆτρὶ τεκούσης,
 κόσμον ἀεξήσασα παλαιότερον ἔς νέον ἔργον. 10

Lemma P.

7 τήνδε nos: τὴν δὲ P || 10 ἔς νέον Stadtmüller: ἔς δ' ἐμόν P ὡδ' ἐμόν legebat Dübner, qui post Joannem Boissonade cum hoc epigrammate cohaerere uersus 2-4 carminis I, 15 censebat.

13

Sur la même église ; gravé sur le mur intérieur de la galerie¹.

J'avais déjà une aimable beauté ; mais outre mon élégance d'autrefois je possède maintenant un éclat encore plus vif.

14

Autre épigramme².

Tant après sa mère et sa grand'mère Julienne a su restaurer ma vieillesse, si bien que je possède une nouvelle fleur.

15

Autre épigramme³.

Il existait donc quelque chose d'encore plus beau que la beauté : l'art avec lequel est construit cet édifice était déjà célèbre et chanté par toute la terre ; mais Julienne lui a donné une beauté plus éclatante encore que par le passé, si bien qu'il peut désormais rivaliser avec les astres.

16

Autre épigramme.

C'est la martyre elle-même, gardienne de ce temple⁴, que Julienne a eue pour inspirer et assister ses ouvriers ; sans quoi, jamais elle n'eût achevé cet ouvrage admirable, si beau et si grand, tout resplendissant d'un éclat céleste.

1. C'est-à-dire sur le mur intérieur, tout autour de la galerie du haut, — par opposition à l'épigr. 12, sans doute inscrite suivant l'usage sur un *πίναξ* placé contre le mur du rez-de-chaussée.

2. Sous-entendu : sur le même sujet. Les épigr. 13 et 14 semblent constituer une inscription faite de deux parties placées en face l'une de l'autre « à l'intérieur de la galerie » et résumant sous une autre forme l'épigr. 12. L'épigr. 14, qui fait suite à la précédente, était donc gravée comme elle en frise le long de cette galerie, en lui faisant pendant du côté opposé.

3. Les épigr. 15-17 ne constituent sans doute pas des inscriptions véritables, mais des variations littéraires sur le même thème que les pièces précédentes.

4. Sainte Euphémie, martyrisée à Chalcédoine en 303.

13

Εἰς τὸν αὐτὸν ναὸν ἔνδοθεν τοῦ περιδρόμου.

Κάλλος ἔχον καὶ πρόσθεν ἐπήρατον, ἀλλ' ἐπὶ μορφῇ
τῇ πρὶν ἀρειοτέρην νῦν λάχον ἀγλαΐην.

Lemma P.

14

Ἄλλο.

Οὕτω γήρας ἐμὸν μετὰ μητέρα καὶ μετὰ τηθὴν
ξέσεν Ἰουλιανὴ καὶ νέον ἄνθος ἔχω.

Lemma P.

Hoc epigramma cum praecedenti cohaerere censuerunt Jacobs, Boissonade et Dübner [de quo cf. notulam ad gallicam translationem].

15

Ἄλλο.

Ἦν ἄρα καὶ κάλλους ἔτι κάλλιον, εὖτ' ἐμὸν ἔργον,
καὶ πρὶν ἐὼν περίπυστον, αἰοιδίμον ἐς χθόνα πάσαν,
ἀγλαΐης προτέρης ἐς ὑπέρτερον ἤγαγε κάλλος
τόσσον Ἰουλιανὴ ὅσον ἄστρασιν ἀντιφερίζειν.

Lemma P.

4 ἄστρασιν P: ἀστράσιν [ex Byzantinorum more] Stadtmüller.

16

Ἄλλο.

Αὐτὴν ἐργοπόνουσις ἐπιπνείουσαν ἀρωγὴν
εἶχεν Ἰουλιανὴ μάρτυρα νηοπόλου·
οὐποτε γὰρ τοῖόν τε τόσσον τ' εὐδαίδαλον ἔργον
ἦνυσεν, οὐρανίης ἔμπλεον ἀγλαΐης.

Lemma P.

3 nouum lemma ἄλλο initio huius uersus perperam addidit P ||
4 ἦνυσεν P: ἦνυσ' ἂν fortasse legendum.

17

Autre épigramme.

N'admirez plus la réputation des anciens qui ont laissé par leur art un renom infini auprès de la postérité, comme la gloire de la sage Julienne, dont les œuvres surpassent les plus belles créations des hommes d'autrefois.

18

Sur un divan, sur.....

Je suis le « cycle » admirable de l'admirable Agathonice ¹

.
 et elle m'a consacré au saint martyr Trophime.

19

DE CLAUDIEN

Sur notre Sauveur.

O toi qui gardes toujours la sage fécondité ² du feu éternel, toi qui as, le premier, renversé les lois de l'Univers ³, Christ, source vivifiante d'une existence conforme à la parole de Dieu, Verbe premier-né de Dieu, notre père ineffable, toi ⁵ qui, après avoir été le fardeau qu'une mère a porté, puis mis au monde, et le fruit spontané d'un hymen sans époux, après avoir arrêté les fureurs délirantes de la race assyrienne ⁴ et mis un terme aux mystères, indignes de ce nom, d'un

1. L'état de mutilation du texte (les v. 2-5 manquent dans le manuscrit) nous empêche de déterminer avec certitude ce qu'était le « cycle » que la vertueuse patricienne Agathonice consacre à saint Trophime : peut-être un diadème dont elle avait orné sa statue, ou plus probablement — vu le *lemma*, d'ailleurs également mutilé — un siège rond qu'elle aurait placé dans le chœur d'une église dédiée à ce saint.

2. *Sage*, parce que la raison n'en abdique jamais le contrôle et le gouvernement (cf. V, 1, 1, et la note).

3. C'est-à-dire instauré un ordre contraire aux lois de la nature, telles qu'elles avaient toujours été observées jusqu'alors ; c'est une allusion à la naissance merveilleuse du Christ, fils d'une vierge qui reste vierge après avoir conçu et enfanté (cf. I, 115 ; I, 122 ; etc.).

4. C'est-à-dire des Juifs.

17

"Άλλο.

Οὐκέτι θαυμάζοις προτέρων κλέος, οἷ διὰ τέχνης
 εὖχος ἐν ὀψιγόνοις λίπον ἄσπετον, δσσάτιόν περ
 κῦδος Ἰουλιανῆς πινυτόφρονος, ἥ χάριν ἔργων
 ἀρχεγόνων νίκησε νοήματα πάνσοφα φωτῶν.

Lemma P.

1 θαυμάζοις Desrousseaux : -ζεις P || ,οἷ Desrousseaux : ·οῦ P ||
 3 nouum lemma ἄλλο initio huius uersuum perperam addidit P.

18

Εἰς ἀκούδιτον εἰς † Βαήν.

Τῆς ἀγαθῆς ἀγαθὸς μὲν ἐγὼ κύκλος Ἀγαθονίκης

.

"Ανθετο δ' ἀχράντῳ μάρτυρί με Τροφίμῳ.

Lemma P, in textu.

Tit. βαήν P [haud dubie corruptum] : fortasse βάσιν || post u. 1
 lacunam exhibet P, quatuor uersuum capacem : ζτ(=ζήτει) τὰ
 λείποντα τοῦ ἐπιγράμματος scripsit l in margine.

19

ΚΛΑΥΔΙΑΝΟΥ

Εἰς τὸν Σωτῆρα.

ᾠ πυρὸς ἀενάοιο σοφὴν ὠδῖνα φυλάσσω,
 ἐμβεβαῶς κόσμοιο παλινδίνητον ἀνάγκην,
 Χριστὲ, θεωρρήτοιο βίου φυσίζοε πηγῇ,
 πατρὸς ἀσημάντοιο θεοῦ πρωτόσπορε φωνῇ,
 δς μετὰ μητρῶν τοκετῶν ἐγκύμονα φόρτον
 καὶ γόννον αὐτοτέλεστον ἀνυμφεύτων ὕμεναίων
 στήσας Ἀσσυρίης γενεῆς ἑτερόφρονα λύσσαν,

5

Lemma P.

3 θεωρρήτοιο P¹ : -ρύτοιο perperam c || 5 μετὰ Jacobs : μέγα P ||
 7 Ἀσσυρίης : Ἀσυρ. P.

10 culte rendu à de vaines idoles, règues maintenant sur l'en-
ceinte à sept zones¹ de l'éther, porté sur les ailes ineffables
des anges, sois-nous propice, lumière² vénérable du Dieu
créateur de toutes choses, gardien de la vie, sauveur des mor-
tels, maître de l'éternité.

20

DU MÊME CLAUDIEN

Même sujet.

Fils récemment apparu, protecteur des cités, venu depuis
longtemps au monde et pourtant nouveau-né, qui as existé
de tout temps et avant tous les êtres, le premier et le der-
nier³, Christ, du même âge que ton père éternel et entière-
ment semblable à lui⁴.....

20 bis (21)

Même sujet.

.....Enfant, vieillard, né avant le temps, du même âge
que ton père.....

20 ter (22)

Même sujet.

.....Verbe infiniment sage du Père céleste, maître de l'Uni-
vers, qui as honoré de ton image la race des mortels, accorde-
nous ta grâce et ta généreuse assistance; car c'est vers toi
que, dans leurs espoirs, tous les hommes tournent leurs
regards.

1. Allusion aux sept planètes.

2. Littéralement : « œil »; cf. I, 10, 44.

3. Deux interprétations sont possibles : 1° « Toi qui es à la fois
le plus ancien (cf. Pind., *Ném.*, VI, 36) et le dernier venu au
monde; » 2° « Toi qui es à la fois le plus sublime (vu ta nature
divine) et le plus humble des êtres (allusion aux humiliations
subies par le Christ quand il se fit homme; cf. Paul, *ad Philipp.*,
IV, 5-9). » Vu le contexte, la première me paraît plus vraisemblable.

4. Épigramme mutilée : la pièce 20 ter (22 du ms.) paraît bien en
être la suite; quant à l'unique vers de la pièce 20 bis (21), il semble
n'être qu'un résumé du tercet précédent, inséré à tort par un scribe
entre les v. 3 et 4 de la pièce complète.

ὄργια δ' εἰδῶλων κενεῶν ψευδώνυμα λύσας,
 αἰθέρος ἀμφιβέβηκας ἐφ' ἐπτάζωνον ὀχλήα,
 ἀγγελικαῖς πτερύγεσσι ἐν ἄρρητοις θαλάσσω,
 Ἰλαθι, παγγενέταο θεοῦ πρεσβήιον ὕμνα,
 φρουρὲ βίου, σῶτερ μερόπων, αἰδῶνος ἀνάσσω.

10

20

Τοῦ αὐτοῦ ΚΛΑΥΔΙΑΝΟΥ

Εἰς τὸν αὐτόν.

Ἄρτιφανές, πολιοῦχε, παλαιγενές, υἱὲ νεογνέ,
 αἰὲν ἔων προεὼν τε, ὑπέρτατε, ὕστατε, Χριστέ,
 ἀθανάτοιο πατρός τε δμόχρονε, πάμπαν ὁμοῖε.

Lemma P, cui hoc alterum add. l: εἰς τὸν δεσπότην Χριστόν.

1 πολιοῦχε corruptum uidetur [cum uocabulum uocabulo
 ἄρτιφανές oppositum exspectetur]: πολιοῦχε Jacobs || 3 ἀθανάτοιο
 πατρός τε P: πατρός τ' ἀθανάτοιο legendum suspicatur Desrousseaux
 || truncum esse carmen manifestum est [cf. ad ep. 21 et 22].

21

Εἰς τὸν αὐτόν.

Παῖ, γέρον, αἰώνων προγενέστερε, πατρός δμηλιξ.

Lemma P.

Hoc epigramma, quod praecedens compendiose repetit, perperam
 a scriba insertum est inter 20 et 22, scilicet inter priorem et poste-
 riorem unius carminis partem.

22

Εἰς τὸν αὐτόν.

Πατρός ἐπουρανίου Λόγε πάνσοφε, κοίρανε κόσμου,
 ὁ βροτέην γενεὴν τιμήσας εἰκόνι σεῖο,
 σὴν χάριν ἅμιν ὅπαζε καὶ ὀλβιόδωρον ἀρωγὴν·
 εἰς σέ γάρ εἰσορόωσιν ἐν ἑλπίσιν ὕμματα πάντων.

Lemma P.

Carmini 20 cohaerere et eius finem exhibere hoc epigramma
 uidetur.

23

Même sujet.

Fils qui participes à l'éternité de ton père immortel, maître de tous les êtres, qui règnes sur les cieux, sur les mers et sur la terre, fais cette grâce à ton serviteur Marinos, qui a écrit ce livre¹ : accorde-lui le talent de bien parler et de raisonner sagement.

24

Même sujet.

Toi qui partages le trône et l'éternité de ton père et du Saint-Esprit, toi qui règnes sur les morts, sur les vivants et sur les générations à venir, daigne accorder toi-même ta grâce à celui qui a écrit ceci, afin que, par ta volonté, il parcoure dans le bien le chemin de la vie.

25

Même sujet.

Christ, sagesse de Dieu, souverain maître de l'Univers, toi qui jadis as créé notre race mortelle, accorde-moi de parcourir le chemin de la vie en me conformant à Vos commandements².

26

Même sujet.

Tout-puissant fils de Dieu, éternel flambeau qui répands la lumière, accorde-moi ta grâce pour maintenant, pour plus tard et pour toujours, car elle est arrachée à qui et au moment où telle est ta volonté.

1. Sans doute un traité de rhétorique (cf. I, 28, 4) ; Marinos en était peut-être l'auteur ; mais son rôle a pu se borner à le copier et à y insérer l'une au début, l'autre à la fin, les deux épigrammes 23 et 28, qui ont certainement été composées par lui. Cet écrivain ou ce scribe inconnu n'a évidemment que le nom de commun avec le philosophe platonicien auquel on attribue les épigr. 196 et 197 du livre IX.

2. Entendez : ceux du Christ, de Dieu, son père, et du Saint-Esprit (cf. I, 24, 1).

23

Εἰς τὸν αὐτόν.

Ἀθανάτου πατρὸς υἱὲ συνάχρονε, κοίρανε πάντων,
αἰθερίων μεδέων, εἰναλίων, χθονίων,
δμῶϊ τεῷ, τῷ τήνδε βίβλον γράψαντι Μαρίνῳ,
δὸς χάριν εὐεπίης καὶ λογικῆς σοφίας.

Lemma P.

Marino cuidam hoc epigramma recte tribuit Jacobs (cf. ep. I, 28).

24

Εἰς τὸν αὐτόν.

Σύνθρονε καὶ συνάναρχε τεῷ πατρὶ πνεύματί τ' ἐσθλῷ,
οἰχομένων ὄντων τε καὶ ἐσσομένων βασιλεύων,
τῷ ταῦτα γράψαντι τετὴν χάριν αὐτὸς δπάζοις,
ᾧφρα κε σῆς ἐφετμῇσι καλῶς βίου οἶμον ὁδεύοι.

Lemma P.

25

Εἰς τὸν αὐτόν.

Χριστὲ, Θεοῦ σοφίη, κόσμου μεδέων καὶ ἀνάσσων,
ἡμετέρην τὸ πάροιθε πλάσας μεροπηίδα φύτλην,
δὸς με θέειν βίου οἶμον ἐν ὑμετέραις ἐφετμῇσι.

Lemma P.

26

Εἰς τὸν αὐτόν.

Ὑψιμέδων Θεοῦ υἱὲ, φαεσφόρον αἰδίων φῶς,
σὴν μοι ᾧπαζε χάριν καὶ νῦν καὶ ἔπειτα καὶ αἰεὶ,
ὡς προθέλυμνον ξοῦσαν ᾧτω καὶ ᾧπη κατανεύσεις.

Lemma P.

1 φαεσφόρον Stadtmüller : φωσφ. P || 2 ᾧπαζε ex ᾧπαζε corr. P ||
3 ξοῦσαν Jacobs : ὄυσαν P || ᾧτω Jacobs : οὔτω P.

27

Même sujet.

Omnipotent fils de Dieu, Christ, qui par ton éternité as précédé tous les êtres, qui répands les ondes du salut sur tous les habitants de la terre et qui écoutes les prières de la Vierge ta mère, accorde-nous ta grâce et dans nos paroles et dans nos actions.

28

Même sujet.

Christ, sagesse de Dieu, fais cette grâce à Marinos : accorde-lui le don de bien parler et rends-le expert en l'art de raisonner sagement, lui qui de ses mains a écrit cet ouvrage, remède contre l'ignorance et dispensateur de l'éloquence¹.

29

Monastiques sur le même sujet.

Christ, répands ta grâce sur mes labeurs.

C'est le Christ qui sera le protecteur de mes travaux.

Que le Christ daigne tendre vers mes labeurs une main secourable.

Christ, répands sur moi ton aide bienfaisante et féconde.

5 Christ, daigne accorder toi-même ta grâce à mes labeurs.

1. Cf. I, 23 (et la note). Il semble bien que le traité de rhétorique dont il est ici question soit un ouvrage usuel, que le scribe Marinos aurait copié de sa main, plutôt qu'un livre nouveau dont il serait l'auteur. Ces deux pièces offrent entre elles trop de ressemblances pour qu'elles puissent y avoir été écrites à la suite l'une de l'autre. Peut-être l'une avait-elle été placée au début, l'autre à la fin. Mais les épigr. 24-27, qui sont visiblement issues de la même inspiration, pourraient bien être encore du même auteur ; il aurait alors inscrit ses six pièces sur le même exemplaire (peut-être sur la même feuille de garde ?), dans l'ordre même où nous les présente le manuscrit palatin, en se nommant dans la première et dans la dernière.

27

Εἰς τὸν αὐτόν.

Πανσθενὲς υἱὲ Θεοῦ, Χριστέ, προάναρχε ἀπάντων,
 πασιν ἐπιχθονίοις σωτήρια νάματα βλύζων,
 μητρὸς ἀπειρογάμοιο τῆς λιτέων ἐπακούων,
 σὴν χάριν ἅμιν ὀπαζε καὶ ἐν μύθοις καὶ ἐν ἔργοις.

Lemma P.

28

Εἰς τὸν αὐτόν.

Χριστέ, Θεοῦ σοφίῃ, ὀπασον χάριν εὐεπιάων
 καὶ λογικῆς σοφίης ἐμπέραμον τέλεσον
 δς τὸδε τεύχος ἔγραψεν ἑαῖς χεῖρεσσι Μαρῖνος,
 φάρμακον ἀφραδίας, πρόξενον εὐφραδίας.

Lemma P.

Eidem Marino atque ep. I, 23 tribuit Jacobs || 1 ὀπασον χάριν
 Stadtmüller in apparatu critico : χάριν ὀπασον P [cf. ad I, 26, 2] ||
 3 χεῖρεσσι Jacobs : χερσὶ P.

29

Εἰς τὸν αὐτόν· μονόστιχα.

Χριστέ, τὴν προΐαλλε χάριν καμάτοισιν ἑμεῖο.

"Ἄλλο.

Ὁ Χριστὸς καὶ ἑμοῖς ἐπιτάρροθος ἔσσεται ἔργοις.

"Ἄλλο.

Χριστὸς ἑμοῖς καμάτοισιν ἀρηγὸνα χεῖρα τιταίνοι.

"Ἄλλο.

Χριστέ, σὺ μοι προΐαλλε τὴν πολυόλβον ἀρωγὴν.

"Ἄλλο.

Χριστέ, τὴν καμάτοισιν ἑμοῖς χάριν αὐτὸς ὀπάζεις. 5

Lemma P, qui praeterea ἄλλο ante uersuum 2-5 quemque iterauit.
 1 προΐαλλε Jacobs : προΐάλλεις P.

30

Même sujet.

Christ bienheureux, lumière incorruptible des mortels, espoir de tous, donne des pensées vertueuses à quiconque en est privé et éloigne de nous les pensées mauvaises ¹.

31

Sur la très sainte mère de Dieu ².

Reine, qui tiens dans tes bras le tout-puissant fils de Dieu, ta progéniture, que les anges redoutent, et qui dispose son cœur à la bienveillance envers les mortels, protège et garde le monde entier de tout dommage.

32

Sur l'archange Michel.

Ici ³ les mortels qui souffrent trouvent des remèdes divins aux tourments de leur corps ou de leur âme; car la nature du mal ⁴, confondue, fuit bien vite ton nom, Michel, ou ton image ou ta demeure.

33

DE NEILOS LE SCHOLASTIQUE ⁵*Sur une image de l'Archange ⁶.*

Quelle audace de donner une forme à l'Incorporel ! Mais cette image même ramène notre esprit à la pensée des choses célestes.

1. Cf. *Anth. Pal.*, X, 108 (anonyme) :

Ζεῦ βασιλεῦ, τὰ μὲν ἐσθλὰ καὶ εὐχομένοις καὶ ἀνεύχοις
ἄμμι δίδου· τὰ δὲ λυγρὰ καὶ εὐχομένων ἀπερύχοις.

Platon (*Alc.* II, p. 143 a) fait également allusion à « un poète » qui aurait exprimé des pensées analogues.

2. Cette épigramme était sans doute gravée ou peinte sur un portrait de la Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras. Cf. I, 122.

3. Dans une église de saint Michel, où ce quatrain devait être gravé.

4. C'est-à-dire l'élément qui, suivant une théorie médicale en vogue à cette époque, est la cause de nos maux.

5. C'est-à-dire à la fois *avocat* et *lettré*.

6. Saint Michel (cf. I, 9).

30

Εἰς τὸν αὐτόν.

Χριστέ μάκαρ, μερόπων φάος ἄφθιτον, ἔλπις ἀπάντων,
ἔσθλα δίδου χατέουσι, τὰ δ' οὐ καλὰ νόσφιν ἑρύκοις.

Lemma P^a [cf. *infra*] : εἰς τὸν αὐτόν. Lemma P^b : εὐκτικά A εἰς τὸν σωτήρα J.

Bis in cod. P hoc epigramma exstat, hic [P^a] et post ep. I, 116 a scriba J iteratum [P^b] || 2 τὰ δ' P^b : τὰ δ' P^a.

31

Εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον.

Παμμεδέοντα, ἄνασσα, Θεοῖο, γόνον τεδν, υἶδν,
ἄγγελιοι δν τρομέουσι, τεῆς παλάμῃσι κρατοῦσα,
πρευμενέα πραπίδεςσιν ὑπὲρ μερόπων τελέθουσα,
ρύεο συντηροῦσα ἀπήμονα κόσμον ἅπαντα.

Lemma P.

1 Θεοῖο, γόνον τεδν, υἶδν Boissonade [coll. I, 45, 2] : quod antea Θ. γόνον, τεδν υἷ. legebant ; in P interpunctio nulla.

32

Εἰς τὸν ἀρχάγγελον Μιχαήλ.

ᾧδε ταλαιπαθέων χραισμήτια θέσκελα κεῖται,
ἥ δέμας ἥ κραδίην τειρομένων μερόπων·
καὶ γὰρ ἀνιάζουσα πόνων φύσις αὐτίκα φεύγει
οὔνομα σὸν, Μιχαήλ, ἥ τύπον ἥ θαλάμους.

Lemma P.

1 χραισμήτια Jacobs : χραιμ. P || 4 τύπον ex τύπου corr. P.

33

ΝΕΙΛΟΥ ΣΧΟΛΑΣΤΙΚΟΥ

Εἰς εἰκόνα τοῦ ἀρχαγγέλου.

ᾧς θρασὺ μορφῶσαι τὸν ἀσώματον. Ἄλλα καὶ εἰκὼν
ἔς νοερὴν ἀνάγει μνηστὶν ἑπουρανίων.

Lemma P.

34

D'AGATHIAS LE SCHOLASTIQUE

Sur une image du même archange, à Platê¹.

L'invisible chef des anges, l'Incorporel, la cire a eu l'audace inouïe de figurer ses traits dans cette image ; il ne faut pourtant pas lui en savoir mauvais gré, car le mortel qui en contemple la représentation oriente son âme vers des pensées
 5 plus élevées : rien ne le distrait plus de sa vénération, mais il grave en lui-même les traits de l'archange et tremble devant lui comme s'il était en sa présence. Les yeux sollicitent l'âme jusque dans ses profondeurs ; et l'art sait, par ses couleurs, amener la prière de l'esprit.

35

DU MÊME.

Sur le même archange ; inscription du Sosthénion².

Émilien de Carie, et avec lui Jean, Rufin d'Alexandrie et Agathias d'Asie³, ayant réussi, chef des anges, à aborder leur quatrième année d'études juridiques⁴, ont consacré dans ton église, bienheureux, leur image peinte, en te demandant le
 5 bonheur pour l'avenir. Daigne continuer à soutenir leurs espérances de la vie future.

36

DU MÊME.

Sur un portrait de Théodoros, personnage illustre, deux fois proconsul, où il est représenté recevant de l'Archange ses insignes, à Éphèse*.*

Consens à recevoir une forme, archange ; on ne doit pas

1. L'île de Platê ou Plateia (auj. Platia) est la plus petite des Îles des Princes ; elle est située au S.-O. de l'île de Protî.

2. Au fond de la baie de Lasthénès ou Léosthénès, sur la rive européenne du Bosphore, à peu près à mi-chemin entre les deux mers ;auj., Asomatô.

3. Il était en effet de Myrina en Éolie.

4. La durée normale des études de droit était de trois ans ; après quoi, on passait un examen (celui où ces jeunes gens viennent de réussir), qui permettait de faire une quatrième année pour devenir λύτης (expert).

34

ΑΓΑΘΙΟΥ ΣΧΟΛΑΣΤΙΚΟΥ

Εἰς τὴν αὐτὴν ἐν Πλάτῃ.

Ἄσκοπον ἀγγελίαρχον ἀσώματον εἶδει μορφῆς,

ἃ μέγα τολμήεις, κηρὸς ἀπεπλάσατο.

Ἐμπης οὐκ ἀχάριστον, ἐπεὶ βροτὸς εἰκόνα λεύσσω

θυμὸν ἀπιθύνει κρέσσονι φαντασίῃ·

οὐκέτι δ' ἄλλοπρόσαλλον ἔχει σέβας, ἀλλ' ἐν ἑαυτῷ 5

τὸν τύπον ἐγγράψας ὡς παρεόντα τρέμει·

ἄμματα δ' ὀτρύνουσι βαθὺν νόον· οἶδε δὲ τέχνη

χρῶμασι πορθμευσαὶ τὴν φρενὸς ἱκεσίην.

Lemma P.

1-2 habet SVID. s. u. σκοπῶν, 2 s. u. ᾧ ᾧ et ᾧ... κηρὸς s. u. μέγας || 2 ᾧ P: ᾧ SVID. s. u. ᾧ ᾧ, ᾧ idem s. u. μέγας || ἀπεπλάσατο P SVID. s. u. σκοπῶν SVID.^v s. u. ᾧ ᾧ: ἀνεπλάσατο SVID.^{rel.} s. u. ᾧ ᾧ || 3 λεύσσω Jacobs: λεύσων P || 4 φαντασίῃ Jacobs: -σίῃ P.

35

Τοῦ αὐτοῦ.

Εἰς τὸν αὐτὸν ἐν τῷ Σωσθενίῳ.

Καρικὸς Αἰμιλιανὸς Ἰωάννης τε σὺν αὐτῷ,

Ῥουφῖνος Φαρίης, Ἀγαθίης Ἀσίης,

τέτρατον, ἀγγελίαρχε, νόμων λυκάβαντα λαχόντες,

ἄνθεσαν εἰς σέ, μάκαρ, τὴν σφετέρην γραφίδα,

αἰτοῦντες τὸν ἔπειτα καλὸν χρόνον. Ἀλλὰ φανείης 5

ἐλπίδας ἰθύνων ἔσσομένου βιότου.

Lemma P, tres ultimas uoces addidit l.

36

Τοῦ αὐτοῦ.

Εἰς εἰκόνα Θεοδώρου Ἰλλουστρίου καὶ δις ἀνθυπάτου, ἐν ᾗ γέγραπται
παρὰ τοῦ ἀρχαγγέλου δεχόμενος τὰς ἀξίας ἐν Ἐφέσῳ.

Ἰλαθὶ μορφωθεὶς, ἀρχάγγελε· σὴ γὰρ ὀπωπῇ

Lemma P, in textu, a scriba l in margine, omissis uerbis δις et ἐν
ᾗ... Ἐφέσῳ, iteratum.

voir ton visage, mais ce sont là des présents de mortels. C'est de toi que Théodoros tient sa ceinture de maître des offices¹ ; et c'est grâce à toi que, deux fois, il a servi auprès du trône
 5 en qualité de proconsul. Sa gratitude est attestée par ce tableau, dont les couleurs reproduisent fidèlement l'image de tes bienfaits².

37

Sur la Nativité du Christ.

Des trompettes, des éclairs ; la terre tremble ; mais quand tu es descendu dans le sein d'une vierge, ton pas n'a fait aucun bruit.

38

Même sujet.

Ce fut un ciel que cette crèche, et elle était plus grande que le ciel, car le ciel est l'œuvre de cet enfant.

39

Sur les bergers et les anges.

Un seul chœur, un seul chant pour les hommes et pour les anges, car Il s'est fait un, à la fois homme et dieu.

40

Sur la Nativité du Christ.

Ce fut un ciel que cette crèche, et elle était plus grande que le ciel*, car celui qu'elle a reçu était le roi des habitants du ciel.

41

Sur les Mages.

Les Mages n'apportent plus de présents au feu et au soleil ; car c'est cet enfant qui a créé le soleil ainsi que l'éclat du feu.

1. Chef suprême des fonctionnaires attachés au palais impérial. La ceinture (d'or ou d'argent) était le symbole des dignités de ce genre : ζώνη, τὸ ἀξίωμα, dit Suidas.

2. Sans doute parce qu'il représentait le saint tendant à Théodoros sa ceinture de *magister* et deux bandes de pourpre, insignes de ses deux proconsulats.

ἄσκοπος, ἀλλὰ βροτῶν δῶρα πέλουσι τάδε.
 Ἐκ σέο γάρ Θεόδωρος ἔχει ζωστήρα μαγίστρου
 καὶ δις ἀεθλεύει πρὸς θρόνον ἀνθυπατῶν,
 τῆς δ' εὐγνωμοσύνης μάρτυς γραφίς· ὑμετέρην γὰρ 5
 χρώμασι μιμηλὴν ἀντετύπωσε χάριν.
 4 ἀνθυπατῶν (partic.) Desrousseaux: -άτων P.

37

Εἰς τὴν Χριστοῦ γέννησιν.

Σάλπιγγες, στεροπαί, γαῖα τρέμει· ἄλλ' ἐπὶ μήτρην
 παρθενικὴν κατέβης ἄψοφον ἵχνος ἔχων.

Lemma P in margine interiore, a lemmatista in exteriore iteratum.

38

Εἰς τὸ αὐτό.

Οὐρανὸς ἡ φάτνη καὶ οὐρανοῦ ἔπλετο μείζων·
 οὐρανὸς ἐργασίῃ τοῦδε πέλει βρέφος.

Lemma l.

39

Εἰς τοὺς ποιμένας καὶ τοὺς ἀγγέλους.

Εἷς χορὸς, ἓν μέλος ἀνθρώποισι καὶ ἀγγελιώταις,
 οὐνεκεν ἄνθρωπος καὶ θεὸς ἓν γέγονεν.

Lemma P.

40

Εἰς τὴν Χριστοῦ γέννησιν.

Οὐρανὸς ἡ φάτνη καὶ οὐρανοῦ ἔπλετο μείζων,
 οὐνεκεν ὄνπερ ἔδεκτο ἄναξ πέλεν οὐρανιῶνων.

Lemma P.

41

Εἰς τοὺς μάγους.

Οὐκέτι δῶρ' ἀνάγουσι μάγοι πυρὶ ἡλίῳ τε·
 ἡλίῳ γὰρ ἔτευξε τόδε βρέφος, ὡς πυρὸς αὐγάς.

Lemma P.

42

Sur Bethléem.

Reçois, Bethléem, celui dont un prophète véridique a annoncé qu'il viendrait pour être, venant de toi, le guide de tous les peuples¹.

43

Sur Rachel.

« Pourquoi, Rachel, verses-tu en gémissant des larmes amères? — Je vois ma race détruite, et c'est pour cela que je verse des larmes². »

44

Sur l'Annonciation.

Salut, Vierge pleine de grâce, bienheureuse, épouse immaculée; tu porteras dans tes flancs le fils de Dieu engendré sans père³.

45

Sur la Salutation⁴.

Dans le sein de sa mère, le prophète⁵, par ses tressaillements, a déclaré que ton fils était Dieu, et sa vénérable mère⁶ a entonné les louanges de ton enfant.

46

Sur la Rencontre⁷.

Vieillard, reçois cet enfant, qui est plus ancien qu'Adam; c'est lui qui te délivrera de cette vie et te mènera à la vie éternelle.

1. C'est la prédiction que les prêtres et les scribes rapportèrent à Hérode, en l'attribuant à un ancien prophète; cf. *Matthieu*, 2, 5-6.

2. Cf. *Matthieu*, 2, 18 (prophétie de Jérémie).

3. Paroles de l'ange Gabriel à la Vierge; cf. *Luc*, 1, 28; 1, 30-33; 1, 35.

4. Que nous appelons la Visitation.

5. Jean-Baptiste; cf. *Luc*, 1, 41-42.

6. Élisabeth.

7. De Jésus avec Siméon (à qui le poète s'adresse) et Anne, dans le temple où on allait le présenter au Seigneur. Cf. I, 113, et *Luc*, 2, 25-35.

42

Εἰς τὸ Βηθλεέμ.

Δέχνυσο, Βηθλεέμ, δν προέειπε προφήτης ἐσθλὸς
ἕξεσθαι, λαῶν ἡγούμενον ἐκ σοῦ ἀπάντων.

Lemma P.

2 ἕξεσθαι Jacobs : ἕξεσθαι P.

43

Εἰς τὴν Ῥαχήλ.

« Τίπτε, Ῥαχήλ, γόωσα πικρὸν κατὰ δάκρυον εἴβεις;
— Ὀλλυμένην δρόωσα γονὴν κατὰ δάκρυον εἴβω. »

Lemma P.

1 γόωσα Jacobs : γόωσα P.

44

Εἰς τὸν εὐαγγελισμόν.

Χαῖρε, κόρη χαρίεσσα, μακαρτάτη, ἄφθορε νύμφη·
νῦα Θεοῦ λαγόνεσσιν ἄτερ πατρὸς ἔμβρυον ἕξεις.

Lemma P.

45

Εἰς τὸν ἀσπασμόν.

Ἐνδοθι γαστρὸς ἐὼν σκιρτήμασιν εἶπε προφήτης
σὸν γόνον ὥς θεὸς ἐστι, καὶ ἤνεσε πότνια μήτηρ.

Lemma P.

1 εἶπε Desrousseaux : εἶδε P.

46

Εἰς τὴν ὑπαντήν.

Πρεσβύτα, παῖδα δέχοιο, Ἀδὰμ προγενέστερον ὄντα,
ὃς σε βίου λύσει <τ>ε καὶ ἐς βίον ἀφθιτον ἄξει.

Lemma P.

2 λύσει τε Jacobs : λύσετε P.

47

Sur le Baptême.

De la part du Père immortel est venu l'Esprit, force puissante, lorsque le Fils fut baptisé dans les flots du Jourdain.

48

(Sur la Transfiguration)¹.

Adam était dans les ténèbres.....

49

Sur Lazare.

Le Christ a dit : « Viens ici »², et Lazare quitta le Hadès, retrouvant le souffle, qui circula de nouveau dans ses narines desséchées³.

50

Sur le même, à Éphèse⁴.

C'est lui qui a créé l'âme ; c'est lui, également, qui a donné une forme au corps ; et c'est encore lui qui ramène Lazare du séjour des morts à la lumière.

51

Même sujet.

C'était le quatrième jour, et Lazare s'éveilla du tombeau⁵.

1. Le peu qui reste de ce distique me fait supposer qu'il s'agissait plutôt de la Résurrection des Morts ('Ανάστασις, cf. I, 56) que de la Transfiguration, où l'on ne voit guère quel rôle pourrait jouer Adam. Il y avait cependant un lien entre ces deux scènes, puisque, dans le récit de la Transfiguration (*Matthieu*, 17, 9), Jésus dit à ses disciples : « Μηδενὶ εἰπητε τὸ ὄραμα, ἕως ὃ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου ἐν νεκρῶν ἀναστῇ. »

2. Formule homérique (*Il.*, XVIII, 392, etc.).

3. Cf. Nonnos, *Dionys.*, XXV, 530-534 :

ἄζαλέω μυκτῆρι.....

.....παλίπνοον ἄσθμα τιταίνων

(et XXXVII, 295 : διχθαδίῳ μυκτῆρι παλίπνοον ἄσθμα τιταίνων).

4. Cf. I, 91, et la note.

5. Cf. *Jean*, 11, 39.

47

Εἰς τὴν βάπτισιν.

Πατρὸς ἀπ' ἀθανάτοιο μέγα σθένος ἦλυθε πνευμα,
 υἱὸς ἐπεὶ βαπτίζεται Ἰορδάνου ἄμφι ῥέεθρα.

Lemma P.

1 μέγα σθένος P¹ : μεγασθενὲς e || ἦλυθε e : ἦλθε P¹.

48

[Εἰς τὴν μεταμόρφωσιν.]

*Ην Ἀδὰμ <ἐν> Ζο<φερῷ>.....

Lemma P [de quo cf. notulam ad gallicam translationem].

*Ην Ἀδὰμ ἐν ζοφερῷ nos : Ἀδὰμ ἦν Ζο... P [quibus uerbis incipere hexametrum non licet] de uocabulis ζόφος et ζοφερός iam cogitauerat Stadtmüller || huius uersus finem omisit et sequentis spatium uacuum reliquit P.

49

Εἰς τὸν Λάζαρον.

Χριστὸς ἔφη· « Πρόμολ' ὦδε », καὶ ἔλλιπε Λάζαρος ἔδην,
 αὐαλέφ μυκτῆρι παλίνσοον ἄσθμα κομίζων.

Lemma P.

2 αὐαλέφ ex ἀνὰ λέφ corr. P [seruandum, etsi Nonnum, *Dionys.*, XXV, 530 : ἀζαλέφ μυκτῆρι, poeta imitatur].

50

Εἰς τὸν αὐτὸν ἐν Ἐφέσῳ.

Ψυχὴν αὐτὸς ἔτευξε, δέμας μόρφωσεν ὁ αὐτός·

Λάζαρον ἐκ νεκύων ἐς φάος αὐτὸς ἄγει.

Lemma P.

1 αὐτός [ἔτευξε] : αὐτὸς fortasse scribendum || 2 αὐτός : αὐτός fortasse scribendum.

51

Εἰς τὸν αὐτόν.

Τέτρατον ἡμαρ ἔην, καὶ Λάζαρος ἔγρετο τύμβου.

Lemma P.

Est Gregorii Nazianzeni [cf. Migne, *Patrol. Graec.*, t. XXXVIII, p. 494].

52

Sur les Rameaux.

Réjouis-toi, fille de Sion : vois le Christ souverain, assis sur sa monture ¹ et s'avançant rapidement vers la Passion.

53

Sur la Pâque.

Le Christ a aboli le sacrifice de l'agneau qu'exigeait la Loi et il a offert une victime immortelle, étant le prêtre, mais étant lui-même en même temps l'hostie.

54

Sur la Crucifixion.

O Passion, ô croix, sang qui chasses loin de nous les passions, lave mon âme de toute folle iniquité.

55

Même sujet ².

Il a appelé fils de la Vierge le jeune homme vierge, un autre lui-même ³. Sois-nous propice, toi qui possèdes la virginité pure.

56

Sur la Résurrection des morts.

Le Christ, étant Dieu, a ramené du Hadès tous les morts ; quant à l' homicide Hadès ⁴, il l'a laissé dans la solitude, mais toujours vivant ⁵.

1. Un âne, d'après *Matthieu*, 21, 5.

2. Parce que cet épisode (voir la note suivante) se passe au pied de la croix (εἰσπήγεισαν παρὰ τῷ σταυρῷ κτλ. : *Jean*, 19, 25).

3. Allusion à la scène de l'Évangile (*Jean*, 19, 26-27) où Jésus dit à la Vierge en lui montrant Jean : « Voilà ton fils » et à son disciple : « Voilà ta mère. » La virginité de Jean est attestée par de nombreux auteurs ; cf., entre autres, *Anth. Pal.*, I, 86 et XV, 28, 4. — Le v. 2 est adressé au Christ, non à Jean.

4. Jeu de mots : ἥδης (v. 1) = le séjour des morts ; — Ἄιδης (v. 2) = le dieu qui y règne (ici, Satan).

5. Donc, constituant un danger permanent pour les coupables qu'il guette.

52

Εἰς τὰ Βατα.

Χαῖρε, Σιών θύγατερ, καὶ δέρκεο Χριστὸν ἄνακτα
πώλῳ ἐφεζόμενόν <τε> καὶ ἐς Πάθος αἴψα κiónτα.

Lemma P; quod iteravit lemmatista, haec addens: ἦτουν τὴν
βαῖτοφόρον [ex -φόρῳ correctum].

2 ἐφεζόμενόν τε Jacobs: ἐφεζόμενον P.

53

Εἰς τὸ Πάσχα.

Ἄμνὸν ἔπαυσε Νόμου καὶ ἄμβροτον ᾤπασε θομα
Χριστὸς ἐὼν ἱερεὺς, αὐτὸς ἐὼν θυσίη.

Lemma P.

54

Εἰς τὴν σταύρωσιν.

ὦ Πάθος, ὦ σταυρὸς, παθέων ἐλατήριον αἷμα,
πλυνον ἐμῆς ψυχῆς πᾶσαν ἀτασθαλίην.

Lemma P.

55

Εἰς τὴν αὐτήν.

Παρθένου υἱὸν ἔφη τὸν παρθένον ἄλλον ἑαυτόν.
Ἰλαθι, τῆς καθαρῆς δέσποτα παρθενίης.

Lemma P: εἰς τὸν αὐτόν; quod correxit Boissonade [recte, nisi
post 54 omisum est epigramma quoddam ad Joannem Baptistam
pertinens].

56

Εἰς τὴν ἀνάστασιν.

Χριστὸς ἐὼν θεὸς εἴλε νέκυς ἐξ ἧδου πάντας·
μοῦνον δὲ βροτολογιδὸν ἀκήριον ἔλλιπεν Ἄϊδην.

Lemma P.

57

Sur l'Agneau de Dieu.

Sur le seuil de mon âme j'ai le sang salulaire de l'agneau ¹ :
exterminateur, fuis-le, n'approche pas.

58

Sur la toison de Gédéon.

Seule, la toison reçoit l'eau du ciel, et elle verse la rosée
dans un bassin ; puis, ici, elle n'est pas mouillée ². Cache en
ton esprit ces mystères.

59

Sur Moïse et la fille du Pharaon.

Une Égyptienne, un enfant caché et, tout près, de l'eau :
ces images figurent par avance le Verbe pour les seuls hom-
mes pieux *.

60

*Sur le même, lorsqu'en étendant les bras il met Amalech
en déroute.*

« Pourquoi étends-tu les bras en croix, Moïse ? — C'est par
ce signe que les deux Amalech sont anéantis l'un comme
l'autre *. »

61

Sur le même.

Défends près des eaux ta fiancée du pays des Gentils *,
Moïse ; car tu es la figure du fiancé sincère.

1. Le Christ (qualifié d'agneau de Dieu par Jean, cf. *Jean*, 1, 29)
est comparé à l'agneau pascal, dont le sang servit à marquer les
maisons des Juifs et à les distinguer de celles des infidèles (*Exode*,
12, 7 et 13). L'« exterminateur » est Satan ; cette dénomination
continue la comparaison : les exterminateurs (τὸν ὀλοθρεύοντα)
envoyés par le Seigneur ne devaient en effet épargner que les mai-
sons dont le seuil serait marqué de sang (*id.* 12, 23).

2. Le tableau, sans doute divisé en deux parties, représente la
double épreuve à laquelle Gédéon pria Dieu de se prêter pour
affermir sa confiance : à sa demande, Dieu mouilla d'abord de rosée
sa toison, assez pour en remplir un bassin, la terre restant sèche
tout à l'entour ; puis, la nuit suivante, la rosée trempa le sol, et la
toison seule resta sèche (*Juges*, 6, 36-40).

57

Εἰς τὸν ἄμνόν τοῦ θεοῦ.

Ψυχῆς ἐν φλιῆσιν ἐμῆς σωτήριον αἷμα
ἀμνοῦ, ὀλοθρεύων, φεογε, μὴ ἐγγὺς ἴθι.

Lemma P.

58

Εἰς τὸν πόκον Γεδειών.

Εἷς πόκος ὄμβρον ἔχει, λεκάνη δρόσον ὥπασεν αὐτὸς·
ἄβροχος αὐτὸς ὄδε· κρύπτε νόφ κρύφια.

Lemma P.

2 ὄδε Jacobs : ὠδε (sic) P.

59

Εἰς τὸν Μωσῆν καὶ εἰς τὴν θυγατέρα Φαραώ.

Αἰγυπτίη κρύφιόν τε βρέφος καὶ ἐγγύθεν ὕδωρ·
ἀ προτυποὶ μούνοις εὐσεβέεσσι Λόγον.

Lemma P.

2 Λόγον Boissonade : λόγοις P.

60

Εἰς τὸν αὐτόν, ὅτε τὰς παλάμας ἐξέτεινεν τροπούμενος τὸν Ἀμαλήκ.

« Σταυροφανῶς τανύεις παλάμας τίνος εἵνεκα, Μωσῆ ;
— Τῷδε τύπῳ Ἀμαλήκ ὄλλυται ἀμφότερος. »

Lemma P, in textu, repetens prius breuiusque lemma in margine scriptum : εἰς τὸν αὐτόν.

1 Μωσῆ Jacobs : Μωσῆ P.

61

Εἰς τὸν αὐτόν.

Ῥύεο σὴν ἐθνικὴν νύμφην παρὰ ὕδασι, Μωσῆ,
νυμφίου ἀψευδοῦς οὕνεκεν ἑσὶ τύπος.

Lemma P.

1 Μωσῆ Jacobs : Μωσῆ P.

62

Sur l'arche, lorsqu'elle traversa le Jourdain¹.

A l'arche d'or le courant a cédé ; sois-nous propice, Christ : c'est toi que figure l'arche, toi qui dois te baigner dans cette eau.

63

Agar est fille des Gentils ; mais que signifie cet ange, que veut dire cette eau² ? Moi aussi, je suis fils des Gentils ; voilà pourquoi je le sais.

64

Sur les soixante-dix palmiers et les douze sources³.

Ces sept fois dix palmiers et ces douze sources, sache que ce sont les figures⁴ d'autant de compagnons du Christ.

65

Sur Abraham.

Abraham amène son fils pour l'immoler à Dieu. Quel sacrifice l'esprit aperçoit, Dieu clément ! Cette image en est la figure.

66

Sur Melchissédec donnant à Abraham du vin et des pains.

« Melchissédec, roi prêtre, ces pains et ce vin, à quel titre les offres-tu ? — C'est comme figure de la vérité⁵. »

1. Cf. *Josué*, 4, 10-24.

2. Allusion à la rencontre que l'Égyptienne Agar, chassée par Sara de chez Abraham, fit d'un ange près d'une source (*Genèse*, 16, 7). Sur le sens mystique de cette eau, cf. I, 70 (et la note).

3. Que Moïse et ses compagnons trouvèrent en arrivant à Aelim (*Exode*, 15, 27).

4. Terme consacré par l'exégèse chrétienne, où l'Ancien Testament « figure » constamment le Nouveau.

5. Cf. *Genèse*, 14. Melchissédec, roi et prêtre de Salem, est considéré, de même que Moïse (I, 59), comme figurant le Christ.

62

Εἰς τὴν κιβωτὸν, ὅτε τὸν Ἰορδάνην ἐπέρασεν.

Λάρνακι χρυσεῖη ῥόος εἵκαθεν· Ἰλαθι, Χριστέ,
σὸς τύπος ἡ λάρναξ τῇδε λοεσσομένου.

Lemma P.

1 χρυσεῖη Jacobs : -εῖη P || 2 λοεσσομένου Jacobs : -όμενον P.

63

Ἐξ ἔθνων καὶ Ἀγαρ· τί δὲ ἄγγελος ; ἢ τί τὸ ὕδωρ ;
Ἐξ ἔθνων καὶ ἐγώ· τοῦνεκεν οἶδα τάδε.

2 οἶδα c : οἶδε uel οἶδεν P¹.

64

Εἰς τοὺς ο' φοίνικας καὶ τὰς ιθ' πηγάς.

Ἐπτάκι τοὺς δέκα φοίνικας, δυοκαίδεκα πηγάς,
Χριστοῦ τοσσατίων ἴσθι τύπους ἐτάρων.

Lemma P.

1 ἐπτάκι ex -κισ corr. P.

65

Εἰς τὸν Ἀβραάμ.

Ἀβραάμ υἱὸν ἄγει θυσίην Θεῷ· Ἰλαθι, ποίην
νοῦς δράξ θυσίην, ἥς τόδε γράμμα τύπος.

Lemma P.

1 θεῷ : θεῶ P [qui nullam postea interpunctionem habet] fortasse θεός (uoc.).

66

Εἰς τὸν Μελχισεδὲκ διδοῦντα τῷ Ἀβραάμ οἶνον καὶ ἄρτ<ους>.

« Μελχισεδὲκ βασιλεὺ ἱερεὺ, ἄρτους τε καὶ οἶνον
ὥς τις ἐὼν παρέχεις ; — Ὡς τύπος ἀτρεκίης. »

Lemma P. — ἄρτους Boissonade : ἄρτον uett. edd. [αρτ per consuetam breuiationem habet P].

67

Sur Abraham, lorsqu'il reçut Dieu.

Ici, c'est seulement la forme d'un homme qu'a Dieu ; c'est plus tard qu'il en revêtit réellement la nature.

68

Sur Isaac et Jacob, lorsque le père bénit son fils.

Il leur a été donné de trouver dans l'odeur l'esprit, dans la peau la lettre¹ ; et le père se réjouit que son âme ait vu Dieu².

69

Sur Rébecca.

Fiancé fils unique³, ta fiancée du pays des Gentils, par amour pour toi, s'est élancée du haut d'un corps impur⁴.

70

Sur la même.

C'est non loin des eaux que la noble Rébecca fut demandée en mariage, parce qu'elle est la figure de l'épouse fille des Gentils⁵.

71

Sur la Sunamite.

La prière d'Élisée, Sunamite, t'a deux fois donné un fils, sorti d'abord de ton sein, ensuite d'entre les morts⁶.

1. Allusion aux peaux de chevreau dont Rébecca couvrit les bras et le cou de Jacob, afin qu'Isaac le prit pour Ésaü (*Genèse*, 27, 16 sq.). C'est bien l'odeur des peaux (ὁσμήν, *Gen.*, 27, 27) qui trompa Isaac.

2. Allusion à la cécité d'Isaac.

3. Isaac, fils unique d'Abraham et de Sara.

4. Entendez : « a sauté au bas de son chameau (*Genèse*, 24, 64). » Cet animal passait pour impur, dit Philon (*Agric.*, 30), parce que c'est un ruminant, mais qu'il n'a pas le pied fourchu. Le geste de Rébecca est encore une figure : celle de la répudiation, par les Gentils, de leurs impuretés.

5. C'est en effet près d'un puits (παρὰ τὸ πρῆαρ τοῦ ὕδατος) que Rébecca fut demandée en mariage, pour Isaac, par Éliézer (*Genèse*, 24, 11). Sur ce voisinage des eaux figurant la possibilité de la régénération par le baptême, cf. épigr. 59, 61 (et la note), 72, 75.

6. Cf. *Rois*, IV, 4, 17 et 35.

67

Εἰς τὸν Ἀδραάμ, ὅτε ὑπεδέξατο τὸν Θεόν.

Μορφὴν ἐνθάδε μόνον ἔχει Θεός· ὕστερον αὖτε
ἐς φύσιν ἀτρεκέως ἤλυθεν ἀνδρομένην.

Lemma P.

1 μούνον Jacobs : μούνην P.

68

Εἰς τὸν Ἰσαὰκ καὶ τὸν Ἰακώβ, ὅτε αὐτὸν ἠύλόγησεν.

Πνοιὴν μὲν διὰ πνεύμα, δέρας δὲ λάχον διὰ γράμμα·
εὐφραίνει πατέρα νοῦς Θεὸν εἰσορόων.

Lemma P, in textu.

69

Εἰς τὴν Ῥεβέκκαν.

Νυμφίε μουνογενές, νύμφη ἐθνική σε φιλοῦσα
κάτθορεν ἐξ ὕψους σώματος οὐ καθαροῦ.

Lemma P.

70

Εἰς τὴν αὐτήν.

Τηλόθεν οὐχ ὑδάτων μνηστεύετο πότνα Ῥεβέκκα,
νύμφης ἐξ ἐθνῶν οὐνεκεν ἔστι τύπος.

Lemma P.

71

Εἰς τὴν Σωμανίτιν.

Εὐχὴ Ἑλισσαίου, Σωμανίτι, δις πόρεν υἱὸν,
πρῶτα μὲν ἐκ γαστροῦς, δεύτερα δ' ἐκ νεκύων.

Lemma P.

Lemma : Σωμανίτιν : Σωμανιτ compendiose P || 1 Σωμανίτι (sic) P
[quam correptionem exigit metrum].

72

Sur la peau de mouton d'Élie.

- Cette peau prédit que l'agneau de Dieu¹, pour la vie de tous les hommes, se baignera dans ces eaux².

73

Sur l'onction de David.

Je frissonne en me rappelant de qui on l'a nommé le père³, ce David dont vous voyez ici l'onction.

74

Sur l'Aveugle.

Cette fontaine a nom l'Envoyé⁴ ; mais comprends-tu, pour avoir complètement recouvré la vue, de qui Il était l'Envoyé ?

75

Sur la Samaritaine.*

Ce n'est pas une figure : c'est Dieu, c'est un fiancé qui sauve ici sa fiancée, la fille des Gentils, qu'il avait vue près des eaux*.

76

Sur les Noces.*

Dieu a réellement fait le vin ; mais ce que cache ce miracle, si l'esprit du Christ vous inspire, vous le comprendrez*.

77

Sur la veuve qui nourrit Élie.

La burette est toujours pleine d'huile et le coffre de farine chez la veuve, parce qu'elle a la foi*.

1. Cf. I, 53.

2. Il s'agit encore du Jourdain (cf. I, 62), dont les eaux s'écartèrent pour laisser passer Élie et Élisée, quand Élie les frappa avec sa peau de mouton enroulée (Rois, IV, 2, 8).

3. De Jésus, dont le père putatif, Joseph, passait pour être de la race de David. L'expression « fils de David » lui est fréquemment appliquée dans les Évangiles.

4. Siloë, dont le nom, d'après l'Évangile (Jean, 9, 7), signifie en effet l'Envoyé ; c'est avec son eau que Jésus rendit la vue à un aveugle. Cf. I, 117.

72

Εἰς τὴν μηλωτὴν Ἡλίου.

Τοῦτο δέρας προλέγει ἄμυνον Θεοῦ εἵνεκα πάντων
ἀνθρώπων ζωῆς τῇδε λοεσσόμενον.

Lemma P.

73

Εἰς τὸν Δαβὶδ χριόμενον.

Ἐν νῷ ἔχων πέφρικα πατὴρ τίνος ἔκλυε Δαβὶδ
οὗτος δὲν εἰσοράας ἐνθάδε χριόμενον.

Lemma P.

74

Εἰς τὸν τυφλόν.

Οὐνομα τῇ πηγῇ Ἐσταλμένος· ἀλλὰ τίς ἐκ τοῦ
ἔσταλται νοέεις, ὄφρα τέλεια βλέποις ;

Lemma P.

75

Εἰς τὴν Σαμαρεῖτιν.

Οὐ τύπος, ἀλλὰ θεὸς καὶ νυμφίος ἐνθάδε νύμφην
σώζει τὴν ἐθνικὴν ὕδατος ἐγγὺς ἰδών.

Lemma P.

76

Εἰς τὸν γάμον.

Τεθεξε μὲν ἀτρεκέως οἶνον Θεός· ὅσσα δὲ κρυπτὰ
θαύματος, εἰ Χριστοῦ πνευμά(σ') ἔχει, νοέεις.

Lemma P.

2 πνευμά σ' Hecker : πνεῦμα P.

77

Εἰς τὴν χήραν τὴν τὸν Ἡλίαν θρέψασαν.

Βλύζει ἐλαιερὴ κάλπας καὶ κίστη ἀλεύρου
ἐμπεδον ἢ χήρη(ς), οὐνεκα πίστιν ἔχει.

Lemma P, in textu ; quod lemmatista in margine iteravit.

1 ἐλαιερὴ Boissonade [coll. Reg., III, 17, 14] : λαίχηρῃ P¹ λαίφηρῃ c
|| 2 χήρης, Stadtmüller [in apparatu] : χήρη P [qui post ἀλεύρου
interpungit].

78

Sur l'apôtre Pierre.

Pierre est le pontife de tous les pontifes de Dieu et c'est de la voix de Dieu qu'il a reçu cette prérogative¹.

79

Sur l'apôtre Paul.

Paul, pour avoir regardé face à face le divin éclair du ciel², a rempli toute la terre d'une lumière infinie.

80

Sur l'apôtre Jean.

C'est le pontife d'Éphèse, le porte-parole de Dieu³, Jean, qui le premier a dit de la part de Dieu que le Verbe était dieu⁴.

81

Sur le même.

Et Jean entendit parler le Verbe et ce fut lui qui, le premier, déclara que le Verbe était dieu.

82

Sur le même apôtre Jean.

Ayant atteint le palais de la sagesse céleste⁵ où Dieu se complait, Jean a dit que le Verbe était dieu.

83

Sur Matthieu.

Matthieu a écrit dans ce livre⁶ tous les miracles insignes de l'incarnation de Dieu, après avoir quitté son bureau de publicain*.

1. Cf. *Matthieu*, 16, 17. Pierre fut en effet, après Jésus, le chef du collège apostolique.

2. Cf. *Actes des Apôtres*, 9, 3 ; 26, 13.

3. Allusion à son surnom de Θεολόγος. — Il avait été le premier évêque d'Éphèse.

4. Cf. *Jean*, 1, 1.

5. Allusion à l'Apocalypse ; mais le texte est incertain (voir N. C.).

6. Son Évangile ; cf. I, 84, 2.

78

Εἰς Πέτρον τὸν ἀπόστολον.

Πάντων ἀρχιερεὺς Πέτρος Θεοῦ ἀρχιερέων,
δς Θεοῦ ἐκ φωνῆς ἔλλαχε τοῦτο γέρας.

Lemma P.

79

Εἰς Παῦλον τὸν ἀπόστολον.

Παῦλος, ἐπεὶ θεῖον σέλας οὐρανοῦ ἔδρακεν ἄντην,
φωτὸς ἀπειρεσίου γαῖαν ἔπλησεν ὅλην.

Lemma P.

80

Εἰς Ἰωάννην τὸν ἀπόστολον.

Ἀρχιερεὺς Ἐφέσιοιο θεηγόρος ἐκ Θεοῦ εἶπεν
πρῶτος Ἰωάννης ὡς θεὸς ἦν ὁ Λόγος.

Lemma P.

81

Εἰς τὸν αὐτόν.

Καὶ λαλέοντος ἄκουσε Λόγου καὶ πέφραδεν αὐτὸς
πρῶτος Ἰωάννης ὡς θεὸς ἦν ὁ Λόγος.

Lemma P.

82

Εἰς τὸν αὐτόν.

Οὐρανίης σοφίης θεοτερπὲς δῶμα κιχήσας
εἶπεν Ἰωάννης ὡς Θεὸς ἦν ὁ Λόγος.

Lemma P : ἀπόστολον Ἰωάννην add. l.

1 δῶμα : σῶμα legendum suspicatur Desrousseaux.

83

Εἰς τὸν Ματθαῖον.

Γράψε Θεοῦ σαρκώσιος ἕξοχα θαύματα πάντα
Ματθαῖος σελίδεσιν, ἐπεὶ λίπε δῶμα τελώνου.

Lemma P.

84

Sur Luc.

Les actes parfaits de l'immortelle vie du Christ ont été, dans les flancs de ce volume, clairement retracés par Luc.

85

Sur Marc.

Malgré son nom¹, le peuple d'Égypte n'appartient pas aux ténèbres, puisque la voix de Marc lui a donné la lumière².

86

Sur saint Basile.

La virginité de Jean³ et sa sagesse, voilà les dons que Basile a reçus du ciel ; mais ces dons encore il les a reçus à l'égal de Grégoire⁴.

87

Sur saint Polycarpe.

C'est un saint miséricordieux que Polycarpe⁵, lui qui obtint et le siège pontifical et la couronne d'un martyr véritable.

88

Sur saint Denys⁶.

En chantant la hiérarchie des chœurs célestes et en mettant en pleine lumière le sens caché des figures symboliques, tu allumes le flambeau divin des oracles salutaires à la vie.

1. Cf. saint Augustin, *Enarr. Psalm.*, 77 : « Aegyptus in hebraea lingua *Tenebras...* significat. » Allusion probable à son ancien nom de *Χημία*, la Noire (en hébreu, *kemi*), que l'Égypte devait, d'après Plutarque (*Is. et Osir.*, 33 = *Mor.*, p. 364 c), à la couleur de son sol.

2. « Marc fut le premier envoyé en Égypte, où il prêcha l'Évangile qu'il avait écrit (Eusèbe, *Hist. Eccles.*, II, 16). »

3. Cf. I, 55.

4. Grégoire de Nazianze, que les Byzantins considéraient comme le plus grand des Pères de l'Église grecque.

5. Evêque de Smyrne, martyrisé sous le principat de Commode.

6. L'Aréopagite. Les v. 1 et 2 font allusion à deux livres qui lui sont attribués, l'un sur la *Hiérarchie céleste*, l'autre sur la *Théologie mystique*.

84

Εἰς τὸν Λουκᾶν,

Ἀθανάτου βιότῳ τελεσφόρα ἔργματα Χριστοῦ
πυκτῷ ἐν λαγόνεσσι σαφῶς ἐνέπασσέ γε Λουκάς.

Lemma P.

1 ἀθανάτου Jacobs : -άτοι (sic) P.

85

Εἰς τὸν Μάρκον.

Οὐ κατ' ἐπωνυμίην Αἰγύπτιον ἔλλαχε λαὸν
ῥρφνη, ἐπεὶ φωνῆς Μάρκου ἔδεκτο φάος.

Lemma P.

86

Εἰς τὸν ἅγιον Βασίλειον.

Παρθενίην Βασίλειος Ἰωάννου σοφίην τε
ἔλλαχεν, ἴσα λαχὼν καὶ τάδε Γρηγορίῳ.

Lemma P.

2 γρηγορίῳ P¹ : -γόριος perperam c.

87

Εἰς τὸν ἅγιον Πολύκαρπον.

Οἰκτίρμων Πολύκαρπος, ὃ καὶ θρόνον ἀρχιερέως
ἔσχε καὶ ἀτρεκέος μαρτυρίης στεφάνους.

Lemma P.

1 ὁ Boissonade : ὁ P || 2 ἀτρεκέος Desrousseaux : -έως P.

88

Εἰς τὸν ἅγιον Διονύσιον.

Οὐρανίων θιάσων ἱεραρχικὰ τάγματα μέλψας,
μορφοφανῶν τε τύπων κρύφιον νόον εἰς φάος ἔλκων,
ζωοσόων λογίων θεοτερπέα πυρσὸν ἀνάπτεις.

Lemma P.

Hoc epigramma exhibet codex Dionysii *Florentinus* plut. V, 11
|| 1 ἱεραρχικά : -άρχια P -άρχια *Flor.* || 3 ζωοσόων Desrousseaux :
ζωοσόων [ζώο- P] P *Flor.*

89

Sur saint Nicolas¹.

Polycarpe a Nicolas près de lui², parce que tous deux eurent toujours les mains toutes prêtes à la charité.

90

DE SOPHRONIOS, PATRIARCHE DE JÉRUSALEM

Sur Cyr et Jean³.

A Cyr, qui a reçu en don la suprême habileté dans l'art de guérir, et à Jean, martyrs divins, Sophronios, délivré d'une maladie des paupières qui torturait son âme, a — faible remerciement de sa gratitude — consacré ce livre⁴.

91

Sur l'empereur Justinien, à Éphèse.

Justinien et la divine Théodora ont été couronnés par Jean sur l'ordre du Christ⁵.

92

Inscription de l'église Saint-Basile à Césarée⁶.

Un jour, le Christ dormait, dans un bateau, d'un profond sommeil; la mer était agitée par des vents tempétueux; sai-

1. Il s'agit de l'évêque de Myre en Lycie, mort en 327. Il était en effet célèbre pour sa grande charité. « Viduis et orphanis, dit la sixième leçon de son office, pecunia, consilio, opera non defuit. »

2. Entendez : leurs portraits sont placés côte à côte. Cette épigramme devait figurer primitivement à côté de I, 87; le tristique hexamétrique I, 88 a été inséré plus tard dans cette série de distiques élégiaques.

3. Martyrisés en Égypte, sous Dioclétien.

4. Le panégyrique des deux martyrs, composé par Sophronios, et auquel cette pièce devait servir d'épigraphe.

5. Cette épigramme doit être rapprochée de I, 95 : c'est pour récompenser le couple impérial d'avoir agrandi et embelli son église d'Éphèse que saint Jean les a « couronnés », c'est-à-dire leur a accordé la victoire qu'ils commémorent. Sur la restauration de l'église de Saint-Jean le Théologien par Justinien, restauration qui la rendit comparable à celle des Saints-Apôtres à Constantinople, cf. Procope, *de Aedif.*, V, 1, 5.

6. Capitale de la Cappadoce et patrie de saint Basile le Grand.

89

Εἰς τὸν ἅγιον Νικόλαον.

Νικόλεων Πολύκαρπος ἔχει σχεδὸν, οὐνεκεν ἄμφω
εἰς ἔλεον παλάμας ἔσχον ἑτοιμοτάτας.

Lemma P.

90

ΣΩΦΡΟΝΙΟΥ ΠΑΤΡΙΑΡΧΟΥ ἹΕΡΟΣΟΛΥΜΩΝ

Εἰς Κύρον καὶ Ἰωάννην.

Κύρῳ, ἄκεστορίης πανυπέρτατα μέτρα λαχόντι,
καὶ τῷ Ἰωάννῃ, μάρτυσι θεσπεσίοις,
Σωφρόνιος, βλεφάρων ψυχάλγέα νοῦσον ἀλύξας,
βαῖον ἀμειβόμενος τήνδ' ἀνέθηκε βίβλον.

Lemma P.

Senecae iatrosophistae in Maii *Spicilegio*, III, p. 96, perperam [ut monstrauiit Stadtmüller] tribuitur || Tit. post lemma add. *l* ||
1 λαχόντι *c* : -ντα P¹ || 2 καὶ τῷ Boissonade : καὶ τῷ P.

91

Εἰς Ἰουστινιανὸν τὸν βασιλέα ἐν Ἐφέσῳ.

Ἰουστινιανὸν καὶ ἡγαθέην Θεοδώρην
στέψεν Ἰωάννης Χριστοῦ ἐφημοσύναις.

Lemma P, in textu.

92

Ἐν Καισαρείᾳ εἰς τὸν ναὸν τοῦ ἁγίου Βασιλείου.

Ἦν ὅτε Χριστὸς ἴαυεν ἐφ' ὀλκάδος ἔμφυτον ὕπνον,
τετρήχει δὲ θάλασσα κυδοιμοτόκοισιν ἀήταις,

Lemma P, cui add. *l* : ἡγουν εἰς τὴν μεγάλην ἐκκλησίαν.

GREG. NAZ., II, 179 B. = Migne, *Patrol. Graec.*, t. XXXVII, p. 506-507 [= *Greg. Theol. carm.*, I, 1, 28]. Idem carmen in muro rupestris ecclesiae apud Sinasos in Cappadocia seculo decimo pictum est, ubi ualde mutilum etiamnunc legitur [cf. H. Grégoire, *Rev. Instr. Publ. Belg.*, 1909, p. 164-166]. Gregorii Nazianzeni esse hoc carmen primus animaduertit Jacobs || 1 ἐφ' ὀλκάδος Greg. edd. : ἐπόλκ. P.

- sis de crainte, les navigateurs s'écriaient : « Éveille-toi, Sauveur ; nous sommes perdus : viens à notre secours. » Et le
- 5 Seigneur se leva ; il ordonna aux vents et aux flots de s'apaiser, et il en fut ainsi. Et à ce miracle les assistants reconnurent sa nature divine¹.

93

Inscription de la même église.

En voyant l'image des quatre vertus vivifiantes², incitez votre âme à un effort volontaire ; car les sueurs de la piété savent nous mener à une vie qui ne connaît pas la vieillesse.

94

Sur la Dormition de la très sainte Mère de Dieu.

- Avertis par un envoyé de Dieu, ils sont venus, transportés à travers les airs vers la demeure de la femme pure et immaculée, les disciples convoqués, comme des anges resplendissants ; ils sont venus, les uns du Levant, les autres des
- 5 terres du Couchant, les uns du Midi, les autres du Septentrion, désirant ensevelir le corps de celle qui avait sauvé le monde.

95

Inscription d'Éphèse.

C'est grâce à ton appui, bienheureux, que j'ai pu te donner ce que tu nous a fait gagner à la guerre³.!

96

Sur un sceptre.

Ce glorieux insigne a été obtenu par le vertueux Aman-

1. Cette pièce, qui paraphrase un passage des Évangiles, avait dû être gravée comme légende sous un tableau consacré dans l'église Saint-Basile. Sur la scène qui en fait l'objet, cf. *Matthieu*, 8, 23-27 ; *Marc*, 4, 36-40 ; *Luc*, 8, 22-25. Le dernier verset de ces trois récits donne le sens exact du v. 6, qui sans cela serait obscur. Les « navigateurs » du v. 3 ne sont pas les matelots, mais les disciples de Jésus, qui l'accompagnent dans son voyage.

2. Les vertus cardinales (Justice, Force, Prudence et Tempérance).

3. Cf. I, 91. C'est Justinien qui parle, en son nom et au nom de l'impératrice Théodora.

·δείματί τε πλωτήρες ἀνίαχον· « Ἐγρεο, Σῶτερ·
 ὀλλυμένοις ἐπάμυνον. » Ἄναξ δὲ κέλευεν ἀναστὰς
 ἀτρεμέειν ἀνέμους καὶ κύματα, καὶ πέλεν οὕτως· 5
 θαύματι δὲ φράζοντο θεοῦ φύσιν οἱ παρεόντες.

3 ἀνίαχον c Greg. edd. : ἀνίσχον P¹ || 4 δὲ κέλευεν P : δ' ἐκ. Greg.
 edd. || 6 δὲ φράζοντο P : δ' ἐφρ. Greg. edd.

93

Εἰς τὸν αὐτὸν ναόν.

Ζωογόνων ἀρετῶν τετρακτύος εἰκόνα λεύσσω
 σεθε νόον πρὸς μόχθον ἐκούσιον· εὐσεβίης γὰρ
 ἰδρῶτες δεδάσιν ἀγήραον ἐς βίον ἔλκειν.

Lemma P.

1 λεύσσω Jacobs : λεύσων P [ex λύσων(?) correctum].

94

Εἰς τὴν κοίμησιν τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου.

Νεύμασι θεσπεσίοιο μετάρσιοι ἤλυθον ἄρδην
 ἐς δόμον ἀχράντοιο ἀμωμήτοιο γυναικὸς
 κεκλόμενοι μαθηταὶ ἄγγελοι ὥς αἰγλήεντες,
 οἱ μὲν ἀπ' ἀντολῆς, οἱ δ' ἐσπερίοι' (ἀπ') ὁ γαίης,
 ἄλλοι μεσημβρίας, ἕτεροι βαῖνον δ' ἀπ' ἀρκτῶν, 5
 διζήμενοι κηδεύσαι σῶμα τὸ σωσικόσμοιο.

Lemma P, in textu.

1 θεσπεσίοιο P : -σίοις perperam apogr. Paris. || 3 ἄγγελοι ὥς nos
 [ἄγγέλους σὺν Boissonade] : ἀλλήλοισιν P || 4 ἐσπερίοι' ἀπὸ nos [-οιο
 Boissonade] : -ίοισιν P -ίηθεν legendum suspicatur Desrousseaux ||
 6 σωσικόσμοιο c : -κόμοιο P¹.

95

Ἐν Ἐφέσῳ,

Σοὶ, μάκαρ, ἐκ σέο δῶκα τάπερ πόρες ἄμμιν ἄρηϊ.

Lemma P.

96

Εἰς σκήπτρον.

Τοῦτο γέρας λάχεν ἐσθλὸς Ἀμάντιος, ὥς βασιλεῖ

tios¹ pour sa fidélité à l'empereur et pour sa piété qui charme le Christ.

97

Gravé dans la « mélété »².

Je suis le temple glorieux de l'empereur Justin, et c'est le consul Théodoros, un brave, trois fois légat, qui m'a consacré au souverain ainsi qu'à son fils Justinien, commandant en chef de ses armées*.

98

Gravé au même endroit.

Vous voyez le monument glorieux³ de l'empereur Justin et de Justinien, le tout-puissant commandant de l'armée; il resplendit des éclairs que lance son énorme masse de métal. Celui qui l'a fait faire, c'est l'illustre Théodoros, qui glorifia la ville et la défendit, quand pour la troisième fois il
5 avait obtenu les honneurs du consulat.

99

Gravé sur la colonne du bienheureux Daniel, à l'Anaplous⁴.

Entre ciel et terre, un homme se tient, sans crainte des vents qui l'assaillent de toutes parts; il se nomme Daniel, et

1. L'un des deux chambellans qui portèrent ce nom, sous Théodose II et sous Anastase I^{er} (cf. I, 5). Le σκήπτρον était l'insigne de diverses dignités; on ne sait de laquelle il s'agit ici.

2. Ce terme de μελέτη paraît désigner — bien que ce sens ne soit attesté par aucun texte — une pièce où l'empereur se retirait pour travailler et méditer. Théodoros y avait sans doute fait installer à ses frais un oratoire, dont il avait fait hommage à Justin et à son neveu Justinien (cf. la pièce suivante). C'est cet oratoire que le poète appelle emphatiquement un temple.

3. Sans doute un groupe de deux statues en bronze, de dimensions colossales, représentant l'empereur et son neveu.

4. Ce nom, qui signifie le Goulet, le chenal par où d'un port on débouche dans la mer, désigne tantôt une localité située sur la côte européenne du Bosphore (Karoul-Tchesmé ?), tantôt toute la partie inférieure du détroit, depuis la « Montagne-Sacrée » jusqu'à Constantinople.

πιστὸς ἐὼν, Χριστὸν δὲ θεουδείησιν ἱαίνων.

Lemma P, in textu.

2 θεουδείησιν Jacobs : θεουδέησιν P [ex θεοῦ δέησιν correctum].

97

Ἐν τῇ μελέτῃ.

Νηὸς ἐγὼ κύδιστος Ἰουστίνιοι ἄνακτος,
καὶ μ' ὕπατος Θεόδωρος, δ καρτερὸς, δ τρις ὕπαρχος,
ἄνθετο καὶ βασιλῆι καὶ υἱέι παμβασιλῆος,
Ἰουστινιανῷ, στρατιῆς ἡγήτορι πάσης.

Lemma P.

μελέτῃ nos : μελέτῃ [sic, non Μελέτῃ, quod legebant editores ueteres] P.

98

Ἐν τῷ αὐτῷ τόπῳ.

Ἔργον ὁρᾷς περίπυστον Ἰουστίνου βασιλῆος
Ἰουστινιανοῦ τε, μεγασθενέος στρατιάρχου,
λαμπόμενον στεροπῆσιν ἀμετρήτοιο μετάλλου·
τοῦτο κάμεν Θεόδωρος ἀοίδιμος, δς † πόλιν ἄρας
τὸ τρίτον ἀμφιέβηκεν ἔχων ὑπατιίδα τιμήν.

5

Lemma P.

4 πόλιν ἄρας [in marg. αἶρας] c : πολινῆρης (P) P¹, quāam prauam lectionem, prae correctam, emendare non potui [nisi forte πολυγύρως scribendum sit].

99

Ἐν τῷ κίονι τοῦ ὁσίου Δανιὴλ ἐν τῷ Ἀνάπλῳ.

Μεσσηγὺς γαίης τε καὶ οὐρανοῦ ἵσταται ἀνὴρ,
πάντοθεν ὀρνυμένους οὐ τρομέων ἀνέμους.

Lemma P, in textu, cui add. l in margine : ἐν τῷ στόλῳ τοῦ ὁσίου Δανιήλ.

Hoc epigramma exhibent omnes *Vitae S. Danielis* codices ; de quorum siglis [V, V 1-3 = *Vetus Vita*, — R = eadem ἐν συντόμῳ, — M, M 1-6 = *Metaphrasti Vita*] cf. H. Delehaye, *Rev. Ét. Gr.*, t. IX (1896), p. 222-223. — Cyro Panopolitani tribuit Delehaye || 1 μεσσηγὺς ... οὐρανοῦ om. V 3, M 3-6, R || 2 πάντοθεν P et plerique *Vitae* codices : παντάχθεν V 1 V 3 R || ὀρνυμένους c V 1-2 M 1-2 : ὀρνύμενος P¹ ὀρνυμένος (sic) καὶ reliqui *Vitae* codices.

c'est l'émule du grand Syméon¹; ses pieds sont fixés sur
 5 une double colonne². Il se nourrit d'une faim ambrosienne
 et d'une soif incorporelle, proclamant le fils d'une mère
 vierge³.

100

Sur le moine Nil, grand parmi les ascètes⁴.

Le fleuve Nil sait, de ses flots, abreuver la terre; et le
 moine Nil sait, par sa parole, féconder les cœurs⁵.

101

DE MÉNANDRE LE PROTECTEUR⁶

Sur un mage Perse qui se fit chrétien et subit le martyre.

J'étais autrefois chez les Perses le mage Isbozétès⁷ et
 c'était dans de pernicieuses fourberies que je mettais tout
 mon espoir. Quand le feu était en train de dévorer ma ville,
 j'accourus pour lui porter secours. En même temps accourut
 5 un serviteur du Christ tout-puissant; c'est par lui que fut
 étouffée la violence des flammes; mais vaincu, moi aussi, je
 rendis sa victoire encore plus divine.

1. Le premier des « stylistes »; Daniel (409-493) fut son disciple
 et lui succéda à la direction d'un monastère, avant d'aller (en 460) s'en-
 fermer pour neuf ans dans un temple de l'Anaplous infesté de démons.

2. Il s'agit d'une colonne à deux fûts juxtaposés et reliés entre
 eux par une barre de fer et une pièce de maçonnerie; elle avait été
 dressée par les soins de l'empereur Léon, en 462. Voir à ce sujet
 H. Delehaye, *Rev. Et. Gr.*, t. IX (1896), p. 218.

3. D'après H. Delehaye (*loc. cit.*), cette épigramme reproduirait
 l'inscription qui fut gravée sur la « double colonne » de Daniel
 l'année du retour à Constantinople d'Eudoxia, femme de Valen-
 tinien III (462). Delehaye en attribue la paternité, non sans vrai-
 semblance, à Cyrus de Panopolis, alors préfet de Constantinople,
 dont le stylite avait exorcisé la fille.

4. Disciple de saint Jean Chrysostome; préfet de Constantinople
 sous Arcadius et Théodose II, il abandonna ses fonctions pour se
 faire anachorète et se retirer, avec son fils Théodule, au Mont-Sinaï.

5. Le même jeu de mots se retrouve dans un certain nombre de
 pièces de vers, en termes à peu près identiques; cf. Migne, *Patrol.*
Græc., t. LXXIX, p. 33.

6. Προῤῥκτωρ (en latin *protector*), garde-du-corps de l'empereur.

7. Inconnu, dont le nom rappelle celui d'Isbozeth, fils de Saül.

Τοῦνομα <μὲν> Δανιήλ, <μεγάλω> Συμεῶνι δ' ἐρίζει,
ἔχνια βρίζωσας κίονι διχθαδίω·

λιμῶ δ' ἄμβροσίᾳ τρέφεται καὶ ἀναίμονι δίψῃ, 5
υἱέα κηρύσσων μητρὸς ἀπειρογάμου.

3 restituit Delehaye auctore Th. Reinach : deest in P [uius uersus spatio uacuo relicto] eundem mutilum habent *Vitae* codices post u. 4 || μὲν Delehaye : om. omnes codices || μεγάλω Delehaye : om. omnes codices || Συμεῶνι V I V 3 R : Συμεὼν reliqui *Vitae* codices || δ' ἐρίζει V I R : δὲ ῥίξι [ῥίξι M 3] V 3 M || 4 ἔχνια P V I-2 : τεύχεα V 3 M R || 5 ἀναίμονι δίψῃ habet Svid.^A s. u. ἀναίμονες || λιμῶ P V 2 : τροφῇ reliqui *Vitae* codices || ἄμβροσίᾳ P V I R : -σίῃ reliqui *Vitae* codices || ἀναίμονι V M Svid. : ἀπήμονι P R || 6 κηρύσσων : -ύτων V I R M I-2 || ἀπειρογάμου : -μοιο R.

100

Εἰς Νεῖλον μοναχὸν τὸν μέγαν ἐν τοῖς ἀσκηταῖς.

Νεῖλου μὲν ποταμοῖο βόος χθόνα οἶδε ποτίζειν,
Νεῖλου δ' αὖ μοναχοῖο λόγος φρένας οἶδε πιαίνειν.

Lemma P : εἰς N. μον., cui τὸν μέγαν κτλ. add. l.

2 οἶδε πιαίνειν Desrousseaux : οἶδεν λαίνειν P.

101

ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ ΠΡΟΤΙΚΤΟΡΟΣ

Εἰς Πέρσην μάγον, γενόμενον χριστιανὸν καὶ μαρτυρήσαντα.

*Ὦν πάρος ἐν Πέρσῃσιν ἐγὼ μάγος Ἰσβοζήτης,
εἰς ὀλοὴν ἀπάτην ἐλπίδας ἐκκρεμάσας.
Εἶπε δὲ πυρὸς ἐδαπτεν ἐμὴν πόλιν, ἦλθον ἀρῆξαι,
ἦλθε δὲ καὶ Χριστοῦ πανσθενέος θεράπων·
κείνῳ δ' ἐσθέσθη δύναμις πυρὸς, ἀλλὰ καὶ ἔμπης 5
νικηθεὶς νίκην ἦνυσα θειοτέρην.

Lemma P, in textu.

Hoc carmen exhibet ipse Menander in *Historiis*, fragm. 35 a Müller [= *F. H. G.*, t. IV, p. 238]. — Auctoris nomen exhibet P in textu, iteravit l in margine || 1 Ἰσβοζήτης P : Ἰσσοζήτης *F. H. G.* || 5 πυρὸς P : φλογὸς *F. H. G.* [quod profecto scripserat Menander].

102

Sur notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu.

O toi qui es supérieur à tous les êtres, — par quelle plus grande louange pourrais-je en effet te chanter¹ — comment te nommer, toi qui es sublime entre tous² Comment te chanter par ma parole, toi qu'aucune parole ne saurait définir³

103

Sur le linteau d'une maison de Cyzique sauvée du feu.

Fou sanguinaire, c'est toi-même que ta flèche amère a tué²; car Dieu a préservé de ta fureur la demeure fortunée que je suis.

104

*Sur la chásse où étaient les reliques
du saint martyr Akakios et d'Alexandre.*

Ici reposent les corps du martyr Akakios et du prêtre Alexandre, qu'un âge heureux a retrouvés³.

105

Sur Eudokia, femme de l'empereur Théodose⁴.

La sage maîtresse de toute la terre, enflammée d'un pieux amour, la voici qui vient, en esclave, se prosterner devant le tombeau d'un seul être⁵, elle devant qui tous les hommes se

1. Cette pièce est certainement une réplique des trois vers de Grégoire de Nazianze, *Poèmes dogmatiques*, 29, v. 1-3 (= Migne, *Patrol. Graec.*, t. XXXVII, col. 507):

ᾧ πάντων ἐπέκεινα — τί γὰρ θέμις ἄλλο σε μέλπειν; —
πῶς λόγος ὑμνήσει σε, κτλ.

2. L'incendiaire avait sans doute été la première victime de sa tentative criminelle.

3. Akakios fut décapité près de Brousse avec saint Patrice, évêque de cette ville. Le « prêtre Alexandre » est inconnu.

4. Cf. I, 10, 1. Il s'agit, bien entendu, de Théodose II (408-450). Cette épigramme semble encore être la description d'un tableau.

5. Jésus-Christ; c'est lui qui avait donné le trône à Eudokia en la faisant épouser par l'empereur. Le tableau décrit ici devait être une mise au tombeau, à laquelle l'impératrice assistait.

102

Εἰς τὸν Σωτῆρα καὶ Κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστόν, υἱόν
τοῦ Θεοῦ.

ᾧ πάντων ἐπέκεινα — τί γὰρ πλεόν ἄλλο σε μέλψω; —
πῶς σὲ τὸν ἐν πάντεσσιν ὑπείροχον ἐξονομήνω;
πῶς δὲ λόγῳ μέλψω σέ, τὸν οὐδὲ λόγῳ περιληπτόν;

Lemma P: εἰς τὸν σ.; — l: καὶ κύριον κτλ.

Hos uersus habet Olympiodorus, *ad Plat. Gorg.*, *Neue Jahrb.*,
1848, p. 128 [OL.^a] et 532 [OL.^b]. — 2 ἐξονομήνω P: ὑμνοπο-
λεῦσω OL. || 3 πῶς δὲ λόγῳ μέλψω σε P: πῶς σε λόγῳ μέλψαιμι OL.^a
τίς δὲ λόγος μέλψει σε OL.^b || οὐδὲ OL.: οὐδε P || λόγῳ P: νόμῳ OL.

103

Εἰς ὑπέρθυρον οἴκου ἐν Κυζίκῳ σωθέντος ἀπὸ πυρός.

Μῶρε μαιφόνε, σός σε κατέκτανε πικρὸς δίστος·
βύσατο γὰρ μανίης με τεῆς Θεός, ὄλβιον οἶκον.

Lemma P: εἰς ... Κυζίκῳ; — l: σωθέντος κτλ.

1 μῶρε Desrousseaux: μῶμε P || 2 με ex te corr. P.

104

Εἰς τὴν θήκην τῶν λειψάνων τοῦ ἁγίου μάρτυρος Ἀκακίου
καὶ Ἀλεξάνδρου.

Μάρτυρος Ἀκακίῳ Ἀλεξάνδρου θ' ἱερῆος
ἐνθάδε σώματα κεῖται, τάπερ χρόνος ὄλβιος ἡδρε.

Lemma P, in textu.

2 τάπερ P: seruapklum, non obstante metrica ratione [de quan-
titate ultimae uerbi κεῖται syllabae illud temporis nemo mirabitur].

105

Εἰς Εὐδοκίαν τὴν γυναῖκα Θεοδοσίου βασιλέως.

Ἡ μὲν σοφὴ δέσποινα τῆς οἰκουμένης,
ὕπ' εὐσεβοῦς ἔρωτος ἡρεθισμένη,
πάρεστι δούλῃ, προσκυνεῖ δ' ἐνδὸς τάφον
ἢ πᾶσιν ἀνθρώποισι προσκυνουμένη.

Lemma P, in textu; quod l in margine iteravit. — βασιλ(έως)
P: τοῦ μικροῦ l.

- 5 prosternent. Celui qui lui avait donné le trône et le mariage est mort en tant qu'homme, mais il vit en tant que dieu. (Ici-bas, il s'était fait homme ; mais là-haut il est redevenu ce qu'il était.)

106

DE DE MAZARA ¹*Inscription du Chrysotriclinos* ².

- Le rayon de la vérité s'est remis à briller et il a ébloui les yeux des imposteurs ³ ; la piété s'est fortifiée, l'erreur est tombée, et la foi refleurit et la grâce s'étend. Voici en effet
- 5 que de nouveau l'image du Christ resplendit au-dessus du trône impérial* et renverse les ténébreuses hérésies. Au-dessus de l'entrée*, comme une porte du ciel, est placée une gardienne, la Vierge. Le souverain et le patriarche*, comme
- 10 étant ceux qui ont chassé l'erreur, sont avec leurs collaborateurs représentés auprès d'elle. Puis, en cercle tout autour*, comme les protecteurs de tout le palais, les esprits, les disciples, les martyrs, les prêtres. Voilà pourquoi nous appelons « nouvelle salle du Christ » cette pièce qui autrefois devait
- 15 à l'or le nom qu'elle portait* ; car elle possède le trône du Christ notre Seigneur, celui de la mère du Christ et l'image des hérauts du Christ, avec celle de Michel, dont les actes sont guidés par la sagesse*.

107

Sur le même Chrysotriclinos.

Parce que tu veux préserver l'éclatante dignité de l'ancienne image*, Michel, souverain tout-puissant, et triompher

1. Nous connaissons plusieurs villes grecques de ce nom, notamment en Arménie, en Mésopotamie et en Sicile. Sur l'auteur de cette épigramme et sur toute la pièce, cf. *Byzantion*, t. II, p. 320-323.

2. Littéralement : salle aux tables dorées. On appelait ainsi un somptueux pavillon, bâti par Justin II et embelli par Tibère II, où une grande salle octogonale, surmontée d'une coupole, servait non seulement de salle de festin dans les circonstances solennelles, mais de salon de réception et d'apparat. Il est minutieusement décrit dans le *Livre des Cérémonies* (l. II, *passim*). Cf. J. Ebersolt, *Le Grand Palais de Constantinople*, p. 77-92.

3. Les empereurs iconoclastes du VIII^e siècle ; c'étaient eux qui avaient détruit l'image du Christ, que rétablit Michel III (842-867).

Ὁ γάρ δεδοκώς τὸν θρόνον καὶ τὸν γάμον 5
 τέθνηκεν ὡς ἄνθρωπος, ἀλλὰ ζῆ θεός.
 [Κάτω μὲν ἡνθρώπιζεν, ἦν δ' ὡς ἦν ἄνω.]

7 additiciū esse iure censet Stadtmüller.

106

..... MAZAPHNOY

Ἐν τῷ χρυσοτρίκλινῳ.

Ἐλαμψεν ἄκτις τῆς ἀληθείας πάλιν
 καὶ τὰς κόρας ἤμβλυε τῶν ψευδηγόρων·
 ἠῤῥησεν εὐσέβεια, πέπτωκε πλάνη,
 καὶ πίστις ἀνθεῖ καὶ πλατύνεται χάρις.
 Ἰδοὺ γὰρ αὖθις Χριστὸς εἰκονισμένος 5
 λάμπει πρὸς ὕψος τῆς καθέδρας τοῦ κράτους
 καὶ τὰς σκοτεινάς αἵρέσεις ἀνατρέπει.
 Τῆς εἰσόδου δ' ὑπερβεν ὡς θεία πύλη
 στηλογραφεῖται καὶ φύλαξ ἡ Παρθένος.
 Ἀναξ δὲ καὶ πρόεδρος ὡς πλανοτρόποι 10
 σὺν τοῖς συνεργοῖς ἱστοροῦνται πλησίον.
 Κύκλῳ δὲ παντὸς οἷα φρουροὶ τοῦ δόμου
 νόες, μαθηταί, μάρτυρες, θυηπόλοι.
 Ὅθεν καλοῦμεν χρυσοτρίκλινον νέον
 τὸν πρὶν λαχόντα κλήσεως χρυσωνύμου, 15
 ὡς τὸν θρόνον ἔχοντα Χριστοῦ κυρίου
 Χριστοῦ τε μητρὸς, χρυστοκηρύκων τύπους
 καὶ τοῦ σοφουργοῦ Μιχαὴλ τὴν εἰκόνα.

Lemma P, cui add. l : τοῦ μεγάλου παλατίου κύκλῳ τῆς ὁροφῆς.

Tit. Μαζαρηνοῦ nos [omisso scriptoris nomine]: Μαζαρινοῦ
 P post lemma [ἐν τῷ χ.] <τοῦ> Ναζαρηνοῦ legendum putat L. Bodin
 [ineditum] || 16 Χριστοῦ Jacobs: χριστόν P.

107

Εἰς τὸν αὐτὸν χρυσοτρίκλινον.

Ὡς τὴν φαεινὴν ἀξίαν τῆς εἰκόνης
 τῆς πρὶν φυλάττων, Μιχαὴλ αὐτοκράτωρ,

Lemma P : εἰς τὸν αὐτόν ; — χρυσοτρίκλινον add. l.

- de toutes les souillures charnelles¹, tu représentes aussi notre
 5 Seigneur en faisant graver ses traits², fortifiant ainsi par des
 actes les paroles des dogmes.

108

ANONYME.

Sur Adam.

Ce n'est pas sans sagesse qu'il reçut aux premiers temps
 le nom d'Adam, dont les quatre lettres désignent les quatre
 régions du monde : A, l'Orient ; Δ, le Couchant ; le second A,
 le Nord ; la dernière lettre, le Midi³.

109

D'IGNATIUS, LE CHEF DES SECRÉTAIRES⁴*Sur l'église de la très sainte Mère de Dieu, à la Source⁵.*

Tombée en ruines, elle est restaurée, l'église de la Vierge,
 par Basile avec Constantin et par Léon*.

110

*Sur la même église : sur la coupole,
 à l'endroit où est représentée l'Ascension.*

En t'élevant de la terre vers le trône de ton père, tu nous
 montres, Sauveur, la demeure de ta mère comme la source
 spirituelle des grâces suprêmes.

111

Inscription de la même église, sur la Crucifixion.*

Le Hadès défunt* vomit les morts, ayant trouvé comme
 purgation la chair du Seigneur*.

1. Michel III avait une réputation justifiée d'intempérance ; mais
 les adversaires des iconoclastes lui pardonnaient ce vice en raison de
 son zèle pour le culte des images.

2. C'est-à-dire en le représentant par une mosaïque, plus difficile
 à détruire qu'une statue.

3. Ἀντολίη (= ἀνατολή), Δύσις, Ἄρκτος, Μεσημβρία.

4. Sorte de chancelier impérial ; les γραμματικοί étaient chargés
 de dresser les actes de cette chancellerie.

5. Endroit situé dans un faubourg occidental de Constantinople,
 non loin de la porte Selymbria.

κρατῶν τε πάντων σαρκικῶν μολυσμάτων,
 ἐξεικονίζεις καὶ γραφῇ τὸν Δεσπότην,
 ἔργῳ κρατύνων τοὺς λόγους τῶν δογμάτων.

5

4 γραφῇ Jacobs: γραφῇ P [ex γραφῇ(?) correctum].

108

᾽Αδέσποτον.

Εἰς τὸν Ἀδάμ.

Οὐ σοφίης ἀπάνευθεν Ἀδάμ τὸ πρὶν ἐκαλεῖτο,
 τέσσαρα γράμματ' ἔχων εἰς τέσσαρα κλίματα κόσμου.
 Ἄλφα γάρ ἀντολίης ἔλαχεν, δύσεως δὲ τὸ Δέλτα,
 Ἄλφα πάλιν δ' ἄρκτοιο, μεσημβρίας δὲ τὸ λοιπόν.

Lemma P: ἀδ-; — ἡ ἐσποτον εἰς τὸν Ἀδάμ [ἀδ- autem non ἀδέσποτον, sed Ἀδάμ significasse putat Preisendanz].

109

ΙΓΝΑΤΙΟΥ

ΤΟΥ ΜΑΓΙΣΤΟΡΟΣ ΤΩΝ ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΩΝ

Εἰς τὸν ναὸν τῆς παναγίας Θεοτόκου εἰς τὴν πηγὴν.

Πτωθέντα κοσμεῖ τὸν ναὸν τῆς Παρθένου,
 Βασιλείός τε σὺν Κωνσταντίνῳ, Λέων.

Lemma l, in textu; — ἐν τῷ ναῷ τῆς πηγῆς idem in margine.

110

Εἰς τὸν αὐτὸν εἰς τὸν τροῦλλον, ἐν τῇ ἀναλήψει.

Ἐκ γῆς ἀνελθὼν πατρικὸν σου πρὸς θρόνον,
 τὸν μητρικὸν σου, Σῶτερ, οἶκον δεικνύεις
 πηγὴν νοητὴν κρειττόνων χαρισμάτων.

Lemma P: εἰς τὸν αὐτόν; — εἰς τὸν τροῦλλον κτλ. add. l.

111

Ἐν τῷ αὐτῷ ναῷ, εἰς τὴν σταύρωσιν.

Ὁ νεκρὸς Ἄιδης ἐξεμεῖ θεβνηκόταϛ,
 κάθαρσιν εὐρὼν σάρκα τὴν τοῦ δεσπότης.

Lemma P.

112

Sur la Transfiguration, dans la même église.

Le Christ, brillant sur le Thabor d'un éclat plus vif que la lumière, a dissipé les ténèbres de l'ancienne loi¹.

113

Sur la Rencontre²; gravé dans la même église.

On Le voit maintenant, enfant, dans les bras d'un vieillard :
Il est l'antique artisan des temps.

114

Sur la Salutation³; gravé dans la même église.

Le Seigneur annonce le sauvetage du monde, en disant
aux femmes : « Salut ! »

115

Sur la Mère de Dieu.

Une vierge mit au monde un fils ; après sa naissance, elle
était encore vierge⁴.

116

Sur le même⁵.

Reçois, impérissable rejeton d'une vierge, fils de Dieu, une
offrande de cristaux, une offrande de sardoines.

1. « Legem ueterem et nouam Patres figurate uocant *σινάω* et *παλαιά* (Dübner). »

2. De Jésus avec Siméon (le *vieillard* du v. 1); cf. I, 46, où Jésus était déjà qualifié d'« enfant plus ancien qu'Adam ».

3. Il s'agit sans doute du salut adressé par Jésus aux deux *Maries* (*Matth.*, 28, 9) et non, comme le veulent la plupart des commentateurs, de l'Annonciation.

4. Cf. I, 122, 1.

5. Entendez : sur le même *fils de Dieu* (dont il est question dans les deux épigr. 115 et 116).

112

Εἰς τὸν αὐτὸν ναόν, εἰς τὴν μεταμόρφωσιν.

Λάμπας δ' Χριστὸς ἐν Θαβὼρ φωτὸς πλέον
σκιάν πέπαυκε τοῦ παλαιτάτου νόμου.

Lemma P, in textu.

2 παλαιτάτου P : παλαιτέρου scribendum non iniuria suspicatur Stadtmüller.

113

Ἐν τῷ αὐτῷ ναῷ, εἰς τὴν ὑπαντήν.

Ὅρώμενος νῦν χερσὶ πρεσβύτου βρέφος
παλαιός ἐστι δημιουργὸς τῶν χρόνων.

Lemma P.

114

Ἐν τῷ αὐτῷ ναῷ, εἰς τὸν χαιρετισμόν.

Προοιμιάζει κοσμικὴν σωτηρίαν
εἰπὼν τὸ Χαῖρε ταῖς γυναιξὶ Δεσπότης.

Lemma P.

115

Εἰς τὴν Θεοτόκον.

Παρθένος υἱέα τίκτε· μεθ' υἱέα παρθένης ἦεν.

Lemma P.

τίκτε Jacobs : τίκται P.

116

Εἰς τὸν αὐτόν.

Δέχνυσο, παρθενικῆς τέκος ἄφθιτον, υἱὲ Θεοῦ,
δῶρ' ἀπὸ κρυστάλλων, δῶρ' ἀπὸ σαρδονύχων.

Lemma P [de quo cf. notulam ad gallicam translationem], ex εὐκτικῶς correctum [perperam ex epigr. I, 30 sumptum, cf. *infra*].

Ante u. 1 alterum distichon habet P, in quo prioris uersus initium ex I, 30, 1 sumptum est [Χριστὲ ἄφθιτον], reliquum autem genuina nostri carminis uerba iterat [υἱὲ σαρδονύχων].

417

*Sur l'Aveugle*¹.

Il a recouvré la vue, cet aveugle dont les yeux étaient fermés depuis sa naissance ; car le Christ est venu, le Christ, cette grâce qui est tout yeux.

418

Prière.

Il a suscité en nous un ouragan de passions, notre ennemi le plus mauvais, en soulevant au souffle des vents ces flots dont il secoue, submerge et inonde la cargaison de notre
5 navire spirituel. Mais toi, calme serein qui apaises la tempête, ô Christ, daigne mettre les pécheurs à l'abri des eaux, reçois-les heureusement au mouillage dans ton port et fais que, pour leur bien, ce méchant, leur ennemi, soit englouti par les flots.

419

*Argument analytique des Centons d'Homère*².

Voici le livre du pieux prêtre Patricius, qui a mené à bien une grande œuvre en composant avec les poèmes d'Homère un chant précieux, formé de vers illustres, qui célèbre les actes du Dieu invincible : comment il est venu dans la société

1. Cf. I, 74, et Jean, 9, 7.

2. Ce jeu d'esprit, qui consistait à composer des poèmes religieux avec des fragments (vers ou hémistiches) de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, fut très en vogue pendant toute la période byzantine. L'évêque Patricius est le premier de ces compilateurs dont le nom nous soit connu. Athénaïs (la future impératrice Aelia Eudokia, femme de Théodose II), qui le prit pour modèle, avait composé pour son ouvrage une introduction en vers (ἀπολογία), qui a parfois été confondue à tort avec cette pièce-ci ; E. Abel (*Egyptemes Philologiai Közöny*, t. III, 1879, p. 585-592 ; *Zeitschr. für die österr. Gymn.*, t. III, p. 161-167) a publié, d'après deux manuscrits différents (cf. N. C.), le texte de ces deux pièces ; celui de notre épigramme y est suivi de l'indication suivante : « Τοῦτους μὲν [sc. τοὺς στίχους] ἐξέθετο Πατρίκιος ἐπίσκοπος. » C'est donc Patricius lui-même qui l'avait placée en tête

117

Εἰς τὸν τυφλόν.

Ἐβλεψε τυφλὸς ἐκ τόκου μεμυσμένος·

Χριστὸς γὰρ ἦλθεν, ἡ πανόμματος χάρις.

Lemma P.

2 χριστὸς P : -τοῦ legendum, fortasse non iniuria, suspicatur Stadtmüller.

118

Εὐκτικά.

Ἡγειρεν ἡμῖν τῶν παθῶν τρικυμίαν

ἐχθρὸς κάκιστος πνευματώσας τὸν σάλον

ὅθεν ταρασσει καὶ βυθίζει καὶ βρέχει

τὸν φόρτον ἡμῶν ψυχικῆς τῆς δλκάδος.

Ἄλλ', ὦ γαλήνη καὶ στορεστὰ τῆς ζάλης,

σὺ, Χριστὲ, δεῖξαις ἀβρόχους ἀμαρτίας

τῷ σὺ πρὸς ὄρμῳ προσφόρως προσορμίσας,

ἐχθρὸν δὲ τοῦτον συμφορ(ῶς) βεβρεγμένων.

5

Lemma P.

8 συμφορῶς, non συμφοραῖς, significat συμφορ P [cum signo breuiationis].

119

Ὑπόθεσις τῶν Ὀμηροκέντρων.

Βίβλος Πατρικίῳ θεοῦδέος ἀρητήρος,

δς μέγα ἔργον ἔρεξεν, Ὀμηρείης ἀπὸ βίβλου

κυδαλίμων ἐπέων τεύξας ἐρίτιμον αἰοιδὴν,

πρήξιας ἀγγέλλουσαν ἀνικήτοιο θεοῖο·

Lemma Par. [cf. *infra*] : ὑπόθεσις ἀπολογία ευφμ [scil. siue εὐφημος seu potius Εὐφῆμου uel Εὐφημίου] Ὀμηροκέντρων P [απολ. ευφμ autem in rasura, ubi primum Ὀμηροκέντρων iam scriptum fuerat].

Hoc epigramma habent *Paris*. Suppl. Gr. 388 [Par.] et *Palat*. 326 [V]. — Eudociae Augustae temere tribuerat Olearius, Euphemo uel potius Euphemio cuidam nos [auctore Desrousseaux] ex codicis P lemmate || 1 Πατρικίῳ PV : -ίου Par. || θεοῦδέος P : θεοειδέος Pär. V || 4 ἀγγέλλουσαν P : ἀγγελεύουσαν [fortasse recte] Par. V.

- 5 des hommes; comment il prit une forme humaine et se
 cacha dans le sein d'une vierge immaculée, en se faisant tout
 petit, lui qu'un cercle infini n'avait pu jusque-là contenir;
 puis, comment il suçà la mamelle de la vierge qui avait
 conçu un dieu, source d'où jaillissaient les flots d'un lait vir-
 10 ginal; comment Hérode mit à mort des enfants encore en
 bas âge: l'insensé, qui cherchait à faire périr un dieu
 immortel; comment Jean le baptisa dans les eaux du fleuve¹;
 comment il prit pour compagnons douze hommes irrépro-
 chables; à combien d'infirmes le dieu rendit l'usage de tous
 15 leurs membres, en chassant leurs odieuses maladies ou la
 cécité de leurs yeux; puis, comment il arrêta les flots de sang
 que perdait une femme gémissante, dès qu'elle eut touché
 ses vêtements; combien de gens domptés par un destin
 rigoureux il ramena au jour du fond des abîmes souterrains²;
 20 comment il nous a laissé des souvenirs de sa sainte passion;
 comment il fut, par des mains de mortels, étendu dans des
 liens cruels, — de son plein gré, car nul parmi les habi-
 tants de la terre ne pourrait lutter contre un dieu tout-
 puissant, si lui-même ne le voulait ainsi; comment il mou-
 rut; comment il brisa les portes de fer de Hadès et com-
 25 ment, par les ordres augustes de son père, il ramena des
 enfers au ciel les âmes des hommes pieux³, étant ressuscité à
 la troisième aurore qui éclaira les mortels, lui, le rejeton
 qu'engendra au commencement des temps⁴ le Dieu qui
 n'avait pas eu de commencement.

de son ouvrage, mais il ne s'ensuit pas qu'il en fût l'auteur. D'après le *lemma* altéré de P, il semble qu'il faille l'attribuer à un certain Euphémios (ou Euphémios).

1. Le Jourdain.

2. Les v. 14-19 font allusion aux miracles rapportés par *Matthieu*, ch. 9: la guérison d'un paralytique (9, 2-8), d'aveugles (*ibid.*, 27-30), d'une femme atteinte d'une hémorragie incoercible (*ibid.*, 20-22), résurrection de la fille d'un haut personnage (*ibid.*, 18-19 et 23-25). Les v. 18-19 ont peut-être trait également à la résurrection de Lazare (cf. *Jean*, 11, 1-45).

3. Allusion à l'ἀνάστασις (Descente aux Limbes: cf. I, 49; I, 56; I, 111), que le *Symbole des Apôtres* place entre la mort de Jésus et sa résurrection.

4. Cf. I, 46 et 113.

ὡς μόλεν ἀνθρώπων ἐς δμήγυριν, ὡς λάβε μορφήν 5
 ἀνδρομέην καὶ γαστρός ἀμεμφέος ἔνδοθι κούρης
 κρύπτετο τυτθὸς ἑὼν, δυνάπειριτος οὐ χάδε κύκλος·
 ἦδ' ὡς παρθενικῆς θεοκύμονος ἔσπασε μαζὸν
 παρθενίοιο γάλακτος ἀναβλύζοντα ῥέεθρον·
 ὡς κτάνεν Ἑρώδης ἀταλάφρονας εἰσέτι παῖδας, 10
 νήπιος, ἀθανάτοιο θεοῦ διζήμενος οἶτον·
 ὡς μιν Ἰωάννης λοῦσεν ποταμοῖο ῥέεθροις·
 ὡς τε δωώδεκα φῶτας ἀμύμονας ἔλλαβ' ἑταίρους·
 ὄσσων τ' ἄρτια πάντα θεὸς τεκτῆνατο γυῖα,
 νούσους τ' ἐξέλασας στυγεράς βλεφάρων τ' ἀλαωτύν· 15
 ἦδ' ὅπ(π)ως ρείοντας ἀπέσβεσεν αἵματος ὀλκοῦς
 ἀψαμένης ἑανοῖο πολυκλαύτοιο γυναικός·
 ἦδ' ὄσσους μοίρησιν ὑπ' ἀργαλέῃσι δαμέντας
 ἦγαγεν ἐς φάος αὐθις ἀπὸ χθονίοιο βερέθρου·
 ὡς τε πάθους ἁγίου μνημῆϊα κάλλιπεν ἄμμιν· 20
 ὡς τε βροτῶν ὑπὸ χερσὶ τάβη κρυεροῖς ἐνὶ δεσμοῖς,
 αὐτὸς ἑκὼν· οὐ γάρ τις ἐπιχθονίων πολεμίζοι
 ὑψιμέδοντι θεῷ, ὅτε μὴ αὐτός γε κελεύοι·
 ὡς θάνεν· ὡς Ἀίδαο σιδήρεα ῥήξε θύρετρα,
 κεῖθεν δὲ ψυχὰς θεοπειθέας οὐρανὸν εἴσω 25
 ἦγαγεν ἀχράντοισιν ὑπ' ἐννεσίῃσι τοκῆος,
 ἀνστάς ἐν τριτάτῃ φαεσιμβρότῳ ἡριγενεῖῃ
 ἀρχέγονον βλάστημα Θεοῦ γενετήρος ἀνάρχου.

5 ὡς [bis] PV : ὅς [bis] Par. || 7 ἀπείριτος [-ρητ- P] P Par. : -ρατος V || 8 μαζόν P Par. : μαστόν V || 9 παρθενίοιο P : -θένοιο Par. V ||
 ῥέεθρον P : -θρα Par. V || 11 θεοῦ P : θεοῖο Par. V || 13 ὥστε P Par. : ὅττι V || ἔλλαβ' PV : ἔλλαχ' Par. [post correctionem] || 15
 στυγεράς P : -ράς Par. -ρὴν V || ἀλαωτύν P : -τός Par. -τὴν V ||
 16 ὅπως Jacobs : ὅπως m || ρείοντες P Par. : ῥύοντας V || 17 om. Par. ||
 πολυκλαύτοιο P : -κλαύστοιο V || 18 μοίρησιν PV : μαρτυρήσιν Par. ||
 19 χθονίοιο βερέθρου P Par. : χθόνοιο βαράθρου V || 23 ὑψιμέδοντι θεῷ PV :
 -μέδοντα θεόν Par. || μὴ PV : μήτ' Par. || κελεύοι P Par. : -εύει V ||
 24 ῥήξε Par. V : ῥῆξαι P || θύρετρα P Par. : -ατρα V || 26 ἀχράντοισιν ὑπ'
 ἐννεσίῃσι P. Par. : ἀχράντησιν ἐπ' αἰνεσίῃσι V || 27 ἀνστάς PV : ἀναστάς Par. ||
 ἡριγενεῖῃ [-η PAR.] P Par. : -γένει V.

120

*Inscription des Blachernes*¹ : iambes.

Si vous cherchez sur la terre le trône formidable de Dieu,
 voyez la demeure de la Vierge et admirez-la ; car celle qui
 porte Dieu dans ses bras² l'apporte dans la majesté de ce
 5 lieu. C'est là que ceux qui ont reçu mission de commander
 sur la terre ont l'assurance de tenir le sceptre de la victoire³ ;
 c'est là que de nombreuses calamités suspendues sur le monde
 sont détournées par le patriarche vigilant*. Quant aux bar-
 10 bares qui attaquaient la ville, en la voyant seule* à la tête
 de nos armées, ils ont aussitôt fléchi leurs couds inflexibles.

121

Sur la même église.

Il fallait qu'il y eût une seconde porte de Dieu : la demeure
 de la Vierge, comme le fut aussi son enfantement⁴. Une
 arche est apparue, plus divine que celle d'autrefois* ; elle ne
 contient pas les tables où Dieu a écrit ses lois, mais c'est Dieu
 5 lui-même qu'elle a reçu dans son sein. C'est ici que l'on
 trouve les sources des purifications charnelles et la rédemp-

1. Entendez : de l'église de la Vierge, aux Blachernes (cf. I, 2). Cette pièce et la suivante sont de Georges de Pisidie (cf. N. C. et *Byzantion*, t. II, p. 323 sq.).

2. Peut-être s'agit-il de la même icône à laquelle Georges a encore consacré une autre épigramme (*Senar. fragm.*, v. 24-25 Migne) « sur une image de la Vierge des Blachernes tenant son enfant dans ses bras et le regardant avec admiration ». Cf. *Byzantion*, t. II, p. 324.

3. Allusion au siège de Constantinople par les Avars (les *barbares* du v. 9) en 626 ; ils avaient été repoussés après une lutte acharnée ; deux récits très détaillés de ce siège nous ont été conservés, l'un par le *Chronicon Paschale*, p. 392 sq. (= Migne, *Patrol. Graec.*, t. XCII, p. 1005 sq.), l'autre par Georges lui-même dans son poème sur la *Guerre des Avars*. Cette victoire était unanimement attribuée à la protection de la Vierge des Blachernes.

4. Expression bizarre, qui paraît amenée par le désir de faire une allitération (τὸν οἶκον — τὸν τόκον) et d'introduire une fin de vers qu'affectionnait Georges de Pisidie (cf. *Guerr. Avar.*, v. 9 : καὶ πρὸς μάχην ἄτρεπτος ὡς πρὸς τὸν τόκον). Ailleurs, c'est la Vierge elle-même qui est qualifiée de θεὸς πύλη (I, 106, 8).

120

Ἐν Βλαχέρναις. Ἰαμβοί.

Εἰ φρικτὸν ἐν γῇ τοῦ Θεοῦ ζητεῖς θρόνον,
 ἰδὼν τὸν οἶκον θαύμασον τῆς Παρθένου·
 ἡ γὰρ φέρουσα τὸν Θεὸν ταῖς ἀγκάλαις
 φέρει τὸν αὐτὸν εἰς τὸ τοῦ τόπου σέβας.
 Ἐνταῦθα τῆς γῆς οἱ κρατεῖν τεταγμένοι 5
 τὰ σκῆπτρα πιστεύουσι τῆς νίκης ἔχειν·
 ἐνταῦθα πολλὰς κοσμικὰς περιστάσεις
 ὁ πατριάρχης ἀγρυπνῶν ἀνατρέπει.
 Οἱ βάρβαροι δὲ προσβαλόντες τῇ πόλει,
 αὐτὴν στρατηγήσασαν ὥς εἶδον μόνην, 10
 ἔκαμψαν εὐθὺς τοὺς ἀκαμπεῖς αὐχένους.

Lemma P; — εἰς τὸν ἐν Βλαχέρναις ναόν· τοῦ αὐτοῦ [scil. Georgii Pisidae] *Par.* [cf. *infra*].

Hoc carmen et insequens habet *Paris.* 1630, p. 166 [= *Par.*]. — Anonymum est in P; Georgio Pisidae tribuunt *Par.* et, auctore Du Cange [*ad Zonar.*, XIV, 16], omnes uel eorum uersuum uel omnium illius poetae operum editores [Fabricius, Banduri, J.-M. Querci, Migne] || 3 ἡ γὰρ *Par.* : αὐτὴ γὰρ ἡ P || ταῖς *Par.* : ἐν P || 9 προσβαλόντες *Par.* : περιλαβόντες P || τῇ πόλει *Par.* : τὴν πόλιν P || 10 μόνην P : μόνον *Par.*

121

Εἰς τὸν αὐτὸν ναόν.

Ἦδει γενέσθαι δευτέραν Θεοῦ πύλην
 τῆς Παρθένου τὸν οἶκον, ὥς καὶ τὸν τόκον·
 κιβωτὸς ὄφθη τῆς πρὶν ἐνθεεστέρα,
 οὐ τὰς πλάκας φέρουσα τὰς θεογράφους,
 ἀλλ' αὐτὸν ἔνδον τὸν Θεὸν δεδεγμένη. 5
 Ἐνταῦθα κρουνοὶ σαρκικῶν καθαρσίων

Lemma P; — ἄλλοι [scil. στίχοι uel ἰαμβοί] *Par.*

Cf. ad I, 120. — Anonymum est in P; Georgio Pisidae tribuunt *Par.* et, auctore Du Cange, omnes editores || 1 πύλην P : -λιν *Par.* 2 καὶ P : δὲ *Par.*

tion des erreurs spirituelles. Autant de fois, en effet, nous subissons l'assaut des passions, autant de fois elle fait jaillir
 10 la faveur de ses miracles. C'est ici qu'elle a vaincu nos ennemis et que, pour les anéantir, au lieu de les frapper de la lance elle les a précipités dans les eaux ¹. Ce n'est pas une fois seulement qu'elle aura changé l'ordre naturel des choses, cette femme qui a enfanté un dieu et qui met les barbares en fuite ².

122

DE MICHEL L'ARCHIVISTE.

Sur la Mère de Dieu portant le Christ ³.

Elle a eu un fils, et pourtant elle est vierge ⁴. Mais n'en soyez point étonnés : cet enfant est un dieu qui a voulu revêtir une forme charnelle.

123

DE SOPHRONIOS.

*Sur le rocher du Calvaire**, à Jérusalem.

O rocher trois fois heureux, qui as eu le bonheur de recevoir le sang versé par un dieu, des êtres de race céleste, au souffle de feu, volent sans cesse autour de toi et les souverains qui habitent la terre chantent des hymnes en ton honneur.

1. Les Avars levèrent en effet le siège à la suite d'une sanglante défaite navale dans la Corne-d'Or, donc à proximité des Blachernes (cf. Georges de Pisidie, *Guerr. Avar.*, v. 436-474 ; *Chron. Pasch.*, p. 394 sq.).

2. Rapprochement singulier, mais qu'éclaire un passage de la *Guerre des Avars* (v. 6-7), également relatif à la Vierge :

Ἦδει γὰρ αὐτήν, ὥσπερ ἀσπόρως τότε,
 οὕτως ἀόπλως νῦν τεκεῖν σωτηρίαν.

Cf. *Byzantion*, t. II, p. 326.

3. Cf. I, 120, 3-4 (et la note) ; le lemma de cette épigramme, répétée dans le ms. Palatin après XV, 17, dit plus expressément qu'il s'agit d'une image de la Vierge.

4. Cf. I, 115.

καὶ ψυχικῶν λύτρωσις ἀγνοημάτων·
 ὅσαι γάρ εἰσι προσβολαὶ παθημάτων,
 βλύζει τοσαύτας δωρεὰς τῶν θαυμάτων.
 Ἐνταῦθα νικήσασα τοὺς ἐναντίους
 ἀνέβλεν αὐτοὺς ἀντὶ λόγῃς εἰς ὕδωρ·
 τροπῆς γὰρ ἀλλοίωσιν οὐκ ἔχει μόνην,
 θεὸν τεκοῦσα καὶ κλονοῦσα βαρβάρους.

10

7 λύτρωσις *Par.* : βλύζουσιν [ex u. 9 perperam sumptum] P ||
 8 προσβολαὶ παθημάτων *Par.* : τῶν παθῶν περιστάσεις P || 10 τοὺς
 ἐναντίους P in *margin* *Par.* : τῶν ἐναντίων P in *textu* || 12 μόνην P :
 μόνη *Par.* || 13 θεὸν *Par.* : χριστόν P.

122

ΜΙΧΑΗΛ ΧΑΡΤΟΦΥΛΑΚΟΣ

Εἰς τὴν Θεοτόκον βαστάζουσιν τὸν Χριστόν.

Αὕτη τεκοῦσα παρθένος πάλιν μένει·
 καὶ μὴ θροηθῆς· ἔστι γὰρ τὸ παιδίον
 θεὸς θελήσας προσλαβέσθαι σαρκίον.

Lemma P.

Hoc carmen bis exhibet P, hic et post XV, 17 cum lemmate εἰς
 τὴν αὐτήν [scil. εἰς τὴν εἰκόνα τῆς Θεοτόκου].

123

ΣΩΦΡΟΝΙΟΥ

Εἰς τὸν Κρανίου λίθον ἐν Ἱερουσαλήμ.

Πέτρα τρισμακάριστε, θεόσσυτον αἷμα λαχοῦσα,
 οὐρανίη γενεή σε πυρίπνοος ἀμφιπολεύει
 καὶ χθονὸς ἐνναετῆρες ἀνάκτορες ὕμνοπολοῦσι.

Lemma P.



LIVRE II

DESCRIPTION, PAR CHRISTODOROS,
DES STATUES DU ZEUXIPPOS

NOTICE

Le second livre de l'*Anthologie* contient la « description (ἔκφρασις), par le poète Christodoros, de Coptos en Thébaïde, des statues du gymnase public que l'on appelait le Zeuxippos ». Cette description forme un poème de 408 hexamètres dans le manuscrit palatin et de 416 dans le recueil de Planude, dont il constitue la cinquième section¹. Il a sans doute été introduit dans l'*Anthologie* parce que les quelques vers consacrés à chaque statue ont été considérés comme formant autant d'épigrammes du genre *épideictique*².

Christodoros, nous dit une scholie du v. 402, vivait sous le règne de l'empereur Anastase (491-518). Suidas nous apprend qu'il était fils d'un certain Paniscos; il le qualifie d'ἐποποιός, c'est-à-dire auteur de poèmes en hexamètres, et énumère les ouvrages qui lui donnaient droit à ce titre: ce sont, outre l'ἔκφρασις, des ἱστορικά en six livres³ et des chroniques versifiées sur les *Origines* (Πάτρια) de Constantinople, de Thessalonique, de Naclé en Basse-Égypte, de Milet, de Tralles

1. Quelques vers, omis par P, ont en effet été conservés par Planude; ce sont les v. 61-64, 222-224 et 380 de nos éditions. Planude avait donc sous les yeux un exemplaire de l'ἔκφρασις où ces lacunes n'existaient pas. — Les v. 117-120 ont été cités par le scholiaste d'Aelius Aristide, *ad Or.* 46, t. III, p. 439 Dindorf, et les v. 372-376 dans une *Vie de Thucydide* publiée par Westermann, *Vitarum scriptores Graeci minores*, p. 203. — Les v. 414-416 se retrouvent dans la *sylloge* Σ.

2. Ces descriptions de statues sont nombreuses dans la dernière partie du livre IX (ép. 584-606, 755 sq., 774 sq., 783, 802-805, 809-813, 825-827).

3. Sur les événements qui en font le sujet, cf. la note du v. 406.

et d'Aphrodisias. On lui attribuait en outre trois livres d'*Épigrammes*, quatre livres de *Lettres*, des *Λυδιακά* (histoire mythique de la Lydie) et un panégyrique des disciples de Proclus ; il faut peut-être y ajouter encore un poème didactique sur la chasse aux pipeaux (*Ἰξευτικά*) et un autre sur les *Miracles des saints Anargyres*, — si l'on identifie Christodoros de Coptos avec le *Χριστόδωρος Θηβαῖος Ἰλλούστριος* que Suidas cite comme l'auteur de ces deux derniers ouvrages ¹. De toutes ses œuvres, nous n'avons conservé, à part deux épigrammes sur la mort de Jean d'Épidamme, gouverneur d'Illyrie et gendre d'Anastase ², que la Description des Statues du Zeuxippos.

On appelait ainsi ³ non pas un gymnase, comme le disent le manuscrit palatin et Planude, mais des thermes ⁴, situés entre l'Hippodrome et Sainte-Sophie, à l'endroit précis où se rejoignaient les trois premières « régions » de Constantinople. Ces bains, célèbres tant par leurs dimensions imposantes que par la richesse de leur décoration, avaient été bâtis par Septime Sévère ; Constantin les fit refaire en même temps qu'il construisait ses Thermes ; et c'est lui qui y constitua cette admirable galerie de statues antiques, récoltées sans doute en Asie, en Grèce, en Italie, qui a fourni à Chris-

1. Christodoros a été qualifié de « Thébain » par divers auteurs, notamment par G. Cédrenos (*Syn. Hist.*, ad ann. V Justiniani, p. 647 Bonn) ; mais Coptos est une ville de Thébaidé, située à 60 km. au Nord de Thèbes, sur la rive droite du Nil, et l'expression αἱ Θῆβαι désigne souvent cette province (cf. Hérodote, II, 15, etc.) ; la contradiction n'est donc qu'apparente.

2. *Anth. Pal.*, VII, 697-698.

3. Ce nom de Zeuxippos n'a pu être expliqué d'une façon certaine. Pour laisser de côté les étymologies tout à fait fantaisistes, comme celles que propose Eusèbe, la plupart des commentateurs (Cédrenos, Zonaras, Hésychios, le *Chronicon Paschale*) y voient une épithète accolée au nom d'un dieu, qui aurait eu à Byzance un temple, sur l'emplacement duquel des thermes auraient été bâtis ; mais l'existence de ce temple d'un dieu « attaleur de chevaux » — Zeus, le Soleil ou un autre — est une simple hypothèse. Zeuxippos paraît être plutôt un nom d'homme (cf. Xénophon, *Hist. Gr.*, II, 3, 10 ; Platon, *Protag.*, p. 318 b ; etc.), peut-être celui de l'architecte ou du propriétaire du terrain.

4. La chose est confirmée par de nombreux textes byzantins qu'a recueillis et cités Stadtmüller, t. I, p. xvi (n.).

todoros la matière de son *Ἐκφρασις*¹. De nombreux historiens nous en ont laissé des descriptions enthousiastes : ce n'étaient que marbres de couleur, mosaïques, portiques et colonnades, lanternes en pierres précieuses, etc.². Malheureusement, ce somptueux édifice fut brûlé et complètement détruit lors de la sédition Nika, en 532 ; et rien n'a subsisté de toutes les œuvres d'art qu'il contenait.

Christodoros commence par citer la statue de Déiphobe, puis celles de quelques écrivains classiques et d'antiques devins³ ; ensuite viennent divers personnages mythologiques, légendaires ou historiques⁴, parmi lesquels une quinzaine de héros de la guerre de Troie sont groupés ensemble⁵ ; et l'énumération se termine par une nouvelle série de grands poètes ou prosateurs grecs, auxquels vient s'ajouter Virgile⁶. Quatre-vingts statues sont ainsi décrites⁷, dans un ordre qui n'a évidemment rien d'arbitraire : c'est sans aucun doute, comme l'avait déjà remarqué Jacobs, l'ordre même où elles se trouvaient placées dans le Zeuxippos ; ainsi seulement peu-

1. Cf. *Chron. Pasch.*, p. 529 Bonn, etc.

2. Voir dans Banduri, *Imperium Orientale*, t. II, p. 681-682, l'indication des principaux documents relatifs au Zeuxippos. Le même auteur a reproduit (*Antiq. Constant.*, l. VII, p. 153-165, dans le tome I de l'*Imperium Orientale*) le texte de l'*Ἐκφρασις* tel que l'avaient publié les éditeurs de Planude ; et il en a donné (t. II, p. 858-864) un commentaire encore utile à consulter au point de vue historique.

3. V. 1-51.

4. V. 52-310.

5. V. 143-221.

6. V. 311-416. Cette série n'est interrompue que par un Amphitryon (v. 367-371) et un Pompée (v. 398-406).

7. Cette énumération était-elle complète ? Baumgarten (art. *Christodoros* dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa, où l'auteur résume sa thèse *De Christodoro poeta Thebano*, Bonn, 1881), la croit tronquée par le début et par la fin. Il résulte pourtant du v. 1 (*Δηῖφοδος μὲν πρῶτος κτλ.*) que nous avons bien le commencement du poème. D'autre part, nous connaissons deux statues du Zeuxippos que l'*Ἐκφρασις* ne mentionne pas : celles de l'hérésiarque Philippicos et de l'archiâtre Jacques Psychristos (cf. Banduri, t. I, *Antiq. Constant.*, p. 105 c ; t. II, p. 602) ; mais ces portraits de personnages récents ne faisaient peut-être pas partie de la galerie de héros antiques qu'a décrite Christodoros.

vent s'expliquer ces expressions qui reviennent constamment au début d'un paragraphe : « On voyait se dresser à côté de lui.... ; il y avait tout auprès.... ; ensuite venait.... ; etc.¹ » Parfois même, il semble que deux statues successivement décrites formaient un groupe sculptural ; la chose paraît très probable pour Ménélas et Hélène, Pyrrhus et Polyxène, OEnone et Paris, Darès et Entelle² ; elle est possible également pour Amymone et Poseidon, Énée et Créuse, Ulysse et Hécube, etc.³

L'*Ἐκφρασις* de Christodoros étant le seul document relatif au Zeuxippos qui soit contemporain de ce monument⁴, il nous est fort difficile d'en contrôler l'exactitude ; mais il n'est que plus intéressant d'essayer d'en déterminer la valeur. Au point de vue proprement littéraire, il est permis de porter un jugement assez sévère : l'expression est souvent embar-

1. Cf. v. 40 et 138 (ἐγγυθι δ' αὐτοῦ), 65 (ἐγγυθι δ'), 78 (ἄγχι δέ), 86 (αὐθ'), 92 (ἐγγύς), etc. La liste donnée par G. Cédrenos ne concorde pas exactement avec celle de Christodoros ; mais il n'y a pas lieu de s'arrêter à ces divergences : Cédrenos n'a pu faire sa description que de seconde main ; et il semble bien, quoi qu'en dise K. Lange (*Die Statuenbeschreibungen des Christodor und des Pseudolibanius*, *Rhein. Mus.*, t. XXXV, 1880, p. 112), qu'il se soit inspiré de l'*Ἐκφρασις*, mais en commettant un certain nombre d'omissions, d'interventions ou de confusions.

2. Cf. v. 167, 196, 217 sq., 225. Remarquons toutefois que ces statues peuvent avoir été, après coup, rapprochées à dessein, sans avoir primitivement formé de véritables groupes.

3. V. 61 sq., 136 sq., 143 sq., 171 sq. On serait parfois encore tenté de croire que, sans constituer de groupe à proprement parler, quelques personnages similaires ont été rassemblés à dessein : par exemple les vieux conseillers des Troyens, Panthoos, Thymétès, Lampon et Clytijs (v. 246-255) ; mais, pour affirmer que ces groupements sont intentionnels, il faudrait être sûr que ces statues représentent réellement les héros nommés par le poète ; or nous verrons que l'exactitude de ces désignations est très contestée.

4. Il est hors de doute que Christodoros avait vu les statues qu'il décrivait ; et l'usage constant qu'il fait de l'imparfait (ἵστατο, ἔπρεπε, etc.) fait supposer que l'*Ἐκφρασις* n'a été composée qu'après l'incendie du Zeuxippos. Peut-être même l'auteur avait-il l'intention d'exprimer de commémorer des œuvres qu'il avait pu admirer et que la postérité ne connaîtrait que de réputation. En ce cas, il aurait eu au moins 55 à 60 ans quand il écrivait l'*Ἐκφρασις*.

rassée, parfois obscure ; les ἀπαξ εἰρημμένα abondent¹ ; et quand le poète fait des emprunts à la langue homérique ou à celle des Alexandrins, il ne fait pas toujours preuve d'un goût très sûr : ce qu'il choisit de préférence chez ses modèles, ce sont des termes rares et des tours compliqués ; si bien que le traducteur est trop fréquemment contraint de s'écarter délibérément du texte pour éviter d'être lui-même incorrect ou inintelligible². Une rigueur extrême dans l'observation des lois de la métrique — Christodoros était évidemment de l'école de Nonnos³ — se suffit pas à compenser ces défauts du style.

Est-ce à dire, comme on l'a soutenu⁴, que ce cliquetis de grands mots ne serve qu'à masquer la pauvreté du fond et que sa description ne soit qu'un banal exercice de rhétorique ou qu'un prétexte à étaler une facile érudition ? Sans doute, on ne saurait prétendre que, comme critique d'art, Christodoros fasse preuve de beaucoup de pénétration ni même d'originalité : lorsqu'il veut vanter le mérite des œuvres qu'il célèbre, il n'y a guère qu'une qualité qu'il trouve à leur attribuer : c'est que ces images semblent vivantes et comme douées d'intelligence. Déiphobe a l'air de marcher au combat ; Aristote semble méditer quelque grave problème ; Hésiode paraît s'entretenir avec les Muses⁵ ; tous « forcent la nature du bronze », comme dit assez bizarrement le poète à propos de Pythagore⁶ ; ils animent de leur pensée la matière inanimée, on croit les voir remuer ou l'on s'attend à les entendre parler⁷ ; et Cédrenos, qui n'a sans doute vu les statues

1. Πολυτροχάλοιςιν (v. 15), τριποδηλάτος (v. 72 et 283), καλλιτόκοιο (v. 132), δυσπάρθενε (v. 197), etc.

2. Cf., notamment, v. 267, 364-365, 391-392, etc. Quelques passages sont, par exception, mieux venus et d'une forme plus coulante ; par exemple, la description de la statue d'Hécube, v. 175-188.

3. L'observation par Christodoros des règles métriques spéciales à Nonnos — en particulier l'absence voulue de tout proparoxyton à la fin du vers — ne laisse aucun doute à cet égard. C'est ce qu'a nettement montré Baumgarten, dans la thèse et l'article déjà cités.

4. Notamment Baumgarten (*ibid.*). Christ, au contraire, vante le goût de Christodoros et le pittoresque de ses descriptions.

5. V. 5, 19 sq., 38.

6. V. 122 : φύσιν δ' ἐβιάζετο χαλκοῦ.

7. Cf. v. 36 sq. (Palaiphatos), 39 sq. (Hésiode), 42 sq. (Polyeidos)

du Zeuxippos qu'à travers la description de Christodoros, a pu dire que « rien ne leur manquait que la vie pour représenter véritablement ceux qu'elles figuraient ». Mais quelque brillantes que soient toutes ces variations, c'est toujours, en fin de compte, sur le même thème qu'elles sont exécutées ; thème d'autant plus banal que ce genre d'éloges était devenu depuis longtemps un lieu commun chez tous les auteurs d'épigrammes « épideictiques » : on connaît la longue série de paradoxes poétiques par lesquels les écrivains les plus divers ont cherché à exprimer leur admiration pour la vache de Myron¹ ; et les fantaisies de ce goût ne sont pas rares dans l'*Anthologie*².

Mais, de toute façon, ce ne pourrait être dans les jugements portés par Christodoros que résiderait l'intérêt de l'*Ἐκφρασις*. Ce que nous demandons à une description d'œuvres d'art, c'est moins de nous faire connaître l'opinion de son auteur que d'évoquer à nos yeux les personnages représentés, avec leur attitude, leurs jeux de physionomie, les pensées et les sentiments que reflètent leurs traits. Christodoros a-t-il réalisé cet idéal ? Les critiques ne sont pas d'accord à ce sujet.

Heyne³, puis Baumgarten, ne veulent voir dans l'*Ἐκφρασις* qu'une rhétorique brillante, mais sans consistance, et déclarent qu'elle ne saurait constituer un document sérieux pour les historiens de l'art. « Il serait vain, conclut ce dernier, de chercher à identifier, parmi les précieuses reliques de l'Antiquité que contiennent nos Musées, des œuvres décrites en termes à la fois si pompeux et si peu précis⁴. »

et surtout 311 sq. : « Homère se montrait sous la forme d'un bronze animé, qu'on eût cru doué de raison et de pensée ; il ne lui manquait que sa voix divine... etc. »

1. *Anth. Pal.*, IX, 713-742 et 793-798 : les bouviers, les veaux, les taureaux, les taons la prennent pour une bête vivante ; si elle ne marche pas, c'est qu'elle est enchaînée au piédestal ; elle va mugir ; etc.

2. Cf., par exemple, la description que fait Macédonios d'un chien de bronze dû à un certain Leucon (VI, 175) : on croit qu'il va marcher et aboyer.

3. *Priscae artis opera quae Constantinopoli exstitisse memorantur* (*Comment. societ. reg. scient. Götting.*, t. XI, 1790, p. 3-38).

4. *Art. cit.* (Pauly-Wissowa, t. V, col. 2451). Baumgarten

Sans aller aussi loin, Lange met le lecteur en garde contre l'abus des épithètes de nature, qui pourraient faire prendre pour un trait particulier à une statue déterminée un caractère que la tradition attribuait, d'une manière permanente, au personnage représenté¹.

Une opinion diamétralement opposée a été soutenue, notamment, par Banduri² et par Christ³. Ces critiques sont peut-être tombés, de leur côté, dans quelque exagération; ils me paraissent, néanmoins, plus près de la vérité que leurs contradicteurs. Il y a beaucoup de vie et de pittoresque dans les vers où sont dépeints l'allure belliqueuse de Déiphobe marchant au combat et l'expression furieuse de son regard⁴, l'effort d'esprit qui se révèle sur le visage d'Eschine, d'Aristote, de Démosthène ou de Thucydide⁵, l'air désespéré des vieillards troyens impuissants à trouver un moyen de salut pour leur patrie⁶. Le poète note souvent les détails du costume⁷; mais il insiste plus volontiers sur ce qui fait la force ou la beauté de ses héros⁸; parfois encore il compose en quelques traits un véritable tableau de genre, comme lorsqu'il montre Hermès resserrant les liens de sa sandale avant de s'élançer à travers les airs⁹.

Le plus développé des portraits est celui d'Homère¹⁰, soit que Christodoros ait tenu à accorder une place spéciale au père de la poésie, soit que sa physionomie, plus caractéristique que la plupart des autres, lui ait paru mériter une

aurait-il oublié que toutes les statues du Zeuxippos avaient été détruites en 532?

1. *Rhein. Mus.*, t. XXXV, p. 114 et 125. C'est ainsi que l'expression 'Ἐρμείας χρυσόραπις (v. 297) n'impliquerait nullement, d'après lui, que le personnage décrit v. 297-302 portait réellement un caducée.

2. « Statuae fere omnes quae in Zeuxippo balneo uisebantur a Christodoro ... ita describuntur ut quo habitu quoue situ fuerint graphice illie expressas reperias. » (*Imp. Orient.*, t. II, p. 681.)

3. « Diese Ecphrasis ... hat nicht bloss für die Kunstgeschichte hohe Bedeutung... u. s. w. » (*Gesch. der Griech. Litt.*³, p. 795.)

4. V. 1-12.

5. V. 13-31, 372-376.

6. V. 246-255.

7. Cf. v. 266-287 (Apollon, Ajax, Sarpédon), etc.

8. Cf. v. 233-240 (athlète inconnu), 291-296 (Achille), etc.

9. V. 297-302.

10. V. 311-350.

analyse plus minutieuse : la grâce aimable du visage, la chevelure flottante, la barbe souple et largement étalée, les yeux vivants quoiqu'éteints, les mains appuyées sur un bâton, tous ces traits sont notés avec une précision réellement évocatrice¹.

Cette précision suffit dans bien des cas à nous permettre d'établir d'indiscutables liens de parenté entre les statues du Zeuxippos et d'autres œuvres de même sujet. Sa première Aphrodite² rappelle la Vénus de Milo par son attitude et surtout par la manière dont ses vêtements sont drapés. Ajax, fils d'Oïlée, est « brillant de jeunesse », imberbe, nu et cependant « plein d'énergie virile »³ ; or c'est bien le même contraste qui caractérise ce héros dans la plupart de ses représentations : imberbe et nu, mais armé, c'est ainsi qu'il est figuré soit par la sculpture ou la peinture grecque⁴, soit sur les monnaies frappées à son image⁵. Aristote, « debout, les mains jointes et entrelacées », ressemble « à un homme qui poursuit quelque méditation », il « trahit par la contraction de ses joues l'effort d'une pensée qui pèse le pour et le contre et révèle par la mobilité de ses yeux la multitude d'idées qui se pressent dans sa tête »⁶ ; la même attitude et la même physionomie se retrouvent — à un détail près⁷ — dans les nombreuses statues de philosophes que l'antiquité

1. Lange (p. 112), comparant cette description à celle de Cédrenos, note entre l'une et l'autre quelques divergences et en conclut que Cédrenos a dû avoir sous les yeux un autre document. En réalité, ces différences se réduisent à quelques détails, concernant le nez d'Homère et son costume, que Cédrenos peut fort bien avoir ajoutés à la description de Christodoros par confusion ou par inadvertance.

2. V. 78-81.

3. V. 209-214.

4. En particulier dans les scènes qui représentent l'enlèvement de Cassandre ; cf., entre autres, le vase peint du Louvre (coll. Campana) reproduit dans le *Dictionnaire* de Daremberg et Saglio, art. *Cassandra*, fig. 1208.

5. Par exemple sur celles d'Oponthe ; cf. Roscher, *Lexikon*, t. I, p. 138.

6. V. 17-22.

7. « Les mains jointes et entrelacées. » Ce geste, dans l'art antique, exprime plutôt la douleur ou le désespoir impuissant que la profondeur de la méditation. Cf. v. 254 sq.

nous a laissées¹. Quant aux portraits de Déiphobe, de Pompée, de Calchas, de Mélampus, d'Amphiaraios, au groupe de Darès et d'Entelle, et surtout au pugiliste inconnu dont la silhouette est si vigoureusement esquissée², ils rappellent de tout aussi près les guerriers, les devins ou les athlètes si communs dans l'art gréco-romain.

Remarquons toutefois que, parmi les statues de ce genre que nous avons conservées, la plupart sont anonymes et devaient plutôt représenter un type général qu'un personnage déterminé; Christodoros, au contraire, a assigné un nom à chacune de celles qu'il décrivait. Quelles peuvent être l'origine et la valeur de ces dénominations? C'était d'ordinaire une inscription gravée sur le piédestal qui faisait connaître le personnage représenté; et un passage de l'Ἐκφρασις nous montre qu'il en était bien ainsi pour les statues du Zeuxippos³. Mais les inscriptions étaient-elles contemporaines de ces œuvres antiques? Ne dataient-elles pas plutôt de l'époque où on les avait rassemblées sur les rives du Bosphore, c'est-à-dire du règne de Constantin? Si certaines difficultés de lecture que le poète prétend rencontrer font pencher parfois en faveur de la première hypothèse⁴, la seconde expliquerait mieux les inadvertances qu'il impute lui-même aux lapicides⁵; et il est inévitable que bien des noms aient alors été attribués arbitrairement par les auteurs des inscriptions. Enfin, dans les cas où toute indication faisait défaut, Christodoros n'a-t-il pu être tenté de suppléer lui-même à cette lacune, en se fiant plutôt à son érudition ou à son imagination qu'à des données positives? Quelques-unes de ces dénominations sont manifestement erronées: il est invraisemblable qu'Ajax, fils de Télamon, soit représenté sous les traits d'un adolescent imberbe⁶; c'est également par erreur

1. Cf. S. Reinach, *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, t. I, p. 513-515.

2. V. 228-240.

3. Cf. v. 231 sq.: « Οὐ γὰρ ἐγὼ δεδάχηκα διακρίναι καὶ ἀεῖσαι ὄνομα κτλ. »

4. V. 228 sq.: faut-il lire Philon, Philammon ou Milon?

5. V. 393 sq. (*Aleméon* pour *Aleman*), 407 sq. (Homère de Byzance confondu avec son illustre homonyme).

6. V. 271-276; cet éphèbe rappellerait plutôt le fils d'Oïlée (cf. v. 209 sq.).

qu'un devin est appelé Palaiphatos¹. Voilà de quoi rendre suspectes toutes ces désignations; et quelques critiques, comme Lange et Baumgarten, en concluent qu'il ne faut les admettre comme certaines que lorsqu'un attribut ou un détail caractéristique nous permet d'identifier nettement un personnage: ce serait le cas pour la plupart des divinités (Poseidon, Apollon, Artémis, Hermaphrodite, etc.) et pour quelques-uns des héros légendaires ou historiques (Ulysse, Enée, Paris et OEnone, Homère, César, etc.); mais dans toutes les autres statues il ne faudrait voir que des portraits d'inconnus ou des spécimens anonymes de guerriers, d'athlètes, d'éphèbes, d'orateurs, de philosophes, de devins et de « sacrificants »².

C'est pousser un peu loin le scepticisme, sous prétexte de rigueur scientifique. Mais, en admettant même qu'un certain nombre d'identifications soient au moins douteuses, la critique ne les conteste précisément qu'en rattachant les statues décrites par Christodoros à des types artistiques bien déterminés. Peu importe, alors, que tel personnage soit désigné abusivement comme un Achille, un Hermès ou un Amphytryon³, si les caractères distinctifs en sont notés avec assez de précision pour nous permettre de reconnaître l'étroite parenté qui unit ces œuvres aux sujets de genre si chers à la sculpture hellénistique.

1. V. 36 sq.

2. D'après Lange, il n'y aurait qu'une quinzaine de cas où l'identification soit possible. Entre autres exemples de dénominations erronées, il cite (p. 121) les quatre vieillards troyens (v. 246-255): ces personnages étaient si peu connus qu'il n'était guère vraisemblable qu'on leur eût élevé des statues; le poète, en les désignant sous ces noms de Panthoos, Thymétès, etc., aurait simplement voulu donner une preuve de son érudition.

3. V. 291 sq., 297 sq., 367 sq.; cf. Lange, p. 118, 120, 125.

LIVRE II

DU POÈTE CHRISTODOROS, DE COPTOS EN THÉBAÏDE.
DESCRIPTION DES STATUES QUI ORNAIENT LE GYMNASÉ PUBLIC
APPELÉ LE ZEUXIPPOS.

Déiphobe, le premier, sur un socle orné de belles ciselures, se tenait debout, le casque en tête, héros plein d'audace et de vigueur, tel qu'au jour où il se rencontra avec l'impétueux Ménélas, au seuil de son palais en ruines¹. Il se
5 tenait debout, en tout point semblable à un homme qui s'avance, mais sans être correctement au port d'armes : il se présentait de flanc et, plein de fureur, bombant et contractant son dos, il se ramassait sur lui-même avec une énergie farouche ; et il roulait des yeux ardents, comme s'il se tenait en garde contre des ennemis qui l'attaquaient. De la main gauche, il élevait devant lui un large bouclier, tandis
10 que de la droite il brandissait son épée. Elle allait, cette main en démente, plonger le fer dans la chair d'un homme placé en face ; mais la nature n'a pas permis au bronze de suivre les impulsions de cette fureur.

Eschine, fils de Cécrops², lançait l'éclair fleuri de la savante Persuasion ; il contractait l'orbe de ses joues hérissées

1. Déiphobe avait épousé Hélène après la mort de Paris ; il fut tué par Ménélas lors de la prise de Troie. — *L'Odyssée* (VIII, 517-520) fait une très brève allusion à cet épisode. Suivant divers écrivains (Virgile, *En.*, VI, 494-534 ; Quintus de Smyrne, XIII, 354-373), Ménélas l'aurait tué dans le lit d'Hélène ; Virgile (v. 523 sq.) ajoute même qu'elle lui avait enlevé son épée pour le livrer sans défense à son premier mari. On voit que l'artiste dont Christodoros décrit l'œuvre s'était inspiré d'une tradition légèrement différente.

2. C'est-à-dire Athénien.

LIBER II

Χριστοδώρου ποιητοῦ Θηβαίου Κοπτίτου Ἐκ-
φρασις τῶν ἀγαλμάτων τῶν εἰς τὸ δημόσιον
γυμνάσιον τοῦ ἐπικαλουμένου Ζευξίππου.

Δηίφοβος μὲν πρῶτος ἐϋγλύπτω ἐπὶ βωμῷ
ἴστατο, τολμήεις, κεκορυθμένος, ὄβριμος ἥρων,
τοῖος ἔδῳ οἷός περ ἐπορνυμένῳ Μενελάῳ
περβομένων ἦντησεν ἔδῳ προπάροιθε μελάβρων.
ἴστατο δὲ προβιβῶντι πανεῖκελος, οὐ δ' ἐπὶ κόσμῳ· 5
δόχμιος ἦν, μανίη δὲ κεκυφότα νῶτα συνέλκων
δριμὺν μένος ξυνάγειρεν· ἔλισσε δὲ φέγγος ὀπωπῆς,
οἷά τε δυσμενέων μερόπων πεφυλαγμένος ὀρμήν.
Λαιψὶ μὲν σάκος εὐρὺ προῖσχετο, δεξιτερῇ δὲ
φάσγανον ὑπόσ' ἄειρεν· ἔμελλε δὲ μαινομένη χεῖρ 10
ἄνερὸς ἀντιβίοιο κατὰ χροὸς ἄορ ἐλάσσαι·
ἀλλ' οὐ χαλκὸν ἔθηκε φύσις πειθήμονα λύσση.

Κεκροπίδης δ' ἥστραπτε νοήμονος ἄνθεα Πειθοῦς
Αἰσχίνης, λασίης δὲ συνείρυσε κύκλα παρειῆς,

Tit. Χριστοδώρου π. Θ. Κ. ἔκφρασις P: ἔκφρασις X. π. Θ. Κ.
PLAN. || Κοπτίτου P: Κοπίτου PLAN. || τοῦ ἐπικαλουμένου Z. P: τὸ
ἐπικαλούμενον τοῦ Z. PLAN.

1 Lemma P, in textu: εἰς τὸ ἄγαλμα τοῦ Δηϊφόδου; — l, in mar-
gine: εἰς τὸ ἄγαλμα Δ.; — εἰς Δηίφοβον PLAN. || 5 οὐ nos: εὖ m ||
11 ἀντιβίοιο P: -ίου PLAN. ἀντοβίοιο in scholiis Wecheliani ut varia
lectio additum || ἐλάσσαι: ἐλᾶσσαι P ἐλάσσειν PLAN. || 13 Lemma
P: εἰς τὸ ἄγαλμα Αἰσχύ(νου); — τοῦ ῥήτορος add. l; — εἰς Αἰσχίνην
ῥήτορα PLAN. [καὶ εἰς Ἀριστοτέλην add. editores] || δ' PLAN.: om.
P || ἄνθεα P¹ PLAN.: ἄνθεμα c || 14 παρειῆς c PLAN.: -ᾶς P¹.

15 de barbe, était tendu¹, comme s'il luttait à coup de harangues dont les mots eussent couru sur ses lèvres ; car il était rempli de mille pensées.

Près de lui se trouvait Aristote, le prince de la philosophie ; il était debout, les mains jointes et entrelacées² ; même dans le bronze muet, il n'avait pas l'esprit inactif, mais il ressemblait encore à un homme qui poursuit quelque méditation ;
20 la contraction de ses joues trahissait l'effort d'une pensée qui roule de côté et d'autre, et ses yeux mobiles révélaient la multitude d'idées qui se pressaient dans sa tête.

Ensuite, on remarquait le grand orateur, la trompette de Péanie³, le savant père de la parole harmonieuse, par lequel
25 fut jadis allumé dans Athènes le sage flambeau de la Persuasion qui charme les cœurs. A le voir, on sentait que son esprit n'était pas en repos, mais que de nombreux projets se pressaient dans son cerveau, car il paraissait y rouler une foule de pensées, comme dans l'excitation de la lutte contre les belliqueux Émathiens⁴. Sans doute, dans sa colère, il
30 aurait fait entendre sa voix rapide, en douant de la parole son image inanimée ; mais l'art lui a imposé silence en fermant ses lèvres avec un sceau de bronze.

Puis venait celui qui porte le nom de l'Euripe⁵ ; j'ai l'impression qu'il conversait en secret, dans son cœur, avec les Muses tragiques, ce poète si attaché aux mœurs chastes ; car
35 on pouvait le voir tel qu'au temps où il agitait son thyrses sur la scène athénienne.

La chevelure couronnée de laurier se remarquait le devin Palaiphatos*, et l'on eût dit que de sa bouche sortaient des paroles fatidiques.

Hésiode d'Ascre semblait s'entretenir avec les Muses des

1. Il avait la bouche ouverte.

2. Cf. p. 58, n. 7.

3. Démosthène. Le dème de Péanie appartenait à la tribu Pandionide.

4. Les Macédoniens. L'Émathie était proprement une partie de la Macédoine, située au N. de la Piérie et à l'O. de l'Axios (auj. le Vardar) ; mais ici, comme très souvent chez tous les poètes, ce nom est synonyme de Macédoine (cf. VI, 114, 6 ; 116, 6 ; 335, 4 ; etc.).

5. Euripide ; sur ce genre de périphrases, cf. IV, 1, 44 (à propos du nom de Hermodoras).

οἷα πολυτροχάλοισιν ἀεθλεύων ἀγορῆσιν· 15
στείνεται γὰρ πυκινῆσι μεληδόσιν.

Ἄγχι δ' ἐκείνου

ἦεν Ἀριστοτέλης, σοφίης πρόμος· ἰστάμενος δὲ
χεῖρε περιπλέγδην συνεέργαθεν· οὐδ' ἐνὶ χαλκῷ
ἀφθόγγῳ φρένας εἶχεν ἀεργέας, ἀλλ' ἔτι βουλήν
σκεπτομένῳ μὲν ἔϊκτο, συνιστάμεναι δὲ παρειαὶ 20
ἀνέρος ἀμφιέλισσαν ἔμαντεύοντο μενοινῆν
καὶ τροχαλαὶ σήμαινον ἀολλέα μῆτιν δπωπαί.

Καὶ Παιανιέων δημηγόρος ἔπρεπε σάλπιγξ,
βήτηρς εὐκελάδοιο πατήρ σοφός, ὁ πρὶν Ἀθήναις
Πειθοῦς θελξινόοιο νοήμονα πυρσὸν ἀνάψας. 25

Ἄλλ' οὐκ ἡρεμέων διεφαίνετο, πυκνὰ δὲ βουλήν
ἔστρῳφα, πυκινὴν γὰρ εἶδετο μῆτιν ἐλίσσειν,
οἷα κατ' εὐόπλων τεθοωμένος Ἡμαθιῶν.

Ἡ τάχα κεν κοτέων τροχαλὴν ἐφθέγγετο φωνήν,
ἅπνοον αὐδῆεντα τιθεὶς τύπον· ἀλλὰ ἔ τέχνη 30
χαλκεῖς ἐπέδῃσεν ὑπὸ σφρηγίδα σιωπῆς.

Ἰστατο δ' Εὐρίποιο φερώνυμος, ὥς δὲ δοκεῖω,
λάβρη ὑπὸ κραδίην τραγικαῖς ὤμιλλε Μούσαις,
ἔργα σαοφροσύνης διανεύμενος· ἦν γὰρ ἰδέσθαι
οἷα τέ που θυμέλῃσιν ἐν Ἀτθίσι θύρσα τινάσσων. 35

Δάφνη μὲν πλοκαμίδα Παλαίφατος ἔπρεπε μάντις
στεψάμενος, δόκεεν δὲ χεῖν μαντώδεα φωνήν.

Ἡσίοδος δ' Ἀσκραῖος ὀρειάσιν εἶδετο Μούσαις

15 ἀγορῆσιν P : -σι PLAN. || 16 Lemma P : εἰς τὸ ἄγαλμα
Ἀριστοτέλους ; — τοῦ φιλοσόφου add. l || 23 Lemma P : εἰς τὸ ἄγαλμα
τοῦ Δημοσθένους ; — τοῦ μεγάλου βήτηρος, τοῦ Παιανιέως add. l ; —
εἰς Δημοσθένην PLAN. || 29 ἦ PLAN. : ἦ P || 31 σφρηγίδα Stadt-
müller : σφραγίδα P σφρηγίδι PLAN. || 32 Lemma P : εἰς ἄγαλμα
Εὐρίπιδου ; — τοῦ τραγικοῦ add. l ; — εἰς Εὐριπίδην PLAN. || 36
Lemma P : εἰς ἄγαλμα Παλαιφάτου ; — εἰς Παλαίφατον PLAN. || 37
στεψάμενος P : στεφόμενος PLAN. || 38 Lemma P : εἰς ἄγαλμα
Ἡσίοδου ; — εἰς Ἡσίοδον καὶ εἰς Πολύειδον μάντιν καὶ εἰς Σιμωνίδην
PLAN.

montagnes¹, et il voulait soumettre le bronze aux élans de
 40 son délire poétique, dans son désir de mettre au jour des vers
 inspirés par les dieux.

Près de lui se trouvait encore un autre devin, paré lui
 aussi² du laurier de Phébus, Polyeidios³; de ses lèvres il aurait
 voulu lancer un son prophétique, mais l'art, de ses liens
 muets, l'arrêtait.

Toi non plus, tu n'as pas laissé s'endormir ton tendre
 45 amour pour la poésie, Simonide; non, ton désir va toujours
 aux cordes de la lyre, mais tu ne fais plus, de tes mains,
 vibrer l'instrument sacré. Il aurait dû, celui qui t'a sculpté,
 Simonide, il aurait dû fondre avec le bronze des accents
 mélodieux, car alors même ce bronze insensible eût senti ce
 qu'il te devait et répondu par ses chants aux sons harmonieux
 de la lyre.

50 On voyait, songeur, le sage Anaximène, mais c'étaient les
 pensées d'une intelligence divine qu'il roulait dans son esprit.

Le devin clairvoyant, Calchas, fils de Thestor, se dressait,
 dans l'attitude d'un homme qui vaticine; mais il semblait
 tenir encore secrets les arrêts des dieux, soit qu'il eût pitié
 55 de l'armée des Grecs, soit qu'il craignit dans son cœur le roi
 de la riche Mycènes⁴.

Voyez-moi le jeune descendant des Éacides, le destructeur
 de villes, Pyrrhos, fils d'Achille: comme il aurait voulu, de
 ses mains, brandir ses armes de bronze, que l'art ne lui avait
 pas données; car il l'avait représenté le corps découvert; mais
 60 on le voyait lever les yeux comme s'il tendait son regard vers
 Ilion battue des vents.

1. Allusion possible à la célèbre apparition des Muses à Hésiode sur l'Hélicon (cf. *Théog.*, v. 22 sq.).

2. Comme Palaiphatos (v. 36-37).

3. Devin et notable corinthien, qui avait prédit à son fils Euchénor qu'il périrait devant Troie (*Il.*, XIII, 663-670); il était surtout renommé pour avoir découvert le cadavre de Glaucos, fils de Minos, et l'avoir ressuscité (Hygin, *Fab.*, 136, etc.); Sophocle et Euripide avaient chacun composé une tragédie qui portait son nom.

4. Agamemnon; cf. *Il.*, I, 68-83 et 106 sq.; mais Homère n'attribue le silence de Calchas qu'à cette seconde raison; l'autre hypothèse est de Christodoros.

φθειγγόμενος, χαλκὸν δὲ βιάζετο θυιάδι λύσση,
ἔνθεον ἱμείρων ἀνάγειν μέλος.

40

Ἐγγύθι δ' αὐτοῦ

μαντιπόλος πάλιν ἄλλος ἔην φοιβηίδι δάφνη
κοσμηθεὶς Πολύειδος· ἀπὸ στομάτων δὲ τινάξαι
ἤθελε μὲν κελάδημα θεοπρόπον, ἀλλά ἔ τέχνη
δεσμῷ ἀφωνήτῳ κατερήτυεν.

Οὐδὲ σὺ μολπήεις

εὐνασας ἄβρὸν ἔρωτα, Σιμωνίδη, ἀλλ' ἔτι χορδῆς
ἱμῖρες, ἱερὴν δὲ λύρην οὐ χερσὶν ἄρασσεις.

45

ᾠφέλεν ὁ πλάσσας σε, Σιμωνίδη, ὥφελε χαλκῷ
συγκεράσαι μέλος ἡδύ· σὲ δ' ἂν καὶ χαλκὸς ἀναιδῆς
αἰδόμενος ῥυθμοῖσι λύρης ἀντήχῃ μολπήν.

Ἦν μὲν Ἀναξιμένης νοερός σοφός, ἐν δὲ μενοινῇ
δαίμονις ἐλέλιζε νοήματα ποικίλα βουλῆς.

50

Θεστορίδης δ' ἄρα μάντις εὐσκοπὸς ἴστατο Κάλχας,
οἷά τε θεσπίζων· ἐδόκει δ' ἔτι θέσφατα κεύθειν,
ἢ στρατὸν οἰκτεῖρων Ἑλλήνιον, ἢ ἐνὶ θυμῷ
δειμαίνων βασιλῆα πολυχρύσοιο Μυκῆνης.

55

Δέρκεό μοι σκύμνον πτολιπόρθιον Αἰακιδάων,
Πύρρον Ἀχιλλεΐδην, ὅσον ἤθελε χερσὶν ἐλίσσειν
τεύχεα χαλκήεντα, τὰ μὴ νύ οἱ ᾤσατο τέχνη·
γυμνὸν γάρ μιν ἔτευξεν· ὁ δ' ὕψωσε φαίνετο λεύσσων,
οἷά περ ἠνεμέοσσαν ἔς Ἴλιον ὄμμα τιταίνων.

60

39 θυιάδι P: θυιάδι PLAN. || 40 ἔνθεον ex ἐνθέων corr. P || 41 Lemma P: εἰς ἄγαλμα Πολυεΐδου || 42 τινάξαι PLAN.: -ξας P || 45 Lemma P: εἰς ἄγαλμα Σιμωνίδου || 47 πλάσσας PLAN.: πλάσας P || 48 ἀναιδῆς P: ἀναυδῆς PLAN. || 49 αἰδόμενος PLAN.: αὐδόμ. P || ἀντήχῃ Brunck: ἀνήχῃ m || 50 Lemma P: εἰς ἄγαλμα Ἀναξιμένης; — εἰς Ἀναξιμένην PLAN. || 52 Lemma P: εἰς ἄγαλμα Κάλχαντος; — εἰς Κάλχαντα PLAN. || δ' ἄρα PLAN.: ἄρα P || 53 δ' ἔτι Ludwig: δέ τε m || 54 ἐνὶ Stadtmüller: ἔτι m [ex u. 53 sumptum?] || 56 Lemma P: εἰς ἄγαλμα Πύρρου; — εἰς Πύρρον τὸν καὶ Νεοπτόλεμον PLAN. || 58 μὴ νυ Stadtmüller: μιν P μὴ PLAN. [ex μὴν fortasse correctum] || 59 ἔτευξεν PLAN.: -ξε P.

Amymone aux doigts de rose ¹ était assise ; elle avait noué derrière sa tête les boucles de ses cheveux, que ne retenait aucun bandeau ; elle avait le front découvert et levait les yeux pour regarder venir son époux, le dieu marin à la noire chevelure.

- 65 Tout près d'elle se montrait la large poitrine du dieu aux cheveux sombres ; il était nu, il laissait flotter librement les boucles de sa chevelure et il tendait le dauphin tout ruisselant d'eau qu'il portait dans sa main ², comme présent nuptial pour la jeune fille dont tant de prétendants recherchaient l'hymen.

- L'abeille de Piérie aux chants mélodieux, la Lesbienne
70 Sappho, était assise, au repos ; et elle semblait tisser un hymne harmonieux en se donnant de toute son âme aux Muses qui gardaient le silence.

- Phébus était debout ; le dieu qui rend des oracles sur son trépied avait serré par derrière les tresses dénouées de sa chevelure ³ ; mais le bronze le montrait tout nu, parce qu'aux yeux de tous ceux qui l'interrogent Apollon sait mettre à nu,
75 dans leur vérité, les arrêts du destin, ou bien parce qu'il brille pour tous également ⁴ ; car c'est le soleil que ce dieu Phébus et pur est l'éclat des rayons qu'il lance au loin.

- Près de lui brillait Cypris, qui répandait sur le bronze éblouissant le ravissement de sa beauté. Elle laissait voir son
80 sein nu ; mais elle retenait les plis de sa robe sur la rondeur de ses cuisses et ses boucles étaient serrées dans un voile d'or.

J'ai été saisi d'admiration devant le fils de Clinias ⁵, en

1. Fille de Danaos ; surprise par un Satyre près de la source de Lerne, elle fut délivrée par Poseidon, qui mit en fuite son agresseur ; mais il ne la respecta pas davantage, et elle eut de lui un fils appelé *Nauplios*. Cette légende avait inspiré le drame satyrique d'Eschyle intitulé *Amymone*.

2. « Qui Neptuno simulacrum faciunt, delphinum aut in manu aut sub pede eius constituere uidemus... etc. » (Hygin, *Astron.*, 17). Cf. Philostrate, *Imag.*, I, 8 ; Oppien, *Hal.*, I, 383-393 ; etc.

3. Entendez : « Sa chevelure était retenue par un serre-tête, qui empêchait ses boucles de retomber sur son front, tout en les laissant pendre librement par derrière. » C'est ainsi qu'Apollon est le plus souvent représenté, surtout aux époques archaïque et archaïsante.

4. Cf. le proverbe latin bien connu : « Sol lucet omnibus. »

5. Alcibiade.

Ἡστο δ' Ἀμυμώνη βοδοδάκτυλος· εἰς ὀπίσω μὲν
βόστρυχον ἀκρήδεμνον ἔης συνέεργεν ἑθείρης,
γυμνὸν δ' εἶχε μέτωπον· ἀναστέλλουσα δ' ὀπωπιάς
εἰνάλιον σκοπίαζε μελαγχαίτην παρακοίτην.

Ἐγγύθι δ' εὐρύστερνος ἐφαίνετο Κυανοχαίτης 65
γυμνὸς ἑὼν, πλόκαμον δὲ καθειμένον εἶχεν ἑθείρης,
καὶ διερὸν δελφίνα προΐσχετο χειρὶ κομίζων
δῶρα πολυζήλοιο γάμων μνηστήρια κούρης.

Πιερική δὲ μέλισσα λιγύθροος ἔζετο Σαπφῶ
Λεσβιάς ἡρεμέουσα, μέλος δ' εὐθυμνον ὑφαίνειν 70
σιγαλέας δοκέεσκεν ἀναψαμένη φρένα Μούσαις.

Φοῖβος δ' εἰσθήκει τριποδηλάτος· ἦν δ' ἄρα χαίτης
εἰσοπίσω σφίγξας ἄδετον πλόκον· ἄλλ' ἐνὶ χαλκῷ
γυμνὸς ἔην, ὅτι πᾶσιν ἀνειρομένοισιν Ἀπόλλων
γυμνώσαι δεδάηκεν ἀληθέα δήνεα Μοίρης 75
ἣ ὅτι πᾶσιν ὁμῶς ἀναφαίνεται· ἡέλιος γάρ
Φοῖβος ἄναξ, καθαρὴν δὲ φέρει τηλέσκοπον αἴγλην.

Ἄγχι δὲ Κύπρις ἔλαμπεν, ἔλειβε δὲ νώροπι χαλκῷ
ἀγλαΐης βραθάμιγγας· ἀπὸ στέρνοιο δὲ γυμνὴ
φαίνετο μὲν, φᾶρος δὲ συνήγαγεν ἄντυγι μηρῶν, 80
χρυσεῖη πλοκαμῖδας ὑποσφίγξασα καλύπτρη.

Κλεινιάδην δὲ τέθηπα περιστίλβοντα νοήσας

61-64 om. P, exhibet PLAN. — Lemma PLAN: εἰς Ἀμυμώνην τὴν
Δανάου θυγατέρα || 65 Lemma P: εἰς ἄγαλμα Ποσειδῶνος; — εἰς
Ποσειδῶνα PLAN. || 66 πλόκαμον c PLAN.: -μος P¹ || 69 Lemma P:
εἰς ἄγαλμα Σαπφῶς; — τῆς λυρικῆς add. l; — εἰς Σαπφῶ PLAN. ||
70 ἡρεμέουσα c PLAN.: -μοῦσα P¹ || εὐθυμνον P: ἐνυμνον PLAN. ||
ὑφαίνειν PLAN.: -νει P || 71 ἀναψαμένη P¹ PLAN.: -νην c || 72 Lemma
P: εἰς ἄγαλμα Ἀπόλλωνος; — τοῦ Πυθίου add. l; — εἰς Ἀπόλλωνα
PLAN. || τριποδηλάτος J. Lascaris: -ηλάτος P: -λάτος PLAN. [ex
-ηλάτος correctum] || χαίτης: P¹ PLAN.: -την c || 75 δήνεα PLAN.:
δί· νεα P || 77 τηλέσκοπον Brunck: τηλοσκοπόν P τηλεσκοπόν PLAN.
τηλεσκόπος Bothe [fortasse recte] || 78 Lemma P: εἰς ἄγαλμα Ἀφρο-
δίτης; — εἰς Ἀφροδίτην PLAN. || 82 Lemma P: εἰς ἄγαλμα τοῦ
[nomen prius scriptum (Κλεινιάδου ?) deleuisse videtur l]; —
Ἀλκιτιάδου, τοῦ ἐρωμένου Σωκράτους add. l; — εἰς Κλεινιάδην
PLAN. edd. [nomen in cod. deest].

voyant resplendir sa grâce : il communiquait au bronze l'éclat de sa beauté, tel qu'au temps où dans Athènes, mère
 85 de l'éloquence, il ourdissait en faveur des descendants de Cécrops quelque conseil avisé.

Le prêtre Chrysès, ensuite, était debout à côté de lui ; tenant dans sa main droite le sceptre de Phébus et portant sur sa tête une couronne, il se distinguait entre tous par la grandeur de sa taille, comme il convient à la race sacrée des héros. Il était, me semble-t-il, en train d'adresser sa prière
 90 au fils d'Atrée. Une barbe fleurie descendait sur sa poitrine et l'on voyait pendre les boucles éparses de sa longue chevelure.

Près de là brillait Jules César, qui jadis fit à Rome une couronne d'innombrables boucliers pris à l'ennemi. Il rassemblait sur son épaule les plis de l'égide terrible à regarder ¹
 95 et de sa main droite il brandissait fièrement la foudre, ce héros que les Ausoniens ² appellent un second Jupiter.

Ensuite se dressait, semblable à un dieu, Platon, qui jadis montra à Athènes les chemins cachés des vertus divines.

J'ai vu une seconde Aphrodite ³ ; la déesse née d'un père illustre, brillante comme l'or ⁴, se montrait dans sa nudité
 100 resplendissante ; sur sa poitrine seulement, en s'y répandant depuis le haut de sa gorge, s'enroulait le ceste ⁵.

Puis venait l'aimable Hermaphrodite ; ce n'était tout à fait ni un homme ni une femme, car sa statue tenait de l'un et de l'autre sexe. Vous auriez vite reconnu le fils d'Hermès et
 105 d'Aphrodite au beau sein : il montrait des mamelles gonflées, comme une jeune fille ; mais en même temps il laissait voir à tous cet insigne de la puissance fécondatrice que cache la

1. C'est le geste de la Diane de Gabies ; relativement fréquente dans les statues féminines, cette attitude est au contraire assez rare dans les statues d'empereurs, où généralement le bras gauche, étendu, soutient le pan relevé d'un manteau.

2. Les Italiens. Le nom d'Ausonie, qui ne désignait primitivement que l'Italie méridionale, s'est par la suite étendu à toute la péninsule.

3. La première est celle qui a été décrite v. 78-81.

4. Littéralement : « en or ; » épithète homérique fréquemment accolée au nom d'Aphrodite (de même que l'adjectif précédent, εὐπλάτειρον).

5. Bande d'étoffe, que l'on représentait souvent ornée de broderies, et qui enveloppait les seins de la déesse. Le type d'Aphrodite nue, vêtue seulement du ceste, est fréquent dans la statuaire antique.

ἀγλαΐη· χαλκῷ γάρ ἀνέπλεκε κάλλεος αὐγὴν,
τοῖος ἔων οἶός περ ἐν Ἀτθίδι, μητέρι μύθων,
ἀνδράσι Κεκροπίδῃσι πολύφρονα μῆτιν ἀνείρων. 85

Χρύσης δ' αὖθ' ἱερεὺς πέλας ἴστατο, δεξιτερῇ μὲν
σκηπτρον ἀνασχόμενος Φοιβήϊον, ἐν δὲ καρήνῳ
στέμμα φέρων· μεγέθει δὲ κεκασμένος ἔπρεπε μορφῆς,
οἷά περ ἡρώων ἱερὸν γένος· ὥς δοκέω δὲ,
Ἀτρείδην ἰκέτευσ'· βαθὺς δέ οἱ ἦνθεε πώγων, 90
καὶ ταναῆς ἄπλεκτος ἑσύρετο βότρυς ἐθειρῆς.

Καίσαρ δ' ἐγγὺς ἔλαμπεν Ἰούλιος, ὃς ποτε Ῥώμην
ἀντιβίων ἔσπεψεν ἀμετρήτοισι βοεΐαις.
Αἰγίδα μὲν βλοσυρῶπιν ἐπωμαδὸν ἦεν ἀγείρων,
δεξιτερῇ δὲ κεραυνὸν ἀγάλλετο χειρὶ κομίζων, 95
οἷα Ζεὺς νέος ἄλλος ἐν Αὔσονίοισιν ἀκούων.

Εἰστήκει δὲ Πλάτων θεοεΐκελος, ὃ πρὶν Ἀθήναις
δείξας κρυπτὰ κέλευθα θεοκράντων ἀρετῶν. *

Ἄλλην δ' εὐπατέρειαν ἴδον χρυσὴν Ἀφροδίτην,
γυμνὴν παμφανώσαν· ἐπὶ στέρνων δὲ θεαίνης 100
αὐχένος ἔξ ὑπάτοιο χυθεὶς ἐλελίζετο κεστός.

Ἰστατο δ' Ἑρμαφρόδιτος ἐπήρατος, οὖθ' ὄλος ἀνὴρ
οὔτε γυνή· μικτὸν γάρ ἔην βρέτας. Ἡ τάχα κοῦρον
Κύπριδος εὐκόλοιο καὶ Ἑρμῶνος ἐνίψεις·
μαζοὺς μὲν σφριγύωντας ἐδείκνυεν, οἷά τε κούρη· 105
σχῆμα δὲ παῖσιν ἔφαινε φυτοσπόρον ἄρσενος αἰδοῦς,

85 ἀνείρων Desrousseaux : ἀγείρων *m* || 86 Lemma P : εἰς ἄγαλμα
Χρύσου τοῦ ἱερέως ; — εἰς Χρυσὴν PLAN. || αὖθ' P : αὖ PLAN. || 90
οἱ *c* PLAN. : ἔ P¹ || 91 ταναῆς *c* PLAN. : ταναός (?) P¹ || ἄπλεκτος P :
ἄπλατος PLAN. || 92 Lemma P : εἰς ἄγαλμα Ἰουλίου Καίσαρος ; — εἰς
Ἰούλιον Καίσαρα PLAN. || 96 νέος, primo omissum, add. P in mar-
gine || 97 Lemma P : εἰς ἄγαλμα τοῦ φιλοσόφου Πλάτωνος ; — εἰς
Πλάτωνα PLAN. || εἰστήκει PLAN. : ἐστ. P || 99 Lemma P : εἰς ἄγαλμα
ἄλλης Ἀφροδίτης ; — εἰς ἄλλην Ἀφροδίτην PLAN. || 102 Lemma
P : εἰς ἄγαλμα Ἑρμαφροδίτου ; — εἰς Ἑρμαφρόδιτον PLAN. || 103
οὔτε PLAN. : οὐδὲ P || 106 ἔφαινε PLAN. : ἐφαίνετο P || αἰδοῦς *c* PLAN. :
ἀνδρὺς P¹.

pudeur masculine, offrant ainsi aux regards les attributs combinés de la beauté féminine et virile.

La jeune Érinna, la vierge aux chants mélodieux, était assise ; elle ne maniait pas de ses doigts un fil tressé, mais en
 110 silence elle distillait goutte à goutte le miel d'une abeille de Piérie¹.

N'oublions pas Terpandre à la voix harmonieuse : on pourrait dire qu'on a vu sa statue animée et non pas muette ; il avait l'air de composer dans son cœur ému un chant religieux, comme jadis, quand sur les bords de l'Eurotas au
 115 cours impétueux il apaisait, aux accents de sa lyre qu'inspirait la piété, les fureurs des habitants d'Amyclée qui se battaient².

Je fut saisi d'admiration à ta vue, Périclès, parce que même au bronze privé de la parole tu as inculqué ton génie oratoire, comme si tu gouvernais encore les descendants de
 120 Cécrops ou si tu préparais la guerre contre ceux de Pélops.

On remarquait aussi Pythagore, le sage de Samos ; il était là, debout, mais c'était dans l'Olympe qu'il semblait vivre ; forçant la nature du bronze³, il débordait de pensées profondes et j'avais l'impression qu'il mesurait de ses yeux purs le ciel, seul objet de ses méditations⁴.

125 J'ai reconnu Stésichore, le poète aux chants mélodieux que jadis nourrît la terre des Sicules et qu'Apollon instruisit dans l'art de la lyre quand il était encore dans le sein de sa

1. C'est-à-dire : « elle composait des vers. » Cf. v. 69. La Piérie, patrie des Muses, était une province du Sud de la Macédoine, limitrophe de la Thessalie, dont elle était séparée par la chaîne de l'Olympe.

2. Ville de Laconie (sur l'Eurotas, non loin de Sparte). Ce nom désigne ici par synecdoque les Spartiates, qui auraient fait venir Terpandre de Lesbos pour mettre fin chez eux à une guerre civile ; cf. Plutarque, *Mus.*, 42 (= *Mor.*, p. 1146 c) ; Aristote, fr. 502 Rose ; Photios, s. u. Μετὰ Λέσβιον ᾠδόν ; Pseudo-Plutarque, *Prov. Alex.*, 110.

3. C'est-à-dire : « animant de sa pensée même une matière inanimée. » Cf. p. 55.

4. « Le ciel seul », dit le texte. Cette expression d'une concision un peu obscure a donné lieu à diverses interprétations ; j'ai adopté celle de Dübner : « Dicit caelum solum et harmoniam mundi, nihil de terrenis et quotidie pereuntibus. »

ξυνης ἀγλαίης κεκερασμένα σήματα φαίνων.

Παρθενική δ' Ἡριννα λιγύθροος ἔζετο κούρη,
οὐ μίτον ἀμφαφώσσα πολύπλοκον, ἀλλ' ἐνὶ σιγῇ
Πιερίκης βραθάμιγγας ἀποσταλάουσα μελίσσης.

110

Μήτε λίπης Τέρπανδρον ἐύθροον, οὐ τάχα φαίης
ἔμπνοον, οὐκ ἄφθογον, ἰδεῖν βρέτας· ὥς γάρ δῖω,
κινυμέναις πραπίδεσσιν ἀνέπλεκε μύστιδα μολπὴν,
ὥς ποτε δινήεντος ἐπ' Εὐρώταο βόων
μυστιπόλῳ φόρμιγγι κατεπρήνυν ἀείδων

115

ἄγχεμάχων κακότητας Ἀμυκλαίων ναετήρων.
Ἥγασάμην δ' ὁρόων σε, Περίκλεες, ὅττι καὶ αὐτῷ
χαλκῷ ἀναυδήτῳ δημηγόρον ἦθος ἀνάπτεις,
ὥς ἔτι Κεκροπίδῃσι θεμιστεύων πολιήταις
ἦ μόθον ἐντύνων Πελοπήϊον.

120

Ἰσταμένος δὲ
ἔπρεπε Πυθαγόρης, Σάμιος σοφός, ἀλλ' ἐν Ὀλύμπῳ
ἐνδιάειν ἐδόκευε, φύσιν δ' ἐβιάζετο χαλκοῦ
πλημύρων νοερῇσι μεληδόσιν· ὥς γάρ δῖω,
οὐρανὸν ἀχράντοισιν ἐμέτρεε μόνον ὀπωπαῖς.

Στησίχορον δ' ἐνόησα λιγύθροον, ὃν ποτε γαῖα
Σικελίῃ μὲν ἔφερβε, λύρης δ' ἐδίδαξεν Ἀπόλλων
ἁρμονίην, ἔτι μητρὸς ἐνὶ σπλάγχνοισιν ἐόντα.

125

107 κεκερασμένα PLAN. : -νη P || φαίνων P : φαῖνων PLAN. || 108
Lemma P : εἰς ἄγαλμα Ἡρίνης; — εἰς Ἡρινναν PLAN. || 110
βραθάμιγγας PLAN. : -γος P || 111 Lemma P : εἰς ἄγαλμα Τερπάνδρου;
— εἰς Τέρπανδρον PLAN. || μήτε PLAN. : μή με P || 112 ἔμπνοον ex
ἐμπνοον (?) corr. P || 113 κινυμέναις PLAN. : κινουμ. P || 116 Ἀμυ-
κλαίων PLAN. : -κλείων P || 117 Lemma P : εἰς ἄγαλμα Περίκλους;
— εἰς Περίκλεια PLAN. || 117-120 habet Schol. in Aristid., t. III, p.
43g Dindorf || ἡγασάμην δ' m : ἡγησάμην Schol. in Aristid. || 118
ἀνάπτεις m : ἀνάπτες fortasse legendum || 120 ἐντύνων m : ἐντείνων
Schol. in Aristid. || 121 Lemma P : εἰς ἄγαλμα τοῦ φιλοσόφου Πυθα-
γόρα; — εἰς Πυθαγόραν PLAN. || Πυθαγόρης PLAN. : -ρας P || 122
φύσιν P : -σις PLAN. || 123 πλημύρων P : πλημμ. PLAN. || 125 Lemma
P : εἰς ἄγαλμα Στησίχορου; — εἰς Στησίχορον PLAN.

mère ¹. Car il était en train de naître et allait seulement voir le jour, lorsqu'un rossignol, arrivant on ne sait d'où à travers
 130 les airs, vint sans être vu se poser sur sa bouche et entonna un hymne harmonieux.

Je te salue, Démocrite, gloire du pays d'Abdère, toi qui as recherché par quelles lois la nature produit de beaux rejets ², essayant de pénétrer les mystères subtils de la Muse savante ³, et qui riais toujours de l'inconstance des choses
 135 humaines, sachant bien que le Temps, ce vieillard, survit à tous les êtres.

Héraclès montrait l'orbe de son menton imberbe, portant dans sa main qui tua le lion ⁴ les pommes d'or ⁵, somptueux présent de la terre libyenne.

Près de lui ⁶ se tenait la prêtresse de Pallas, la vierge
 140 Augè ⁷; elle laissait retomber son voile sur ses épaules, car ses cheveux n'avaient aucun bandeau pour les retenir ⁸; elle levait et tendait ses mains, comme si elle invoquait la fille de Zeus, la déesse aux yeux bleus, au pied des hauteurs de Tégée en Arcadie.

Sois-nous propice, rejeton de la terre troyenne, dont le bras brandit un bouclier; sois-nous propice, Énée, illustre conseiller des Troyens; dans tes yeux resplendit, respirant la
 145 grâce, une majesté pleine de réserve qui révèle la progéniture d'Aphrodite brillante comme l'or.

J'ai été saisi d'admiration à la vue de Créuse, la compagne d'Énée, toute vêtue d'ombre dans son costume de deuil: elle

1. Allusion possible à la légende, très répandue dans l'antiquité, qui faisait de Stésichore le fils d'Hésiode; or Hésiode lui-même passait pour descendre d'Apollon (cf. le *Combat d'Homère et d'Hésiode*, etc.).

2. Cf. Stobée, *Flor.*, 86, 18 (sur τῶν ἐγγύων).

3. Personnifiant la science et non la poésie.

4. De Némée.

5. Des Hespérides.

6. Cf. v. 65.

7. Fille d'Aléos, roi de Tégée. Pour éviter un oracle qui prédisait qu'il serait tué par le fils de sa fille, Aléos avait fait d'Augè une prêtresse de Pallas, vouée à la virginité. Mais elle fut violente par Héraclès et en eut un fils, Téléphe, qui plus tard accomplit l'oracle en tuant Aléos.

8. C'est exactement la coiffure de la Vesta Giustiniani (cf. Lechat, *Sculpt. Grecq.*, pl. XXVII-XXVIII). Cf. encore v. 83.

Τοῦ γὰρ τικτομένοιο καὶ ἔς φάος ἄρτι μολούντος
ἔκποθεν ἡερόφοιτος ἐπὶ στομάτεσσιν ἀηδῶν
λάβρην ἐφεζομένη λιγυρὴν ἀνεβάλλετο μολπὴν. 130

Χαῖρέ μοι Ἀβδήρων, Δημόκριτε, κύδος ἀρούρης,
ὅττι σὺ καλλιτόκοιο φυῆς ἐφράσσασα θεσμούς,
λεπτὰ διακρίνων πολυίδμονος ὄργια Μούσης,
αἶει δὲ σφαλερὰς ἐγέλας βιότοιο κελεύθους,
εὖ εἰδὼς ὅτι πάντα γέρων παραμείβεται Αἰῶν. 135

Ἡρακλῆς δ' ἀνιούλον ἐδείκνυε κύκλον ὑπῆνης,
μῆλα λεοντοφόνῳ παλάμῃ χρύσεια κομίζων,
γαίης ὄλβια δῶρα Λιβυστίδος.

Ἐγγύθι δ' αὐτοῦ
Παλλάδος ἀρήτειρα παρίστατο παρθένος Αὔγη,
φᾶρος ἐπιστεῖλασα κατωμαδόν· οὐ γὰρ ἐβείρας
κρηδέμνῳ συνέεργεν· ἑὰς δ' ἀνετείνετο χεῖρας,
οἷά τε κικλήσκουσα Διὸς γλαυκώπιδα κούρην,
Ἀρκαδικῆς Τεγέης ὑπὸ δειράδος. 140

Ἰλαθι, γαίης
Τρωιάδος βλάστημα σακεσπάλον, Ἰλαθι, λάμπων
Αἰνεῖα Τρώων βουληφόρε· σαῖς γὰρ δπωπαῖς
ἀγλαίης πνεύουσα σοφὴ περιλείβεται αἰδῶς,
θέσκελον ἀγγέλλουσα γένος χρυσεῖς Ἀφροδίτης. 145

Ἠγασάμην δὲ Κρέουσαν ἰδὼν πενθήμονι κόσμῳ,
σύγγαμον Αἰνεῖο, κατάσκιον· ἀμφὶ γὰρ αὐταῖς

128 τικτομένοιο PLAN. : -νοι P || μολούντος P [futurum, servan-
dum, cf. XII, 93, 9, μολεῖτε, quod perperam mutauerunt] : μολόντος
PLAN. || 131 Lemma P : εἰς ἄγαλμα Δημοκρίτου φιλοσόφου ; — εἰς
Δημόκριτον PLAN. || 134 ἐγέλας PLAN. : -λαις P || 136 Lemma P :
εἰς τὸ ἄγαλμα Ἡρακλέους ; — εἰς Ἡρακλέα καὶ εἰς Αὔγην καὶ εἰς
Αἰνεῖαν PLAN. || 137 χρύσεια c PLAN. : om. P¹ || 138 Λιβυστίδος H.
Estienne : λυδύτιδος m || 139 Lemma P : εἰς ἄγαλμα τῆς Αὔγης ||
Αὔγη PLAN. : αὐγὴ P || 140 ἐβείρας ex -ραις corr. P || 143 δειράδος P :
-δας PLAN. || 144 Lemma P : εἰς ἄγαλμα Αἰνεῖου || λάμπων PLAN. : -πον
P || 148 Lemma P : εἰς ἄγαλμα Κρεούσης ; — εἰς Κρέουσαν PLAN. || 149
αὐταῖς [αὐταῖς P] corruptum multis visum est.

150 avait ramené son voile jusque sur ses deux joues et enveloppé tout son corps d'un manteau qui lui tombait jusqu'aux pieds, comme font les gens qui pleurent. Les larmes de bronze que versait la jeune femme annonçaient que Troie, qui l'avait nourrie, avait succombé sous les coups d'Arès, vaincue par les Argiens armés de boucliers.

155 Hélénos, de son côté ¹, n'était point calmé de son courroux : il était insensible aux maux de sa patrie et l'on voyait encore bouillonner sa colère. Dans sa main droite, il élevait une coupe à libations ; à ce que je suppose, il prédisait des succès aux Argiens et priait les dieux de faire paraître les ultimes présages annonçant la ruine de la ville qui l'avait nourri ².

160 Andromaque aux chevilles de rose, fille d'Éétion, était debout, sans verser de larmes ni pousser de gémissements ; c'est, à ce que je pense, qu'Hector au casque étincelant n'était point encore tombé en combattant et que les fils superbes des Achéens armés de boucliers n'avaient pas encore ravagé toute la Dardanie, le pays qui l'avait nourrie.

165 On pouvait voir le guerrier Ménélas, mais, lui, tout heureux de sa victoire : il brûlait d'une joie ardente en voyant près de lui la fille de Tyndare aux bras de rose, qui répondait à ses sentiments ³.

J'ai admiré la charmante image d'Hélène, car au bronze même elle avait donné sa grâce délicieuse ; sa beauté exhalait
170 l'amour et ses ardeurs, même dans une statue que la vie n'animait pas.

Le divin Ulysse était fier de ses artifices innombrables : il n'était pas au bout de ses tortueux stratagèmes, mais on voyait éclater sur son visage l'ingéniosité de son esprit. Son cœur exultait : il était heureux d'avoir causé par ses ruses la ruine complète de Troie.

1. Il ne cesse pas plus d'être irrité que Créuse de pleurer.

2. Après la mort de Paris, Hélénos avait convoité la main d'Hélène, mais il avait été évincé par Déiphobe (cf. v. 1 sq.) ; égaré par la jalousie et furieux contre ses concitoyens, il se serait rendu au camp des Grecs et leur aurait révélé les conditions que le destin avait mises à la chute de Troie. Il ne semble pas que sa statue ait formé un groupe avec celle d'Andromaque.

3. Il s'agit, évidemment, de la réconciliation d'Hélène et de Ménélas après la prise de Troie et non de leurs fiançailles, comme le supposait Boissonade.

ἄμφοτέραις κρήδεμνον ἐφελκύσσασα παρειαις, 150

πάντα πέριξ ἐκάλυψε ποδηνεκέϊ χροά πέπλω,

οἷά τε μυρομένη· τὰ δὲ χάλκεα δάκρυα νύμφης

Ἄρει δουρίκτητον ἔμαντεύοντο τιθήνην,

Ἴλιον Ἀργείοισιν ἐελμένον ἀσπιδιώταις.

Οὐθ' Ἐλενος κοτέων ἀπεπαύετο· πατρίδι νηλῆς 155

φαίνετο δινεύων ἔτι που χόλον. Ἦν μὲν αἰίρων

δεξιτερῇ φιάλην ἐπιλοίβιον· ὥς δοκέω δέ,

ἔσθλα μὲν Ἀργείοις μαντεύετο, κὰδ δὲ τιθήνης

ἄθανάτοις ἦρᾶτο πανύστατα σήματα φαίνειν.

Ἀνδρομάχη δ' ἔστηκε, ῥοδόσφυρος Ἡετιώνη, 160

οὔτι γόνι σταλάουσα πολύστονον· ὥς γὰρ δῖω,

οὔπω ἐνὶ πτολέμῳ κορυθαίολος ἤριπεν Ἐκτωρ,

οὐδὲ φερεσσακέων ὑπερήνορες υἱες Ἀχαιῶν

Δαρδανίην ξύμπασαν ἐληίσσαντο τιθήνην.

Ἦν δ' ἐσιδεῖν Μενέλαον ἄρῆιον, ἀλλ' ἐπὶ νίκη 165

γηθόσυνον· σχεδόθεν γὰρ ἐθάλπετο χάρματι πολλῷ

δερκόμενος ῥοδόπηχυν δμόφρωνα Τυνδαρεώνην.

Ἥγασάμην δ' Ἐλένης ἐρατὸν τύπον, ὅττι καὶ αὐτῷ

χαλκῷ κόσμον ἔδωκε πανίμερον· ἀγλαίη γὰρ

ἔπνεε θερμὸν ἔρωτα καὶ ἀψύχῳ ἐνὶ τέχνῃ. 170

Πυκναῖς δὲ πραπίδεσσιν ἀγάλλετο δῖος Ὀδυσσεύς·

οὐ γὰρ ἔην ἀπάνευθε πολυστρέπτοιο μενοιῆς,

ἀλλ' ἔτι κόσμον ἔφαινε σοφῆς φρενός· ἦν δ' ἐνὶ θυμῷ

καγχαλόων· Τροίην γὰρ ἐγῆθεε πᾶσαν ὀλέσσας

150 ἐφελκύσσασα Hecker: ἀφελκύσσασα P ἐφελκύσσασα PLAN. || 155 Lemma P: εἰς ἄγαλμα Ἐλένου; — εἰς Ἐλενον PLAN. || οὐθ' PLAN.: οὐ θ' P || πατρίδι [cf. u. 159] Boissonade: πατρί δὲ m [πρατρί P¹], fortasse ex u. 190 corruptum || 159 φαίνειν ex φαίνων corr. P || 160 Lemma P: εἰς ἄγαλμα Ἀνδρομάχης; — εἰς Ἀνδρομάχην PLAN. || 164 ἐληίσσαντο PLAN.: ἐληίσσαντο P || 165 Lemma P: εἰς ἄγαλμα Μενέλ(αου); — εἰς Μενέλαον PLAN. || 168 Lemma P: εἰς ἄγαλμα Ἐλένης; — εἰς Ἐλένην PLAN. || 171 Lemma P: εἰς ἄγαλμα Ὀδυσσεύς; — εἰς Ὀδυσσεά καὶ εἰς Ἐκάθην PLAN. || 174 ἐγῆθεε PLAN.: ἐγῆγηθεν P.

175 Et toi, mère d'Hector, dis-le moi, qui donc, Hécube infortunée, qui des immortels t'a enseigné à verser des larmes jusque sous la forme d'une statue muette? Même le bronze n'a pas mis un terme à ta douleur; même un art sans vie n'a pas eu pitié de toi et apaisé ton incurable désespoir¹; tu
 180 continues, ici encore, à verser des pleurs. Mais, à ce qu'il me semble, ce n'est plus sur le sort du malheureux Hector que tu gémis ni sur le deuil cruel de la triste Andromaque: c'est sur la ruine de ta patrie; le voile qui entoure ton visage témoigne de tes malheurs et tes vêtements qui pendent²
 185 révèlent la profondeur de ta souffrance. Cette douleur suprême tient ton esprit enchaîné et le long de tes joues tu laisses couler tes larmes; mais ces larmes, l'art les a figées, afin de fixer pour toujours dans le métal durci ton incurable chagrin³.

J'ai reconnu Cassandre, qui jadis exprimait la volonté des dieux; mais c'est en silence qu'elle adressait des reproches
 190 à son père et que, gonflée d'une fureur pleine de sagesse, elle semblait prédire à sa patrie les suprêmes calamités⁴.

Il y avait un second Pyrrhos⁵: ce destructeur de villes n'avait pas sur la tête un casque orné d'une crinière, il ne brandissait pas de lance; mais il brillait nu, le menton sans
 195 barbe; il élevait la main droite en signe de victoire⁶, tout en jetant un regard de côté sur Polyxène explorée.

Dis-moi, Polyxène, vierge infortunée, quelle douleur te contraint, jusque dans le bronze muet, à verser secrètement

1. Littéralement: ta rage; allusion probable à la métamorphose d'Hécube en chienne.

2. Elle n'a pas de ceinture. Sur son voile de tête, cf. v. 139.

3. Littéralement: « l'art les a éteintes, annonçant le durcissement éternel de ton incurable chagrin. »

4. Priam avait fait enfermer Cassandre dans une tour, pour l'empêcher de troubler la ville par ses sinistres prophéties, dès le jour où Paris était parti pour aller enlever Hélène à Lacédémone. C'est de là qu'elle aurait adressé à son père les objurgations et les prédictions menaçantes qui ont notamment servi de thème à l'*Alexandra* de Lycophron (cf. également Tryphiodore, *Prise de Troie*, v. 358-444, etc.).

5. Sur le premier, cf. v. 56-60.

6. Ou peut-être pour dévouer Polyxène aux dieux infernaux, si les deux statues formaient un groupe, ce qui est loin d'être certain (cf. les notes des v. 65 et 219).

ἦσι δολοφροσύνῃσι.

Σὺ δ' Ἐκτορος, ξυνεπε, μήτερ, 175
 τίς σε, πολυτλήμων Ἑκάβη, τίς δάκρυα λείβειν
 ἀθανάτων ἐδίδαξεν ἀφωνήτῳ ἐνὶ κόσμῳ;
 Οὐδέ σε χαλκὸς ἔπαυσεν διζύος, οὐδέ σε τέχνη
 ἄπνοος οἰκτείρασα δυσαλθέος ἔσχεθε λύσσης,
 ἀλλ' ἔτι δάκρυ χέουσα παρίστασαι. Ὡς δὲ δοκεύω, 180
 οὐκέτι δυστήνου μόρον Ἐκτορος οὐδὲ ταλαίνης
 Ἀνδρομάχης βαρὺ πένθος ὀδύρεαι, ἀλλὰ πεσοῦσαν
 πατρίδα σὴν· φᾶρος γάρ ἐπικρεμές ἀμφὶ προσώπῳ
 πῆματα μὲν δείκνυσιν, ἀπαγγέλλουσι δὲ πέπλοι
 πένθος ὑποβρύχιον κεχαλασμένοι ἄχρι πεδίων· 185
 ἄλγעי γάρ πυμάτῳ δέδεσαι φρένα, καὶ δὲ παρειῆς
 δάκρυα μὲν σταλαίεις· τὸ δὲ δάκρυον ἔσθεσε τέχνη,
 ἄπλετον ἀγγέλλουσα δυσαλθέος αὐχμὸν ἀνίης.

Κασάνδρην δ' ἐνόησα θεοπρόπον, ἀλλ' ἐνὶ σιγῇ
 μεμφομένη γενετῆρα σοφῆς ἀνεπίμπλατο λύσσης, 190
 οἷά τε θεοπίζουσα πανύστατα πῆματα πάτρης.

Πύρρος δ' ἄλλος ἦν πτολιπόρθιος, οὐκ ἐπὶ χαίτης
 ἱππόκομον τρυφάλειαν ἔχων, οὐκ ἔγχος ἐλίσσων·
 ἀλλ' ἄρα γυμνὸς ἔλαμπε καὶ ἄχνοον εἶχεν ὑπὴν·
 δεξιτερὴν δ' ἀνέτεινεν ἦν ἐπιμάρτυρα νίκης, 195
 λοξὰ Πολυξείνῃν βαρυδάκρυον ὄμμασι λεύσσων.

Εἰπέ, Πολυξείνῃ δυσπάρθενε, τίς τοι ἀνάγκη
 χαλκῷ ἐν ἀφθόγγῳ κεκρυμμένα δάκρυα λείβειν;

175 Lemma P: εἰς ἄγαλμα Ἑκάβης; — τῆς γυναικὸς Πριάμου add. l || 176 τίς δ. P: τόσα δ. PLAN. || 179 δυσαλθέος P [fortasse ex u. 188 sumptum]: δυσαλγέος PLAN. || 182 πεσοῦσαν PLAN.: -σα P || 189 Lemma P: εἰς ἄγαλμα τῆς Κασάνδρας; — εἰς Κασάνδραν PLAN. || 190 ἀνεπίμπλατο c PLAN.: -πίπλατο P¹ || 192 Lemma P: εἰς ἄγαλμα ἐτέρου Πύρρου; — εἰς Πύρρον PLAN. || 193 ἱππόκομον Brunck: ἱπποκόμον m || 195 ἦν PLAN.: om. P ἔης fortasse legendum [coll. u. 242] || 196 ὄμμασι PLAN.: ὄμματι P || λεύσσων PLAN.: λεύσων P || 197 Lemma P: εἰς ἄγαλμα Πολυξένης; — εἰς τὸ ἄγαλμα Πολυξένης τῆς ἀδελφῆς Ἐκτορος l; — εἰς Πολυξένην PLAN.

des larmes ? Pourquoi ramènes-tu ton voile sur ton visage
 200 et te tiens-tu debout, dans cette attitude pudique, tandis que
 ton cœur est en proie au chagrin ? N'est-ce pas que le des-
 tructeur de ta patrie, que Pyrrhos le Phthiotte te garde comme
 sa part de butin ? n'est-ce pas que ta beauté ne t'a pas sau-
 vée en blessant le cœur de Néoptolème, cette beauté qui
 205 il s'était de lui-même jeté dans les filets d'une mort impré-
 vue ¹ ? Oui, je le jure par cette idéale image de bronze, si le
 roi Pyrrhos t'avait vue ainsi, il t'aurait sans doute prise
 comme compagne de sa couche, perdant tout souvenir du
 destin paternel ².

J'ai admiré Ajax, qu'Oïlée au cœur vaillant engendra
 210 comme un rempart puissant pour la terre de Locride. Il
 apparaissait brillant de jeunesse ; aucun duvet, de sa fleur,
 n'ombrageait le menton du héros. Son corps vigoureux était
 complètement nu ; plein d'énergie virile, il brandissait l'ai-
 guillon de la belliqueuse Ényo ³.

215 Œnone, dans son âme, bouillonnait de courroux, bouil-
 lonnait d'une âcre jalousie, se rongea le cœur ; elle épiait
 Pâris à la dérobée, d'un œil égaré ; et elle adressait de secrètes
 menaces, en le repoussant de la main, à son malheureux
 époux ^{*}.

Quant au berger ⁴, il semblait confus et détournait son
 220 regard errant, cet homme dont l'amour portait malheur ;
 il avait honte, sans doute, de lever les yeux sur Œnone, fille
 de Kébren, qu'il avait tant fait pleurer.

Darès s'entourait les mains de lanières en cuir desséché ^{*} ;

1. Cette légende romanesque de l'amour d'Achille pour Polyxène
 et de sa mort dans une sorte de guet-apens tendu par Pâris était très
 répandue à l'époque impériale et byzantine ; mais il n'en est jamais
 question chez les écrivains de l'âge classique, et c'est à tort qu'on a
 voulu y voir des allusions chez Euripide ou même chez Sénèque (cf.
 H. Weil, *Sept Tragédies d'Euripide*, p. 203-207).

2. C'est-à-dire oubliant les raisons qu'il avait d'égorger Polyxène
 (pour la sacrifier aux mânes d'Achille).

3. Déesse de la guerre, parèdre d'Arès, dont elle était parfois
 considérée comme la mère, la fille ou la nourrice ; les Romains
 l'avaient assimilée à leur Bellone. Son « aiguillon » est l'instrument
 avec lequel elle pousse les guerriers au combat.

4. Pâris, dont la statue est voisine de celle d'Œnone.

Πῶς δὲ τεῦ κρήδεμνον ἐπειρύσασα προσώπῳ
 ἴστασαι, αἰδομένη μὲν ἀλίγκιος, ἀλλ' ἐνὶ θυμῷ 200
 πένθος ἔχεις ; Μὴ δὴ σε, τεδὸν πτολίεθρον δλέσσας,
 ληΐδα Πύρρος ἔχει Φθιώτις, οὐδὲ σε μορφῇ
 ῥύσατο τοξεύσασα Νεοπτολέμοιο μενοινῆν,
 ἥ ποτε θηρεύσασα τεοῦ γενετῆρα φονῆος
 εἰς λίνον αὐτοκέλευστον ἀελπέος ἦγεν δλέθρου ; 205
 Ναὶ μὰ τὸν ἐν χαλκῷ νοερὸν τύπον, εἴ νύ σε τοῖν
 ἔδρακε Πύρρος ἀναξ, τάχα κεν ξυνήονα λέκτρων
 ἦγετο, πατρῶης προλιπὼν μνημήϊα μοίρης.
 Ἦγασάμην δ' Αἴαντα, τὸν ὀβριμόθυμος Ὀϊλεὺς
 Λοκρίδος ἐσπέρμηνε πελώριον ἔρκος ἀρούρης. 210
 Φαίνεται μὲν νεότητι κεκασμένος· οὐδὲ γάρ ἦεν
 ἄνθει λαχνήεντι γενειάδος ἄκρα χαράζας·
 γυμνὸν δ' εἶχεν ἅπαν στιβαρὸν δέμας· ἠνορέῃ δὲ
 βεβριωὶς ἐλέλιζε μαχήμονος οἴστρον Ἐνυοῦς.
 Οἰνῶνῃ δὲ χόλῳ φρένας ἔζεεν, ἔζεε πικρῷ 215
 ζήλῳ θυμὸν ἔδουσα, Πάριν δ' ἐδόκευε λαθοῦσα
 ὄμματι μαινομένη· † κρυφίην δ' ἠγγεῖλεν ἀπειλὴν,
 δεξιτερῇ βαρύποτμον ἀναινομένη παρακοίτην.
 Αἰδομένη μὲν ἔοικεν ὁ βουκόλος, εἶχε δ' ὀπωπὴν
 πλαζομένην ἑτέρωσε δυσίμερος· αἶδετο γάρ που 220
 Οἰνῶνῃ βαρὺδακρυὸν ἰδεῖν, Κεβρηνίδα νύμφην.
 Αὐαλέφ δὲ Δάρης ἐζώννυτο χεῖρας ἱμάντι,

199 ἐπειρύσασα PLAN. : -ύσασα P || 202 Φθιώτις c PLAN. :
 -ώτης P¹ || 205 γενετῆρα PLAN. : -ρας [ex -ρος corr.] P || 207 ξυνήονα
 [ἦ] PLAN. : ξυνήϊον P || 209 Lemma P : εἰς ἄγαλμα τοῦ μικροῦ
 Αἴαντος ; — τοῦ Λοκροῦ add. l ; — εἰς Αἴαντα τὸν Λοκρόν PLAN. ||
 ὀβριμόθυμος PLAN. : ὀβρίθυμος [ex -μον corr.] P || 210 ἐσπέρμηνε
 PLAN. : -μεινε P || 215 Lemma P : εἰς ἄγαλμα τῆς Οἰνῶνῃς ; —
 γυναικὸς Ἀλεξάνδρου τοῦ Πάριδος add. l ; — εἰς Οἰνῶνῃν PLAN. ||
 216 ἐδόκευε Hecker : ἐκέλευε m || 217 κρυφίην m : sane corruptum,
 utpote quod cum insequenti uersu parum congruat || ἠγγεῖλεν m :
 ἠγγελλεν Bothe [fortasse recte] || 219 Lemma P : εἰς ἄγαλμα Ἀλεξάν-
 δρου ; — εἰς Ἥδριν PLAN. || 222 Lemma P : εἰς ἄγαλμα τοῦ
 πυγμαίου Δάρητος ; — εἰς Δάρητα PLAN. || 222-225 Δάρης ...
 Ἐντελλος δὲ om. P.

il respirait cette colère qui prélude aux combats et le souffle ardent de la vaillance s'exhalait par ses yeux toujours en mouvement.

225 Entelle, de son côté, dardait droit sur Darès un regard irrité ; transporté de fureur, il brandissait de ses mains ces courroies qui meurtrissent les chairs ; prêt au combat, altéré de meurtre, il en portait la menace dans son sein.

Il y avait encore un autre athlète, expert dans l'art de la lutte ; mais quel était son nom ? Était-ce le colosse Philon, 230 était-ce Philammon ou bien Milon, le rempart du pays des Sicules ? Apollon le sait ; mais moi, je ne puis me prononcer ni célébrer le nom glorieux de cet homme courageux. Quel qu'il fût, d'ailleurs, il respirait la vaillance : sa barbe était longue et touffue ; ses traits lançaient, comme des javelots, 235 une terreur guerrière ; les boucles de sa tête se hérissaient ; sur ses membres drus, les muscles se gonflaient, tendus et solides ; ses mains étaient jointes et ses deux bras puissants se contractaient, semblables à deux rochers² ; une nuque épaisse surmontait son dos vigoureux, se dressant 240 autour du large conduit de son cou flexible.

Regardez-moi Charidèmos, ce général athénien qui maintint sous son autorité l'armée des descendants de Cécrops*.

En voyant Mélampus³, vous auriez été saisi d'admiration : il avait l'aspect sacré d'un prophète et semblait, de sa bouche 245 silencieuse, proférer quelque parole fatidique inspirée par les dieux.

1. Milon étant de Crotone, le « pays des Sicules » ne désigne pas la Sicile, mais le Sud de l'Italie, d'où cette peuplade était originaire (cf. Thucydide, VI, 2, 4 ; Strabon, VI, 1, 6). Philon de Corcyre, fils de Glaucos, fut deux fois vainqueur au pugilat (cf. Pausanias, VI, 9, 9) ; l'Athénien Philammon fut également couronné aux jeux Olympiques (cf. Démosthène, *Cour.*, 319 ; Eschine, *c. Clés.*, 189 ; etc.). Banduri suggère que cet athlète, dont le nom était à demi effacé, pourrait être Chilon, qui fut deux fois vainqueur à Olympie, quatre fois à Némée, trois fois aux jeux Isthmiques et une fois aux jeux Pythiques.

2. Comparaison empruntée à Théocrite, XXII, v. 48-50 :

Ἐκ δὲ μῆες στερεοῖσι βραχίουσιν ἄκρον ὕπ' ὤμων
ἕστασαν ἥντε πέτροι ὀλοοῖτροχοι, κτλ.

3. Devin bien connu, héros de la *Mélampodie* pseudo-hésiodique et déjà nommé dans l'*Odyssée*, XV, 225.

πυγμαχίης κήρυκα φέρων χόλον· ἥνορέης δὲ
ἔπνεε θερμὸν ἄημα πολυστρέπτοισιν ὀπωπαίς.

Ἔντελλος δὲ, Δάρητος ἐναντίον ὄμμα τιταίνων, 225
γυιοτόρους μύρμηκας ἐμαίνετο χερσὶν ἐλίσσων·
πυγμαχίης δ' ὥδινε φόνου διψῶσαν ἀπειλήν.

Ἦν δὲ παλαισμοσύνην δεδαημένος ὄβριμος ἀνὴρ·
εἰ δὲ Φίλων ἤκουε πελώριος, εἴτε Φιλάμμων,
εἴτε Μίλων, Σικελῆς ἔρυμα χθονός, οἶδεν Ἀπόλλων· 230
οὐ γὰρ ἐγὼ δεδάηκα διακρίναι καὶ ἀεῖσαι
οὔνομα θαρσαλέου κλυτὸν ἀνέρος· ἀλλὰ καὶ ἔμπης
ἔπνεεν ἥνορέης· λάσιος δὲ οἱ εἴλκετο πώγων
καὶ φόβον ἠκόντιζον ἀεθλητῆρα παρειαι
καὶ κεφαλῆς ἔφρισσον ἐβειράδες· ἀμφὶ δὲ πυκνοῖς 235
μυῖνες μελέεσσιν ἀνοιδαίνοντο ταθέντες
τρηχαλεοὶ· δοιοὶ δὲ, συνισταμένων παλαμῶν,
εὐρέες ἐσφηκῶντο βραχίονες, ἥύτε πέτραι,
καὶ παχὺς ἀλκήεντι τένων ἐπανίστατο νῶτοφ,
αὐχένος εὐγνάμπτοιο περὶ πλατὺν αὐλὸν ἀνέρπων. 240

Δέρκεό μοι Χαρίδημον, ὃς Ἀτθίδος ἡγεμονεύων
Κεκροπίδην στρατὸν εἶχεν ἑῆς πειθήμονα βουλῆς.

Ἦ κεν ἰδὼν ἀγάσαιο Μελάμποδα· μαντιπόλου μὲν
ἱερὸν εἶδος ἔφαιεν· ἔοικε δὲ θέσπιδος δμῆς
σιγηλοῖς στομάτεσσι θεοπρόπτον ἄσθμα τιταίνων. 245

225 Lemma PLAN. : εἰς Ἔντελλον || 226 γυιοτόρους PLAN. : -τύρους
P || 227 φόνου PLAN. : φόνον P || διψῶσαν PLAN. : διψώσαν P || 228
Lemma P : εἰς ἄγαλμα τοῦ ἀθλητοῦ Φίλωνος ; — μᾶλλον δὲ Μίλωνος
τοῦ Κροτωνιάτου add. l ; — εἰς Μίλωνα PLAN. || ἦν P : ἦν [ex. ἦ ἦν
corr.] PLAN. || 229 Φιλάμμων c PLAN. : Φιλάμμων P¹ || 233 ἥνορέης
P : -ἦν PLAN. || 236 μυῖνες P [quam formam probat Hesychius,
s. u. μυῖων et μυῖνες] : μυῖνες PLAN. || 239 τένων c PLAN. :
ταίνων (P) P¹ || 240 εὐγνάμπτοιο PLAN. : ἐν γναπτοῖο P || 241
Lemma P : εἰς ἄγαλμα Χαριδήμου ; — εἰς Χαρίδημον PLAN. || 242
ἐῆς ... βουλῆς Brunck : ἐῆς ... βουλῆς m || 243 Lemma P : εἰς
ἄγαλμα τοῦ μάντεως Μελάμποδ(ος) ; — εἰς Μελάμποδα PLAN. || ἦ κεν
PLAN. : ἦ κεν P || μαντιπόλου P : μαντίπολον PLAN. || 244 δὲ c PLAN. :
om. P¹ || 245 ἄσθμα τιταίνων Saumaise : ἄσθματι ταίνων P : ἄσθμα
τιταίνειν PLAN.

Panthoos¹ était le conseiller des Troyens : mais il continuait à leur donner ses sages avis pour lutter contre les armées argiennes.

L'ancien du peuple Thymétès avait une pensée complexe ; ballotté par les ondes d'un silence impuissant, il paraissait
250 tramer encore quelque ruse pour le salut des Troyens.

Lampon² avait l'air d'un homme désespéré : c'est que le combat se déroulait sans que pût germer dans son esprit un conseil qui sauvât les Troyens de la défaite.

Clytios était là, ne sachant que faire ; il tenait ses deux
255 mains entrelacées, geste qui disait sa douleur secrète.

Salut, flambeau de l'éloquence, Isocrate : c'est toi qui donnes du lustre au bronze ; car tu sembles mettre au jour de sages pensées, bien que l'art en te forgeant t'ait rendu muet.

Amphiaraos³ gémissait ; dans sa chevelure resplendissait
260 une couronne de laurier ; il roulait en lui-même un chagrin secret, prévoyant que Thèbes, la ville fondée sous les auspices d'une génisse⁴, ravirait à tous les guerriers argiens le jour du retour.

On voyait ensuite l'illustre prophète qui fut, dit-on, le père de Polyeidès, le devin qu'inspiraient les dieux⁵ ; qu'il

1. Les Troyens Panthoos, Thymétès, Lampon (ou Lamos) et Clytios figurent parmi les « anciens du peuple » (δημογέροντες) qui, dans l'*Illiade* (III, 146 sq.), accompagnent Priam sur les remparts d'où il assiste aux combats. L'*Illiade* les cite comme de sages conseillers ; ce qui rend encore plus frappante l'attitude découragée que leur donne Christodoros (sauf à Panthoos, dans le portrait duquel il paraît manquer un vers).

2. C'est ainsi que le nomme Apollodore, III, 12, 3 ; Homère (*loc. cit.*) l'appelle Lamos.

3. Devin argien (cf. *Odyssée*, XV, 244 et 253), un des « Sept contre Thèbes » : prévoyant sa mort, il ne prit part à l'expédition qu'à son corps défendant et périt en effet sous les murs de Thèbes.

4. Allusion à l'oracle qui avait enjoint à Cadmos de suivre la première génisse qu'il rencontrerait et de fonder une ville à l'endroit où elle s'arrêterait (cf. Pausanias, IX, 12, 1-2 ; Ovide, *Métam.*, III, 10 sq. ; etc.).

5. Sur Polyeidès, cf. v. 40-44 ; le père de ce devin, que Christodoros ne nomme pas (cf. v. 23, 32, 65, 219, 266) et ne désigne que par le nom de son fils (cf. v. 82), s'appelait Coiranos.

Πάνθοος ἦν Τρώων βουλευφόρος, . . .
 ἄλλ' ἔτι δεινὴν
 οὐπω μῆτιν ἔπαυσε κατ' Ἀργείων στρατιάων.

Δημογέρων δὲ νόημα πολύπλοκον εἶχε θυμοίτης,
 ἀμφασίης πελάγεσσιν ἐελέμενος· ἦ γὰρ ἐφκει
 σκεπτομένῳ τινὰ μῆτιν ἔτι Τρώεσσιν ὑφαίνειν. 250

Λάμπων δ' ἀχτυμένῳ ἐναλγικίος ἦεν ἰδέσθαι·
 οὐ γὰρ ἔτι φρεσὶν εἶχε κυλινδομένοιο κυδοιμοῦ
 τειρομένοις Τρώεσσι τεκεῖν παίηονα βουλὴν.

Εἰστήκει Κλυτίος μὲν ἀμήχανος· εἶχε δὲ δοιάς
 χεῖρας δημοπλεκέας, κρυφίης κήρυκας ἀνίης. 255

Χαῖρε, φάος ῥήτρης, Ἰσόκρατες, ὅτι σὺ χαλκῷ
 κόσμον ἄγεις· δοκέεις γὰρ ἐπίφρονα μῆδεα φαίνειν,
 εἰ καὶ ἀφωνήτῳ σε πόνῳ χαλκεύσατο τέχνη.

Ἔστενε δ' Ἀμφιάρηος ἔχων περιλαμπέα χαίτην
 στέμματι δαφναίῳ· κρυφίην δ' ἐλέλιζεν ἀνίην,
 θεσπίζων ὅτι πᾶσι βοόκτικος ἄνδράσι Θήβη
 ἀνδράσιν Ἀργείοισιν ὑπότροπον ἦμαρ δλέσσει. 260

Ἀγλαὸς εἰστήκει χρησμηγόρος ὄντινα φασὶν
 μαντιπόλου γενετήρα θεοφραδέος Πολυείδου·

246 Lemma P: εἰς ἄγαλμα τοῦ Πάνθου; — εἰς Πάνθου ΠΛΑΝ. ||
 post βουλευφόρος deesse unum uersum manifestum est || 247 κατ'
 Ἀργείων ΠΛΑΝ.: καταργειῶν P || 248 Lemma P: εἰς ἄγαλμα
 τοῦ θυμοίτου; — εἰς θυμοίτην ΠΛΑΝ. || 251 Lemma P: εἰς ἄγαλμα
 τοῦ Λάμπωνος; — εἰς Λάμπωνα ΠΛΑΝ. || 251-253 bis exstant in
 P, hic et post u. 258 || 252 εἶχε ΠΛΑΝ.: εἶχεν P || 254 Lemma
 P: εἰς ἄγαλμα τοῦ Κλυτίου; — εἰς Κλυτίον ΠΛΑΝ. || εἰστήκει ΠΛΑΝ.:
 ἔστ. P || 256 Lemma F: εἰς ἄγαλμα τοῦ ῥήτορος Ἰσοκρά(τους);
 — εἰς Ἰσοκράτην τὸν ῥήτορα ΠΛΑΝ. || 259 Lemma P: εἰς ἄγαλμα
 τοῦ μάντεως Ἀμφιαροῦ (sic); — lemmate caret ΠΛΑΝ. || 261
 βοόκτικος P¹ [quod coniecerat Graefe]: βιόκτικος P post corr. λυρό-
 κτικος ΠΛΑΝ. ex βιόκτ. (?) correctum [quod ille haud dubie sumpsit e
 Nonno, qui Thebas λυρόδμητον Θήβην nominavit (Dionys., XXV,
 415; XXVI, 66; XLV, 323), Amphionii alludens] || ἀνδράσι m: ex
 ἀνδράσιν [u. 262] sane corruptum || 262 ὑπότροπον ΠΛΑΝ.: -τρομον P ||
 263 Lemma P: εἰς ἄγαλμα τοῦ μάντεως Ἀγλαοῦ; — εἰς omisso
 nomine ΠΛΑΝ. || εἰστήκει: ἔστ. P ἔστ. ΠΛΑΝ. || 264 μαντιπόλου ΠΛΑΝ.:
 -λον P || Πολυείδου c: Πολυίδου P¹ ΠΛΑΝ.

265 était beau, avec son front ceint d'un laurier au feuillage vigoureux !

J'ai vu le dieu à la longue chevelure¹, le dieu qui lance au loin ses flèches ; je l'ai vu, le souverain maître du chant. Sa chevelure s'ornait d'une libre floraison de festons* ; sur ses deux épaules tombaient en se divisant ses boucles naturellement frisées. Il roulait des regards divinateurs, comme
270 s'il eût voulu, par ses oracles, délivrer les mortels de leurs maux².

Il était nu, Ajax, le vaillant fils de Télamon ; il n'avait pas encore son premier duvet, mais on voyait briller sur son visage les charmes de la beauté paternelle et il liait ses cheveux avec un bandeau. Car il ne portait pas le casque et ne
275 brandissait pas la lance ; il ne tenait pas sur son épaule son bouclier à sept peaux³ ; en lui se montraient cependant la hardiesse et le courage de son père Télamon⁴.

Puis venait Sarpédon, le chef des Lyciens ; son air de vaillance était fait pour inspirer l'effroi ; et pourtant, un jeune et tendre duvet traçait à peine un sillon sur son menton
280 brun ; sur sa tête, il avait un casque. Son corps était nu, mais à sa beauté se révélait la race de Zeus⁵ : car de ses deux yeux il lançait des traits de feu, comme son noble père.

Il y avait un troisième Apollon⁶ : le dieu à la belle chevelure, qui rend des oracles sur son trépied, était gracieux à voir : ses boucles frisées ruisselaient sur ses deux épaules⁷ ;
285 l'aimable beauté du dieu transparaissait, communiquant au bronze son harmonieuse élégance. Le dieu tenait ses regards fixés au loin, comme s'il eût cherché à voir l'avenir sur le trépied où se rendent ses oracles.

Et j'ai admiré aussi une troisième Aphrodite brillante

1. Symbole de force et de jeunesse (épithète homérique).

2. Il est donc à la fois *Loxias* et *Paeon*.

3. Cf. *Il.*, VII, 230, etc. C'est en marche qu'on portait le bouclier suspendu à l'épaule. — Sur ce prétendu Ajax, fils de Télamon, cf. p. 59.

4. Dont c'étaient en effet les qualités traditionnelles ; cf. Roscher, *Lexikon*, s. u. *Telamon*.

5. Cf. *Il.*, VI, 198 sq. ; XV, 67.

6. Cf. v. 72-77 et 266-270.

7. Sa coiffure est donc la même que celle qui a été décrite v. 267-269.

εὐπετάλῳ δὲ κόμας ἔστεμμένος ἔπρεπε δάφνη. 265

Εἶδον ἄκερσεκόμην ἕκατον θεὸν, εἶδον ἀοιδῆς
κοίρανον, ἀδμήτοισι κεκασμένον ἄνθεσι χαίτην·
εἶχε γὰρ ἀμφοτέροισι κόμης μεμερισμένον ὄμοις
βόστρυχον αὐτοέλικτον. Ἐλίσσε δὲ μάντιν ὀπωπὴν,
οἷά τε μαντοσύνη μεροπήϊα πήματα λύων. 270

Γυμνὸς δ' ὀβριμόθυμος ἔην Τελαμώνιος Αἴας,
μήπω πρῶτον ἴουλόν ἔχων· ἐκέκαστο δὲ μορφῆς
ἄνθεσι πατρός· πλοκάμους δ' ἐσφίγγετο μίτρῃ.
Οὐ γὰρ ἔην τρυφάλειαν ἔχων, οὐκ ἔγχος ἐλίσσων,
οὐ σάκος ἐπταβόειον ἐπωμαδὸν, ἀλλὰ τοκῆος 275
βαρσαλέην ἀνέφαινε ἀγηνορίην Τελαμῶνος.

Ἰστατο Σαρπηδῶν, Λυκίων πρόμος· ἡνορέῃ μὲν
φρικτὸς ἔην, ἀπαλοῖς δὲ νεοτρεφέεσσιν ἰούλοις
οἶνοπος ἄκρα χάρασσε γενειάδος· ἀμφὶ δὲ χαίταις
εἶχε κόρυν. Γυμνὸς μὲν ἔην δέμας, ἀλλ' ἐνὶ μορφῇ 280
σπέρμα Διὸς σήμαινε· ἀπ' ἀμφοτέρης γὰρ ὀπωπῆς
μαρμαρυγὴν ἀπέπεμπε ἐλευθερίου γενετήρος.

Καὶ τρίτος εὐχαίτης τριποδηλάτος ἦεν Ἀπόλλων,
καλὸς ἰδεῖν· πλόκαμος γὰρ ἔλιξ ἐπιδέδρομεν ὄμοις
ἀμφοτέροισ· ἔρατῃ δὲ θεοῦ διεφαίνετο μορφῇ, 285
χαλκῷ κόσμον ἄγουσα. Θεὸς δ' ἐτίταινε ὀπωπὴν,
οἷά τε μαντιπόλοισιν ἐπὶ τριπόδεσσι δοκεύων.

Καὶ τριτάτην θάμβησα πάλιν χρυσὴν Ἀφροδίτην,

266 Lemma P: εἰς ἄγαλμα τοῦ Ἀπόλλωνος; — εἰς Ἀπόλλωνα
PLAN. || ἄκερσεκόμην P: ἀκείρεκ. PLAN. || 267 ἀδμήτοισι P: ἀτμ.
PLAN. || χαίτην m: χαίτης fortasse scribendum, auctore Brunck ||
271 Lemma P: εἰς ἄγαλμα τοῦ μεγάλου Ἀντῶτος; — τοῦ Τελαμων-
ιάδου τοῦ ἐκ Σαλαμῖνος add. l; — εἰς Ἀντῶτα τὸν μέγαν PLAN. ||
273 δ' PLAN.: om. P || 276 ἀνέφαινε PLAN.: -αινε P || ἀγηνορίην
PLAN.: ἀγηνονίην P || 277 Lemma P: εἰς ἄγαλμα Σαρπηδόνης; —
τοῦ Λυκίου ὃς ἦλθεν ἐν Τροίᾳ μετὰ Γλαύκου add. l; — εἰς Σαρπηδόνα
PLAN. || 279 χαίταις P post corr. PLAN.: -τας P¹ || 282 ἀπέπεμπε
P: ἀνέπ. PLAN. || 283 Lemma P: εἰς ἄγαλμα ἐτέρου Ἀπόλλωνος; —
εἰς Ἀπόλλωνα PLAN. || τριποδηλάτος J. Lascaris: -ήλατος P -λαλος
PLAN. || 288 Lemma P: εἰς ἄγαλμα ἐτέρας Ἀφροδίτης; — εἰς
Ἀφροδίτην PLAN.

comme l'or¹ : un manteau voilait sa poitrine ; autour de ses
 290 seins, le ceste² s'enroulait mollement et la grâce était répandue
 dans ce ceste.

On voyait, guerrier imberbe, briller le divin Achille. Il
 était sans armure ; mais il avait l'air de brandir une pique
 de la main droite et, de la gauche, de lever un bouclier de
 bronze : sa pose était pleine d'art. Stimulé par son courage
 295 et son audace, il respirait la menace et le désir de combattre.
 Dans ses yeux éclatait l'ardeur belliqueuse des Éacides³.

On voyait ensuite, debout, Hermès à la baguette d'or⁴ ;
 de sa main droite, il resserrait les liens de sa chaussure
 ailée ; prêt à s'élancer pour se mettre en route, il tenait déjà
 300 pliée sa rapide jambe droite, tandis que son bras gauche s'ap-
 puyait sur elle et qu'il levait les yeux vers le ciel, comme
 pour écouter les ordres de son père, le roi des dieux.

Apulée contemplait avec vénération les mystères indi-
 cibles de la savante Muse latine, lui qu'une Sirène ausonienne
 305 avait initié à sa science que nul ne doit divulguer⁵.

Ensuite se dressait la sœur de Phébus, la vierge qui hante
 les montagnes, Artémis ; mais elle n'avait pas son arc dont
 les traits frappent au loin et ne portait pas à l'épaule son
 carquois plein de flèches : elle avait retroussé jusqu'aux
 genoux sa tunique virginale garnie de franges* et abandon-
 310 nait aux brises les boucles de sa chevelure sans bandeau.

Homère se montrait sous la forme d'un bronze animé,

1. Cf. v. 78-81 et 99-101.

2. Sur cette bande d'étoffe dont Aphrodite s'enveloppait les seins,
 cf. p. 65, n. 5.

3. Achille était en effet, de même qu'Ajax, fils de Télamon, le
 petit-fils d'Éaque.

4. Il s'agit du caducée, qui primitivement n'était guère qu'une
 « baguette magique » comme celle de Circé.

5. Ces trois vers sont remplis d'allusions à la réputation de magi-
 cien qu'on avait faite à Apulée de son vivant et contre laquelle il
 avait protesté dans son *Apologie*, mais vainement ; car s'il fut absous de
 l'accusation de magie porté contre lui, il resta aux yeux de toute
 l'antiquité le « mage de Madaura ». — La « Sirène d'Ausonie » est
 la magicienne italienne (cf. v. 96) qui l'aurait instruite dans son
 art, celle qui dans la réalité aurait joué à l'égard d'Apulée le rôle
 des Thessaliennes Pamphilé et Fotis envers Lucius ; on sait en
 effet que tous les anciens voulaient voir dans l'*Ane d'Or* une auto-
 biographie.

φάρει κόλπον ἔχουσαν ἐπίσκιον· ἀμφὶ δὲ μαζοῖς
κεστὸς ἔλιξ κεχάλαστο, χάρις δ' ἐνενήχeto κεστῷ. 290

Αἰχμητῆς δ' ἀνίουλος ἐλάμπeto διὸς Ἀχιλλεύς,
γυμνὸς ἐὼν σαγέων· ἐδόκευε μὲν ἔγχος ἐλίσσειν
δεξιτερῇ, σκαίῃ δὲ σάκος χάλκειον αἰρεῖν,
σχῆματι τεχνήεντι. Μόθου δ' ἀπέπεμπεν ἀπειλήν
θάρσει τολμήεντι τεθηγμένος· αἱ γὰρ ὀπωπαὶ 295
γνήσιον ἦθος ἔφαινον ἀρήϊον Αἰακιδάων.

*Ὦν δὲ καὶ Ἑρμείας χρυσόρραπις· ἰστάμενος δὲ
δεξιτερῇ πτερόεντος ἀνείρυε δεσμὰ πεδίλου,
εἰς δὸν αἶξαι λελημένος· εἶχε γὰρ ἦδη
δεξιὸν ὀκλάζοντα βοὸν πόδα, τῷ ἔπι λαίην 300
χεῖρα ταθεῖς ἀνέπεμπεν ἔς αἰθέρα κύκλον ὀπωπῆς,
οἷά τε πατρὸς ἄνακτος ἐπιτροπῶντος ἀκούων.

Καὶ νοερῆς ἄφβεγκτα Λατινίδος ὄργια Μούσης
ἄζετο παπταίνων Ἀπολήϊος, ζυτινα μύστην
Αὔσονις ἀρρήτου σοφίης ἐθρέψατο Σειρήν. 305

Φοίβου δ' οὐρεσίφοιτος δμόγνιος ἴστατο κούρη
Ἄρτεμις, ἀλλ' οὐ τόξον ἐκηβόλον οὐδὲ φαρέτρην
ἰοδόκην ἀνέχουσα καταμαδόν· ἦν δ' ἐπὶ γούνων
παρθένιον λεγνωντὸν ἀναζωσθεῖσα χιτῶνα
καὶ τριχὸς ἀκρήδεμνον ἀνιεμένη πλόκον αὔραις. 310

*Εμφρονα χαλκὸν Ὅμηρος ἐδείκνυεν, οὔτε μενοεινῆς

291 Lemma P: εἰς ἄγαλμα τοῦ Ἀχιλλέως; — εἰς Ἀχιλλέα PLAN. ||
292 σαγέων Boissonade: σακέων m || 295 αἱ PLAN.: οὐ P οὐ fortasse
legendum || 297 Lemma P: εἰς ἄγαλμα τοῦ Ἑρμοῦ; — εἰς Ἑρμῆν
PLAN. || Ἑρμείας P: -ίης PLAN. || 301 ταθεῖς ἀνέπ. Brunck: ταθεῖσαν
ἐπ. m || 302 ἐπιτροπῶντος P: -τροπῶντος PLAN. || 303 Lemma P:
εἰς ἄγαλμα τοῦ Ἀπολήϊου; — εἰς Ἀπουλήϊον τὸν μάγον PLAN. ||
304 Ἀπολήϊος P: Ἀπυλ- PLAN. || 305 ἐθρέψατο P: ἀνεθρ- PLAN. ||
306 Lemma P: εἰς ἄγαλμα τῆς Ἀρτέμιδος; — εἰς Ἄρτεμιν PLAN. ||
308 ἰοδόκην ἀνέχουσα P: ἰοδόκον κατέχουσα PLAN. || 310 ἀνιεμένη
PLAN.: ἀνιεμ. P || πλόκον PLAN.: πλοκάμου P || 311 Lemma P:
εἰς ἄγαλμα Ὀμήρου; — εἰς τὸ ἄγαλμα Ὀμήρου ἐκφρασις τοῦ ἦθους
καὶ τοῦ σχήματος αὐτοῦ l [ad u. 335]; — εἰς Ὅμηρον PLAN. ||
χαλκὸν Ὅμηρος m: χαλκὸς Ὅμηρον Brunck [fortasse recte].

- qu'on eût cru doué de raison et de pensée; il ne lui manquait que sa voix divine, mais tout en lui révélait l'enthousiasme poétique. Certes, c'est un dieu qui a coulé ce métal à la ressemblance de sa forme corporelle; car je ne puis croire,
- 315 je ne puis imaginer qu'un tel chef-d'œuvre ait été forgé par un ouvrier mortel, assis près de son fourneau; mais c'est l'industrielle Athéna qui l'a façonné de ses propres mains, connaissant bien ce corps où elle habitait: car Homère la portait en lui et c'est elle qui faisait entendre par sa bouche ses chants artistement composés. Tel nous apparaissait cet émule
- 320 d'Apollon, ce mortel égal aux dieux, mon père¹, le divin Homère. Il avait l'air d'un homme âgé, mais sa vieillesse était aimable, car elle répandait sur lui une grâce encore plus complète: son charme était fait à la fois de majesté et de douceur; tout, dans sa figure, inspirait la vénération. Sur
- 325 le cou incliné du vieillard pendaient les boucles de sa chevelure, rejetées en arrière et flottant librement autour de ses oreilles; sa barbe descendait, souple et légère, s'élargissant et s'étalant; elle n'était pas taillée en pointe, mais elle se répandait largement, décorant sa poitrine nue et son visage aimable.
- 330 Il avait le front découvert; mais sur ce front sans cheveux resplendissait la sagesse du maître de la jeunesse. Quant à ses deux sourcils, l'artiste ingénieux les avait sculptés en saillie, non sans raison², car ses yeux étaient privés de la lumière.
- 335 Mais il n'offrait pas l'apparence d'un aveugle: la grâce régnait dans ses orbites vides; je pense que l'artiste avait ainsi voulu montrer à tous qu'Homère nourrissait dans son

1. Le manuscrit P porte ici, en marge, la scholie suivante, due à une « main récente » (qui paraît être celle de Sylburg): « Ἡράκλειος, ὁ φίλος, τοῦ κάλλους καὶ τῶν λόγων Ὁμήρου καὶ τοῦτον πατέρα σὸν ἐκάλεσας διὰ τὴν σὴν εὐμουσίαν καὶ ναὶ μὰ τοὺς λόγους οὐ μακρὰν εἴ τις ἐκείνου ψυχῆς καὶ τῶν ἐκείνου χαρίτων. » (Tu t'es épris, mon ami, de la beauté et des vers d'Homère, tu l'as appelé ton père à cause de ton talent poétique et, ma foi, tu n'es pas loin de son âme et de ses grâces.) Les humanistes de la Renaissance étaient généralement des hommes de goût; et il est singulier de voir l'un d'eux placer si haut les assez pauvres vers de Christodoros. Nous avons noté toutefois (p. 57-58) que la statue d'Homère est décrite avec plus de précision que les autres.

2. C'était en effet le seul moyen qu'eût le sculpteur de dissimuler la cécité du poète (cf. v. 335 sq.).

ἄμμορον, οὔτε νόου κεχρημένον, ἀλλ' ἄρα μούνης
φωνῆς ἀμβροσίης, ἀνέφαινε δὲ θυιάδα τέχνην.

Ἡ καὶ χαλκὸν ἔχευσε δμῇ θεὸς εἶδει μορφῆς·

οὐ γὰρ ἐγὼ κατὰ θυμὸν δίομαι ὅττι μιν ἀνὴρ 315

ἐργοπόνος χάλκευσε παρ' ἐσχαρεῶνι θαάσσων·

ἀλλ' αὐτὴ πολύμητις ἀνέπλασε χερσὶν Ἀθῆνῃ

εἶδος ἐπισταμένη τόπερ ᾤκεεν· ἐν γὰρ Ὀμήρῳ

αὐτὴ ναιετάουσα σοφὴν ἐφθέγγετο μολπὴν.

Σύννομος Ἀπόλλωνι, πατὴρ ἔμδος, ἰσόθεος φῶς, 320

ἴστατο θεῖος Ὀμηρος. Εἶκτο μὲν ἀνδρὶ νοῆσαι

γηραλέφ, τὸ δὲ γήρας ἔην γλυκύ· τοῦτο γὰρ αὐτῷ

πλειοτέρην ἔσταζε χάριν· κεκέραστο δὲ κόσμῳ

αἰδοίῳ τε φίλῳ τε· σέβας δ' ἀπελάμπετο μορφῆς.

Αὐχένι μὲν κύπτουντι γέρων ἐπεσύρετο βότρυς 325

χαίτης, εἰς ὀπίσω πεφορημένος, ἀμφὶ δ' ἀκουάς

πλαζόμενος κεχάλαστο· κάτω δ' εὐρύνετο πῶγων

ἀμφιταβείς, μαλακὸς δὲ καὶ εὐτροχός· οὐδὲ γὰρ ἦεν

δξυτενής, ἀλλ' εὐρύς ἐπέπτατο, κάλλος ὑφαίνων

στήθει γυμνωθέντι καὶ ἱμερόνenti προσώπῳ. 330

Γυμνὸν δ' εἶχε μέτωπον· ἐπ' ἀπλοκάμῳ δὲ μετώπῳ

ἦστο σαοφροσύνη κουροτρόφος· ἀμφὶ δ' ἄρ' ὀφρύς

ἀμφοτέρως προβλήτας ἐύσκοπος ἔπλασε τέχνη,

οὔτι μάτην· φαέων γὰρ ἐρημάδες ἦσαν ὀπωπαί.

Ἀλλ' οὐκ ἦν ἀλαφ' ἐναλίγκιος ἀνδρὶ νοῆσαι· 335

ἔζητο γὰρ κενεοῖς χάρις ὄμμασιν· ὥς δὲ δοκεύω,

τέχνη τοῦτο τέλεσσαν, ὅπως πάντεσσι φανείη

φέγγος ὑπὸ κραδίην σοφίης ἁσβεστον αἰείρων.

313 θυιάδα P: θυάδα PLAN. || 314 ὁμη Jacobs: ὁ μη P ὁμη [uoco ὁμοία supra lineam addita] PLAN. ὁμὸν fortasse legendum || 316 χάλκευσε ex χάλκευε corr. P || θαάσσων PLAN.: θάσσων P || 318 τόπερ ᾤκεεν P: τό τ' ἐφίκεεν PLAN. || 320 πατὴρ P: πατήρ δ' PLAN. || 323 ἔσταζε P: -ξε PLAN. || κεκέραστο PLAN.: καὶ κέρ. P || 329 ἐπέπτατο P: ἀπεπαύετο [ex ἐπέπαυτο correctum] PLAN. |! 331-332 ἐπὶ (sic) ἀπλοκάμῳ κουροτρόφος habet Cramer, *Anecd. Oxon.*, t. IV, p. 40, l. 15-16.

cœur la flamme inextinguible du génie. Ses deux joues se
 340 creusaient légèrement, contractées par la vieillesse ; mais
 une noblesse naturelle y résidait en compagnie des Grâces.
 Une abeille de Piérie¹ voltigeait autour de sa bouche divine,
 distillant des rayons de miel. Les deux mains posées l'une sur
 l'autre, il s'appuyait sur un bâton, comme s'il eût été vivant² ;
 345 il penchait l'oreille droite et paraissait écouter Apollon ou
 l'une des Muses placée près de lui³. Il ressemblait à un
 homme qui médite dans son cœur ; son esprit se portait çà
 et là, s'échappant du sanctuaire de sa pensée subtile et tra-
 350 mant l'œuvre martiale d'une Sirène de Piérie⁴.

Phérécyde de Syros se dressait, brillant, lui aussi, de tout
 l'éclat de sa sagesse ; tenant en main l'aiguillon divin de la
 science⁵, il observait le ciel, tenant l'œil levé sur les hau-
 teurs du firmament.

On voyait encore le philosophe Héraclite, homme divin,
 355 poète inspiré par les dieux et gloire de l'antique Éphèse ;
 c'était lui qui seul, jadis, pleurait sur les peines du misé-
 rable genre humain.

Là brillait encore une jolie statue, celle du génial écrivain
 Cratinos : c'est lui qui jadis aiguisa, contre les chefs d'État
 ioniens⁶ qui dévoraient le peuple, ses iambes mordants dont
 les traits frappaient comme des javelots ; et c'est lui qui en-
 360 noblit le « còmos », genre poétique où régnait la gaieté.

Puis venait Ménandre, qui dans Athènes aux tours puis-
 santes brilla comme l'astre lumineux de la comédie nou-

1. Cf. v. 110 (et la note) ; mais peut-être ici le poète songe-t-il, comme le supposait Jacobs, à la légende de Pindare enfant nourri de miel par des abeilles (cf. v. 385-387).

2. C'est exactement l'attitude de l'Homère de Naples publié par S. Reinach, *Reliefs*, t. I, p. 513 (n° 2068 A Clarac).

3. Qui lui dicterait ses vers.

4. Cf. v. 305. Les Sirènes, vu leur chant merveilleux, sont ici assimilées aux déesses de la poésie.

5. C'est probablement le compas de l'astronome qui est désigné par cette expression alambiquée ; en tout cas, un instrument de travail.

6. Entendez : athéniens. On sait que Cratinos — comme d'ailleurs tous les poètes de l'ancienne comédie — attaqua avec violence non seulement des démagogues tels qu'Hyperbolos, mais beaucoup d'autres hommes d'État et en particulier Périclès.

Δοιαί μὲν ποτὶ βαίον ἐκουαίνοντο παρειαί,
γῆραι βικνήνεντι κατάσχετοι· ἀλλ' ἐνὶ κείναις 340
αὐτογενῆς, Χαρίτεσσι συνέστιος, ἴζανεν Αἰδώς.

Πιερικὴ δὲ μέλισσα περὶ στόμα θεῖον ἄλθο,
κηρίον ὠδίνουσα μελισταγές. Ἀμφοτέρας δὲ
χειρας ἐπ' ἀλλήλῃσι τιθεὶς ἐπερείδετο ῥάβδῳ,
οἷά περ ἐν ζωοῖσιν· ἔην δ' ἔκλινεν ἀκουήν 345
δεξιτερὴν, δόκεεν δὲ καὶ Ἀπόλλωνος ἀκούειν

ἢ καὶ Πιερίδων τινὸς ἐγγύθεν. Ἐν δ' ἄρα θυμῷ
σκεπτομένῳ μὲν ἔϊκτο· νόος δὲ οἱ ἔνθα καὶ ἔνθα
ἐξ ἀδύτων πεφόρητο πολυστρέπτοιο μενοινῆς,
Πιερικῆς Σειρήνος ἀρήϊον ἔργον ὑφαίνων. 350

Καὶ Σύριος σελάγιζε σαοφροσύνη Φερεκύδης
ιστάμενος· σοφίης δὲ θεοῦδ' ἐκέντρα νομεύων,
οὐρανὸν ἐσκοπίαζε, μετάρσιον ὄμμα τιταίνων.

Καὶ σοφὸς Ἡράκλειτος ἔην, θεοεἰκελὸς ἀνὴρ,
ἔνθεον ἀρχαίης Ἐφέσου κλέος, ὃς ποτε μοῖνος 355
ἀνδρομέης ἔκλαιεν ἀνάγκιδος ἔργα γενέθλης.

Καὶ τύπος ἄβρὸς ἔλαμπεν ἀριστονόοιο Κρατίνου,
ὃς ποτε δημοβόροισι πολισσούχοισιν Ἰώνων
θυμοδακεῖς ἐθώσεν ἀκοντιστήρας ἰάμβους,
κῶμον ἀεξήσας, φιλοπαίγμονος ἔργον αἰοιδῆς. 360

Εἰστήκει δὲ Μένανδρος, ὃς εὐπύργοισιν Ἀθῆναις
δπλοτέρου κώμοιο σελασφόρος ἔπρεπεν ἀστήρ.

Πολλῶν γὰρ ἔρωτας ἀνέπλασε παρθενικῶν

340 ἐνὶ κείναις P¹ [i in ε manus recens mutavit]: ἐν ἐκ. PLAN. ||
|| 344 ἀλλήλῃσι PLAN.: -αῖσι P || 348 δέ οἱ PLAN.: δέοι P || 351
Lemma P: εἰς ἄγαλμα τοῦ φιλοσόφου Φερεκύδ(ου); — εἰς Φερεκύδην
PLAN. || 354 Lemma P, in margine: εἰς ἄγαλμα τοῦ φιλοσόφου
Ἡρακλείτου; — Ἡράκλειτος idem in textu; — εἰς Ἡράκλειτον
PLAN. || 356 ἀνδρομέης PLAN.: -μένης P || 357 Lemma P: εἰς ἄγαλμα
Κρατίνου τοῦ κωμικοῦ; — εἰς Κρατίνον PLAN. || 358 πολισσούχοισιν
H. Estienne [cf. Apoll. Rhod., II, 846, qui unus hoc uocabulum ut
substantivum usurpavit]: πολυσσ. m || 361 Lemma P: εἰς ἄγαλμα
Μενάνδρου τοῦ κωμικοῦ; — εἰς Μένανδρον PLAN. || εἰστήκει Wernicke:
ἐστ. P ἐστ. PLAN. || 363 ἔρωτας m: ἐρῶντας fortasse scribendum.

velle. Il a bien souvent représenté les amours des jeunes
 365 filles, ravisseurs furieux de virginités dont le mariage ne
 364 légitimait pas la possession¹, et mis au service des Grâces les
 iambes qu'il enfantait. C'est ainsi qu'à l'amour il a mêlé la
 fleur sacrée de la douce poésie.

De quel éclat rayonnait Amphitryon ! A sa tête couronnée
 d'un laurier virginal², tout le monde le prenait pour un devin
 clairvoyant³ ; mais ce n'était point un devin : c'était en l'hon-
 370 neur de sa victoire sur les Taphiens que cette couronne
 paraît la chevelure bouclée du belliqueux époux d'Alcmène
 à la noble progéniture⁴.

Thucydide avait l'esprit tendu et en éveil ; on eût dit, à
 le voir, qu'il tissait l'« ithos » des discours qu'il a insérés
 dans son histoire. Il tenait la main droite levée, comme
 375 jadis lorsqu'il chantait l'âpre lutte de Sparte contre les
 illustres descendants de Cécrops, lutte qui moissonna la jeu-
 nesse florissante que nourrissait la Grèce.

Il n'a pas, lui non plus, échappé à mes regards, le divin
 rossignol d'Halicarnasse, le savant Hérodote, qui consacra
 aux neuf Muses l'histoire des hommes d'autrefois et de leurs
 hauts faits, tant ceux qu'amena la rivalité des deux conti-
 380 nents que ceux dont le temps, en s'écoulant, fut le témoin*.
 Au charme de son style, il a mêlé les fleurs du langage
 ionien.

C'était ensuite le cygne héliconien de l'antique Thèbes,
 Pindare à la voix délicieuse, qu'Apollon à l'arc d'argent
 nourrit sur les hauteurs de l'Hélicon béotien et instruisit

1. Allusion à un thème très fréquent chez Ménandre (*Arbitrage*, etc.) et tous les auteurs de la comédie nouvelle : un viol, suivi le plus souvent d'une reconnaissance et d'un mariage. La jeune fille qui en est la victime est possédée « sans dot », c'est-à-dire avant d'être mariée ; la réparation vient ensuite.

2. Allusion à la célèbre légende de la nymphe Daphné : poursuivie par Apollon, elle ne put lui échapper qu'en se réfugiant dans le sein de la Terre, sa mère, qui fit pousser à sa place un laurier.

3. Parce que le laurier est l'arbre fatidique par excellence (et comme tel consacré à Apollon).

4. Héraclès, fils de Zeus, et Iphiclès, fils d'Amphitryon ; sur cette légende bien connue, cf. notamment le *Bouclier d'Héraclès* attribué à Hésiode, v. 1-56.

ἄρπαγας οἰστρήεντας ἀδυνάτωιο κορείης 365
καὶ Χαρίτων θερὰποντας ἐγείναντο παῖδας ἰάμβους, 364
μίξας σεμνὸν ἔρωτι μελίφρονος ἄνθος ἀοιδῆς.

Ἀμφιτρώων δ' ἥστραπτεν, ἀπειρογάμῳ τρίχα δάφνη
στεψάμενος· πᾶσιν μὲν εὐσκοπος εἶδετο μάντις·
ἀλλ' οὐ μάντις ἔην, Ταφίης δ' ἐπὶ σήματι νίκης
στέμμα πολυστρέπτοισιν ἐπάρμενον εἶχεν ἐθείραις 370
Ἀλκμήνης μενέχαρμος ἀριστοτόκου παρακοίτης.

Θουκυδίδης δ' ἐλέλιζεν ἐὼν νόον· ἦν δὲ νοῆσαι
οἷά περ ἱστορίας δημηγόρον ἦθος ὑφαίνων·
δεξιτερὴν γὰρ ἀνέσχε μετάρσιον, ὥς πρὶν αἰδῶν
Σπάρτης πικρὸν Ἄρηα κλυτῶν <κατὰ> Κεκροπιδάων, 375
Ἑλλάδος ἀμητήρα πολυθρέπτοιο τιθήνης.

Οὐδ' Ἀλικαρνησοῦ με παρέδραμε θέσπις ἀηδὼν,
Ἡρόδοτος πολὺῖδρις, δς ὠγυγίων κλέα φωτῶν,
ῥσσα περ ἠπείρων δυὰς ἤγαγεν, ῥσσα περ αἰῶν
ἔδρακεν ἐρπύζων, ἐνάταις ἀνεθήκατο Μούσαις, 380
μίξας εὐεπίησιν Ἰωνίδος ἄνθεα φωνῆς.

Θήβης δ' ὠγυγίης Ἑλικώνιος ἵστατο κύκνος,
Πίνδαρος ἱμερόφωνος, δν ἀργυρότοξος Ἀπόλλων
ἔτρεφε Βοιωτοῖο παρὰ σκοπιῇν Ἑλικῶνος

364 post 365 scripsi, duce Desrousseaux || 367 Lemma P : εἰς ἄγαλμα τοῦ Ἀμφιτρώωνος ; — εἰς Ἀμφιτρώωνα PLAN. || τρίχα PLAN. : -χαι P || 370 πολυστρέπτοισιν PLAN. : -στέπτοισιν P || ἐπάρμενον PLAN. [ex ἐφαρμ. correctum] : ἐφαρμ. P || 372 Lemma P : εἰς ἄγαλμα τοῦ ἱστορικοῦ Θουκυδίδου ; — εἰς Θουκυδίδην PLAN. || 372-376 habet *Vita Thucydidis* in cod. *Monacensi* 126, cf. Westermann, *Biogr.*, p. 203 || ἐλέλιζεν m : ἔλεξεν *Vit. Thuc.* [quod in ἐλέλιξεν correxit Westermann] || 375 κλυτῶν κατὰ Hilberg : κ' αὐτῶν P καὶ αὐτῶν PLAN. *Vit. Thuc.* || 377 Lemma P : εἰς ἄγαλμα τοῦ ἱστορικοῦ Ἡροδότου ; — εἰς Ἡρόδοτον PLAN. || Ἀλικαρνησοῦ P : -νασοῦ PLAN. || ἀηδὼν P : ἀοιδός PLAN. || 379 δυὰς PLAN. : δοιὰς P || 380 habet PLAN. : om. P || ἐνάταις ex ἀνέταις corr. PLAN. || 382 Lemma P : εἰς ἄγαλμα τοῦ λυρικοῦ Πινδάρου ; — εἰς Πίνδαρον PLAN. || 383 ἱμερόφωνος ex ἡμ. corr. PLAN. || 384 Βοιωτοῖο PLAN. : βιώτοιο P.

385 dans l'art des chants mélodieux ; à sa naissance, en effet, des abeilles vinrent se poser sur ses lèvres harmonieuses et y façonnèrent leur cire, présage de son talent poétique¹.

On voyait encore étinceler Xénophon, citoyen de la belliqueuse Athènes, qui jadis célébra le courage de Cyrus
390 l'Achéménide et fut par son éloquence l'émule de la Muse platonicienne, en mêlant aux fruits guerriers de l'histoire féconde le miel distillé par une abeille vigilante².

Voici maintenant le devin qu'on appelait Alcméon*. Mais non, ce n'était pas ce devin célèbre : sa tête n'était pas
395 couronnée de baies de laurier. C'était, je présume, cet Alcmán qui autrefois exerça l'art de toucher la lyre harmonieuse et, sur ses cordes sonores, brodait des mélodies doriennes.

Puis venait Pompée, le chef des Ausoniens dont tant de succès couronnèrent les travaux : il tenait — monument écla-
400 tant de la valeur qui extermina les Isauriens³ — foulés sous ses pieds les glaives d'Isaurie, pour faire entendre qu'il avait asservi et courbé sous le joug le front du Taurus en l'enchaînant dans les liens infrangibles de sa victoire. C'était là ce héros, l'honneur de sa patrie, de qui est issue l'illustre
405 famille d'Anastase⁴. C'est ce qu'a montré aux yeux de tous mon souverain irréprochable, en exterminant par ses armes les peuples de l'Isaurie*.

Il y avait encore un autre Homère* ; mais je ne crois pas que ce fût le prince de la poésie, le divin fils du Mèlès au

1. Cf. v. 342 (et la note).

2. Jacobs pense avec raison que cette abeille « vigilante » symbolise l'étude de la philosophie et que l'auteur veut louer son héros d'avoir été philosophe en même temps qu'historien ; mais Christodoros fait également allusion au surnom d'« abeille attique » souvent donné à Xénophon.

3. Allusion à la grande expédition de Pompée contre les pirates (67 av. J.-C.), dont les principaux repaires étaient en Isaurie, c'est-à-dire dans la partie Sud-Ouest de la Cilicie, comprise entre les sommets du Taurus et la mer de Chypre.

4. L'empereur Anastase I^{er} (Flavius Anastasius, 491-518) appartenait en réalité à une humble famille de Dyrrhachium ; modeste « silencieux » élevé au trône par la faveur d'Ariadne, veuve de son prédécesseur Zénon, qui l'épousa, ce fut seulement après son avènement qu'il imagina la généalogie fantaisiste qui le faisait descendre de Pompée.

καὶ μέλος ἁρμονίης ἐδιδάξατο· τικτομένου γάρ
ἐζόμεναι λιγυροῖσιν ἐπὶ στομάτεσσι μέλισσαι
κηρὸν ἀνεπλάσσαντο, σοφῆς ἐπιμάρτυρα μολπῆς.

Ξεινοφῶν δ' ἤστραπτε, φεράσπιδος ἄστος Ἀθήνης,
δς πρὶν Ἀχαιμενίδαο μένος Κύριοιο λιγαίνων
εἶπετο φωνήεντι Πλατωνίδος ἥθει Μούσης,
ἱστορίης φιλάεθλον ἀριστῶδινος δπώρην
συγκεράσας θάβاميξι φιλαγρύπνοιο μελίσσης.

Ἰστατο δ' Ἀλκμάων κεκλημένος οὔνομα μάντις·
ἀλλ' οὐ μάντις ἔην ὁ βοώμενος οὐδ' ἐπὶ χαίτης
δάφνης εἶχε κόρυμβον· ἐγὼ δ' Ἀλκμᾶνα δοκεύω,
δς πρὶν ἐυφθόγοιο λύρης ἠσκήσατο τέχνην,
Δῶριον εὐκελάδοισι μέλος χορδῆσιν ὑφαίνων.

Καὶ πρόμος εὐκαμάτων Πομπήϊος Αὔσονιῶν,
φαιδρὸν ἰσαυροφόνων κειμήλιον ἠνορεάων,
στειβομένας ὑπὸ ποσσὶν Ἰσαυρίδας εἶχε μαχαίρας.
σημαίνων ὅτι δοῦλον ὑπὸ ζυγὸν αὐχένα Ταύρου
εἴρυσεν ἀρρήκτῳ πεπεδημένον ἄμματι Νίκης·
κεῖνος ἀνὴρ, δς πᾶσιν ἔην φάος, δς βασιλῆος
ἡγαθέην ἐφύτευσεν Ἀναστασίοιο γενέθλην.
Τοῦτο δὲ πᾶσιν ἔδειξεν ἐμὸς σκηπτοῦχος ἀμύμων
δηώσας σακέεσσιν Ἰσαυρίδος ἔθνεα γαίης.

Ἰστατο δ' ἄλλος Ὀμηρος, δν οὐ πρόμον εὐεπιάνων
θέσκελον υἱὰ Μέλητος ἔυρρείοντος δῖω,

386 λιγυροῖσιν PLAN.: -οῖσι P [ex -ῆσι correctum] || μέλισσαι m: suspectum, nam unum id est apud nostrum Nonni discipulum pro-
paroxytoni in fine uersus exemplum || 387 ἀνεπλάσσαντο PLAN.:
-άσαντο P || 388 Lemma P: εἰς ἄγαλμα τοῦ Ξεινοφῶντος; — εἰς
Ξεινοφῶντα PLAN. || Ξεινοφῶν PLAN.: Ξεν. P || 389 λιγαίνων PLAN.:
-νειν P || 393 Lemma P: εἰς ἄγαλμα τοῦ λυρικοῦ Ἀλκμάωνος; —
εἰς Ἀλκμαίωνα PLAN. || 398 Lemma P: εἰς ἄγαλμα Πομπήϊου
Καίσαρος [scilicet imperatoris Anastasii proau]; — εἰς Πομπήϊον
PLAN. || 406 δηώσας PLAN.: διώσας P || 407 Lemma P: εἰς ἄγαλμα
τοῦ ποιητοῦ Ὀμήρου; — εἰς Ὀμηρον PLAN. || 408 ἔυρρείοντος P:
-εντος PLAN.

beau cours¹ ; c'était plutôt celui que, près des rivages de la
 410 Thrace, enfanta sa mère, la célèbre Mæro de Byzance, à qui
 les Muses enseignèrent dès son enfance les lois de la poésie
 héroïque. Il cultiva, lui, l'art délicat de la tragédie et fut par
 ses vers l'ornement de Byzance, sa patrie².

On remarquait enfin le cygne à la voix mélodieuse cher à
 415 l'Ausonie, celui qui respirait l'éloquence, Virgile, dont jadis
 la langue latine³ a fait un second Homère, mais un Homère
 romain.

1. Rivière voisine de Smyrne, qui passait pour la patrie d'Homère ;
 d'où son surnom de Mélésgénès (= né sur les bords du Mélès),
 qu'on tenta d'expliquer plus tard en faisant du fleuve le père
 du poète.

2. Cet Homère de Byzance, fils d'Andromachos le philologue et de
 la poétesse Mæro, était connu non seulement comme poète
 tragique, mais aussi comme grammairien. Suidas place son ἀρχή
 vers l'Olympiade CXXIV (284-281 av. J.-C.), donc sous le règne de
 Ptolémée Philadelphé. — Sur Mæro, cf. l'*Index* du tome III.

3. Littéralement : le parler du Tibre.

ἀλλ' ὃν Ὀρηϊκίησι παρ' ἥδοσι γείνατο μήτηρ
Μοιρῶ κυδαλίμη Βυζαντιάς, ἦν ἔτι παιδνὴν 410
ἔτρεφον εὐεπίης ἡρωίδος Ἰδμονα Μοῦσαι·
κεῖνος γὰρ τραγικῆς πιτυτὴν ἡσκήσατο τέχνην,
κοσμήσας ἐπέεσσιν ἔην Βυζαντίδα πάτρην.

Καὶ φίλος Αὔσονίοισι λιγύθροος ἔπρεπε κύκνος,
πνεύων εὐεπίης Βεργίλλιος, ὃν ποτε Ῥώμης 415
Θυδριάς ἄλλον Ὅμηρον ἀνέτρεφε πάτριον ἡχώ.

409 παρ' ἥδοσι PLAN.: παρήϊος P || 410 κυδαλίμη ex καθ. corr. P ||
Βυζαντιάς P: -τίη PLAN. || παιδνὴν H. Estienne: πεδνὴν [-νὴν P] m ||
414-416 habet Σ, n° 11 || 414 Lemma P: εἰς ἄγαλμα τοῦ ποιητοῦ
Βεργιλίου; — τοῦ γράψαντος τῇ τῶν Ῥωμαίων διαλέκτῳ τὴν καλου-
μένην Αἰνεάδα ἐν ἔπεσι θαυμασίοις add. l; — εἰς Βεργίλλιον PLAN. ||
415 Βεργίλλιος P: Βεργ. PLAN. [ex Βεργ. correctum] Σ || 416
Θυδριάς P: Θυμβριάς PLAN. Σ || πάτριον Desrousseaux: -ιος m.



LIVRE III
INSCRIPTIONS DE CYZIQUE

NOTICE

Le livre III (p. 76-81 du manuscrit P) est constitué par une série de dix-neuf épigrammes anonymes ¹, où sont décrits un à un dix-neuf bas-reliefs qui ornaient les colonnes du temple d'Apollonis à Cyzique. Elles ne figurent pas dans l'*Anthologie* de Planude. Toutes ces pièces sont précédées, dans le manuscrit, de *lemmata* plus développés que de coutume, dus à la plume du même copiste — le scribe A — que les épigrammes : ils contiennent notamment des indications précises sur le sujet des bas-reliefs et sur l'ordre dans lequel ils se succédaient. Peut-être est-ce pour cette raison que le scribe les a, par exception, introduits dans le texte au lieu de les écrire en marge ².

Apollonis ou Apollonias ³, veuve d'Attale I^{er}, roi de Pergame, était la mère d'Eumène II et d'Attale II. Cette femme, de naissance bourgeoise ⁴, était renommée pour l'excellente éducation qu'elle avait donnée à ses quatre fils ; et deux d'entre eux, Eumène et Attale, tinrent à lui donner à sa

1. Mais évidemment toutes du même auteur, comme il résulte tant de leurs caractères intrinsèques (style, langue, métrique) que de la composition du recueil (cf. *infra*).

2. Exception faite pour l'épigr. 2. — Sur les gloses, généralement sans intérêt et parfois même fort erronées que le *lemmatiste* a ajoutées en marge des épigr. 3-19, cf. *infra*.

3. Strabon, XIII, p. 624-625, et Plutarque, *Frat. Am.*, 5 (= *Mor.*, p. 480 c), l'appellent, comme l'*Anthologie*, Apollonis ; Polybe, XXII, 20, et Suidas, s. u., la nomment Apollonias ; on trouve même la forme Apollonia chez Suidas, s. u. "Ατταλος.

4. Δημότις (Polybe, *loc. cit.*).

mort¹, comme ils l'avaient déjà fait de son vivant², un éclatant témoignage de leur reconnaissance : ils lui élevèrent un sanctuaire dans sa ville natale de Cyzique et, pour mieux faire éclater le sentiment qui les inspirait, ils en ornèrent les colonnes de bas-reliefs représentant les traits de piété filiale les plus touchants ou les plus célèbres que pussent offrir soit la mythologie soit les légendes héroïques.

La plupart des anecdotes ainsi illustrées étaient, en effet, classiques et servaient fréquemment de thèmes à l'art grec : on trouve souvent figurée sur des bas-reliefs l'histoire de Télèphe, de Bellérophon, d'Hypsipylè, de Cléobis et Biton³, comme sur les vases peints la lutte d'Apollon contre Tityos ou contre Python, le sauvetage d'Antiope par ses fils et l'apothéose d'Alcmène⁴. Parfois cependant nos épigrammes, sans être en contradiction formelle avec la tradition courante, la complètent ou en précisent quelques points : Phénix protégé par sa mère contre son père Amyntor qui voulait lui crever les yeux, Ixion vengeant le meurtre de sa mère Mégara, Bellérophon menacé par Mégapenthès et sauvé par son fils Glaucos⁵, ce sont autant de motifs que ni l'art ni la littérature ne nous avaient fait connaître.

Quelques-uns de ces épisodes sont évidemment empruntés à l'épopée⁶, d'autres à la tradition religieuse⁷ ou populaire⁸. Mais le plus souvent il semble que ce soit à la tragédie que ces emprunts aient été faits : c'est manifestement de Sophocle et surtout d'Euripide que s'inspirent les scènes tirées de l'histoire de Phinée, de Cresphonte, d'Antiope, de Tyro, d'Hypsipylè, de Danaé, de Bellérophon, de Mélanippè⁹. En particulier, lorsque la même légende est traitée avec de notables

1. La date exacte de la mort d'Apollonis n'est pas connue ; elle paraît être légèrement antérieure à celle d'Eumène II (159 av. J.-C.).

2. Cf. Polybe, *loc. cit.*

3. Cf. les notes des épigr. 2, 10, 15, 18.

4. Cf. les notes des épigr. 6, 7, 13, 14.

5. Ép. 3, 12, 15.

6. Ép. 3 (Phénix et Amyntor), 8 (Ulysse et Anticleia).

7. Ép. 1 (Bacchus et Sémélé), 6 (Léto et Python), 14 (Apollon et Tityos).

8. Ép. 17 (les frères de Catane), 18 (Cléobis et Biton) ; cf. ép. 19 (Romulus et Rémus).

9. Ép. 4, 5, 7, 9, 10, 11, 15, 16.

divergences par les tragiques et par des mythographes comme Hygin ou Apollodore, c'est presque toujours le poète dramatique que suit l'auteur du bas-relief, préférant la version traditionnelle à celles qui devaient plus tard attirer l'attention des érudits par cela même qu'elles étaient moins connues¹.

Possédons-nous la nomenclature complète de ces tableaux ? En d'autres termes, le livre où ils sont décrits n'est-il pas mutilé ? Le nombre des colonnes, dans un temple périptère, est extrêmement variable², mais c'est toujours un nombre pair ; comment expliquer, alors, que l'auteur du recueil en ait cité dix-neuf ? L'hypothèse la plus naturelle était de le supposer inachevé. Suivant Radinger³, le temple d'Apollonis aurait compté vingt colonnes, soit deux sur chaque façade et six sur chaque côté⁴, plus les quatre colonnes d'angles ; il nous manquerait donc une épigramme. Mais une indication donnée par les *lemmata* s'oppose à cette explication ; et il est bien plus vraisemblable, comme le pense H. Meyer⁵, que le temple comptait dix-huit colonnes, soit, outre les colonnes d'angles, deux de façade et cinq de côté. A trois reprises, en effet, le *lemma* précise l'emplacement d'une colonne, « vers le Nord » (ép. 7), « vers l'Ouest » (ép. 10), « du côté de la porte » (ép. 16)⁶. Il est clair que l'auteur veut noter ainsi le moment où, en faisant le tour du péristyle, il change de direction et que ce sont les colonnes d'angles qui portent les numéros 7, 10 et 16. Mais alors, la façade méridionale ne devrait, entre les colonnes 16 et 1, en comprendre que deux

1. Cf. notamment les légendes d'Antiope (ép. 7), d'Hypsipylé (ép. 10), de Mélanippé (ép. 16). Dans un seul cas, celui de Télèphe et d'Augè, la version suivie par l'épigrammatiste, d'après le bas-relief qu'il décrit, est plus voisine de celle des mythographes que de celle d'Euripide (cf. ép. 2, et la note).

2. Sorlin-Dorigny (art. *Templum* dans le *Dictionnaire* de Daremberg et Saglio, t. V, p. 104) en cite des exemples variant de cinq à huit colonnes pour la façade, de sept à dix-sept pour les côtés.

3. *Beiträge für Wachsmuth* (Leipzig, 1897), p. 116 sq.

4. Plutôt que trois et cinq, la disposition tétrastyle étant bien plus usitée que la pentastyle.

5. *De Anthologiae Palatinae epigrammatis Cyzicenis* (diss. Königsberg, 1911).

6. L'entrée principale était donc sur la façade méridionale ; on sait que les Grecs n'ont jamais, à cet égard, observé de règle absolue.

et non trois. Il semble donc qu'il y ait une épigramme de trop, selon toute vraisemblance une des trois dernières.

C'est le dix-neuvième tableau dont H. Meyer conteste l'authenticité, sous prétexte que le fait dont il contient l'illustration, la délivrance de Rhéa Silvia par Rémus et Romulus, ne devait guère être connu du public, à Cyzique et à Pergame, vers le milieu du II^e siècle. Sitzler, qui considère avec raison cette dernière assertion comme peu fondée (on sait en effet quels liens étroits unissaient les rois de Pergame au peuple romain), trouve plus suspecte la huitième épigramme, qui fait allusion à la rencontre d'Ulysse et d'Anticleia : quelque touchante que soit la scène, elle ne célèbre pas un acte de dévouement filial¹. En usant du même argument, on pourrait aussi bien contester la quinzième, où c'est un père (Bellérophon), et non une mère, que l'on voit sauvé par son fils². Mais il faudrait alors admettre qu'une perturbation a eu lieu dans le numérotage des colonnes et que l'insertion d'une description apocryphe s'était faite dans un document antérieur, d'après lequel l'auteur des *lemmata* aurait composé ses notices. Rien ne confirmant cette hypothèse, je pense donc que c'est une des trois dernières pièces qui décrit un bas-relief étranger au temple de Cyzique ; mais il ne me paraît pas possible de préciser davantage.

Il n'y a pas lieu de s'arrêter à d'autres essais d'explication, comme celui de Paulssen, qui, invoquant un texte déjà suspect en lui-même et l'interprétant d'une manière erronée, pensait que les bas-reliefs 3 et 4 appartenaient à la même colonne³.

1. Cf. *Jahresberichte für Altertumswissenschaften*, t. CLXXVIII, p. 192.

2. La légende de Bellérophon était très populaire à Cyzique, où certaines monnaies portaient l'image de la Chimère ; peut-être est-ce pour cette raison qu'on lui avait emprunté le sujet d'un bas-relief au temple d'Apollonis.

3. *Lemma* I, ép. 3 : ὁ τρίτος πῖναξ τοῦ τρίτου στυλοβάτου ; — 4 : ὁ τέταρτος πῖναξ τοῦ αὐτοῦ στυλοβάτου. Il est clair que τοῦ αὐτοῦ veut dire τοῦ τετάρτου et non τοῦ τρίτου. L'hypothèse donne encore prise, d'ailleurs, à l'objection formulée ci-dessus : ce sont les reliefs 8, 11 et 17 qui devraient alors être situés aux colonnes d'angle. En outre, cette indication est en contradiction formelle avec celle des *lemmata* insérés dans le texte ; cf. ép. 3 : ὁ Γ' [κίων] ἔχει κτλ. ; — 4 : ὁ Δ' ἔχει κτλ.

Cette disposition asymétrique aurait, de toute façon, détruit l'harmonie de l'ensemble et choqué le bon goût, soit qu'il faille voir dans les *στυλοπινάκια* des sortes de panneaux qui s'encastrent dans des enfoncements (*ζωθήχαι*) ménagés à cet effet dans les fûts ¹, soit qu'ils fussent sculptés sur la colonne elle-même ².

Les épigrammes, si l'on en croyait le titre que porte le livre III dans le manuscrit, auraient été gravées, elles aussi, sur les colonnes qui portaient les bas-reliefs ³. Mais Boissonade objectait avec raison qu'en ce cas — toujours pour observer la symétrie — elles auraient toutes le même nombre de vers, alors qu'en réalité elles varient de un à trois distiques. D'autre part, le vocabulaire et surtout la versification de ces pièces ne sont pas, à beaucoup près, ceux du second siècle avant notre ère. Quelques termes sont pris dans des acceptions tout à fait étrangères à la langue classique ⁴; et, en ce qui concerne la prosodie, les allongements ou abrègements arbitraires sont trop fréquents pour qu'on puisse les attribuer tous à des fautes de copie ⁵. Des vers d'une facture aussi incorrecte peuvent-ils être de l'époque d'Eumène II ? II. Meyer pense qu'ils datent, au plus tôt, du VI^e siècle ; sans

1. Cf. Chipiez (art. *Columna* dans le *Dictionnaire* de Daremberg et Saglio) et Courbaud (*ibid.*, art. *Imago*), confirmant les hypothèses antérieures de Letronne et de Raoul-Rochette ; Chipiez cite des tablettes ainsi encastrees au temple de Vénus Aphrodisias à Pompéi, mais ce sont des inscriptions qui y sont gravées.

2. Cette opinion a été soutenue récemment par M. Ch. Picard (*R. E. A.*, t. XXIX, 1927, p. 255 sq.), qui range les colonnes du temple d'Apollonis parmi les *columnae caelatae* (colonnes à reliefs sculptés) dont on a trouvé des exemples à Éphèse, à Teira en Lydie, à Aphrodisias en Carie, à Lagon en Pamphylie, etc., et qui semblent par conséquent d'invention asiatique. Les indications du *lemmatiste* (τοῦ στυλοβάτου) feraient supposer que les bas-reliefs étaient sculptés sur la base ou dans la partie inférieure du fût ; mais il peut n'y avoir là qu'une erreur ou une impropriété d'expression, peu surprenante chez un glossateur aussi récent.

3. « ἐπιγράμματα, ἀ εἰς τὰ στυλοπινάκια ἐγγράπτο περιέχοντα ἀναγλύφους ἱστορίας κτλ... »

4. Ἀμειβόμενος = vengeant (1, 4) ; μεμψάμενος = outrageant (11, 2) ; ποινάν = meurtre (12, 2) ; etc.

5. Cf. ép. 2, 3 ; 3, 1 et 2 ; 4, 1 ; 5, 2 ; 6, 3 ; 7, 5 ; 14, 4 ; 16, 4 ; 17, 1 ; 19, 2.

aller aussi loin, Sitzler ne les croit pas antérieurs au iv^e. Mais il est difficile de préciser, car le texte nous est parvenu dans un état d'altération lamentable : quelques passages sont à peu près désespérés¹, en dépit des efforts tentés par les critiques pour trouver des leçons plausibles² ; en outre, plusieurs épigrammes paraissent mutilées, soit qu'elles présentent des incohérences³, soit qu'on n'y retrouve pas certains faits mentionnés dans le *lemma*⁴. Il est donc souvent malaisé de décider si tel détail qui nous choque est imputable à l'auteur ou au copiste ; en outre, il n'est pas impossible que ces épigrammes soient d'une époque relativement ancienne, mais d'un écrivain fort médiocre⁵.

Il semble néanmoins douteux que les épigrammes de Cyzique aient une origine épigraphique. Cette opinion a, sans doute, été soutenue par Hecker : frappé de ce qu'une des inscriptions funéraires recueillies pour Céphalas, au dire d'un scholiaste, par Grégoire de Campsa (Gregorios Magister) provenait de Cyzique⁶, il n'hésitait pas à attribuer la même origine au livre III. Mais il est peu probable que ce livre ait appartenu à l'*Anthologie* de Céphalas ; en outre, cette hypothèse ne fournirait aucune explication plausible à l'une des questions les plus ardues qui se posent ici : comment se fait-il que le *lemma* de l'épigramme 17 ait pu être conservé tandis que le texte en était perdu ?

Boissonade supposait qu'épigrammes et *lemmata* provenaient d'un petit livre que le gardien du temple vendait aux touristes qui venaient le visiter ; et Radinger admet aussi que les uns et les autres sont empruntés à un ouvrage où ce monument était décrit. Quant à H. Meyer, il voit dans les *lemmata* des sortes de « prolalies » composées par le poète

1. Ép. 6, 1 et 5 ; 9 ; 10, 5 ; 14, 3-4 ; 15 ; etc.

2. Citons, parmi les travaux les plus récents, ceux de Sternbach, de van Herwerden, de Blaydes, de H. Meyer, de Lumb.

3. Ép. 9 et peut-être 14. Ajoutons-y l'ép. 17, dont nous n'avons conservé que les trois premiers mots (sur quatre vers).

4. Ép. 1, probablement inachevée (cf. *notes critiques*).

5. Telle était, entre autres, l'opinion d'A. Meineke : le savant critique était frappé de l'allure classique de leur style, en dépit de toutes les maladresses d'expression ou fautes de copie qu'on peut y relever.

6. *Anth. Pal.*, VII, 334 ; cf. VII, 327 et 429. Cf. p. xxviii.

lui-même en vue d'une récitation ou d'une lecture publique ; mais on ne s'expliquerait pas, alors, les divergences parfois assez sensibles que l'on constate entre les deux descriptions en vers et en prose¹.

Ces diverses théories impliquent que les *lemmata* ont été pris par l'auteur de l'*Anthologie* à la même source que les épigrammes et évidemment en même temps. Le fait est assez rare² pour mériter d'être noté : ces gloses, insérées d'ordinaire dans les marges postérieurement à la composition du manuscrit, ne contiennent le plus souvent — sauf peut-être pour le livre I — qu'une indication sommaire sur le sujet de l'épigramme, suggérée évidemment par la seule lecture du texte. Les suscriptions du livre III présentent, comme nous l'avons vu, un caractère assez différent ; et il serait incompréhensible qu'elles fussent plus circonstanciées que les épigrammes elles-mêmes, si elles n'en étaient qu'un résumé. Je croirais plutôt que les épigrammes sont des variations poétiques brodées sur ces thèmes par un versificateur qui avait sous les yeux, lorsqu'il les composait, ces courtes notices en prose qu'a reproduites le copiste de l'*Anthologie Palatine*. Si l'on admet l'existence de ce guide du temple imaginé par Boissonade, il n'aurait alors contenu que les *lemmata*, mais non les épigrammes ; or cette hypothèse était, en tout état de cause, la plus vraisemblable : dans un ouvrage destiné à faciliter aux visiteurs l'intelligence des scènes représentées par les bas-reliefs, on n'imagine guère la nomenclature interrompue, après chaque tableau, par la citation d'une pièce de vers ; il est, au contraire, tout naturel que le compilateur qui a recueilli ces poésies fugitives ait tenu à mettre en regard la description en prose dont elles étaient inspirées. Ainsi s'expliquerait, notamment, que l'épigramme 17 ait pu être perdue tandis que son *lemma* était conservé. En tout cas,

1. Le *lemma* fait parfois allusion à des faits que l'épigramme ne mentionne pas (ép. 1 : rôle d'Hermès et des Satyres dans le cortège de Sémélé ; — 7 : causes du supplice infligé à Antiope ; — 10 : reconnaissance d'Hypsipylé et de ses fils) ; ou bien il précise les circonstances de l'action (ép. 11 : rappel des faits antérieurs ; — 12 : de quel attentat Ixion venge sa mère). En revanche, le *lemma* de l'épigr. 2, omis dans le texte et sans doute inséré après coup dans la marge, est très incomplet.

2. Cf. V, 292 (et sans doute 293) ; etc.

cet accident suffirait à prouver que les *lemmata* du livre III étaient autre chose qu'un commentaire en prose ajouté aux épigrammes par les scribes qui ont rédigé notre *Anthologie*¹.

1. C'est ce qui distingue ces *lemmata* insérés dans le texte de ceux qu'a ajoutés en marge le scribe L ; ces gloses plus récentes n'ont aucune originalité : il est manifeste qu'elles sont simplement empruntées aux premiers *lemmata*, puisqu'elles en reproduisent même les erreurs et les inadvertances (ép. 11 : Σερέφων pour Σερίφων ; 19 : Σερεβίαν pour Σιλουίαν ; cf. ép. 14 : le nom de Tityos étant mutilé dans le *lemma* A, L a cru qu'il s'agissait des enfants de Niobé).

LIVRE III

INSCRIPTIONS GRAVÉES A CYZIQUE, DANS LE TEMPLE D'APOLLONIS, MÈRE D'ATTALE ET D'EUMÈNE, SUR LES BAS-RELIEFS CISELÉS DANS LES COLONNES ET REPRÉSENTANT LES SCÈNES DÉCRITES CI-DESSOUS.

1

Sur Dionysos amenant au ciel sa mère Sémélé : Hermès les précède, tandis que des Satyres et des Silènes les escortent avec des torches.

Voici la fille de Cadmos et d'Harmonia, Sémélé aux beaux cheveux, que la foudre de Zeus fit périr comme elle allait donner le jour à son enfant ; mais c'est son fils, le dieu ami du thyrsé, qui la ramène des bords de l'Achéron ; c'est sa revanche sur l'attentat impie de Penthée¹.

2

Le bas-relief de la seconde colonne représente Télèphe reconnu par sa mère.

Quittant les vallons encaissés de l'Arcadie à la recherche de ma mère Augè, je suis venu ici, dans le pays de Teuthras, moi, Télèphe, fils chéri d'Héraclès, pour la ramener en Arcadie*.

1. Qui avait fait enchaîner Dionysos ; cf. Euripide, *Bacch.*, v. 515-518 ; Pausanias, II, 2, 7 (Πενθέα ὑβρίζοντα εἰς Διόνυσον). Sémélé avait été consumée par la foudre pour avoir voulu voir Zeus, son amant, dans tout l'éclat de sa puissance. Son fils Dionysos alla la chercher aux Enfers et la ramena dans l'Olympe pour l'y faire reconnaître comme épouse de Zeus ; mais il ne put le faire qu'une fois reconnu lui-même comme dieu ; et cette reconnaissance n'eut lieu qu'après son triomphe sur les incrédules, en particulier sur Penthée. Tel est le seul lien logique qui rattache l'épisode de Penthée à l'apothéose de Sémélé.

LIBER III

Ἐν Κυζίκῳ εἰς τὸν ναὸν Ἀπολλωνίδος, τῆς
μητρὸς Ἀττάλου καὶ Εὐμένους, ἐπιγράμματα,
& εἰς τὰ στυλοπινάκια ἐγγεγραπτο περιέχοντα
ἀναγλύφους ἱστορίας, ὥς ὑποτέτακται.

1

Εἰς Διόνυσον Σεμέλην τὴν μητέρα εἰς οὐρανὸν ἀνάγοντα, προηγουμένου
Ἑρμοῦ, Σατύρων δὲ καὶ Σιληνῶν μετὰ λαμπάδων προπεμπόντων
αὐτούς.

Τάνδε Διὸς δμαθεῖσαν ἐν ᾧδίνεσσι κεραυνῷ,
καλλίκομον Κάδμου παῖδα καὶ Ἀρμονίης,
ματέρα θυρσοχαρῆς ἀνάγει γόνος ἕξ Ἀχέροντος,
τὰν ἄθεον Πενθεὺς ὕβριν ἀμειβόμενος.

Lemma P, in textu.

1 δμαθεῖσαν c : δμηθ. P¹ || 2 Κάδμου παῖδα Jacobs : παῖδα Κάδμου
P || Ἀρμονίης Jacobs : -νόης P || 4 Πενθεῦς Chardon de la Rochette :
-θεὺς P || post u. 4 decidisse distichon censet H. Meyer, in quo de
Mercurio, Satyris et Silenis Bacchum et Semelen prosequentibus
mentio facta esset.

2

Ὁ Β κίων ἔχει Τηλέφον ἀνεγνωρισμένον τῇ ἑαυτοῦ μητρὶ.

Τὸν βαθὺν Ἀρκαδίης προλιπὼν πάτον εἵνεκα ματρὸς
Αὔγης τᾶσδ' ἐπέβην γὰς Τεῦθραντιάδος,
Τηλέφος, Ἡρακλέους φίλιος γόνος αὐτὸς ὑπάρχων,
ᾧφρα μιν ἂψ ἀγάγω ἕς πέδον Ἀρκαδίης.

Lemma P, in margine.

3 φίλιος Wackefield : φίλος P [quod seruat Dübner] || 4 ἀγάγω ἕς
πέδον Jacobs : ἀν γάγω ἕς πεδίον P.

3

Le troisième représente Phénix à qui son père Amyntor veut crever les yeux et Alcimédé arrêtant le bras de son mari.

Alcimédé sépare son mari Amyntor et son fils Phénix, elle cherche à apaiser la colère du père contre son enfant : Phénix s'était irrité contre son père à cause de sa chaste mère, parce qu'il le voyait fréquenter le lit d'une concubine esclave ; et
5 le père, irrité à son tour contre le jeune homme sur la foi d'une perfide dénonciation, approchait de ses yeux une lampe meurtrière¹.

4

Le quatrième représente Polymédès et Clytios, les fils du Thrace Phinée, qui tuèrent la Phrygienne qu'avait épousée leur père, parce qu'il avait répudié pour elle leur mère Cléopâtre.

Pour venger leur mère, Clytios et Polymédès, célèbre par sa sagesse, tuent la Phrygienne leur marâtre ; Cléopâtre les en félicite, heureuse d'avoir vu auparavant la femme de Phinée victime d'une violence légitime².

5

Le cinquième représente Cresphontès tuant Polyphontès, le meurtrier de son père ; on voit aussi Mérope, qui tient un bâton et vient en aide à son fils pour venger son mari.

Tu as jadis, Polyphontès, assassiné le père de Cresphontès³ pour souiller le lit de sa femme légitime ; mais Mérope a

1. Cette scabreuse histoire est racontée tout au long dans l'*Iliade* (IX, 447-477) ; mais il n'y est pas question du supplice qu'Amyntor veut, ici, faire subir à Phénix.

2. Les fils de Phinée avaient été aveuglés, soit par leur père lui-même, soit par leur marâtre, pour avoir protesté contre l'affront fait à leur mère. Guéris par les fils de Borée, leurs oncles maternels, lors du passage des Argonautes à Salmydessos, ils tuèrent l'usurpatrice et rétablirent leur mère dans ses droits. La seconde femme de Phinée, qualifiée ici de Phrygienne, est ailleurs appelée Scythe ; quelques auteurs l'identifient avec Eidothéa, sœur de Cadmos, ou avec Idaia, fille de Dardanos ; d'autres la nomment Eurytia. — Le dernier vers, dont le sens est d'ailleurs fort incertain, paraît indiquer que ses beaux-fils l'auraient violentée avant de la tuer.

3. Nommé tantôt Cresphontès, tantôt Aristomachos.

3

‘Ο Γ ἔχει τυφλούμενον Φοῖνικα ὑπὸ πατρός Ἀμύντορος
καὶ κωλύουσιν Ἀλκιμέδην τὸν οἰκεῖον ἄνδρα.

Ἀλκιμέδη ξυνόμενον Ἀμύντορα παιδὸς ἐρύκει,
Φοῖνικος δὲ χόλον παῦσ’ ἐθέλει γενέτου,
ὅττι περ ἤχθετο πατρὶ σάοφρονος εἵνεκα ματρὸς,
παλλακίδος δούλης λέκτρα προσιεμένῳ·
κεῖνος δ’ αὖ δολίοις ψιθυρίσμασιν ἤχθετο κούρῳ,
ἦγε δ’ ἐς ὀφθαλμοὺς λαμπάδα παιδολέτιν.

5

Lemma P, in textu ; — ὁ τρίτος πῖναξ τοῦ τρίτου) στυλοβάτου)
add. l in margine.

1 ξυνόμενον Jacobs : ξύνεινον P [quod seruat Dübner, prima
syllaba aeolice producta] || 2 δὲ χόλον παῦσ’ ἐθέλει Desrousseaux :
ἦ δ’ ἐθέλει παῦσαι χόλον P || 3 ματρός Jacobs : μητρός P || 4 προσιε-
μένῳ Heyne : προῖεμ. P || 6 ἐς Heyne : εἰς P || παιδολέτιν Heyne :
-την P.

4

‘Ο Δ ἔχει Πολυμήδην καὶ Κλυτίον, τοὺς υἱοὺς Φινέως τοῦ Θρακῆος,
οἵτινες τὴν Φρυγίαν γυναῖκα τοῦ πατρὸς ἐφόνευσαν, ὅτι τῇ μητρὶ
αὐτῶν Κλεοπάτρᾳ αὐτὴν ἐπεισῆγεν.

Μητρυιὰν Κλυτίος καὶ κλυτόνοος Πολυμήδης

κτείνουσι Φρυγίην ματρὸς ὑπὲρ σφετέρας.

Κλειοπάτρῃ δ’ ἐπὶ τοῖσιν ἀγάλλεται, ἥ πρὶν ἐπειδεν

τὰν Φινέως γαμετὰν δαμναμένην δσίως.

Lemma P, in textu ; — ὁ τέταρτος πῖναξ τοῦ αὐτοῦ) στυλοβάτου
[scil. τοῦ τετάρτου, cf. p. 86, n. 3] l.

1 κλυτόνοος : υ recte in quadrisyllabo vocabulo producitur ||
2 ματρός Uhden : πατρός P.

5

‘Ο Ε ἔχει Κρεσφόντην ἀναιροῦντα Πολυφόντην, τοῦ πατρὸς τὸν φονέα·
ἔστι δὲ καὶ Μερόπη βάκτρον κατέχουσα καὶ συνεργοῦσα τῷ υἱῷ πρὸς
τὴν τοῦ ἀνδρὸς ἐκδικίαν.

Κρεσφόντου γενέτην πέφνες τὸ πάρος, Πολυφόντα,

κουριδίης ἀλόχου λέκτρα θέλων μῖναι·

Lemma P, in textu ; — πε(ρι) τοῦ πέμπτου πίνακος l.

Lemma Κρεσφόντην : -όνην P || ἐκδικίαν Boissonade : ἐκδημίαν P ||
2 μῖναι P : seruandum, altera syllaba dorice correpta.

- un fils, qui vient enfin venger son père par ta mort et te tue
 5 pour délivrer sa mère. Voilà pourquoi il t'a enfoncé sa lance dans le dos, tandis qu'elle lui vient en aide en faisant peser sur tes tempes la lourde masse d'un bâton.

6

Le sixième représente Python tué par Apollon et Artémis, parce qu'il s'était dressé devant Lété, qui se rendait à Delphes pour y fonder un oracle, et lui barrait le passage.

- Le serpent Python, né de la Terre, s'enroule en longs replis et Lété, frissonnant d'horreur, détourne la tête. Il voulait dépouiller la prudente déesse¹; mais à coups de flèches, du haut d'un rocher, Phébus fait baigner le monstre
 5 dans son sang. Le dieu pourra, sans doute, établir à Delphes le trépied fatidique; mais le serpent continuera à exhaler ses sifflements aigus et ses gémissements plaintifs².

7

Le septième, sur le flanc Nord, représente l'histoire d'Amphion et de Zéthos attachant Dirké à un taureau, parce qu'enflammée d'une violente jalousie elle avait sévi sans ménagement contre leur mère Antiope, que son propre père Nycteus avait livrée aux sévérités de Lycos, mari de Dirké, pour la punir de sa faute³.

Amphion et Zéthos, rejetons de Zeus, tuez Dirké, le bourreau de votre mère Antiope : naguère, en proie à

1. En lui enlevant ses enfants, ou simplement en l'empêchant d'occuper l'emplacement de l'oracle ?

2. Ce distique, dont le texte est très incertain, paraît faire allusion au νόμος πύθιος, qui représentait musicalement la lutte d'Apollon contre Python et imitait les sifflements du serpent.

3. Ses relations avec Zeus, d'où étaient nés Amphion et Zéthos. Menacée de mort par son père, le roi béotien Nycteus, Antiope s'était enfuie à Sicyone, d'où elle avait été ramenée de force par Lycos, frère de Nycteus, qui la livra à Dirké pour la torturer; après diverses péripéties, elle aurait été sauvée par ses fils et Dirké mise à mort par eux. Cette histoire a fourni à Euripide le sujet de son *Antiope*; mais on n'y voit guère ce qui aurait pu susciter la « jalousie » de Dirké. Peut-être avait-elle vu avec déplaisir Lycos sensible à la beauté de sa captive; ou peut-être craignait-elle (ce qui arriva en effet) que le trône de Nycteus ne revint aux fils d'Antiope.

ὄψε δὲ σὺ πάϊς ἦκε φόνῳ γενέτῃ προσαμύνων
καὶ σε κατακτείνει ματρός ὑπὲρ Μερόπας.

Τοῦνεκα καὶ δόρυ πῆξε μεταφρένῳ, ἃ δ' ἐπαρήγει, 5
βριθὺ κατὰ κροτάφων βάκτρον ξειδομένα.

3 δὲ σὺ Desrousseaux : δέοι P δέ σοι Hecker || ἦκε Jacobs : ἦκ' εν
[puncto errorem indicante] P.

6

Ὁ ς ἔχει Πυθῶνα ὑπὸ Ἀπόλλωνος καὶ Ἀρτέμιδος ἀναιρούμενον,
καθότι τὴν Λητῶν πορευομένην εἰς Δελφοὺς ἐπὶ τὸ κατασχεῖν μαντεῖον
ἐπιφανεῖς διεκώλυσεν.

Γηγενέταν Πυθῶνα μεμιγμένον ἔρπετοῦ ὀλκοῖς,
ἐκνεύει Λατῶ, πάγχυ μυσαστομένη·

σκυλᾶν γὰρ πινυτὰν ἐθέλει θεόν. Ἀλλὰ γε τόξοις

θῆρα καθαιμάσσει Φοῖβος ἀπὸ σκοπιῆς.

Δελφὸν δ' οὖν θήσει τρίπον ἔνθεον· ἐκ δὲ δρακὼν τοῦ 5
πικρὸν ἀποτινεύσει βροῖζον ὀδυρόμενος.

Lemma P, in textu ; — περὶ τοῦ ἔκτου πίνακος l.

Valde corruptum est totum carmen, quod alius alio modo emendare — temere saepe — conatus est || Lemma ἐπὶ τὸ κατασχεῖν P : ἐπὶ τῷ κ. fortasse legendum || 1 γηγενέταν Sternbach : -έα P || ἔρπετοῦ Boissonade : -τόν P || 3 σκυλᾶν Chardon de la Rochette : σκύλαν P || πινυτὰν ἐθέλει Jacobs : ἐθ. πιν. P || τόξοις Desrousseaux : τόξον P || 5 οὖν Jacobs : οὐ P || δράκων τοῦ Desrousseaux : δρακόντων P.

7

Ὁ Ζ ἔχει, περὶ τὰ ἀρκτῶα μέρη, Ἀμφίωνος καὶ Ζήθου ἱστορίαν
προσαπτόντων ταύρῳ τὴν Δίρκην, ὅτι τὴν μητέρα αὐτῶν Ἀντιόπην,
διὰ τὴν φθορὰν Λύκῳ ἀνδρὶ αὐτῆς ὑπὸ Νυκτέως τοῦ πατρὸς αὐτῆς
(παραδοθεῖσαν), ὀργῇ ζηλοτύπῳ ἐνεχθεῖσα, ἀμέτρως ἐτιμωρήσατο.

Ἀμφίων καὶ Ζῆθε, Διδὸς σκυλακεύματα, Δίρκην
κτείνετε τάνδ' ὀλέτιν ματέρος Ἀντιόπας,

Lemma P, in textu ; — περὶ τοῦ ἑξ(δ)ομοῦ πίνακος περὶ Ἀμφίωνος
καὶ Ζήθου τῶν υἱῶν Ἀντιόπης l.

Lemma προσαπτόντων Chardon de la Rochette : -άπτοντες P || Δίρκην Jacobs : διόρκην P || παραδοθεῖσαν add. Heyne || 1 Διδὸς Wilamowitz : δύο P || σκυλακεύματα Jacobs : σκυλεύμ. P || Δίρκην Chardon de la Rochette : -χης P.

une jalousie furieuse, elle la tenait enchaînée; maintenant, c'est elle qui, suppliante, cherche à vous fléchir par ses gémissements. Fort bien! Doublez la corde où vous attachez le
 5 taureau, pour qu'il traîne son corps jusqu'au bas de ce ravin boisé¹.

8

Sur la huitième colonne, on voit Ulysse évoquant les morts: il est en train d'interroger sa mère Anticleia sur ce qui se passe chez lui².

Mère de l'ingénieux Ulysse, Anticleia, tu n'as pu, vivante, recevoir ton fils à Ithaque; mais maintenant il est muet d'émotion, quand sur les rives du bruyant Achéron il aperçoit sa tendre mère.

9

Sur la neuvième sont sculptés Pélidas et Nélée, fils de Poseidon, délivrant leur mère, que son père Salmonée tenait depuis longtemps enchaînée pour la punir de sa faute³ et que sa marâtre Sidéro torturait.

Leur mère Tyro, que son père Salmonée tenait dans des liens cruels, la soumettant à son autorité⁴..... Il ne la gardera plus en prison comme une esclave, s'il voit ici Nélée et Pélidas assis à côté d'elle.

1. Sans doute celui au fond duquel se trouvait la source où ils la précipitèrent et qui depuis porta son nom. Telle est du moins la version rapportée par Apollodore, III, 5, 5. Ce supplice de Dirke est le thème du célèbre *Taureau Farnèse* du Musée de Naples. Le même motif a été souvent traité par la sculpture et la peinture grecque, en particulier sur un vase du Musée de Berlin où l'on voit en outre les fils d'Antiope châtiant Lycos et délivrant leur mère (cf. S. Reinach, *Répertoire des vases peints grecs et étrusques*, t. I, p. 121).

2. Cf. *Od.*, XI, 170-179. — Suivant Hygin (f. 243), Anticleia se serait suicidée en apprenant la fausse nouvelle de la mort d'Ulysse.

3. Ses relations avec Poseidon, d'où étaient nés Pélidas et Nélée (cf. *Od.*, XI, 235-259, etc.). Cette légende avait fourni à Sophocle la matière de deux tragédies (*Tyro* I et II). Engelmann et G. Robert ont contesté, mais sans fondement sérieux, que ce bas-relief en représentât un épisode.

4. Il manque sans doute ici un distique, dont le sens serait: « Les deux jeunes gens la délivrent et l'arrachent à Sidéro. »

δέσμιον ἦν πάρος εἶχε διὰ ζηλήμονα μῆνιν·

νῦν δ' ἰκέτις αὐτὴ λίσσεται ὀδυρομένη.

Εὖγε καὶ ἔκ ταύροιο καθάπτετε δίπλακα σειρήν,

5

ὄφρα δέμας σύρῃ τῆσδε κατὰ ξυλόχου.

3 ἦν Jacobs: ἦ P || 4 ἰκέτις Jacobs: -της P || 5 εὖ γε Stadtmüller: ἄγε P || καθάπτετε Chardon de la Rochette: -εται P.

8

Ἐν τῷ Η ἡ τοῦ Ὀδυσσεύος νεκρομαντεία· καθέστηκεν τὴν ἰδίαν μητέρα Ἀντίκλειαν περὶ τῶν κατὰ τὸν οἶκον ἀνακρίνων.

Μᾶτερ Ὀδυσσεύος πινυτόφρονος, Ἀντίκλεια,

ζῶσα μὲν εἰς Ἰθάκην οὐχ ὑπέδεξο πᾶν·

ἀλλὰ σε νῦν Ἀχέροντος ἐπὶ ῥηγμῖσι γεγωνοῖ

θαμβεῖ, ἀνὰ γλυκεράν ματέρα δερκόμενος.

Lemma P, in textu; — περὶ τοῦ ὀγδόου πίνακος I.

2 ὑπέδεξο Heyne: ὑπεδέξατο P || 3 ῥηγμῖσι: ῥίγμ. P || γεγωνοῖ Desrousseaux: ὤσαν P || 4 ἀνὰ P: seruandum et cum δερκόμενος iungendum.

9

Ἐν τῷ (-) Πελίας καὶ Νηλεὺς ἐλλελάτουνται, οἱ Ποσειδῶνος παῖδες, ἐκ δεσμῶν τὴν ἑαυτῶν μητέρα ῥυόμενοι, ἦν πρῶν ὁ πατήρ μὲν Σαλμωνεύς δια τὴν φθορὰν ἔδωκεν, ἡ δὲ μητρὶς αὐτῆς Σιδηρῶ τὰς βασάνους αὐτῇ ἐπέτεινεν.

Μητέρα † τρηχέλοισιν ἐπὶ σπειρήμασι Τυρῶ

Σαλμωνεῖ γενέτα τῷδ' ὑποτασσομένῳ....

οὐκέτι γὰρ δουλώσει ἐν ἔρκεσιν, ἐγγύθι λεύσσω

Νηλέα καὶ Πελίαν τούσδε καθεζομένους.

Lemma P, in textu; — περὶ τοῦ ἐνάτου πίνακος I.

Lemma Πελίας Jacobs: πελ. P || ἐλλελάτουνται Stadtmüller: ἐνλ. P || 1 τρηχέλοισιν P: haud dubie corruptum, sicut plerique huius distichi uocabula || σπειρήμασι Τυρῶ Jacobs: σπείρημα σιδηρῶ P [quae alius alio modo corrigere tentauit] || post u. 2 lacuna exstare uidetur || 3 λεύσσω Jacobs: λεύσων P.

10

Sur le flanc oriental, on voit sculptés, au commencement du dixième bas-relief¹, Eunoos et Thoas, fils d'Hypsipylé, reconnus par leur mère et lui montrant le cep d'or qui était le signe de reconnaissance de leur origine²; puis ils l'arrachent au supplice qu'Eurydice voulait lui infliger pour venger la mort d'Archémoros.*

Fais paraître, Thoas, ce cep cher à Bacchus : tu sauveras de la mort ta mère, l'esclave Hypsipylé. Elle était en butte à la colère d'Eurydice, parce qu'un serpent, né de la terre, avait tué Archémoros mal gardé. Et toi aussi, Eunoos³,
 5 viens, quittant les champs du pays de l'Asopos⁴, pour ramener ta mère dans l'île sacrée de Lemnos.

11

Sur la onzième, on voit Polydectès, roi de Sériphos⁵, que Persée change en pierre en lui montrant la tête de la Gorgone : c'était pour épouser sa mère qu'il l'avait envoyé chercher cette tête de Gorgone : mais la mort qu'il avait méditée contre un autre, c'est lui qui la subit, selon la providence de la Justice.

Tu as osé, toi aussi, Polydectès, souiller le lit de Danaé : hymen funeste, qui était pour Zeus un outrage⁶. En retour, Persée, comme on le voit ici, a dévoilé la face de la Gorgone et t'a changé en pierre pour donner satisfaction à sa mère.

1. Les bas-reliefs et les vases peints représentaient souvent en un seul tableau plusieurs épisodes successifs de la même légende ; voir les documents figurés que je cite à propos des épigr. 15 et 18.

2. Thoas, père d'Hypsipylé, était le fils de Bacchus, dont la vigne était l'emblème.

3. La forme la plus commune de ce nom est Eunéos.

4. Plusieurs rivières en Grèce portaient ce nom, entre autres un fleuve de l'Argolide qui arrose Phlionthe et Sicyone et se jette dans le golfe de Corinthe.

5. Une des Cyclades, entre Paros et la côte d'Argolide ; aujourd'hui, Serphanto.

6. Parce que Zeus avait été le premier amant de Danaé et le père de Persée. C'est sans doute à cette rivalité sacrilège que faisait déjà allusion, au v. 1, l'expression un peu obscure *χαί σὺ* (= toi aussi, comme Zeus avant toi). Cf. III, 14, 1-2.

10

Ἐν δὲ τῷ κατὰ δύσιν πλευρῶ ἐστὶν ἐν ἀρχῇ τοῦ I πίνακος Εὐνοος γεγλυμμένος καὶ Θόας, οὓς ἐγέννησεν Ὑψιπύλη, ἀναγνωρίζονοι τῇ μητρὶ καὶ τὴν χρυσὴν δεικνύντες ἄμπελον, ὅπερ ἦν αὐτοῖς τοῦ γένους σύμβολον, καὶ βυόμενοι αὐτὴν τῆς διὰ τὸν Ἀρχεμόρου θάνατον [τῆς] παρ' Εὐρυδίκης τιμωρίας.

Φαῖνε, Θόαν, Βάκχοιο φυτὸν τόδε· ματέρα γάρ σου

ρύση τοῦ θανάτου, οἰκέτιν Ὑψιπύλαν·

ἃ τὸν ἀπ' Εὐρυδίκας ἔτλη χόλον, ἦμος ἄφρουρον

ὑδρος ὁ γὰς γενέτας ὤλεσεν Ἀρχέμορον.

Στείχε δὲ καὶ σὺ λιπῶν Ἀσωπίδος, Εὐνο', ἄρουραν,

γενναμένην ἄξων Λημνον ἐς ἠγαθέην.

5

Lemma P, in textu ; — περὶ τοῦ δεκάτ(ου) πίνακος καὶ τῶν ἐν αὐτῷ γεγραμμέ(νων) l.

Lemma σύμβολον Jacobs : -βουλον P || τῆς διὰ τὸν Jacobs : διὰ τῆς P quae uocabula [διὰ τὸν Ἀρχ. θάν.] notam marginalem in textum temere insertam esse suspicor || τῆς² deleuit Jacobs || Εὐρυδίκης Boissonade : -κη P || 2 τοῦ θανάτου Jacobs : τὸν πατέρου P || 3 ἄφρουρον Desrousseaux : ἀφῶ θαρ P || 5 Ἀσωπίδος Jacobs : Ἀσωτ. P || Εὐνο', ἄρουραν Jacobs : νέαν κούραν P Εὐνε', ἄρ. fortasse legendum [et in lemmate Εὐνεος] aut Εὔνεε, κούραν [scilicet : Eunee, filia Asopidis relicta...] || 6 ἄξων Jacobs : ἔξω P.

11

Ἐν τῷ IA Πολυδέκτης ὁ Σεριφίων βασιλεὺς ἀπολιθούμενος ὑπὸ Περσέως τῇ τῆς Γοργόνος κεφαλῇ, διὰ τὸν τῆς μητρὸς αὐτοῦ γάμον ἐκπέμψας τοῦτον ἐπὶ τὴν τῆς Γοργόνος κεφαλὴν, καὶ ὃν καθ' ἑτέρου θάνατον ἐπενόει γενέσθαι, τοῦτον αὐτὸς κατὰ τὴν πρόνοιαν τῆς Δίκης ἐδέξατο.

Ἔτλης καὶ σὺ λέχη Δανάης, Πολύδεκτα, μαινῖναι,

δυσφήμοις εὐναῖς τῷ Διὶ μεμψάμενος·

ἀνθ' ὧν ὄμματ' ἔλυσσε τὰ Γοργόνος ἐνθάδε Περσεὺς,

γυῖα λιθουργήσας ματρὶ χαρίζόμενος.

Lemma P, in textu ; — περὶ Πολυδέκτου τοῦ Σεριφίων [cf. *infra*] βασιλείως ὃν ἀπέκτεινε Περσεὺς l.

Lemma Σεριφίων Stadtmüller : σερέφων P.

12

Sur la douzième, on voit Ixion mettant à mort Phorbas et Polymélos pour venger le meurtre de sa mère Mégara: elle ne voulait se marier avec aucun des deux et, dans leur fureur, ils l'avaient tuée¹.

Voici Phorbas et Polymélos abattus par Ixion, qui leur fait payer ainsi leur crime envers sa mère.

13

Le treizième bas-relief représente Héraclès amenant sa mère Alcmène aux Champs-Élysées et la mariant avec Rhadamanthe, étant lui-même, alors, admis au nombre des dieux².

Le vaillant Alcide a remis à Rhadamanthe, en mariage légitime, sa mère Alcmène que vous voyez ici.

14

Sur la quatorzième colonne, on voit Tityos percé de flèches par Apollon et Artémis pour avoir osé faire violence à leur mère Léo.*

Téméraire, ivre de démence, d'où t'est venue cette audace, d'user de violence pour essayer d'entrer dans le lit de la compagne de Zeus? Elle t'a infligé un châtiment bien mérité*: tu baignes dans ton sang et tu seras la pâture des fauves ou des oiseaux de proie dans le lit où elle t'a couché, légitimement cette fois, sur le sol.

1. Cette histoire ne nous est connue par aucune autre source. Faut-il identifier cet Ixion avec celui qui fut condamné au supplice de la roue? Cette hypothèse, soutenue par Visconti et Schreiber, est très contestée, mais paraît cependant assez probable. Un vase de Nola (S. Reinach, *Vases*, t. I, p. 429), qui représente d'un côté le châtiment d'Ixion, porte sur l'autre face un homme qui s'apprête à assommer d'un coup de pierre un assassin dont la victime (femme ou jeune homme?) tombe dans les bras de Thanatos; il se peut que cette scène soit une variante de celle que décrit notre épigramme; et il est vraisemblable — comme le remarque M. Reinach — que les deux motifs figurés concernent le même personnage.

2. Selon la tradition la plus répandue, c'était dans les Iles des Bienheureux qu'avait eu lieu ce mariage.

12

Ἐν τῷ IB Ἰξίων Φόρβαντα καὶ Πολύμηλον ἀναιρῶν διὰ τὸν εἰς τὴν μητέρα τὴν ἰδίαν Μέγαραν γεγεννημένον φόνον· μηδ' ὁπότερον γὰρ αὐτῶν προελομένην γῆμαι ἀγανακτήσαντες ἐπὶ τούτῳ ἐφόνευσαν.

Φόρβαν καὶ Πολύμηλον ὅδ' Ἰξίων βάλε γαίῃ,
ποινὰν τᾶς ἰδίας ματρὸς ἀμειβόμενος.

Lemma P, in textu; — περὶ Φόρβαντος καὶ Πολυμήλου οὓς ἀπέκτεινεν Ἰξίων *l.*

Lemma προελομένην Stadtmüller [in apparatu]: — μένη P || τούτῳ Dübner: τοῦτο P || 1 γαίῃ Jacobs: — ίη P || 2 ἀμειβόμενος Desrousseaux [coll. Eur., Cycl., 311]: ἀμυνόμε. P.

13

Ὁ δὲ IG <ἔχει> Ἡρακλέα ἄγοντα τὴν μητέρα αὐτοῦ Ἀλκμήνην εἰς τὸ Ἥλυσιον πεδῖον, συνοικίζοντα αὐτὴν Ῥαδαμάνθυϊ, αὐτὸν δὲ εἰς θεοὺς δῆθεν ἐγκρινόμενον.

Ἀλκίδας ὁ θρασὺς Ῥαδαμάνθυϊ ματέρα τάνδε
Ἀλκμήναν, ὅσιον πρὸς λέχος ἐξέδοτο.

Lemma P, in textu; — περὶ Ἡρακλέους καὶ Ἀλκμήνης τῆς μητρὸς αὐτοῦ *l.*

Lemma ἔχει inseruit Stadtmüller [coll. III, 2-7] || 2 ἐξέδοτο *c*: ἐξέδετο P¹.

14

Ἐν δὲ τῷ ID Τιτυὸς ὑπὸ Ἀπόλλωνος καὶ Ἀρτέμιδος τοξευόμενος, ἐπειδὴ τὴν μητέρα αὐτῶν Λητώ ἐτόλμησεν ὑδρίσαι.

Μάργε καὶ ἀφροσύνη μεμεθυσμένε, τίπτε βιαίως
εἰς εὐνὰς ἐτράπης τᾶς Διὸς εὐνέτιδος;
Ἦ σε δὴ αἷματι φύρσε κατὰξια, θηρσί δὲ φορβὰν
καὶ πιτανοῖς ἐπὶ γᾶς εὔνασε νῦν δσίως.

Lemma P, in textu; — περὶ τῶν υἱῶν Νιόβης οὓς ἀπέκτεινεν Ἀπόλλων inepte *l* [qui propter lemma corruptum non uidit de Tityo hic agi].

Lemma Τιτυὸς ... τοξευόμενος ... ἐτόλμησε Zoëga: τοὺς ... τοξευόμενους ... ἐτόλμησαν P || 1 ἀφροσύνη: — νη P || post u. 2 lacunam exsistere temere asserit H. Meyer || ἦ nos: ὅς P || 4 γᾶς Boissonade: γᾶ P || εὔνασε Stadtmüller: εἶασε P.

15

Sur la quinzième, on voit Bellérophon sauvé par son fils Glaucos, au moment où, désarçonné par Pégase dans la plaine d'Aleion¹, il allait être tué par Mégapenthès, fils de Proitos.

Jamais Bellérophon n'eût pu être tué par Proitos; jamais il n'eût reçu du fils de ce roi, lorsqu'il était brisé par sa chute, Glaucos, un coup qui eût été porté en vain; et il échappera aussi au lâche Iobatès²: car c'est ainsi que la main des Parques a filé sa destinée. Quant à toi, tu as sauvé ton père de la mort en te tenant auprès de lui³ et tu as été choisi pour être le héros d'une si belle histoire.

16

Du côté où se trouve la porte du temple⁴, on voit Aiolos et Boiotos, fils de Poseidon, délivrant leur mère Mélanippé des chaînes dont son père la chargeait pour la punir de sa faute⁵.

Aiolos et Boiotos, vous avez donné un bel exemple en sauvant votre mère de la mort. C'est pourquoi l'on vous a représentés ici, vaillants héros venus l'un d'Éolie, l'autre de Béotie*.

1. En Cilicie, entre l'embouchure du Pyrame et celle du Saros. Sur la chute qu'y fit Bellérophon, cf. *Schol. Pind., Ol.*, XIII, 130.

2. Beau-père de Proitos; sur cette histoire bien connue, cf. *Iliade*, VI, v. 152-195.

3. Tel paraît être aussi le sujet d'un bas-relief de Rome (Reinach, *Reliefs*, t. III, p. 242), où l'on voit l'histoire de Bellérophon représentée en trois scènes: il prend congé de Proitos et de sa femme, il chevauche dans les airs sur Pégase, il tombe de sa monture; or dans ce dernier tableau on voit à côté de lui un jeune homme qui pourrait bien être Glaucos; mais c'est par un lion et non par Mégapenthès que Bellérophon est menacé. L'auteur de l'épigramme suit d'ailleurs une version peu courante de la légende: nulle part, on ne voit Mégapenthès jouer le rôle qui lui est attribué ici; en outre, aucun des fils de Bellérophon n'a jamais porté le nom de Glaucos (cf. *Iliade*, VI, 197, etc.), qui était seulement celui de son père (*id.*, *ibid.*, v. 154-155) et de son petit-fils (*id.*, *ibid.*, v. 119, etc.).

4. Sur la façade Sud (cf. p. 85, n. 6).

5. Ses relations avec Poseidon, d'où ses deux fils étaient nés. Cette légende a fourni à Euripide le sujet de deux tragédies, *Mélanippé la philosophe* et *Mélanippé enchaînée*; c'est à l'action de cette dernière pièce que paraît se rapporter la scène décrite ici.

15

Ἐν δὲ τῷ IE Βελλεροφόντης ὑπὸ τοῦ παιδὸς Γλαύκου σωζόμενος, ἥνικα κατενεχθεὶς ἀπὸ τοῦ Πηγάσου εἰς τὸ Ἀλγίον πεδίον ἐμελλεν ὑπὸ Μεγαπένθους τοῦ Προίτου φονεύεσθαι.

Οὐ κέ τι <τοῦ> Προίτου φόνον ἔσχεθε Βελλεροφόντης

οὐδέ κ<ε> τοῦ παιδὸς τειρόμενος θάνατον,

Γλαυκ', ἄκραντον, ἀγεννοῦς Ἰοβάτου δ' ὑπαλύξει·

οὕτως γὰρ Μοιρῶν <χειρ> ἐπέκλωσε λῖνα.

Καὶ σὺ πατρός φόνον αὐτὸς ἀπήλασας ἐγγύθεν ἔλθων, 5

καὶ μύθων ἔσθλων μάρτυς ἐπεφράσαο.

Lemma P, in textu ; — περί Γλαύκου καὶ Βελλεροφόντου l ; — τῶν ἡρώων huic add. c.

Carmen totum misere corruptum || 1 οὐ κέ τι τοῦ Desrousseaux : οὐτέτι P || παιδὸς post Προίτου habet P : quod post Augustum Meineke plerique editores deleuerunt || 2 οὐδέ κ<ε> Desrousseaux : τοῦδ' ἐκ P || τειρόμενος Desrousseaux : -νον P || 3 Γλαυκ', ἄκραντον, ἀγέννοῦς Desrousseaux [ἀγέννοῦς Hecker] : Γλαύκου κρανταγέννοῦς P || 4 χειρ add. Desrousseaux : deest in P || 6 ἐπεφράσαο [passiue usurpatum, cf. VII, 275, 2 ; IX, 247, 3] Heyne : -σατο P.

16

Κατὰ δὲ τὰς θύρας τοῦ ναοῦ προσιόντων ἐστὶν Αἰόλος καὶ Βοιωτὸς, Ποσειδῶνος παῖδες, ῥύομενοι ἐκ δεσμῶν τὴν μητέρα Μελανίπην, τῶν περιτεθέντων αὐτῇ διὰ τὴν φθορὰν ὑπὸ τοῦ πατρὸς αὐτῆς.

Αἰολε καὶ Βοιωτὲ, σοφὸν φιλομήτορα μῦθον

πρήξατε, μητέρ' ἔην λυόμενοι θανάτου·

τοῦνεκα γὰρ καὶ <τῇδε> πεφήνατε ἄλκιμοι ἄνδρες,

δς μὲν ἀπ' Αἰολίης, δς δ' ἀπὸ Βοιωτίης.

Lemma P, in textu ; — περί Αἰόλου καὶ Βοιωτοῦ τῶν υἱῶν Ποσειδῶνος l.

2 μητέρ' ἔην Chardon de la Rochette : μητέρην P || 3 τῇδε om. P, inseruit Desrousseaux || πεφήνατε P : -τον Heyne [fortasse recte] || 4 Βοιωτίης P : seruandum, quamquam prae correptum sit u [cf. III, 19, 2].

17

Sur la dix-septième colonne, on voit Anapis et Amphinomos : une éruption volcanique ayant éclaté en Sicile, ils ne voulurent sauver rien d'autre que leurs parents, qu'ils emportèrent à travers les flammes¹.

Du feu et de la terre.....

18

Sur la dix-huitième, on voit Cléobis et Biton : leur mère Kydippé², prêtresse d'Héra à Argos, devant faire un sacrifice, ils se mirent eux-mêmes sous le joug, parce que son attelage de bœufs tardait à venir, et elle put ainsi s'acquitter de son office ; elle fut si heureuse de ce qu'avaient fait ses enfants qu'elle pria la déesse de leur accorder le bien le plus précieux dont puissent jouir les hommes ; et la première nuit après qu'elle eut fait cette prière, ils moururent.

Elle n'est pas mensongère et c'est par sa vérité qu'elle brille, cette histoire des fils de Kydippé et de l'offrande de leur piété. C'était un but séduisant pour de jeunes hommes que de faire arriver à temps leur mère, lorsqu'ils s'imposèrent cette besogne glorieuse³ de bêtes de somme. Recevez nos offrandes pour votre piété, illustres héros*, et puissiez-vous avoir cette destinée que votre souvenir se perpétue de siècle en siècle*.

19

Sur la dix-neuvième, on voit Rémus et Romulus arrachant leur mère Silvia aux mauvais traitements dont l'accablait Amulius :

1. Cette histoire des « pieux frères de Catane » était classique dans l'antiquité. L'un d'eux est généralement appelé Amphinomos (Lucilius, *Etna*, v. 620 ; Strabon, VI, 2, 3, p. 269 ; Photios, *Bibl.*, p. 232 H) ; l'autre, Anapias (Strabon, *loc. cit.* ; Photios, *loc. cit.*).

2. Kydippé n'est pas nommée chez Hérodote (I, 31), non plus que dans le passage de Plutarque dont le lemmatiste s'est visiblement inspiré (*Cons. ad Apoll.*, 14 = *Mor.*, p. 108 f ; cf. *Solon*, 27, 6 ; de *Adul. et Amic.*, 15 = *Mor.*, p. 58 c). Ce nom se retrouve au contraire dans un fragment de Plutarque conservé par Stobée, *Flor.*, 120, 23, et chez Dion Chrysostome, 64, 6.

3. *Glorieuse*, en saison de sa pieuse intention ; d'où l'alliance de mots *κτηνῶν κλεινόν*.

17

Ἐν δὲ τῷ ΙΖ Ἀναπὶς καὶ Ἀμφινόμος, οἱ ἐκτραγέντων τῶν κατὰ Σικελίαν κρατήρων διὰ τοῦ πυρός οὐδὲν ἕτερον ἢ τοὺς ἑαυτῶν γονεῖς βαστασάντες ἔσωσαν.

Πυρὸς καὶ γαίης.....

Lemma P, in textu; — περὶ Ἀνάπεως καὶ Ἀμφινόμου τῶν Σικελιωτῶν l.

Πυρὸς P: seruandum, quamquam u praeue producit poeta [collato sane nominatiuo πῦρ] || lacunam uersuum quatuor exhibet P.

18

Ἐν δὲ τῷ ΙΗ Κλεόβης ἐστὶ καὶ Βίτων· τὴν ἑαυτῶν μητέρα Κυδίππην, ἱερωμένην ἐν Ἄργει Ἦρας, αὐτοὶ ὑποσχόντες τοὺς αὐχένας τῷ ζυγῷ διὰ τὸ βραδύναι τὸ ζεῦγος τῶν βοῶν, ἱερουργῆσαι [τὴν μητέρα] ἐποίησαν· καὶ ἡσθεῖσα, φασὶν, ἐπὶ τούτῳ ἐκείνη ηὔξατο τῇ θεῷ εἰ τί ἐστὶ κάλλιστον ἐν ἀνθρώποις, τοῦτο τοῖς παισὶν αὐτῆς ὑπαντῆσαι· καὶ τοῦτο αὐτῆς εὐξαμένης ἐκείνοι αὐτονυκτὶ θνήσκουσιν.

Ὁ ψευδὴς ὕδρ μῦθος, ἀληθεῖη δὲ κέκασται,

Κυδίππης παίδων εὐσεβίης θυσίη.

Ἡδυχαρὴς γάρ ἔην σκοπὸς ἀνδράσιν ὥριος οἶμος

μητρὸς, ἐπεὶ κτηνῶν κλεινὸν ἔθεντο πόνον.

Χαίρουτ' οὖν ἱεροῖσιν ἐπ' εὐσεβίη, κλυτοὶ ἄνδρες,

5

καὶ τὸν ἅπ' αἰῶνων μῦθον ἔχοιτε μόνον.

Lemma P, in textu; — περὶ Κλεόβιδος καὶ Βίτωνος τῶν υἱῶν Κυδίππης l.

Lemma ζεῦγος Jacobs [quod uoluit P, superscripto Γ]: σχεῦος P ante correctionem || τὴν μητέρα P: del. Jacobs || φασὶν Jacobs: φησὶν P || 1 ἀληθεῖη Jacobs: -εῖη P || θυσίη nos: -ίην P || 3 ἡδυχαρὴς Jacobs: ἡδὺ χάρις P || ὥριος Jacobs: ὥρ. P || 4 ἐπεὶ κτηνῶν Desrousseaux: ἐπευσεβίη [ex u. 5 sumptum] P || 6 ἅπ' αἰ. P: ἐπ' αἰ. fortasse legendum || μόνον Desrousseaux: μόνοι P.

19

Ἐν δὲ τῷ ΙΘ Ῥῆμος καὶ Ῥωμύλος ἐκ τῆς Ἀμολίου κολάσεως ῥυόμενοι τὴν μητέρα, Σιλουίαν ὀνόματι· ταύτην γὰρ ὁ Ἄρης φθείρας ἐξ αὐτῆς ἐγέννησεν, καὶ ἐκτεθέντας αὐτοὺς λύκαινα ἔθρεψεν. Ἀνδρωθέντες

elle avait été séduite par Arès, qui eut d'elle ces deux enfants ; exposés, ils furent nourris par une louve ; puis, parvenus à l'âge d'hommes, ils délivrèrent leur mère de ses chaînes, fondèrent Rome et rétablirent Numitor sur son trône.

De ton union avec Arès, tu as secrètement mis au monde ces deux fils jumeaux, Rémus et Romulus ; une bête sauvage, une louve, a fait d'eux des hommes en les allaitant dans une grotte, et c'est eux qui t'ont arrachée à de cruelles tortures¹.

1. L'auteur paraît suivre la version d'après laquelle Rhéa Silvia, condamnée à mort, mais épargnée à la demande de la fille d'Amulius, qui l'aurait seulement tenue enfermée, aurait été délivrée à la mort de ce roi. Denys d'Halicarnasse (I, 79, 2) dit que les auteurs hésitaient entre cette tradition et une autre, d'après laquelle la jeune femme aurait été tuée. Tite-Live (I, 4) dit simplement qu'elle fut emprisonnée.

οὖν τὴν μητέρα τῶν δεσμῶν ἔλυσαν, Ῥώμην δὲ κτίσαντες Νομήτορι
τὴν βασιλείαν ἀπεκατέστησαν.

Τόνδε σὺ μὲν παίδων κρύφιον πόνον Ἄρεϊ τίκτεις

Ῥῆμόν τε ξυνῆ καὶ Ῥωμόλον λεχέων,

θῆρ δὲ λύκαιν' ἄνδρῳσεν ὑπὸ σπήλυγγι τιθηνὸς,

οἷ σε δυσηκέστων ἤρπασαν ἔκ καμάτων.

Lemma P, in textu; — περὶ Ῥέμου [ex Ῥήμ. correctum] καὶ
Ῥωμόλ(ου) τῶν υἱῶν Σερβιλίας, οἵτινες πρῶτοι τὴν Ῥώμην ἔκτισαν l
[p. 80 cod. P]; — περὶ Ῥωμόλου καὶ Ῥέμου τῶν ἀδελφῶν οἵτινες
τὴν μεγάλην Ῥώμην ἔκτισαν *idem* [p. 81].

Lemma Σιλουίαν Heyne : σερβίλειαν P [quam Σερβιλίαν appellat l]
Ῥλίαν fortasse legendum || 1 παίδων κρύφιον P [quod corruptum
uidetur] : δίδυμον κρυφίων legendum suspicatur Desrousseaux ||
2 Ῥωμόλον P : seruandum, quamquam claudicat uersus [cf.
ad III, 16, 4].



LIVRE IV

PRÉAMBULES DE MÉLÉAGRE, DE PHILIPPE
ET D'AGATHIAS.



NOTICE

Le livre IV, qui ne porte aucun titre dans le manuscrit palatin, contient les prologues placés par Méléagre, Philippe et Agathias en tête de leurs *Anthologies* : soit, d'abord, les *Couronnes* de Méléagre et de Philippe, c'est-à-dire une énumération de poètes auxquels ils ont fait des emprunts ; puis la préface d'Agathias, en trois parties : une « prolalie », un panégyrique de Justinien suivi d'un plan de son recueil d'épigrammes, enfin un dizain sur l'immortalité du génie littéraire. Ces cinq morceaux forment un total de 215 vers ; les deux premiers et le dernier sont écrits en distiques élégiaques, le troisième en trimètres iambiques et le quatrième en hexamètres. Aucun d'eux ne figure dans l'*Anthologie* de Planude.

Sous la forme d'un envoi à son jeune ami Dioclès, Méléagre présente aux lecteurs, dans un ordre qui généralement n'a rien de bien rationnel¹, quarante-huit écrivains dont son *Anthologie* contient des vers, sans compter ses propres créations, qu'il y joint à celles de ses devanciers. Mais il n'a pas eu l'intention — il le dit lui-même expressément² — de donner ainsi une liste complète des auteurs qui lui avaient fourni la matière de son recueil. Les critiques modernes ont

1. Quelques noms semblent pourtant avoir été réunis à dessein : ceux des poétesses Anytè, Mœro, Sappho (IV, 1, v. 5-6), puis un peu plus loin Nossis (v. 9-10) et Érinna (v. 12) ; Mélanippide et Simonide (v. 7-8), tous deux du v^e siècle ; Euphorien et Discoride (v. 23-24), du milieu du iv^e ; Polystratos et Antipater de Sidon (v. 41-42), Théodoridas et Phanias (v. 53-54), également contemporains ; Posidippe, Hédyllos et Asclépiade (v. 45-46), appartenant au même groupe littéraire, etc. Cf. H. Ouvré, *Méléagre de Gadara*, p. 74.

2. *Anth. Pal.*, IV, 1, 55 : ἄλλων τ' ἔρνεα πολλὰ νεόγραφα.

relevé, dans divers livres de l'*Anthologie Palatine*, les noms d'une quinzaine au moins de poètes alexandrins que Méléagre ne mentionne pas dans sa préface et qui pourtant devaient figurer dans son ouvrage¹. Il s'est borné, surtout pour ses contemporains et ses prédécesseurs immédiats², à citer les plus illustres ou ceux qui, pour une raison quelconque, se prêtaient le mieux aux brillantes métaphores dont il a agrémenté son énumération.

Le recueil poétique composé par Méléagre est en effet comparé par l'auteur lui-même à une « couronne » de fleurs, qu'il tresse pour Dioclès et qu'il charge une Muse d'aller offrir à son ami. L'invention n'était pas nouvelle : Sappho parlait déjà des « roses de Piérie »³ et Antipater de Sidon de la « guirlande des Muses » que Sappho confectionnait avec le concours de Peitho⁴. Mais Méléagre — et c'est en cela que consiste son originalité — a poussé plus loin l'allégorie, en assimilant l'œuvre de chaque poète à une fleur différente et le domaine de la poésie légère à un vaste jardin où il aurait cueilli quelques spécimens de chaque espèce pour en composer son bouquet. Quelques-unes de ces assimilations se justifient aisément. C'est aux fleurs les plus élégantes ou les plus somptueuses qu'il compare les vers des poétesses auxquelles il réserve galamment les premières places : les lis de Mæro et d'Anytè, les roses de Sappho, les iris de Nossis⁵. Le myrte de Callimaque et l'amaracus de Polystratos⁶ sont des plantes dont on se servait couramment pour tresser les cou-

1. Ouvré (*op. cit.*, p. 82), résumant les travaux de Passow, de Weigand et de Knaack, cite Agis, Philitas, Aristodicos, Hermocréon, Phalaicos, Philoxénos, Nicomachos, Glaucos, Carphyllidas, Théaitétos, Artémon, Nicarchos, Denys de Cyzique, Timoclès. Quant à Théocrite, il est possible qu'il ait à dessein été laissé de côté par Méléagre et que les épigrammes qui lui sont attribuées n'aient été introduites que plus tard dans l'*Anthologie*. — Inversement, Méléagre cite des poètes dont l'*Anthologie Palatine* n'a rien conservé : Mélanipide, Euphémos, Parthénis, Polycleitos (v. 7, 20, 32, 40).

2. Nous avons vu (p. 103, n. 2) qu'il qualifie d'ἐρπεια νεόγγραφα les œuvres des poètes qu'il ne prend pas la peine de nommer.

3. Fr. 69 Hiller-Crusius (= Stobée, IV, 12).

4. *Anth. Pal.*, VII, 14, 3-4.

5. IV, 1, 5-6 et 9-10.

6. *Ibid.*, 21-22 et 41.

ronnes des festins ; le pin, dont les rameaux servaient de récompense aux vainqueurs des jeux isthmiques, est l'attribut naturel d'un poète héroïque comme Mnasalcas ¹ ; le lierre du savant Léonidas, le chardon du satirique Archiloque, les fleurs champêtres des poètes érotiques Hédylos et Posidippe, le palmier élevé d'Aratos ² sont aussi des emblèmes dont le sens est manifeste ; enfin, de « jeunes pousses », comme celle du troène d'Antipater, désignent clairement les productions des poètes les plus récents ³. Mais, le plus souvent, il serait assez vain de vouloir assigner à ces métaphores une valeur précise et y retrouver l'expression symbolique d'un caractère littéraire bien déterminé : la marjolaine de Rhianos, la menthe de Nicias, le serpolet de Théodoridas ne sont-ils pas cités comme pourrait l'être n'importe quelle autre plante odorante ⁴ ? la nigelle ne caractérise-t-elle pas Anacréon, l'anémone Asclépiade et le bleuet Phantias, comme le ferait toute autre fleur des champs ⁵ ? Ces symboles avaient peut-être pour Méléagre et ses contemporains une signification qui nous échappe ; en tout cas, nous ne connaissons pas assez le « langage des fleurs » chez les Alexandrins pour pouvoir la discerner avec quelque certitude. Parfois, le nom d'une plante exotique ferait supposer que le poète a voulu faire de la couleur locale ⁶ ; mais peut-être a-t-il simplement cité plus volontiers celles de son pays ⁷.

Si Méléagre choisissait encore l'objet de ses comparaisons avec assez de discernement pour que sous cette forme imagée s'exprimât parfois un jugement littéraire plus ou moins pré-

1. V. 16.

2. V. 15, 37-38, 45, 49-50.

3. V. 42 : νέην κύπρον. Cf. l'expression πρώϊμα λευκόϊα (v. 56), que Méléagre applique à ses propres poésies.

4. V. 11, 19-20, 53-54.

5. V. 35, 46, 54.

6. Le κύπρος, variété de troène qui symbolise l'œuvre d'Antipater de Sidon, était une plante asiatique (φοίνισσαν ... κύπρον, v. 42). De même, le *nard syrien* d'Hermodoros (v. 43) a fait supposer que ce poète était originaire de Syrie.

7. « Les *jones odorants* de Persès » (v. 26) : un autre qu'un Syrien aurait-il eu l'idée de choisir cette plante aromatique, qui poussait en Syrie et en Arabie, comme emblème d'un poète macédonien ?

cis, on n'en peut dire autant de Philippe. Dans l'envoi à son protecteur Camille qui sert de préface à son recueil, il n'a eu d'autre souci que de suivre pas à pas les traces de son modèle ; mais il ne paraît pas avoir senti qu'une pensée originale pût se faire jour dans un développement de ce genre. Il s'est borné à mettre en face du nom de chaque poète celui d'une fleur ou d'une plante quelconque, mais dont rien ne justifiait le choix. Pourquoi est-ce Antiphanès qui figure la rose et Zonas le lis ? pourquoi Parménion est-il le myrte et Diosdoros la violette ? Nous serions fort en peine de l'expliquer. L'auteur se lasse d'ailleurs assez vite de ce jeu d'esprit un peu enfantin et laisse bientôt au lecteur le soin de le continuer lui-même à son gré².

Pour renouveler ces métaphores quelque peu usées, Agathias a imaginé de comparer les épigrammes qu'il tire de son propre crû ou emprunte à d'autres poètes, non plus aux diverses fleurs d'un parterre, mais à ces desserts légers que l'on aime à grignoter après des mets trop substantiels. Son avertissement au lecteur revêt l'allure et la forme d'une sorte de prologue ou plutôt de parabase comique, dont l'auteur emprunte à Aristophane un assez grand nombre de traits. Ce prologue est en outre imité, dans sa forme, des discours d'apparat que les conférenciers débitaient dans ces auditions publiques si fréquentes au VI^e siècle. Le poète de cour qu'était ce « scholastique »³ a cru devoir le compléter par un morceau de bravoure, où il commence par chanter, en termes pompeux et à grand renfort d'allusions mythologiques, la gloire militaire de son souverain⁴ ; ce motif était annoncé, à la fin de la pièce précédente, par quelques vers de transition⁵. L'auteur revient ensuite à son véritable sujet

1. IV, 2, 10-12.

2. *Ibid.*, v. 13-14 : ... τοὺς δὲ περιστοὺς
εἴκασον οἷς ἐθέλεις ζῆθυσιν...

Philippe ne cite en effet nommément que treize des nombreux poètes auxquels il a fait des emprunts.

3. Cf. p. 24, n. 5.

4. IV, 4, 1-51.

5. IV, 3, 42-46 : « Afin d'ajouter du lustre à mon ouvrage, c'est par notre souverain que je commencerai... etc. » La pièce 4, à laquelle ces vers font allusion, est présentée, dans le manuscrit, comme indépendante de la précédente.

et, s'adressant à son puissant ami le « décurion » Théodoros¹, il expose brièvement le plan de son ouvrage. Le recueil comprendra sept livres : épigrammes votives imitées des anciens poètes païens ; descriptions de sites ou d'œuvres d'art ; épitaphes ; récits d'événements mémorables ou singuliers ; poésies satiriques, amoureuses et bachiques².

Quant aux dix vers sur l'immortalité des grands écrivains qui terminent le prologue d'Agathias, ils constituent en quelque sorte la partie morale de son introduction. C'est sans doute pour cette raison que l'auteur y emploie le distique élégiaque, rythme classique de la poésie exhortative, de même qu'il avait écrit sa préface dramatique en trimètres iambiques et sa préface épique en hexamètres ; en outre, il a saisi cette occasion de montrer à ses lecteurs sa virtuosité poétique et son habileté à se servir des mètres les plus variés.

La principale question qui se pose à propos des proèmes de l'*Anthologie* est de savoir s'ils figuraient ou non dans le recueil de Constantin Céphalas. Les opinions les plus opposées ont été soutenues à ce sujet³, sans que le problème ait jamais pu être définitivement résolu.

Trois arguments, décisifs en apparence, ont été invoqués en faveur de la thèse négative :

1° Dans la fameuse scholie de la page 81 (précisément au début du livre IV) qui attribue à Céphalas la répartition en chapitres des épigrammes que Méléagre avait simplement rangées par ordre alphabétique⁴, le glossateur ne porte à l'actif du compilateur que des poésies amoureuses, votives, funéraires et descriptives, c'est-à-dire celles des livres V, VI, VII et IX de l'*Anthologie Palatine* ; mais il ne fait pas mention des proèmes.

1. C'est-à-dire le chef de dix silentiaires ; cf. G. Rouillard, *Byzantion*, t. II (1925), p. 143-144. Ce Théodoros, fils de Cosmas, est évidemment le même personnage que le proconsul Théodoros Illoustrios, dont Agathias a décrit (I, 36) le portrait placé dans un temple d'Éphèse.

2. IV, 4, 67-87.

3. On en trouvera un exposé succinct, mais assez complet, dans Preisendanz, *Anthologia Palatina, Codex Palatinus et Codex Parisinus photographice editi*, t. I, p. LI-LV.

4. Cf. *Introduction*, p. xxvii.

2° L'épigramme V, 1, qui constitue, selon toute vraisemblance, une introduction à l'*Anthologie* de Céphalas, présente expressément le livre V comme le premier du recueil¹; et l'on n'imagine pas les proèmes placés ailleurs qu'en tête de l'ouvrage.

3° Le reviseur C, qui à partir du livre V a minutieusement corrigé même de simples erreurs d'écriture commises par le scribe A (mots mal coupés, etc.), n'a fait dans les quatre premiers qu'un très petit nombre de ces retouches. On doit en conclure — telle est du moins l'opinion de Stadtmüller² — que l'exemplaire de Michel l'Archiviste, que le scribe C avait en mains et qui devait être une copie ou un abrégé de l'*Anthologie* de Céphalas, ne contenait pas les quatre premiers livres.

L'argumentation est moins irréfutable qu'il ne semble à première vue. D'abord, l'énumération du scholiaste n'est pas nécessairement limitative et il se peut que le recueil de Céphalas ait contenu autre chose que les quatre chapitres qu'il cite. D'autre part, si Céphalas a placé en tête de son *Anthologie* les prologues de ses prédécesseurs, il peut fort bien les avoir regardés comme une sorte d'avant-propos, indépendamment du corps de l'ouvrage, et considéré le commencement de son premier chapitre comme un début, même s'il était précédé de cette sorte d'introduction. Quant à l'argument tiré des corrections de C, il ne serait tout à fait concluant que s'il n'y en avait absolument aucune dans les quatre premiers livres; mais il n'est pas impossible que l'attention du reviseur ait été attirée à la longue, et en raison même de leur fréquence, par des fautes légères qu'il avait d'abord négligé de rectifier.

Parmi les critiques les plus récents, nous avons vu qu'il y en a fort peu qui limitent aux seuls livres V-VII et IX la partie de l'*Anthologie* empruntée au recueil de Céphalas³, mais que la plupart d'entre eux se bornent à y ajouter quelques-uns des derniers livres⁴. Pour le quatrième, ils hésitent; Sternbach

1. V, 1, 2 : ἀρχὴν Ἐρωτα τῶν λόγων ποιήσομαι.

2. *Anth. Graec.*, t. I, p. VII-VIII (n.).

3. Henrichsen est à peu près seul à soutenir cette théorie trop rigoriste.

4. Cf. *Introduction*, p. XXVII.

est, je crois, le seul qui l'attribue formellement à Céphalas. Cette théorie a pour elle, outre la difficulté à trouver un argument décisif en faveur de la thèse contraire, de sérieuses vraisemblances : il serait surprenant que Céphalas, en faisant des extraits des *Anthologies* antérieures, en eût écarté les vers où ses devanciers cherchaient à présenter et à caractériser leurs ouvrages. Mais si cette supposition paraît, *a priori*, plus naturelle, les objections qu'on a élevées contre elle peuvent faire naître au moins un doute. Le mieux est, dans ces conditions, de s'en tenir aux conclusions prudentes de Preisendanz¹ : il est fort probable que le recueil de Céphalas ne contenait pas seulement les quatre chapitres auxquels le scholiaste fait allusion ; mais on ne peut lui attribuer avec une certitude absolue aucune autre partie de l'*Anthologie*, pas plus le livre IV — bien qu'ici les vraisemblances soient fort grandes en faveur de l'affirmative² — que les épigrammes exhortatives ou satiriques.

1. *Anth. Pal.*, p. LV. Preisendanz remarque à ce propos que la scholie de la p. 81 ne vise que la *Couronne* de Méléagre ; et il se demande si Céphalas n'avait pas commencé par composer un premier recueil de pièces uniquement empruntées au recueil du Gadaréen ; mais en ce qui concerne le problème que nous venons d'examiner, la conclusion reste la même, qu'il s'agisse de tous les poèmes ou seulement de celui de Méléagre.

2. Suivant Sitzler, le livre IV appartenait « probablement » à l'*Anthologie* de Céphalas ; et telle est bien la solution la plus généralement adoptée.

LIVRE IV

PRÉAMBULES DE MÉLÉAGRE, DE PHILIPPE ET D'AGATHIAS

1

COURONNE DE MÉLÉAGRE

Muse aimée, à qui apportes-tu tous ces fruits réunis dans un chant¹ qui donc, pourrais-je dire encore, a tressé cette couronne de poètes? Celui qui l'a faite, c'est Méléagre; et c'est à l'illustre Dioclès² qu'il adresse ce souvenir, c'est pour lui qu'il a composé cette magnifique offrande. Il y a entre-
5 lacé beaucoup de lis rouges d'Anytè, beaucoup de lis blancs de Mœro; de Sappho, peu de choses, mais ce sont des roses; puis, le narcisse de Mélanippide³, fécond en hymnes harmonieux, et les jeunes sarments de la vigne de Simonide. Il y a inséré, pêle-mêle, le bel iris embaumé de Nossis, dont
10 les tablettes de cire furent amollies par Eros*, ainsi que la marjolaine odorante de Rhianos, et le doux safran d'Érinna, fleur au teint virginal, et l'hyacinthe d'Alcée, à qui les poètes reconnaissent le don de la parole*, et les rameaux du laurier de Samios*, avec leur feuillage noir. Il y a ajouté des grappes
15 vigoureuses du lierre de Léonidas et la chevelure du pin de Mnasalcas aux aiguilles piquantes*. Il a coupé quelques branches du platane tordu de Pamphilos, pour les mêler à

1. Il assimile la Muse à une *canéphore* portant une corbeille de fruits.

2. Le philosophe Dioclès de Magnésie (cf. Pauly-Wissowa, s. u. *Diokles*, n° 50). Il était de trente à quarante ans plus jeune que Méléagre.

3. Mélanippide de Mélos (vers l'an 500 av. J.-C.) était célèbre par ses dithyrambes; mais il avait également composé, d'après Suidas, des poésies épiques, des élégies, des épigrammes, etc. Les *Anthologies* ne nous en ont rien conservé.

LIBER IV

[*Proœmia Meleagri, Philippi et Agathiae.*]

I

ΜΕΛΕΑΓΡΟΥ ΣΤΕΦΑΝΟΣ

Μοῦσα φίλα, τίνι τάνδε φέρεις πάγκαρπον ἀοιδάν ;
 ἥ τίς δ' καὶ τεύξας ὕμνοθετᾶν στέφανον ;
 Ἄνυσσε μὲν Μελέαγρος· ἄριζάλω δὲ Διοκλεῖ
 μναμόσυνον ταύταν ἐξεπόννησε χάριν·
 πολλὰ μὲν ἐμπλέξας Ἀνύτης κρίνα, πολλὰ δὲ Μοιροῦς 5
 λείρια, καὶ Σαπφοῦς βαϊὰ μὲν, ἀλλὰ ῥόδα·
 νάρκισσόν τε τορῶν Μελανιππίδου ἔγκυον ὕμνων,
 καὶ νέον οἰνάνθης κλῆμα Σιμωνίδεω·
 σὺν δ' ἀναμιξ' πλέξας μυρόπνουν εὐάνθεμον ἱρὴν
 Νοσσίδος, ἣς δέλτοις κηρὸν ἔτηξεν Ἔρωσ· 10
 τῇ δ' ἄμα καὶ σάμψυχον ἄφ' ἡδυπνόοιο Ῥιανοῦ,
 καὶ γλυκὺν Ἡρίννης παρθενόχρωτα κρόκον,
 Ἀλκαίου τε λάληθρον ἐν ὕμνοπόλοις ὑάκινθον,
 καὶ Σαμίου δάφνης κλῶνα μελαμπέταλον·
 ἐν δὲ Λεωνίδεω θαλεροῦς κισσοῖο κορύμβους, 15
 Μναςάλκου τε κόμας δξυτόρου πίτυος·
 βλαίσῃν τε πλατάνιστον ἀπέθρισε Παμφίλου † οῖνης,

Capitis titulus deest in P || 2 ὕμνοθετᾶν Reiske [coll. XII, 257, 4] :
 -θέταν P || 7 τορῶν Reiske : χορῶν [ex -ρόν corr.] P || ὕμνων ex
 ὕμνον corr. P || 10 δέλτοις Reiske : δέλτος P || 17 οῖνης P, haud
 dubie corruptum : [πλατανίστου] ἴνης fortasse legendum.

- celles du noyer de Pancratès, au beau feuillage du peuplier blanc de Tymnès, à la menthe verdoyante de Nicias, à l'euphorbe marine d'Euphémios¹, qui pousse dans le sable. Il y a mis la violette sombre de Damagétos, et le doux myrte de Callimaque, toujours gonflé d'un lait bien amer², et le lychnis³ d'Euphorion et le cinname, cher aux Muses, du poète qui doit son nom aux Dioscures⁴. Avec ces fleurs il a encore tressé le raisin enivrant d'Hégésippos et une moisson des juncs odorants⁵ de Persès; il y a joint une pomme douce cueillie sur l'arbre de Diotimos, et les premières fleurs du grenadier de Ménécra'tès, et quelques rameaux du myrte de Nicainétos, et le thérébinthe de Phaennos, et le grand
- 30 poirier sauvage de Simias; il y a ajouté l'ache de la merveilleuse prairie de Parthénis⁶, dont il a arraché quelques tiges, et — restes d'une abondante moisson dont les Muses distillent leur miel — de blonds épis glanés dans les chaumes de Bacchylide. Puis c'est Anacréon, avec ses chansons douces comme le nectar et la nigelle sauvage de ses vers élégiaques; c'est l'acanthé d'Archiloque, cueillie dans ses prairies luxuriantes: à peine quelques gouttes d'un immense océan⁷! A ces fleurs il a joint les jeunes pousses de l'olivier
- 40 d'Alexandre et la fève pourprée de Polycleitos*. Il y a mis aussi l'amaracus* de Polystratos, fleur de la poésie, et le jeune troène phénicien d'Antipater*; puis le nard syrien, couronné

1. Poète inconnu.

2. Alliance de mots singulière; mais Méléagre fait allusion aux poésies amoureuses de Callimaque, et il a lui-même traité ailleurs (XII, 81, 2) l'amour de « miel amer » (πικροῦ... μέλιτος).

3. Espèce de caryophyllacée, dont la variété la plus connue est la fleur de coucou ou œillet des prés.

4. Dioscoride (désigné par une périphrase, parce que son nom n'aurait pu entrer dans un vers dactylique). Le cinname ou cannellier est un laurier odoriférant de l'Inde, celui dont on tire la cannelle.

5. Probablement la plante appelée ailleurs κάλαμος μυρεψικός, c'est-à-dire la canne aromatique ou acore de Syrie et d'Arabie.

6. Poétesse dont Martial (VII, 68) cite le nom à côté de celui de Sappho; l'*Anthologie* ne contient aucune de ses épigrammes.

7. Entendez: sur la minime partie de son œuvre, — ou de leur œuvre, si, avec Jacobs, on applique aussi ce dernier membre de phrase à Anacréon. L'acanthé, unique fleur cueillie dans les prairies du poète, présentait déjà une métaphore de sens analogue.

σύμπλεκτον καρύης ἔρνεσι Παγκράτεος,
 Τύμεω τ' εὐπέταλον λεύκην, χλοερὸν τε σίσυμβρον
 Νικίου, Εὐφήμου τ' ἄμμότροφον πάραλον· 20
 ἐν δ' ἄρα Δαμαγήτου ἵον μέλαν, ἡδύ τε μύρτον
 Καλλιμάχου, στυφελὸν μεστὸν αἰεὶ μέλιτος,
 λυχνίδα τ' Εὐφορίωνος ἰδ' εὐμουσον κινάμωμον,
 δς Διδὸς ἐκ κούρων ἔσχεν ἐπωνυμίην.
 Τῆσι δ' ἅμ' Ἑγησίππου ἐνέπλεκε μαινάδα βότρυν, 25
 Πέρσου τ' εὐώδη σχοῖνον ἀμησάμενος,
 σὺν δ' ἅμα καὶ γλυκύμηλον ἀπ' ἀκρεμόνων Διοτίμου,
 καὶ βροίης ἄνθη πρῶτα Μενεκράτεος,
 συμρναίους τε κλάδους Νικαινέτου, ἡδὲ Φαέννου
 τέρμινθον, βλωθρὴν τ' ἀχράδα Σιμίω· 30
 ἐν δὲ καὶ ἐκ λειμῶνος ἀμωμήτοιο σέλινα,
 βαῖα διακνίζων ἄνθεα, Παρθενίδος,
 λείψανά τ' εὐκαρπεύοντα μελιστάκτων ἀπὸ Μουσέων,
 ξανθοὺς ἐκ καλάμης Βακχυλίδεω στάχυν·
 ἐν δ' ἄρ' Ἀνακρείοντα, τὸ μὲν γλυκὺ κείνο μέλισμα 35
 νέκταρος, † εἰς δ' ἐλέγους ἄσπορον ἀνθέμιον·
 ἐν δὲ καὶ ἐκ φορβῆς σκολιότριχος ἄνθος ἀκάνθης
 Ἀρχιλόχου, μικρὰς στράγγας ἀπ' ὠκεανοῦ·
 τοῖς δ' ἅμ' Ἀλεξάνδροιο νέους ὄρηκας ἐλαίης
 ἡδὲ Πολυκλείτου πορφύρεον κύαμον. 40
 Ἐν δ' ἄρ' ἀμάρακον ἦκε Πολυστράτου, ἄνθος αἰοιδῶν,
 φοίνισσάν τε νέην κύπρον ἀπ' Ἀντιπάτρου·

19 χλοερὸν Gruter : χροερὸν P || Δαμαγήτου Vavasour : ἀγήτον P
 || 23 εὐμουσον κινάμωμον nos : ἐν Μουσῇσιν ἄμεινον P || 25 Ἑγη-
 σίππου Gruter : -ήσιππον P || 27 γλυκύμηλον Stadtmüller : γλυκὺ
 μέλος P¹ γ. μῆλον c || 29 συμρναίους Saumaise : μυρρηναίους P || 30
 βλωθρὴν Hecker [cf. *Od.*, XXIV, 234] : βρωτήν P || 33 εὐκαρπεύοντα
 Gruter : -πνεύοντα P || Μουσέων Jacobs : μουσῶν P || 36 εἰς δ' P [quod
 corruptum uidetur] : ἐν δ' Jacobs [probabiliter] || 37 ἐν Gruter : ἐκ P
 || 39 τοῖς δ' ἅμ' Hecker : τοῖσδ' ἅμ' P || ὄρηκας ἐλαίης Gruter :
 ὄρηκας ἐλαίης P || 40 πορφύρεον Sternbach : -υρέην P || κύαμον
 Bothe : κναμον P¹ κύανον c || 41 Πολυστράτου nos : -ύστρατον P.

d'épis, de ce poète qu'en vers on nomme « présent d'Hermès »¹. Il n'a pas manqué d'y insérer les fleurs champêtres de Posidippe et d'Hédyllos, et celles du Sicilien, qui naissent au souffle des vents²; puis le rameau toujours resplendissant³ du divin Platon, auquel la vertu communique partout son éclat. Il y a ajouté Aratos, le poète instruit dans la science des astres, ce palmier qui s'élève jusqu'au ciel, dont il a détaché les premiers bourgeons⁴. Puis le lotus chevelu de Chérémon, mêlé au phlox de Phaidimos et au flexible œil-de-bœuf* d'Antagoras, le serpolet frais éclos de Théodoridas, ami du vin*, et les bleuets de Phantias, et beaucoup d'autres fleurs encore, mais, celles-là, inédites*. De sa propre Muse, enfin, il y a ajouté de précoces giroflées.

C'est à mes amis* que je dédie cette offrande; mais elle est destinée également à tous les initiés, cette couronne des Muses au langage harmonieux.

2

COURONNE DE PHILIPPE

J'ai cueilli pour toi des fleurs de l'Hélicon; j'ai coupé des boutons fraîchement éclos de la Piérie aux forêts illustres*; j'ai moissonné les épis des livres nouveaux et j'en ai à mon tour tressé une couronne, pareille à celle de Méléagre. Tu sais quelle est la gloire des anciens, noble Camille*: apprends aussi à connaître les poètes récents, que je vais te nommer en quelques vers.

Antipater*, dans ma couronne, figurera l'épi; Crinagoras y brillera comme le lierre qui porte des grappes*, Antiphilos

1. Hermodoros, — dont le nom n'aurait pu entrer dans un vers dactylique. Le vers précédent a fait supposer qu'il était Syrien.

2. Des anémones. Le « Sicilien » est Asclépiade (cf. Théocr., VII, 40, etschol.; Hédyllos, chez Athénée, XI, p. 473 a). On a vainement tenté d'expliquer ce surnom; peut-être Sikélidas est-il une sorte d'anagramme (par à peu près) d'Asklépiadès.

3. Littéralement : « toujours d'or. » On ne sait pas au juste quelle est la plante à laquelle le poète compare Platon; d'après Dehèque, ce serait le chrysanthème.

4. Entendez : dont il a recueilli les poésies plus familières, par opposition au poème des *Phénomènes*, auquel l'auteur vient de faire allusion.

ναι μὴν καὶ Συρίαν σταχυότριχα θήκατο νάρδον
 ὕμνοθέταν Ἑρμοῦ δῶρον ἀειδόμενον.
 Ἐν δὲ Ποσειδιππὸν τε καὶ Ἡδύλον ἄγρι' ἀρούρης, 45
 Σικελιδεὼ τ' ἀνέμοις ἄνθεα φυόμενα·
 ναι μὴν καὶ χρύσειον αἶεθ βείοιο Πλάτωνος
 κλῶνα, τὸν ἐξ ἀρετῆς πάντοθι λαμπόμενον.
 Ἄστρον τ' ἴδριν Ἄρατον δμοῦ βάλεν, οὐρανομάκευς 50
 φοῖνικος κείρας πρωτογόνους ἑλικας,
 λωτόν τ' εὐχαίτην Χαιρήμονος, ἐν φλογὶ μίξας
 Φαιδίου, Ἀνταγόρου τ' εὖστροφον ὄμμα βοδς,
 τάν τε φιλάκρητον Θεοδωρίδew νεοβαλῆ
 ἔρπυλλον, κυάνων τ' ἄνθεα Φανίew,
 ἄλλων τ' ἔρνεα πολλὰ νεόγραφα· τοῖς δ' ἅμα Μούσης 55
 καὶ σφετέρης ἔτι που πρώϊμα λευκόϊα.

Ἄλλὰ φίλοις μὲν ἑμοῖσι φέρω χάριν· ἔστι δὲ μύσταις
 κοινὸς δὲ τῶν Μουσέων ἡδυεπὴς στέφανος.

45 Ποσειδιππὸν : Ποσίδ. P || 47 χρύσειον Vavasour : χρύσιον P ||
 φιλάκρητον Reiske : φαλ. P.

2

ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΣΤΕΦΑΝΟΣ

Ἄνθεά σοι δρέψας ἑλικώνια, καὶ κλυτοδένδρου
 Πιερίης κείρας πρωτοφύτους κάλυκας
 καὶ σελίδος νεαρῆς θερίσας στάχυν ἀντανέπλεξα
 τοῖς Μελεαγρείοις ὥς ἵκελον στεφάνοις.
 Ἄλλὰ παλαιότερων εἰδὼς κλέος, ἔσθλ' ἐκάμυλλε, 5
 γνῶθι καὶ ὀπλοτέρων τὴν ὀλιγοστιχίην.

Ἀντίπατρος πρέψει στεφάνῳ στάχυν· ὥς δὲ κόρυμβος
 Κριναγόρας, λάμψει δ' ὥς βότρυν Ἀντίφιλος,

43 καὶ Saumaise [coll. u. 47]: καὶ P. || 3 νεαρῆς Gruter : νεανῆς P ||
 4 Μελεαγρείοις Gruter : -γρῖοις P || στεφάνοις P : στεφάνον fortasse
 scribendum || 7 ut noui carminis initium exhibet P.

comme le raisin, Tullius¹ comme le mélilot, Philodème
 10 comme l'amaracus². Notre ami Parménion y sera le myrte ;
 Antiphanès, la rose ; Automédon, le lierre ; Zonas, le lis ;
 Bianor, le chêne ; Antigonos, l'olivier, et Diodoros, la vio-
 lette. Pour Euénos, ajoutez-y le laurier ; et quant à ceux qui
 restent, comparez-les à celles qu'il te plaira parmi les fleurs
 nouvellement écloses.

3

D'AGATHIAS LE SCHOLASTIQUE, DE MYRINA EN ASIE³

Je pense, citoyens, que vous êtes rassasiés de cet abondant
 festin littéraire⁴ ou même que, de satiété, vous en avez une
 indigestion ; et vous êtes là, assis, gavés de cette bombance.
 5 Bien des auteurs, en effet, en nous servant le régal si varié
 de leurs écrits somptueux et divers, nous font mépriser les
 aliments ordinaires. Que faut-il donc que je fasse ? Ceux
 que je tenais maintenant tout préparés, dois-je comme cela
 10 les abandonner et les laisser perdre, ou bien les exposerai-je
 au beau milieu de la place publique, pour les céder à vil
 prix à des revendeurs ? Mais qui voudra goûter à mes pro-
 duits ? qui consentirait à m'acheter mes écrits, fût-ce pour
 trois oboles, s'il n'avait vraiment les oreilles bouchées⁵ ?
 15 J'ai pourtant l'espoir que, de bon cœur, vous prêterez la
 main à ce que je prépare et cela non sans quelque empresse-
 ment ; car c'est mon habitude d'adapter le menu unique-

1. Gémînus ou Lauréa ? C'est vers la seconde hypothèse que
 penchent la plupart des commentateurs, mais sans raison bien
 décisive, ces deux poètes figurant également dans le recueil de
 Philippe.

2. Cf. IV, 1, 41 (et la note).

3. En Éolide.

4. Le poète feint de présenter ses épigrammes comme des pièces
 qu'il va déclamer pour reposer l'esprit des auditeurs lassés par la
 lecture d'œuvres plus sérieuses. Cf. p. 106.

5. Littéralement : non percées ; entendez : s'il ne manquait totale-
 ment de goût. Cf. Persc, II, 57, etc. Aristophane dit, dans un sens
 analogue, mais en identifiant le goût avec l'odorat et non plus avec
 l'ouïe, « avoir les narines non percées » (*Paix*, v. 21 ; — cf. p. 114,
 n. 1).

Τύλλιος ὡς μελίλωτον, ἀμάρακον ὡς Φιλόδημος·
 μύρτα δ' ὁ Παρμενίων· ὡς ῥόδον Ἀντιφάνης· 10
 κισσὸς δ' Αὐτομέδων, Ζωνᾶς κρίνα, δρυς δὲ Βιάνωρ,
 Ἀντίγονος δ' ἐλάη καὶ Διόδωρος Ἴον·
 Εὐήνωφ δάφνην συνεπίπλεκε· τοὺς δὲ περισσοὺς
 εἵκασον οἷς ἐθέλεις ἄνθεσιν ἀρτιφύτοις.

9 Τύλλιος Gruter: τυλλίας P || 12 ἐλάη Gruter: ἐλαίη P || 13 Εὐήνωφ
 Gruter: εὐηνώ P.

3

ΑΓΑΘΙΟΥ ΣΧΟΛΑΣΤΙΚΟΥ ΑΣΙΑΝΟΥ
 ΜΥΡΙΝΑΙΟΥ

Οἶμαι μὲν ὑμᾶς, ἄνδρες, ἐμπεπλησμένους
 ἐκ τῆς τοσαύτης τῶν λόγων πανδαισίας,
 ἔτι που τὰ σιτία προσκόρως ἐρυγγάνειν·
 καὶ δὴ κάθησθε τῇ τρυφῇ σεσαγμένοι.
 Λόγων γάρ ἡμῖν πολυτελῶν καὶ ποικίλων 5
 πολλοὶ προθέντες παμμικεῖς εὐωχίας,
 περιφρονεῖν πείθουσι τῶν εἰθισμένων.
 Τί δαὶ ποιήσω; νῦν τὰ προὔξειργασμένα
 οὕτως ἑάσω συντετῆχθαι κείμενα,
 ἢ καὶ προθῶμαι τῆς ἀγορᾶς ἐν τῷ μέσῳ 10
 παλιγκαπήλοις εὐτελῶς ἀπεμπολῶν;
 Καὶ τίς μετασχεῖν τῶν ἑμῶν ἀνέξεται;
 τίς δ' ἂν πρίαιτο τοὺς λόγους τριωβόλου,
 εἰ μὴ φέροι πῶς ὦτα μὴ τετρημένα;
 Ἀλλ' ἐστὶν ἑλπίς εὐμενῶς τῶν δρωμένων 15
 ὑμᾶς μεταλαβεῖν, κοῦ κατεβλακευμένως.

Lemma P [in textu]: συλλογὴ νέων ἐπιγραμμάτων ἐκτεθεῖσα ἐν
 Κωνσταντίνου πόλει πρὸς Θεόδωρον δεκουρίωνα [δεοκουρ. P] τον Κοσμά·
 εἴρηται δὲ τὰ προοίμια μετὰ τὰς συνεχεῖς ἀκροάσεις τὰς κατ' ἐκεῖνο
 καῖρον γενομένας.

3 ἐρυγγάνειν Visconti: -κάνειν P || 8 ποιήσω; νῦν Stadtmüller [in
 apparatu]: νῦν ποιήσομεν P || 14 πῶς *apogr. Par.*: πῶς P.

ment à l'appétit de ceux qui font appel à mes services; en outre, ce banquet où chacun apporte sa contribution, me
 20 voici prêt à vous le servir avec des assaisonnements nouveaux. Car il n'est pas possible que de moi seul, citoyens, vous receviez une chère digne de vous; j'ai donc engagé quelques col-laborateurs à s'associer à ma besogne et à en partager les
 25 frais avec moi pour vous mieux traiter. Les riches ont fourni en abondance de ces mets dont ils se gorgent; j'ai reçu d'eux leurs friandises et, véritablement, j'en tire vanité. L'un d'eux va peut-être (et il aura raison) dire à un autre en me dési-
 30 gnant: « Je venais de pétrir une pâte artistement faite et toute fraîche; et c'est lui qui sert ce que, moi, j'ai pétri¹. » Eh bien, celui des cuisiniers qui dira cela le fera sans se rappeler pourquoi je me donne l'air d'être l'unique ordon-
 35 nateur² d'un festin si somptueux. Fort de leur assistance, je n'ai moi-même apporté de chez moi, pour l'ajouter à la leur, qu'une quote-part assez minime, afin de ne pas paraître tout à fait l'invité de ceux que j'aurai conviés. Mais des pro-
 40 visions de chacun je ne prends qu'une petite portion, juste de quoi y goûter; quant au reste, si quelqu'un veut l'avoir en totalité et y puiser à satiété, c'est au marché, sachez-le, qu'il faut aller le chercher.

Afin d'ajouter du lustre à mon ouvrage, c'est par l'Empe-
 45 reur³ que je le commencerai; car tout, alors, marchera à souhait. Et pour chanter d'aussi grandes actions, puissé-je à mon tour trouver des accents sublimes!

1. Vers presque textuellement empruntés à Aristophane, *Chev.*, 54-57. Les imitations d'Aristophane abondent d'ailleurs dans ce passage; cf. v. 8 et *Ois.*, v. 1640 :

Τί δαί ποιῶμεν, κτλ. ;

v. 14 et *Paix*, v. 21 :

...πόθεν ἂν πριάμην ῥίνα μὴ τετραμένην ;

v. 16 et *Plut.*, v. 325 :

...καὶ συντεταμένως καὶ κατεβλακευμένως.

2. *Le magister conviviū* des Latins.

3. Justinien. — Agathias annonce ici la seconde partie de son prologue, écrite non plus en trimètres iambiques, mais en hexamètres épiques, et sur laquelle Dübner a porté ce jugement sévère, mais assez juste : « Sunt turgida potius quam ἐπηρέμενα. »

Ἔθος γάρ ἡμῖν τῇ προθυμίᾳ μόνῃ
 τῇ τῶν καλούντων ἔμμετρεῖν τὰ σιτία.
 Καὶ πρὸς γε τούτῳ, δειπνον ἡρανισμένον
 ἦκω προθήσω ἔκ νέων ἡδυσμάτων. 20
 Ἐπεὶ γὰρ οὐκ ἔνεστιν ἔξ ἔμοι μόνου
 ὕμῃς μεταλαβεῖν, ἄνδρες, ἀξίας τροφῆς,
 πολλοὺς ἔπεισα συλλαβεῖν μοι τοῦ πόνου
 καὶ συγκαταβαλεῖν καὶ συνεστιᾶν πλέον.
 Καὶ δὴ παρέσχον ἀφθόνως οἱ πλοῦσιοι 25
 ἔξ ὧν τρυφῶσι, καὶ παραλαβὼν γνησίως
 ἐν τοῖς ἐκείνων πέμμασι φρυάττομαι.
 Τοῦτο δέ τις εὐτῶν προσφόρως, δεικνὺς ἐμέ,
 ἵσως ἔρεῖ πρὸς ἄλλον· « Ἀρτίως ἔμοι
 μάζαν μεμαχότος μουσικῇν τε καὶ νέαν, 30
 οὗτος παρέθηκεν τὴν ὑπ' ἔμοι μεμαγμένην. »
 Ταυτὶ μὲν οὖν ἔρεῖ τις οὐ μεμνημένος
 τῶν ὀψοποιῶν ὧν χάριν δοκῶ μόνος
 εἶναι τοσαύτης ἡγεμῶν πανδαισίας.
 Θαρρῶν γὰρ αὐτοῖς λιτὸν οἴκοθεν μέρος 35
 καὶ τὸς παρέμιξα, τοῦ δοκεῖν μὴ παντελῶς
 ξένος τις εἶναι τῶν ὑπ' ἔμοι συνηγμένων.
 Ἄλλ' ἔξ ἐκάστου σμικρὸν ἐξάγω μέρος,
 ὅσον ἀπογεῦσαι· τῶν δὲ λοιπῶν εἰ θέλοι
 τυχεῖν τις ἀπάντων καὶ μετασχεῖν εἰς κόρον, 40
 ἴστω γε ταῦτα κατ' ἀγορὰν ζητητέα.

Κόσμον δὲ προσθείς τοῖς ἔμοις πονήμασι,
 ἔκ τοι Βασιλέως τοὺς προλόγους ποιήσομαι·
 ἅπαντα γάρ μοι δεξιῶς προβήσεται. 45
 Καὶ μοι μεγίστων πραγμάτων ὕμνουμένων
 εὐρεῖν γένοιτο καὶ λόγους ἐπηρμένους.

17 ἡμῖν Desrousseaux : ὑμῖν P || 19 τούτῳ Boissonade : τοῦτο P ||
 22 μεταλαβεῖν P [cf. u. 16] : μεταλαχεῖν fortasse legendum || 32
 οὐ μεμνημένος Desrousseaux : οὐδὲ τῶν σοφωτάτων P || 40 τις : τίς P.

4 (3^b)

DU MÊME

- Que nul parmi les Barbares, libérant son cou des liens qui le tiennent enchaîné sous le joug, ne tende vers notre Empereur un œil belliqueux ; que la Perse sans vaillance ne s'avise plus de relever son voile¹ et de le regarder en face ;
- 5 ployant le genou, courbant plus bas que son cou son panache orgueilleux, qu'elle vienne d'elle-même s'incliner devant la puissance Ausonienne *. Et toi, Hespérie asservie *, depuis le
- (55) rivage de Gadès et le détroit d'Ibérie jusqu'à Thulé, fille de l'Océan *, respire en paix : tu as pu mesurer² les têtes de tes
- 10 tyrans successifs *, en les voyant ensevelies dans ta poussière : de tes mains confiantes embrasse ta chère ville de Rome *. Sur les cimes du Caucase et sur les récifs de Kyta *,
- (60) où sous l'airain sonore du pied des taureaux se fendit jadis la dure échine d'un sol de fer *, les nymphes du Phase, formant
- 15 des chœurs de danse avec les Hamadryades leurs compagnes, peuvent faire des rondes ou des bonds joyeux et chanter les exploits de notre Empereur qui réunit dans sa main plusieurs sceptres *, en renonçant au pénible labeur de faire
- (65) naître des géants *. Qu'elles ne se vantent même plus d'avoir vu l'éperon d'Argo, le navire d'Iolcos ; car les champs de la
- 20 Colchide, qui admirèrent les travaux du héros de Pagases *, ne se couvrent plus d'une race de Géants et n'ouvrent plus leur glèbe belliqueuse à une moisson de vaillants guerriers. Ce prodige n'est qu'une invention de la légende, ou bien c'est
- (70) par un sortilège impie qu'il fut accompli, lorsqu'une vierge artificieuse, en proie aux fureurs de l'amour, mit en œuvre
- 25 toute la puissance des enchantements magiques ; mais sans qu'il fût besoin d'aucun maléfice ou d'un breuvage mysté-

1. La Perse est, par dérision, comparée à une femme (rem. que *Περσίς* peut désigner soit le pays soit une femme perse). Agathias fait allusion aux guerres que Justinien eut à soutenir pendant presque tout son règne contre Chosroès le Grand et qui furent loin d'être aussi glorieuses pour l'Empire que le donne à entendre ce poète de cour : à trois reprises (532, 545, 561), Justinien ne put obtenir la paix qu'en payant un tribut à son adversaire.

2. C'est-à-dire apprécier à leur juste valeur (voir ce qu'en vaut l'aune, comme on dit familièrement) ; Jacobs entendait : les dénombrer.

4 (3^b)

Τοῦ αὐτοῦ.

Μή τις ὑπαυχενίοιο λιπὼν ζωστήρα λεπάδνου
 βάρβαρος ἐς Βασιλῆα βιημάχον ὄμμα τανύσση· (50)
 μηδ' ἔτι Περσίς ἀναλκίς ἀναστείλασα καλύπτρην
 ὄρθιον ἀθρήσειεν, ἐποκλάζουσα ἐγδαίη
 καὶ λόφον αὐχήμεντα καταγνάμπτουσα τενόντων 5
 Αὔσονίοις ἄκλητος ὑποκλίνοιτο ταλάντοις.
 Ἔσπερίη θεράπαινα, σὺ δ' ἐς κρηπίδα Γαδεῖρων
 καὶ παρὰ πορθμὸν Ἰβήρα καὶ Ὠκεανίτιδα Θούλην (55)
 ἦπιον ἀμπνεύσειας, ἀμοιβαίων δὲ τυράννων
 κράατα μετρήσασα τεῖη κρυφθέντα κονίη,
 θαρσαλέαις παλάμησι φίλην ἀγκάζεο Ῥώμην. 10
 Καυκασίῳ δὲ τένοντι καὶ ἐν ῥηγμῖνι Κυταίῃ,
 δειπὸθι ταυρείοιο ποδὸς δουπήτορι χαλκῷ
 σκληρὰ σιδηρεῖης ἐλακίζετο νῶτα κονίης,
 σύννομον ἀδρυάδεσσιν ἀναπλέξασα χορείην 15
 Φασιάς εἰλίσσοιτο φίλῳ σκιρτήματι νύμφη,
 καὶ καμάτους μέλπειε πολυσκήπτρου Βασιλῆος,
 μόχθον ἀπορρίψασα γιγαντείου τοκετοῖο. (65)
 Μηδὲ γὰρ αὐχήμεν Ἰωλκίδος ἔμβολον Ἀργοῦς,
 ὅττι πόνους ἥρωος ἀγασσαμένη Παγασαίου 20
 οὐκέτι Κολχίς ἄρουρα, γονὴ πλησθεῖσα Γιγάντων,
 εὐπτολέμοις σταχύεσσι μαχήμονα βῶλον ἀνοίγει.
 Κεῖνα γὰρ ἢ μῦθος τις ἀνέπλασεν, ἢ διὰ τέχνης (70)
 οὐχ ὁσίης τετέλεστο, πόθων ὅτε λύσσαν ἐλοῦσα
 παρθενικὴ δολόεσσα μάγον κίνησεν ἀνάγκην· 25
 ἀλλὰ δόλων ἔκτοσθε καὶ ὄφραίου κυκεῶνος

Tit. τοῦ αὐτοῦ in margine scripsit P || 3 μηδ' ἔτι Jacobs : μὴ
 δέτι [scilicet fortasse μηδὲ τι] P || 4 ὄρθιον ex ὄρθιων corr. P || γαίη
 γαίη P || 8 Θούλην Jacobs : θούλλην P || 10 κρυφθέντα ex κρυφέντα corr.
 P || κονίη : -ίη P || 11 ἀγκάζεο c : -ζετο P¹ || 12 Κυταίη Saumaise :
 νυκταίη P || 16 νύμφη : -φη P || 19 Ἀργοῦς Visconti : ἄργος P || 22
 εὐπτολέμοις ex -μοιο corr. P || 24 ἐλοῦσα Visconti : -σαν P.

rieux, les géants de la Bactriane se sont écroulés sous nos
 (75) coups *. Il n'y a plus pour moi d'endroit inaccessible ; mais
 dans les flots du golfe d'Hyrkanie et jusque sur les abîmes de
 30 la mer d'Éthiopie ¹, les navires italiens frappent de leurs rames
 une onde pacifique.

Allons, réjouis-toi, voyageur ausonien : tu peux mainte-
 nant, sans escorte, visiter la terre entière ; parcours les gorges
 (80) qu'habitent les Massagètes et les vallées inhospitalières de la
 Susiane ; foule de tes pieds le sol fertile de l'Inde ; en route,
 35 si tu as soif, puise à l'Hydaspe ² asservi. Oui, tu peux aussi
 t'en aller sans crainte par delà le couchant ténébreux, attein-
 dre les colonnes d'Alcide et, en toute confiance, arrêter tes
 (85) pas sur le rivage sablonneux de l'Ibérie, où par-dessus le
 détroit au beau cours, seuil de la mer, les pointes des deux
 40 continents viennent se rejoindre et éteignent dans le cœur
 des mortels l'espoir d'avancer plus loin ³. Pénètre au fin fond
 de la Libye, chez les Nasamons * ; côtoie aussi le rivage de la
 (90) Syrte, où, refoulée par les ouragans du Sud vers les régions
 boréales, la mer divine ouvre aux hommes une voie terrestre
 45 même par-dessus le reflux sablonneux, au sein des brisants à
 fleur d'eau *. Nulle part tu ne rencontreras, pour te recevoir,
 une région qui soit une terre étrangère : c'est dans les posses-
 (95) sions de notre sage Empereur que tu te trouveras, partout où
 tu porteras tes pas ; car il encercle l'univers de sa domina-
 50 tion : c'est en vain que le Tanaïs aura formé la frontière d'un
 continent, dans sa course errante à travers la Scythie jus-
 qu'au Palus-Méotide *.

C'est pourquoi, maintenant que tout est plein de cette paix
 (100) aimée, maintenant que tous les espoirs d'une guerre étran-
 gère ou civile gisent brisés sous les pieds de notre Empereur,
 55 nous pouvons, divin Théodoros, instituer ici un savant con-
 cours et mettre en mouvement les jeux d'un chœur de

1. Le golfe d'Hyrkanie = la Caspienne ; la mer d'Éthiopie = la partie méridionale de la mer Rouge. Nouvelle allusion à la paix conclue par Justinien avec Chosroès, dont le royaume s'étendait en effet des bouches de l'Oxus au pays des Sabéens. Les noms d'italien et d'ausonien s'appliquent encore ici aux « Romains d'Orient ».

2. Sous-affluent de l'Indus (le Djelam actuel).

3. Allusion aux colonnes qu'Héraclès passait pour avoir dressées des deux côtés du détroit, « afin de montrer que la terre et la mer n'étaient accessibles que jusque-là » (Suidas, s. u. Γάδιρα).

Βάκτριος ἡμετέροισι Γίγας δούπησε βελέμνοις.
Οὐκέτι μοι χῶρός τις ἀνέμβατος, ἀλλ' ἐνὶ πόντῳ (75)

Ῥγκανίου κόλποιο καὶ ἐς βυθὸν Αἰθιοπῆα
Ἰταλικάϊς νήεσσιν ἐρέσσεται ἡμερον ὕδωρ. 30

Ἄλλ' ἴθι νῦν ἀφύλακτος ὄλην ἥπειρον δεύων,
Αὐσόνιε, σκίρτησον, ὀδοιπόρε· Μασσαγέτην δὲ
ἀμφιθέων ἀγκῶνα καὶ ἄξενά τέμπεα Σούσων (80)

Ἰνδῶς ἐπίβηθι κατ' ὀργάδος· ἐν δὲ κελεύθοις
εἴ ποτε διψήσεις, ἀρύεο δοῦλον Ὑδάσπην. 35

Ναὶ μὴν καὶ κυανωπὸν ὑπὲρ δύσιν ἄτρομος ἔρπων
κύρβιας Ἀλκείδαο μετέρχεο, θαρσαλέως δὲ
ἴχνιον ἀμπαύσειας ἐπὶ ψαμάθοισιν Ἰβήρων, (85)

ὀππόθι, καλλιρέεθρον ὑπὲρ βαλβίδα θαλάσσης,
δίζυγος ἡπείριοι συναντήσασα κεραίη 40

ἐλπίδας ἀνθρώποισι βατῆς εὐνησε πορείης.
Ἐσχατιὴν δὲ Λίβυσσαν ἐπιστεῖβων Νασαμώνων
ἔρχεο καὶ παρὰ Σύρτιν, ὅπῃ νοτίησι θυέλλαις (90)

ἐς κλίσιν ἀντίπρωρον ἀνακλασθεῖσα Βορῆος
καὶ ψαφαρὴν ἄμπωτιν ὕπερ ῥηγμῖνι ἀλίπλῳ 45

ἀνδράσι διὰ θάλασσα πόρον χερσαῖον ἀνοίγει.
Οὐδὲ γὰρ ὀθνείης σε δεδέξεται ἥθεα γαίης,
ἀλλὰ σοφοῦ κτεάνοισιν ὀμιλήσεις Βασιλῆος (95)

ἔνθα κεν αἰξείας, ἐπεὶ κυκλώσατο κόσμον
κοιρανίη· Τάναϊς δὲ μάτην ἥπειρον ὀρίζων 50

ἐς Σκυθὴν πλάζοιτο καὶ ἐς Μαιώτιδα λίμνην.
Τοῦνεκεν, ὀππότε πάντα φίλης πέπληθε γαλήνης,
ὀππότε καὶ ξείνοιο καὶ ἐνδαπίοιο κυδοιμοῦ (100)

ἐλπίδες ἐθραύσθησαν ὕφ' ἡμετέρῳ Βασιλῇ,
δεῦρο, μάκαρ Θεόδωρε, σοφὸν στήσαντες ἀγῶνα 55

παίγνια κινήσωμεν ἀοιδόπολοις χορείης.
29 Αἰθιοπῆα ex -πία corr. P || 34 κατ' ὀργάδος Visconti : κατοργ. P
|| 35 Ὑδάσπην Visconti : ὕασπιν P || 36 ναὶ P : καὶ fortasse legendum ||
47 ὀθνείης σε e : ὀθνεῖσε P¹ || 48 ἀλλὰ σοφοῦ ex ἀλλας που corr. P
|| 50 κοιρανίη Visconti : -ίη P [quod servat Boissonade] || 53 ξείνοιο
Jacobs : ξεν. P.

- poètes¹. Car c'est pour toi que j'ai affronté la lutte; c'est
 (105) pour toi que j'ai exercé le métier des moissonneurs et amassé,
 en réunissant tout dans un seul livre, ce butin d'une abeille
 60 qui puisait à toutes les sources. J'ai recueilli toutes ces fleurs
 éparées de l'élégie² et j'ai tressé pour toi une guirlande faite
 des beaux vers de Calliope³, comme on consacre un chêne
 (110) au fils de Cronos⁴, des navires à Poseidon, un baudrier à
 Arès ou un carquois à Apollon, une lyre à Hermès et des
 65 vignes à Dionysos. Car je sais quelle gloire impérissable
 répandra sur le fruit de mes soins et de mes labeurs le nom
 de Théodoros⁵.

- En premier lieu, je cueillerai pour toi, rivalisant avec les
 (115) anciens, tous les vers où les pères de la poésie nouvelle ont
 décrit des offrandes consacrées aux dieux d'autrefois; car ils
 70 me paraissent observer une savante imitation des lettres
 antiques. Puis, après ces pièces anciennes, un second livre
 rassemble toutes celles que nous avons composées* sur des
 (120) tableaux, sur quelque site, sur une statue habilement sculptée
 ou sur les œuvres innombrables de quelque autre art
 75 laborieux*. Le troisième rang revient, dans ce nouvel
 ouvrage, à toutes les pièces qu'il est d'usage de graver sur les
 tombeaux: que Dieu veuille nous accorder de les obtenir
 dans la poésie et de chercher à les mériter dans notre vie*.
 (125) Tout ce que nous avons écrit sur les chemins divers de l'exis-
 tence et sur la balance toujours chancelante d'une instable
 80 fortune, tu le verras dans le quatrième corps de bâtiment de
 mon ouvrage*. Peut-être, ma foi, le cinquième exercice du
 concours te séduira-t-il par son charme: c'est celui où nos
 railleries mordantes font entendre leurs accents sarcastiques.

1. Il ne s'agit pas d'un concours entre les poètes qu'il cite, mais de sa propre rivalité avec ses devanciers (Méléagre, Philippe, etc.), comme si chacun d'eux était un chorège briguant le prix pour le chœur qu'il a organisé; cf. les v. 67-87, où Agathias trace le plan de son recueil et indique l'objet de chacun de ses sept livres, en usant constamment de métaphores empruntées au langage de la lutte ou de la course.

2. C'est-à-dire des épigrammes, écrites presque toutes en distiques élégiaques.

3. C'est-à-dire de la poésie, par antonomase.

4. Zeus (cf., par exemple, la célèbre forêt de Dodone).

5. Qui, par conséquent, figurait primitivement dans le titre du *Cycle* d'Agathias.

Σοὶ γὰρ ἐγὼ τὸν ἄεθλον ἐμόχθεον· εἰς σέ δ' ἐρίθων
 ἐργασίην ἤσκησα, μῆϊ δ' ὑπὸ σύζυγι βίβλω (105)
 ἐμπορίην ἤθροισα πολυξείνοιο μελίσσης·
 καὶ τόσον ἐξ ἐλέγοιο πολυσπερές ἄνθος ἀγείρας, 60
 στέμμα σοι εὐμύθοιο καθήρμοσα Καλλιοπείης,
 ὡς φηγὸν Κρονίῳ καὶ δλκάδας Ἐννοσιγαίῳ,
 ὡς Ἄρει ζωστήρῃ καὶ Ἀπόλλωνι φαρέτρην, (110)
 ὡς χέλυν Ἑρμάῳ καὶ ἡμερίδας Διονύσῳ.
 Οἶδα γὰρ ὡς ἄλληκτον ἐμῆς ἰδρῶτι μερίμνης 65
 εὐχος ἐπιστάξειεν ἐπωνυμίῃ Θεοδώρου.

Πρῶτα δέ σοι λέξαιμι, παλαιγενέεσσιν ἐρίζων,
 ὅσσαπερ ἐγράψαντο νέης γενετῆρης ἀοιδῆς (115)
 ὡς προτέροις μακάρεσσιν ἀνειμένῃ· καὶ γὰρ ἐφκει
 γράμματος ἀρχαίῳ σοφὸν μῖμημα φυλάξει. 70
 Ἄλλὰ πάλιν μετ' ἐκεῖνα παλαιότερα τεύχος ἀγείρει
 ὅσσαπερ ἢ γραφίδεσσι χαράξαμεν ἢ τινι χώρῳ,
 εἴτε καὶ εὐποίητον ἐπὶ βρέτας, εἴτε καὶ ἄλλης (120)
 τέχνης ἐργοπόνοιο πολυσπερέεσσιν ἄεθλοῖς.
 Καὶ τριτάτην βαλβίδα νεήνιδος ἔλλαχε βίβλου 75
 ὅσσα θέμις τύμβοισι· τάπερ Θεὸς ἐν μὲν ἀοιδῇ
 ἐκτελέειν νεύσειεν, ἐν ἄτρεκίῃ δὲ διώκειν.
 Ὅσσα δὲ καὶ βιότοιο πολυσπερέεσσι κελεύθοις (125)
 γράψαμεν ἀσταθέος τε τύχης σφαλεροῖσι ταλάντοις,
 δέρκεό μοι βίβλοιο παρὰ κρηπίδα τετάρτην. 80
 Ναὶ τάχα καὶ πέμπτοιο χάρις θέλξειεν ἄεθλου,
 δππόθι κερτομέοντες ἐπεσβόλον ἦχον ἀοιδῆς
 γράψαμεν. Ἐκταῖον δὲ μέλος κλέπτουσα Κυθήρη (130)

57 δ' ἐρίθων Desrousseaux : δὲ μύθων [ex μῦθον corr.] P || 61
 στέμμα σοι ex στέμμασι corr. P || Καλλιοπείης Saumaise : -πίης
 P || 64 Διονύσῳ : -ύσσῳ P || 65 ἄλληκτον Jacobs : ἄληκ. P || 67
 δέ σοι λέξαιμι : δὲ συλλέξ. probabiliter Vavasour || παλαιγενέεσσιν :
 -γεενέσσιν P || 71 παλαιότερα τεύχος Boissonade : -ρον εὐχος P || ἀγείρει
 c : ἀρήγει P¹ [ex ἀρηγείρει (?) correctum] || 72 χαράξαμεν ἢ Jacobs :
 χαράξαμένη P || 76 post τύμβοισι deesse unus uersus uidetur || 77
 διώκειν Vavasour : διώκοι P.

- (130) La sixième partie, Cythérée s'en est emparée, détournant les pas de l'élégie ¹ vers les propos galants et les tendres amours.
 85 Dans le septième recueil ², enfin, tu trouveras les plaisirs de Bacchus, les chœurs amis du vin, l'ivresse, les coupes et les festins opulents.

5 (3^c)

DU MÊME.

- Les colonnes ³, les portraits, les inscriptions commémoratives sont une cause de joie pour ceux qui obtiennent ces faveurs, mais seulement tant qu'ils sont en vie ; car ces vains honneurs n'accompagnent pas les âmes des hommes après
 5 leur mort. Mais leur mérite et le talent qui était leur privilège les suivent jusque là-bas et y restent, attirant le souvenir. Ainsi ni Platon ni Homère ne se font gloire de peintures ou de colonnes, mais uniquement de leur génie. Heureux ceux dont la mémoire réside dans les livres savants qu'ils ont
 10 composés et non dans de vaines images.

1. Cf. v. 60 (et la note).

2. Littéralement : « dans la septième abeille ; » cf. v. 59. Cette expression était assez souvent employée à l'époque byzantine pour désigner un recueil de petites pièces, « par comparaison avec l'abeille, qui récolte son miel sur toutes les fleurs » (dit Antonios Monachos pour expliquer le titre de sa *Μέλισσα*, *Patrol. Graec.*, t. CXXXVI, col. 765).

3. Sur lesquelles on fixait les inscriptions et les tableaux commémoratifs.

εἰς δάρους ἐλέγοιο παρατρέψειε πορείην
 καὶ γλυκεροὺς ἔς ἔρωτας. Ἐν ἑβδομάτῃ δὲ μελίσση 85
 εὐφροσύνας Βάκχοιο φιλακρήτους τε χορείας
 καὶ μέθυ καὶ κρητῆρα καὶ ὄλβια δεῖπνα νοήσεις.
 85 γλυκεροὺς Vavasour : -ροῖς P.

5 (3^c)

Τοῦ αὐτοῦ.

Στήλαι καὶ γραφίδες καὶ κύρβιες εὐφροσύνης μὲν
 αἶτια τοῖς ταῦτα κτησαμένοις μεγάλης,
 ἀλλ' ἔς ὅσον ζώουσι· τὰ γὰρ κενὰ κύδεα φωτῶν
 ψυχαῖς οἰχομένων οὐ μάλα συμφέρεται.
 Ἦ δ' ἄρετὴ σοφίης τε χάρις καὶ κεῖθι συνέρπει, 5
 κἀνθάδε μιμνάζει μνηστὶν ἐφελκομένη.
 Οὕτως οὔτε Πλάτων βρενθύεται· οὔτε Ὀμηρος
 χρώμασιν ἢ στήλαις, ἀλλὰ μόνη σοφίη.
 Ὀλβιοὶ δὲ μνήμη πινυτῶν ἐνὶ τεύχεσι βίβλων,
 ἀλλ' οὐκ ἔς κενεὰς εἰκόνας ἐνδιάει. 10

6 μνηστὶν Gruter : μνή στι P || 7 οὔτε Ὀμηρος [ὀμῆρος] P :
 hunc hiatus alius alia emendatione tollere tentavit οὔτε δ' Ὀμ. for-
 tasse legendum || 8 μόνη σοφίη : μόνη σοφίη P.



NOTES COMPLÉMENTAIRES

Page 13, ligne 8.

* Justin II, neveu et successeur de Justinien (565-578) ; sa femme Sophie était la nièce de Théodora. Il restaura les deux absides de l'église de la Vierge (cf. Zonaras, *Annal.*, XIV, 10).

Ligne 14.

* Prédécesseur de Justinien (518-527). D'après de nombreux témoignages (énumérés par Du Cange, *Constantinopolis Christiana*, t. IV, p. 83), la construction de cette église était due non à Justin I^{er}, mais à Pulchérie, fille d'Arcadius et femme de Marcien (414-453).

Page 14, ligne 8.

* On a parfois identifié cet Amantios avec le chambellan d'Eudokia, femme de Théodose II ; il est plus vraisemblable qu'il s'agit de celui qui fut maître des offices et chambellan sous Anastase.

Ligne 10.

* Près du port de Contoscalion ; il semble qu'il y ait ici une confusion entre la situation de l'église et celle du môle de Saint-Thomas, car l'église n'était pas au bord de la mer (cf. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, p. 56).

Ligne 16.

* Consul en 452 ; échappé à un incendie, il avait fait construire une église à saint Théodore Tiron, dans le voisinage de l'Octagone ou Tetradisium (Université), soit un peu au Nord de Sainte-Sophie et de l'Hippodrome.

Page 15, ligne 12.

* Localité inconnue, qu'on a vainement tenté d'identifier avec Buthrote en Épire. Peut-être s'agit-il d'une des églises de Saint-Michel élevées sur les rives du Bosphore (cf. P. Gyllius, *de Bosph. Thrac.*, II, 11 ; *Topogr. Constant.*, IV, 11) ; en ce cas, *Bothrepton*

(de βοῦς, τρέφειν, d'après Boissonade) ne serait peut-être qu'un synonyme pédant de *Bosporos* ; mais je serais plutôt tenté de rattacher ce mot à la racine de βόθρος (= fosse, crypte). Cf. *Byzantion*, t. II, p. 317 sq.

Page 17, ligne 20.

* Il s'agit de plaques d'or dont Julienne aurait fait revêtir les poutres de la voûte (cf. Grégoire de Tours, *de Glor. Mart.*, ch. 103). C'est sans doute cette munificence extraordinaire qui a donné naissance à la légende que rapporte Grégoire de Tours : Julienne y devient une richissime matrone byzantine, qui aurait consacré toute sa fortune à la décoration de Saint-Polyeucte plutôt que de la livrer à Justinien.

Ligne 28.

* Une scholie nous apprend que « ce passage » (ταῦτα) était gravé en quatre inscriptions de cinq à six vers, dont la dernière était placée à droite de l'entrée : il s'agit sans doute des v. 47-50, 51-56, 57-61, 62-65 ; mais il eût été plus juste, comme le remarque Stadtmüller, de dire « de quatre à six vers » et non « de cinq à six ».

Page 18, ligne 11.

* Saint Cosme et saint Damien, surnommés « Anargyres » parce qu'étant médecins ils exerçaient gratuitement leur art ; ils furent martyrisés ensemble (fin du III^e siècle). Leur église s'élevait un peu au Nord de Sainte-Sophie. Basiliscos, préfet des vigiles sous Léon I^{er} (457-474), était le frère de l'impératrice Véraïa.

Ligne 26.

* Au N.-E. du Forum Amastrianorum ; commencée par Licinia Eudoxia, elle fut achevée par Olybrius, qui l'orna en outre de vases sacrés, de plaques de marbre, etc.

Ligne 30.

* Eudoxia, veuve de Valentinien III, fut contrainte d'épouser Petronius Maximus, l'assassin de son mari (455). Pour se venger, elle fit appel à Genséric, roi des Vandales, qui s'empara de Rome, mais emmena l'impératrice en captivité, l'y retint sept ans et au bout de ce temps la renvoya à Constantinople.

Page 25, ligne 24.

* Ἰλλούστριος est la transcription du latin *illustris*, titre que possédaient les sénateurs de la 1^{re} classe. Ce Théodoros (peut-être l'auteur de VII, 556, — du *Cycle* d'Agathias) est sans doute le *décurion* auquel Agathias a dédié son *Cycle* ; les *décurions* portaient souvent, en effet, ce titre d'*illustres* (cf. G. Rouillard, *Byzantion*, t. II, p. 141).

Page 25, ligne 26.

* « Dans le narthex de l'église du Théologien » (dit une scholie du *lemmatiste*), c'est-à-dire de saint Jean l'Évangéliste, qui fut le premier évêque d'Éphèse.

Page 26, ligne 23.

* Ce vers répète textuellement l'hexamètre du distique élégiaque I, 38. Il semble que la seconde pièce soit une reprise de la première, où on a modifié le second vers pour éclaircir le sens du premier.

Page 30, ligne 14.

* « Nam in multis fuisse Moysen Christi typum allegoristae putant. » (Boissonade)

Ligne 20.

* Sur Amalech et le détail de sa défaite, cf. *Exode*, 17, 8-13 ; le second Amalech est Satan.

Ligne 23.

* Séphora, fille de Jéthro ou Raguel ; Moïse obtint sa main pour l'avoir défendue, ainsi que ses sœurs, contre des bergers qui les molestaient près d'un puits (*Exode*, 2, 16-21). L'eau de ce puits figure celle du baptême, donc la régénération.

Page 33, ligne 14.

* Cf. *Jean*, 4, 5 sq.

Ligne 16.

* Cf. *Jean*, 4, 13-14 : en échange de l'eau que la Samaritaine lui aura donnée pour étancher sa soif, Jésus lui offre l'eau du baptême, qui lui assurera le salut éternel.

Ligne 18.

* De Cana (cf. *Jean*, 2, 1-10.)

Ligne 20.

* Cf. I, 58, 2 ; I, 59, 2.

Ligne 24.

* Cf. *Rois*, III, 17, 10-16 (où il est question d'un pot et non d'un coffre de farine).

Page 34, ligne 26.

* Cf. *Matthieu*, 9, 9. — Cette pièce et la suivante paraissent, à en juger par la forme métrique et les caractères du style, provenir d'une autre série que les distiques qui les avoisinent. Elles se trouvaient probablement en tête de deux manuscrits contenant les Évangiles de Matthieu et de Luc.

Page 38, ligne 8.

* Tel était en effet le titre que portait Justinien sous Justin (cf. Zonaras, *Ann.*, XIV, 5; Constantin Porphyrog., *de Themat.*, I, 12, etc.). Le Théodoros dont il est question dans les épigr. 97 et 98 est sans doute Flavius Theodorus Philoxenus Soterius, parent de Justinien (Flavius Justinianus), qui fut consul en 505, en 525 et (cf. I, 98, 5) une troisième fois à une date indéterminée (mais encore sous Justin). Il paraît résulter de ces deux pièces que, pendant son troisième consulat, il fut lieutenant de Justinien. Weigand (*Rhein. Mus.*, t. V, 1847, p. 276) pense qu'il faut l'identifier avec le décurion auquel Agathias dédia son *Cycle* et qui fut deux fois proconsul (cf. I, 36); mais il semble que ce dernier soit d'une époque un peu plus récente.

Page 41, ligne 12.

* « L'icone qui décorait la conque du Chrysotriclinos n'était pas une icone portative, placée sur le trône impérial. C'était une mosaïque représentant le Christ assis sur un trône. Elle ornait la conque de l'abside et était placée au-dessus du trône de l'empereur... » (Ebersolt, p. 81, n. 1). Cf. le renseignement donné par le lemmatiste : ...κόκλω τῆς ὀροῦνης (voir N. G.).

Ligne 13.

* C'est-à-dire de la porte occidentale. Il s'agit encore de mosaïques exécutées sur l'ordre de Michel III (cf. Ebersolt, p. 81-82).

Ligne 14.

* Méthodios, que la régente Théodora, mère de Michel III, avait appelé à ce poste pour l'aider à « chasser l'erreur » des iconoclastes.

Ligne 16.

* Le trône, au-dessus duquel était l'icone du Christ, occupait en effet le centre de l'hémicycle que formait l'abside (la place où, dans les églises, était le sanctuaire).

Ligne 20.

* Jeu de mots fondé sur la consonance entre χρυσотρίκλινος et χριστοτρίκλινος. La table de l'empereur, notamment, était tout ornée d'or, ainsi que les premières tables placées à sa droite et à sa gauche dans l'hémicycle. Il semble résulter de ce vers que l'épigramme avait été composée pour l'inauguration d'une réfection de cette salle à manger, peut-être en 842, à l'occasion de la fête de l'orthodoxie.

Page 41, ligne 23.

* L'empereur qui avait rétabli les icones. Il ne peut être question, dans ce résumé final, que de son portrait, déjà signalé au v. 10, et non, comme le pense J. Ebersolt (p. 82), d'une image de l'archange saint Michel.

Ligne 27.

* L'image du Christ, que les iconoclastes avaient détruite (cf. I, 106, 5).

Page 42, ligne 15.

* L'église de la Vierge à la Source, élevée par Justinien, fut en effet restaurée par Basile 1^{er} le Macédonien (867-886). Mais Basile avait, dès le début de son règne, associé à l'empire son fils aîné Constantin (859-881 env.), qui mourut avant lui, et le cadet Léon IV, qui régna après lui de 886 à 912. Voilà pourquoi le nom de ces deux princes est ici, comme dans beaucoup d'actes publics, associé à celui de leur père. Cette pièce a donc été écrite sous le règne de Basile et non, comme l'ont cru beaucoup de commentateurs, sous celui de Léon.

Ligne 23.

* Dont la Résurrection des Morts, à laquelle il est fait allusion (cf. I, 48 et 56), n'est qu'un épisode ; cf. *Matth.*, 27, 52-53.

Ligne 24.

* Entendez : l'Enfer païen, antérieur à Jésus-Christ ; cf. Georges de Pisidie, *Hexaem.*, v. 1813-1818.

Ligne 25.

* La mort du Sauveur ayant purifié la terre, il est enfin possible d'y renvoyer ceux des morts qui avaient été des justes. Rem. que *καθάρσις* signifie à la fois *purge* et *purification*.

Page 46, ligne 9.

* Au sens littéral : qui passe la nuit en prières. Le patriarche Sergios avait ordonné des prières publiques et c'est pour cette raison que Georges lui rapporte l'honneur de la victoire (cf. *Guerr. Avar.*, v. 234-239). Mais les v. 7-8 paraissent faire aussi allusion à d'autres calamités détournées par lui : en 618-619, il avait arrêté une émeute causée par la disette qui sévissait, en même temps que la peste, à Constantinople ; en 626, il avait calmé les soldats de la garde, furieux de la suppression des distributions de l'annone, en leur sacrifiant le trésorier J. Seismos. Sans doute, l'expression *κοσμικὰς περιστάσεις* semble désigner plutôt des cataclysmes naturels ; mais si le poète songe à la révolte de 626, il a fort bien pu faire

un jeu de mots sur le nom de Seismos (σεισμός = tremblement de terre), vu surtout la fréquence des phénomènes sismiques à Constantinople.

Page 46, ligne 10.

* Cf. *Chron. Pasch.*, p. 397: « Θεωρῶ γυναῖκα σεμνοφοροῦσαν εἰς τὸ τεῖχος μόνην οὔσαν », dit le khan des Avars en levant le siège.

Ligne 16.

* L'Arche de l'Alliance, où Moïse avait enfermé deux plaques de marbre sur lesquelles étaient gravées les lois dictées par le Seigneur; cf. *Deutér.*, 10, 5; *Rois*, III, 8, 9. Cette Arche, symbole de l'incarnation du Christ, désigne allégoriquement la Vierge.

Page 47, ligne 17.

* Littéralement, du « Crâne dénudé » (Κρανίου), nom dont le latin *Calvaria* est l'exacte transcription. C'est ainsi que le Golgotha est généralement désigné dans le *Nouveau Testament* (cf. *Matth.*, 27, 33, etc.).

Page 62, ligne 28.

* Il s'agit sans doute du poète épique Athénien, à moitié légendaire, que d'aucuns donnaient comme le fils d'Hermès ou de Thalie et croyaient au moins aussi ancien que Phémonoé, la première pytho-nisse; mais il n'est jamais cité comme un devin, non plus d'ailleurs que les autres personnages qui ont porté le même nom (Suidas en distingue quatre). Peut-être Christodoros a-t-il été influencé par le souvenir de l'expression homérique παλαίφατα θέσφατα (prédictions prononcées depuis longtemps); à moins qu'il n'ait par erreur appliqué le nom de Palaiphatos à un tout autre personnage, comme le supposait Boissonade.

Page 70, ligne 23.

* OËnone, fille du fleuve Kébren, avait été la femme de Pâris, qui la répudia pour épouser Hélène. Blessé à mort par Philoctète, il ne pouvait être sauvé que par un remède connu de la seule OËnone; égarée par la jalousie, elle reste sourde aux supplications de Pâris; mais, quand il fut mort, elle se jeta sur son bûcher. Cf. Quintus de Smyrne, X, 253-488; Dictys de Crète, IV, 21; Ovide, *Her.*, 5, etc.

Ligne 28.

* Le *ceste* des Romains. Les deux statues (de Darès et d'Entelle) forment, cette fois, certainement un groupe, dont le sujet ne peut

être pris qu'à Virgile (*Énéide*, V, 362-484). Ce thème, évidemment bien connu du public byzantin, est le seul que l'auteur ou les auteurs des statues de Zeuxippos aient emprunté à la littérature latine ; de même l'histoire et l'histoire littéraire de Rome ne leur ont fourni que trois personnages : Apulée (v. 303 sq.), Pompée (v. 398 sq.) et Virgile (v. 414 sq.).

Page 71, ligne 22.

* Entendez : qui rétablit la discipline parmi les soldats athéniens. Il semble que Christodoros ait songé à l'armée de citoyens athéniens dont les Olynthiens avaient demandé l'envoi pour remplacer les mercenaires de Charidèmos, qui s'étaient fait surtout remarquer par leurs violences et leurs déprédations (cf. Philochoros, fr. 132 ; Théopompe, fr. 183-238 ; Athénée, XII, p. 532 ; Démosthène, *Ambass.*, 266 ; *Ol.*, I, 6 et 28). En ce cas, il aurait commis une confusion, car cette armée fut confiée à Charès et non à Charidèmos.

Page 73, ligne 5.

* Ces « festons » sont en réalité formés par les boucles de la chevelure ; cf. S. Reinach, *Répertoire des reliefs grecs et romains*, t. I, p. 246-247 ; t. II, p. 76, 80-81, 83 (Apollons archaïques ou archaïsants) ; t. II, p. 92-93 et 97 ; t. III, p. 23-24 et 28 (autres types d'Apollon).

Page 74, ligne 23.

* Imitation manifeste de Callimaque, *Hymn. Dian.*, v. 11-12 :

...ἔς γόνυ μέλρ'ι χιτῶνα

ζώννυσθαι λεγνωτόν...

Le poète ne veut pas dire qu'elle relève les pans de sa robe pour les retenir dans sa ceinture, ce qui est exceptionnel dans les statues d'Artémis (cf. S. Reinach, *op. cit.*, t. I, p. 303, n° 1246 Clarac), mais qu'elle lui fait faire un large pli de façon qu'elle ne tombe pas plus bas que les genoux. Tel est d'ailleurs le costume traditionnel de la déesse chasserresse (cf. S. Reinach, t. I, p. 298-310 ; t. II, p. 311-315 et 317 ; t. III, p. 94-96 : très nombreux exemples).

Page 77, ligne 22.

* Les « deux continents » sont l'Europe et l'Asie (à laquelle les anciens rattachaient souvent la Libye). — La division de l'ouvrage d'Hérodote en neuf livres, à laquelle Christodoros fait ici allusion, ne date que de l'époque impériale : le témoignage le plus ancien que nous en ayons est celui de Lucien (*Herod.*, 1 *sub fine*).

Page 78, ligne 9.

* Devin argien, fils d'Amphiaraios (cf. v. 259 sq.). La confusion que Christodoros feint de commettre tout d'abord tient sans doute à ce qu'un lapicide mal inspiré avait ajouté *μάντις* après *Ἀλκμαίων* (nom exact d'Alcman).

Ligne 24.

* La campagne organisée par Anastase contre les Isauriens révoltés dura près de cinq ans (492-497) ; elle se termina par l'écrasement des rebelles. C'est cette expédition que Christodoros a chantée dans ses *Ἰσαυρικά* (cf. p. 51).

Ligne 25.

* Cf. v. 311-350.

Page 91, ligne 20.

* D'après la tradition suivie par Euripide dans son *Augé*, Télèphe serait arrivé chez Teuthras, roi de Mysie, en même temps que sa mère (cf. II, 139, et la note). Mais suivant une autre version, rapportée notamment par Hygin, Télèphe, séparé de sa mère à sa naissance, élevé en Arcadie, puis exilé pour un meurtre, se serait rendu en Mysie sur les ordres d'un oracle ; Teuthras aurait voulu le marier avec Augé qu'il faisait passer pour sa fille ; mais une reconnaissance empêcha l'inceste. C'est cette dernière tradition qu'adopte notre épigrammatiste, comme avait fait aussi l'auteur des bas-reliefs de Pergame représentant toute l'histoire de Télèphe (S. Reinach, *Reliefs*, t. I, p. 216-219) ; malheureusement, les plaques qui suivent celle de la reconnaissance et qui devaient représenter le départ d'Augé avec Télèphe n'ont pas été conservées.

Page 95, ligne 3.

* Fils de Jason et d'Hypsipylé ; leur mère, fille du roi de Lemnos Thoas, avait été enlevée par des pirates et vendue à Lycurgue, roi de Némée ; Eurydice, femme de Lycurgue, lui avait confié son enfant nouveau-né, Archémoros ou Opheltès ; elle l'avait posé à terre pour montrer une source aux sept chefs argiens qui marchaient contre Thèbes et un serpent l'avait dévoré. L'histoire est racontée de façon différente par Hygin (f. 74), Apollodore (III, 6, 4), Stace (*Théb.*, IV, 739 — VI, 236), etc. La version suivie par l'auteur de l'épigramme se rapproche de celle de Sophocle dans ses *Lemniennes* et d'Euripide dans son *Hypsipylé* (cf. Grenfell et Hunt, *Oxyr. Papyri*, t. VI, n° 852). Cf. également S. Reinach, *Vases*, t. I, p. 235.

Page 96, ligne 16.

* Le châtement de Tityos est un thème fréquemment traité par la sculpture et la peinture grecques ; mais, le plus souvent, c'est Apollon seul qui le frappe.

Page 96, ligne 19.

* Non pas en le frappant elle-même, mais en demandant à ses enfants de le tuer (cf. Apollodore, I, 23).

Page 97, ligne 19.

* Boïotos, fils de Mélanippè, était bien considéré comme le héros éponyme de la Béotie ; mais on admettait généralement que l'Éolie devait son nom à Éole (Aiolos), fils d'Hellen, dont Mélanippè était la fille.

Page 98, ligne 21.

* Un culte était donc rendu aux fils de Kydippè. Ils avaient en effet leurs statues à l'Héraïon d'Argos ainsi qu'à Delphes, où un groupe sculptural qui les représentait avait été offert par les Argiens vers le début du VI^e siècle (cf. L. Weber, *Philologus*, t. LXXXII, 1926, p. 160 sq.).

Ligne 22.

* On ne sait si ce tableau représentait uniquement le tour de force des jeunes athlètes ou si leur mort y était aussi figurée. Un bas-relief de Venise (Reinach, *Reliefs*, t. III, p. 248), reproduit toute leur histoire en trois scènes : encore enfants, ils accourent dans les bras de leur mère ; ils s'attellent à son char ; enfin (au centre) ils s'endorment à ses pieds devant le temple.

Page 110, ligne 15.

* C'est l'Amour qui a, de ses feux, fait chauffer la cire pour qu'on pût l'étendre sur les tablettes et écrire dessus.

Ligne 18.

* Allusion à la légende d'Hyacinthe : tué accidentellement par Apollon, il fut métamorphosé en une fleur qui porta son nom et sur laquelle des veines semblaient tracer les lettres AI (= hélas !). Cette hyacinthe des anciens ne paraît pas avoir été notre jacinthe (qu'ils appelaient ἵον), mais plutôt le glaïeul, l'iris bleu, le lis martagon ou peut-être même le pied-d'alouette.

Ligne 19.

* Appelé ailleurs Samos par le manuscrit P (cf. VI, 116). Peut-être Méléagre a-t-il ici allongé son nom d'une syllabe pour la mesure du vers.

Ligne 21.

* Interprétation de Hermann ; Jacobs entend : « à la cime pointue. »

Page 111, ligne 22.

* Poète complètement inconnu. L'Alexandre dont il est ici question est Alexandre d'Étolie (voir l'*Index* du tome IV).

Ligne 23.

* Variété d'origan, comme la marjolaine (cf. v. 11); peut-être faut-il l'identifier avec le dictame de Crète.

Ligne 24.

* *Jeune*, parce qu'Antipater était de très peu antérieur à Méléagre; *phénicien*, parce qu'il était de Sidon. La variété de troène appelée *κύπρος* (l'arbre à henné ?) était d'ailleurs une plante asiatique.

Page 112, ligne 10.

* Sans doute la joubarbe, et non l'espèce de camomille qui porte communément ce nom en français.

Ligne 11.

* On se servait en effet fréquemment du serpolet pour aromatiser le vin.

Ligne 12.

* L'expression métaphorique est, ici, momentanément abandonnée.

Ligne 14.

* Pluriel emphatique : c'est au seul Dioclès que le recueil est dédié (cf. v. 3).

Ligne 20.

* La Piérie, qui s'étendait entre l'embouchure du Pénée et celle de l'Haliacmon, était une région montagneuse et très boisée; la forêt de pins de Pydna était particulièrement célèbre.

Ligne 23.

* Probablement L. Arruntius Camillus Scribonianus, qui fut consul en 32 ap. J.-C. et fut tué en 42 au cours d'une révolte qu'il fomenta contre Claude.

Ligne 25.

* De Thessalonique.

Ligne 26.

* Le *χορυμβίας* *κισσός* est une variété de lierre à fruits blancs, dont les grains forment des grappes serrées en forme de boules; au v. 11, c'est de l'espèce la plus commune qu'il est question.

Page 115, ligne 7.

* Littéralement : « se coucher sous la balance ausonienne (symbole non de la puissance impériale, mais du sort de tous, que l'empereur tient en quelque sorte entre ses mains). » L'Ausonie n'est plus l'Italie, mais l'Empire byzantin, héritier de la puissance romaine.

* Le nom d'Hespérie désigne non seulement l'Italie, mais tous les pays d'Occident soumis par les Barbares : Ostrogoths en Italie, Visigoths en Espagne, Vandales en Afrique. Les Vandales avaient été vaincus par Justinien en 534, les Ostrogoths en 552-553, les Visigoths en 554.

Ligne 9.

* Gadès est notre Cadix, le détroit d'Ibérie celui de Gibraltar, Thulé l'archipel des Shetland.

Ligne 10.

* Les successeurs de Théodoric : Théodat, Vitigès, Totila, Teias.

Ligne 12.

* Reprise une première fois par Bélisaire en 536, puis définitivement libérée par Narsès en 553. Je ne crois pas, comme Dübner, qu'il soit question de Constantinople, « la nouvelle Rome » (Cf. I, 5, 5, etc.).

* Ville de Colchide, où était née Médée; aujourd'hui Koutaïs, chef-lieu de la Mingrélie.

Ligne 14.

* Allusion à un épisode des *Argonautiques* (poème qui était très étudié dans les écoles byzantines) : sur l'ordre d'Aiétès, Jason attelle à une charrue deux taureaux aux pieds de bronze et sème des dents de serpent (III, 401-471 et 1278-1345). Le terrain qu'il laboure est « très dur » (στυφελήν, v. 411) et se nomme « champ d'Arès » (v. 409); c'est pour ces deux raisons qu'Agathias l'appelle un « sol de fer ».

Ligne 18.

* Parce qu'il se considère comme empereur d'Orient et d'Occident à la fois.

Ligne 19.

* Comme ceux qui naissent des dents semées par Jason et s'entretuent ou sont exterminés par lui (*Arg.*, III, 1354-1401). Agathias veut dire que la Colchide a reconnu l'inutilité de toute tentative de résistance, fût-elle appuyée par un miracle.

Page 115, ligne 21.

* Iolcos, ville de Magnésie où se rassemblèrent les Argonautes ; Pagases, port de Thessalie d'où partit le navire Argo.

Page 116, ligne 2.

* La Bactriane appartenait alors aux Perses ; Agathias fait donc encore allusion aux guerres de Justinien contre Chosroès, notamment à la lutte qu'ils se livrèrent (549-552) pour la possession des passes du Caucase et du pays des Lazes (le long de la côte du Pont-Euxin, sur les deux rives du Phase). Le mot de *géants* poursuit le rapprochement avec la légende des Argonautes.

Ligne 17.

* Peuple de Libye, qui « habite la Syrte et, sur une faible étendue, le territoire à l'Est de la Syrte » (Hérodote, II, 32). Strabon et divers auteurs latins du 1^{er} siècle ap. J.-C. parlent encore des Nasamons comme d'une peuplade existant de leur temps ; chez Agathias, au contraire, leur nom ne peut figurer que par une affectation d'archaïsme. Il est néanmoins exact qu'entre la Pentapole et la Tripolitaine, conquise en 533 sur les Vandales, il y avait toute une partie de la côte, de Bérénice à l'Autel des Philènes environ, qui était à peu près déserte et qui n'était soumise que théoriquement à l'autorité impériale.

Ligne 21.

* Entendez : elle les porte jusqu'à la côte, même contre la marée, sur des bas-fonds où la couche d'eau est très mince. Cf. Apoll. Rhod., *Arg.*, IV, 1237-1238. Il ne semble pas qu'il soit ici question de régions laissées complètement à découvert par le reflux ou par un retrait de la mer (*id.*, *ibid.*, 1239-1244).

Ligne 27.

* Le continent que limite le Tanais (= le Don) est l'Asie, que ce fleuve sépare de l'Europe ; cf. Denys le Périégète, *Descr. Terr.*, v. 14-16, d'où ce passage est étroitement imité. Mais cette frontière, veut dire Agathias, ne saurait suffire à protéger l'Asie (= le royaume des Perses) contre l'invasion grecque.

Page 117, ligne 17.

* *Nous* désigne aussi bien Agathias lui-même (qui a inséré dans son recueil beaucoup de ses propres poésies) que les auteurs dont il a cité des épigrammes. On pourrait entendre (ici et aux v. 79 et 83) *nous* avons écrit au sens de *j'ai transcrit* ; mais le contexte rend cette seconde interprétation moins plausible.

Page 117, ligne 20.

* Suivant Huschke, Agathias ferait allusion aux épigrammes où sont décrites des pierres gravées, intailles ou camées.

Ligne 23.

* Passage extrêmement obscur et que plus d'un commentateur a renoncé à interpréter d'une manière plausible.

Ligne 27.

* Proprement : « dans la quatrième assise ; » c'est toujours le même genre de métaphores. Ce quatrième livre du recueil contenait donc des épigrammes relatives à des événements mémorables ou singuliers.

INDEX DES NOMS D'AUTEURS

Agathias le *Scholastique* (= avocat et lettré), de Myrina en Éolie (536-582 env.) ; outre son *Cycle d'épigrammes récentes* (cf. p. xxiii sq.), il avait composé un poème en neuf livres, aujourd'hui perdu, les *Daphniaques* (courtes descriptions versifiées de mythes érotiques), et une *Histoire* en cinq livres (récit des événements de 552 à 558), que nous avons conservée.

I, 34-36 ; IV, 3-5.

Christodoros de Coptos, contemporain de l'empereur Anastase (491-518) ; auteur d'*Isaurica* en six livres et de nombreux poèmes, également disparus, à la gloire des villes de Constantinople, Thessalonique, Milet, Tralles, Aphrodisias, etc. Voir la notice du livre II, p. 51-52.

II, v. 1-416.

Claudien d'Alexandrie, poète épique contemporain de Théodose II (408-450), auteur de poèmes, aujourd'hui perdus, en l'honneur des villes de Tarse, Bérytos, Nicée, Anazarba ; doit sans doute être identifié, non avec le poète latin qui vécut sous Honorius, mais avec l'auteur d'une *Gigantomachie* dont il nous reste 77 vers.

I, 19-20.

[**Euphémios** ou **Euphémios** (nom rétabli par conjecture), auteur, par ailleurs inconnu, d'une introduction versifiée aux *Centons homériques* de Patricius.]

[I, 119.]

Georges de Pisidie (G. Pisidès), diacre de Sainte-Sophie et historiographe de l'empereur Héraclius (610-641) ; auteur de traités de morale et de dogmatique, de poèmes théologico-philoso-

phiques, d'hymnes, d'épigrammes et de trois poèmes en trimètres iambiques célébrant les victoires d'Héraclius : *Sur la guerre des Perses*, *Sur la guerre des Avars*, *Héracliade*.

I, 120-121.

Grégoire de Nazianze ou saint Grégoire le Théologien (330-390 env.), auteur de *Discours*, de *Lettres*, de divers poèmes théologiques et historiques, d'épithaphes et d'épigrammes gnomiques. Voir la notice sur le livre VIII.

I, 51, 92.

Ignatios le *Chef des secrétaires* (sorte de chancelier impérial), de la fin du ix^e siècle ; ne peut être identifié avec le diacre Ignatius Magister (780-850 env.), qui avait mis en quatrains les *Fables* de Babrios.

I, 109.

Marinos, considéré parfois comme l'auteur d'un ouvrage sur l'art oratoire, auquel ses épigrammes font allusion, et identifié par quelques commentateurs avec le néo-platonicien Marinos de Naples, auteur d'une *Vie de Proclos* (début du vi^e siècle) ; n'était probablement qu'un scribe, qui avait fait en cette qualité une copie de l'ouvrage en question (voir p. 22 et 23).

I, 23, 28.

Méléagre, né à Gadara en Pérée entre 140 et 120 av. J.-C., mort à Cos vers l'an 60 ; auteur de la première *Couronne* (cf. p. xi sq.) ; avait déjà publié auparavant un recueil de Παιδικά (épigrammes pédérastiques) et un livre de Satires Ménippées intitulé Χάρτες ; peut-être avait-il écrit aussi des traités philosophiques en prose.

IV, 1.

Ménandre le *Protecteur* (= garde-du-corps), né à Constantinople vers le milieu du vi^e siècle ; juriste, historien et auteur de poésies légères aujourd'hui perdues ; son *Histoire*, écrite sous le règne de Maurice (562-602), fait suite à celle d'Agathias et contient le récit des événements de 558 à 582.

I, 101.

Michel le *Chartophylax* (= archiviste), lettré du x^e siècle ap. J.-C. ; avait fait ou fait faire pour son usage une *Anthologie* (sans doute une copie abrégée de celle de Céphas?) dont s'est servi le correcteur du manuscrit palatin (voir p. xli).

I, 122.

Neilos le *Scholastique*, avocat et lettré contemporain de Théodose II (408-450).

I, 33.

Philippe de Thessalonique, auteur de la seconde *Couronne* (voir p. xvi sq.), composée sans doute sous Caligula, un siècle environ après celle de Méléagre.

IV, 2.

Sophronios de Damas (première moitié du vii^e siècle); sophiste et poète, puis moine de Saint-Sabas et patriarche de Jérusalem de 629 à 638; auteur d'épigrammes, d'odes anacréontiques, de poèmes religieux (dont l'authenticité est contestée) et de nombreuses œuvres en prose: *Vies* de saints, *Panégryriques*, *Oraisons*, etc.

I, 90, 123.

10/10/11

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS..	I
INTRODUCTION..	III
LIVRE I.	
LIVRE II.	50
LIVRE III..	82
LIVRE IV..	101
NOTES COMPLÉMENTAIRES.	119
INDEX DES NOMS D'AUTEURS.	133

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES-LETTRES »

95, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

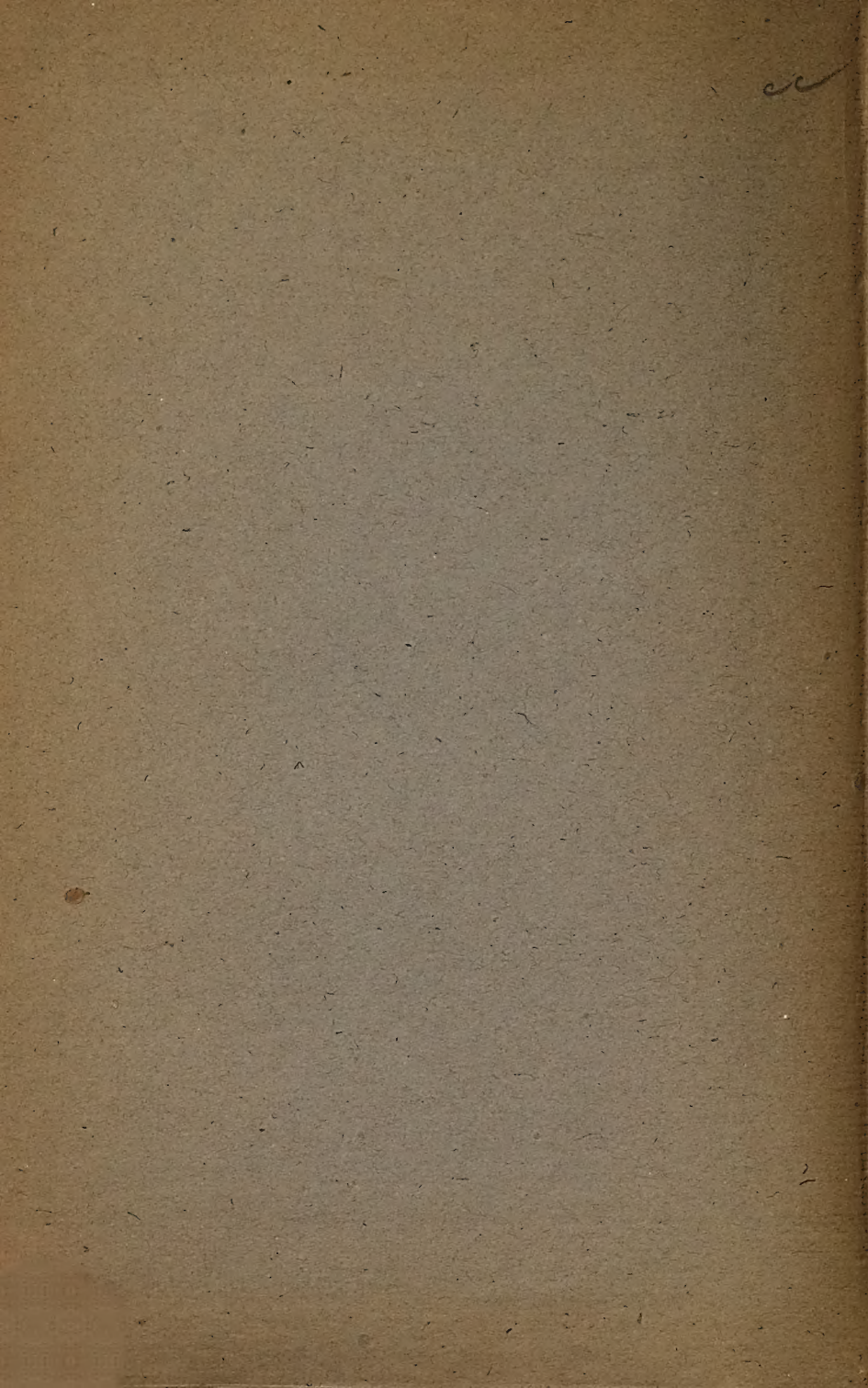
R. C. 17.053.

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE

- L'Odyssée, 6 vol. (texte-traduction et introduction), par M. V. Bérard.
 Esope, par M. E. Chambry.
 Pindare, 4 vol., par M. A. Puech.
 Eschyle, 2 vol., par M. P. Mazon.
 Sophocle, 2 vol., par M. P. Masqueray.
 Euripide, tomes I et II, par M. L. Meridier; tomes III et IV, par MM. H. Grégoire et L. Parmentier.
 Aristophane, tomes I, II, III, IV, par MM. V. Coulon et H. Van Daële.
 Antiphon, par M. L. Gernet.
 Lysias, 2 vol., par MM. L. Gernet et M. Bizos.
 Isée, par M. P. Roussel.
 Platon, tome I, par M. M. Croiset.
 Platon, tomes II et III, par M. A. Croiset.
 Platon, tome IV 1, par M. L. Robin.
 Platon, tome VIII 1-2-3, par M. A. Diès.
 Platon, tome X, par M. A. Rivaud.
 Platon, tome XIII 1, par M. J. Souilhé.
 Démosthène, *Harangues*, 2 vol., par M. M. Croiset.
 Eschine, 2 vol., par MM. V. Martin et G. de Budé.
 Aristote, *Physique I*, par M. H. Carteron.
 Aristote, *Constitution d'Athènes*, par M. B. Haussoullier et G. Mathieu.
 Théophraste, *Caractères*, par M. O. Navarre.
 Callimaque, par M. E. Cahen.
 Bucoliques grecs, 2 vol. par M. Ph. E. Legrand.
 Héronidas, *Mines*, par MM. J. A. Nairn et L. Laloy.
 Arrien, *L'Inde*, par M. P. Chantraine.
 Marc-Aurèle, par M. A.-I. Trannoy.
 Plotin, tomes I, II, III, IV, par M. E. Bréhier.
 L'Empereur Julien, tome I, 2^e partie. *Lettres*, par M. J. Bidez.
 Pseudo-Plaute, *Le Prix des Anes*, par M. L. Havet et Mlle A. Frété.
 Lucrèce, 2 vol., par M. A. Ernout.
 Catulle, par M. G. Lafaye.
 Cicéron, *Discours*, tomes I, II, III, IV, par M. H. de la Ville de Mirmont; tome V, par MM. Bornecque et Rabaud; tome X, par MM. Bornecque et Bailly.
 Cicéron, *L'Orateur*, par M. H. Bornecque.
 Cicéron, *De l'orateur*, tomes I, II, par M. E. Courbaud.
 Cicéron, *Brutus*, par M. J. Martha.
 Cicéron, *Divisions de l'Art oratoire*, *Topiques*, par M. H. Bornecque.
 César, *Guerre des Gaules*, 2 vol., par M. L. A. Constans.
 Salluste, *Catilina*, *Jugurtha*, par M^{lle} Ornstein et M. J. Roman.
 Cornélius Népos, par M^{lle} A. M. Guillemin.
 Virgile, *Bucoliques*, *Géorgiques*, 2 vol., par M. H. Goelzer.
 Virgile, *Enéide* (I-VI), par MM. H. Goelzer et A. Bellesort.
 Le Poème de l'Etna, par M. J. Vessereau.
 Ovide, *L'Art d'aimer*, par M. H. Bornecque.
 Ovide, *Métamorphoses*, 3 vol., par M. G. Lafaye.
 Ovide, *Les Héroïdes*, par MM. Bornecque et Marcel Prévost.
 Tibulle, par M. M. Ponchont.
 Phédre, par M^{lle} A. Brenot.
 Sénèque, *de la Clémence*, par M. F. Préchac.
 Sénèque, *Des Bienfaits*, 2 vol., par M. F. Préchac.
 Sénèque, *Dialogues*, tomes I et II, par M. A. Bourgery.
 Sénèque, *Dialogues*, tomes III et IV, par M. R. Waltz.
 Sénèque, *Théâtre*, 2 vol., par M. L. Herrmann.
 Lucain, *Guerre civile*, tome I, par M. A. Bourgery.
 Pétrone, par M. A. Ernout.
 Tacite, *Histoires*, *Annales*, 5 vol., par M. H. Goelzer.
 Tacite, *Opera minora*, par MM. Goelzer, Bornecque et Rabaud.
 Pline le Jeune, *Correspondance*, t. I, II, III, par M^{lle} A.-M. Guillemin.
 Perse, par M. A. Cartault.
 Juvénal, par MM. P. de Labriolle et F. Villeneuve.
 Apulée, tome I, par M. P. Vallette.
 Saint-Cyprien, *Correspondance*, 2 vol., par M. L. Bayard.
 Saint-Augustin, *Confessions*, 2 vol., par M. P. de Labriolle.



25 francs.



PA 3458.A2 1928

Anthologie gr

cen



3 0061 001 774 896